

# **La tache de Caïn**

**par**

**L. Notté de  
Vaupleux**

Ludwik Mierosławski

© Gloubik éditions - 2016

Ce document a été réalisé à partir de l'édition de 1841 (Hippolyte Souverain, éditeur)

J'ai fait tout mon possible pour supprimer les coquilles et moderniser l'orthographe sans changer le sens du texte.

# I

Boleslas n'avait que dix-sept ans, mais l'abandon auquel avait été livrée son enfance, avait violemment développé toutes ses facultés et leur avait imposé un de ces appétits maladifs qui dévorent l'avenir en embryon et escomptent en dix ans toutes les phases de la vie humaine.

Aussi annonçait-il déjà une de ces âmes qui, tantôt s'élèvent par l'inspiration jusqu'au trône de Dieu tantôt rampent dans les plus niaises lâchetés de l'amour-propre terrestre ; une de ces âmes qui capables de tous les sacrifices, n'en accomplissent aucun à cause de l'infirmité de leur volonté qui, toujours endettée envers leur enthousiasme, entreprend sans cesse sur de trop vastes proportions et ne peut jamais remplir l'espace embrassé par un dévouement exagéré.

C'était un cruel destructeur qui après avoir, par abus d'émotions factices, confondu le cœur avec le cerveau, d'une part n'avait plus que des amours de tête et de l'autre qu'un jugement de prévention ; un de ces êtres qui se fatiguent à rêver des haines absurdes, et épousent les querellés du genre humain pour

dépasser à tout prix la sphère d'action que leur a assignée la fortune.

Se faisait-il, s'était-il fait ou devait-il se faire une guerre de forcé ou de pensée sur quelque coin ignoré de la Terre, Boleslas se l'appropriait avec une fureur qu'il croyait être de la foi et il s'identifiait lui-même avec tous les fantômes de son hallucination. Le malheureux résumait aussitôt en lui seul toutes les tortures et toutes les joies collectives des masses. Il se faisait solidaire de leurs extravagances, et adoptait par pure inquiétude les triomphes et les revers de ce monde étranger. Il venait de tuer en duel son meilleur ami, pour lui prouver que les habitants d'Uranus sont d'une essence supérieure à celle des habitants de Vesta. Il s'était brouillé avec ses camarades, jeunes fous qui, au dessert d'un déjeuner de corps, s'étaient gravement déclarés kantistes et ennemis du philosophe Sniadecki, que lui, Boleslas, adorait sans l'avoir jamais lu. Sans ombre de croyance, il se faisait partout champion du catholicisme par opposition aux principes voltairiens alors à la mode parmi les beaux esprits de Varsovie ; mais quand les généraux révolutionnaires se mirent à célébrer la messe devant le front de leurs bataillons respectueusement agenouillés sous les brises de l'aurore, il affecta une indécente incrédulité et cria au jésuitisme : Pauvre enfant ! il n'avait que dix-sept ans.

Par suite de cette habitude, de mêler son cœur à toutes les causes publiques, Boleslas avait de bonne heure gaspillé les trésors de sa tendresse juvénile, et ne trouvait plus que des sympathies passagères pour ses véritables amis. Sa qualité de bâtard et d'orphelin avait peut-être beaucoup contribué aux bizarreries de son caractère. Enfant du vent et de la lumière, il n'avait eu sur qui former, sur qui épurer ses premières caresses ; il les avait prodiguées au bruit, à la fumée, à l'espace qui les lui avaient rendues en déception et en douleur. Élevé dans un couvent, puis dans une caserne, novice moine, novice voltigeur, chair banale pétrie par la verge et le tambour l'enfant, dégoûté de la terre, s'était créé un univers pour lui seul ; un univers d'amours séraphiques et de colères africaines où s'était dépensée toute entière sa précoce énergie. Sorti trop jeune de l'école militaire de Kalisz, il avait vécu quelques mois à Varsovie entre les tortures du code martial et les tentations de celle charmante race de filles de café, de bains et de coulisse qui, de temps immémorial, a mis embargo sur les grosses épauettes des garnisons étrangères. Simple sous-officier dans une compagnie d'élite du 5<sup>ème</sup> de ligne, le pauvre enfant n'avait vu du monde réel qu'un petit coin mal balayé, mal éclairé, mal conçu. Il avait commencé sa carrière d'amours positifs par de graves folies. En

deux mois, il avait aimé trois duchesses, trois starostines, cinq actrices, toutes les joueuses de harpe et un pensionnat de Françaises tout entier. Ce premier feu traversé, le pauvre sergent devint sérieusement fou de la duchesse de Loviez et d'une jeune brune employée au café de *Hanusia*. Ce qu'il y avait d'effrayant, c'est qu'il les aimait toutes les deux également, sans confusion, sans hésitation, sans préférence, bien que d'un amour différent. La jeune fille l'aimait ; la duchesse ne le connaissait pas. La jeune fille était brune, ardente, abordable ; la duchesse, blonde, pâle, inaccessible. Quoique les rigueurs disciplinaires interdisent au sous-officier la fréquentation des lieux publics, il était parvenu à se mêler aux habitués du café où servait la jeune fille. Son amour s'aiguisa contre la jalousie. Au bout de trois jours, il s'aperçut qu'il avait un rival redoutable dans un cornette de la garde volhynienne, jeune élégant à la taille cambrée à la moustache naissante, au sourire nonchalant. D'ailleurs, c'était un Russe, un sbire, un fat ; le moyen de ne pas le détester ?... Boleslas lui marcha sur le pied ; l'officier le fit mettre aux arrêts et lui fit donner un avis d'ami qui le fit frissonner jusqu'à la moelle des os ; on ne demande pas raison à un officier de la garde russe.

Boleslas attribua sa disgrâce à la jeune fille et l'appela en lui-même coquette et pis que

cela. Il se rejeta sur la duchesse qu'il avait vue deux fois à l'église Saint-Alexandre. Il se demanda pourquoi en regardant la duchesse il voyait la fille brune, comme il s'était demandé pourquoi en regardant la fille brune il avait vu la duchesse. Le fait est qu'il les aimait et les voyait toujours ensemble, quoiqu'elles ne se ressemblassent nullement. — Explique cela qui pourra ; mais le pauvre enfant n'en souffrait pas moins.

Ses discussions métaphysiques l'ayant brouillé avec ses camarades, ses distractions avec ses supérieurs, sa légèreté avec les femmes, son originalité avec tout le monde, il se trouva accablé de piqûres, de quolibets, de petites persécutions plus dangereuse que les grandes injustices, en ce qu'elles aigrissent et dessèchent l'âme au lieu de l'indigner.

Boleslas était bien fait, d'une jolie figure, adroit, gracieux, un peu faible pour son âge, d'un tempérament ardent, d'une santé facile à déranger, facile à rétablir. Lorsqu'il avait donné quelques soins à sa personne, cela faisait un charmant porte-enseigne ; mais les tracasseries du caporalisme kalisien lui avaient rendu odieuse toute coquetterie militaire, et arrivé au régiment, il jura une haine mortelle au cirage des gibernes et au vernissage des buffleteries. Il mettait même une sorte d'affectation dans sa négligence, et passa bientôt pour le plus triste sujet du régiment. Il n'en fallait pas tant pour se

perdre dans l'opinion de ces fiers brosseurs du grand-duc Constantin, qui vous mettaient un homme aux fers pour une agrafe de moins, et vous faisaient passer par les verges d'une division au moindre murmure proféré contre l'autorité sacrée de Son Altesse.

Dans l'absence d'une âme qui pût comprendre et ramener dans son orbe cette étoile égarée, Boleslas commençait à s'abrutir. Il lui était tombé dans les mains un volume de Jean-Jacques, à la lecture duquel il avait renoncé à toute étude positive. Les douloureuses poésies de Mickiewicz firent dès-lors toutes ses délices ; délices acres comme l'ivresse de l'opium, énervantes comme la fascination de magnétisme. Il renonça à voir et la fille du café et la duchesse, ne trouvant plus ni l'une ni l'autre à la hauteur de ses rêves. L'une ne put soutenir la comparaison d'Aldona, l'autre celle de Marylla ; il ne voulut pour lui-même ni du rôle de Wallenrod, ni de celui de Jas ; il essaya de Gustave, du fou d'amour, du sublime aliéné, du vagabond pour lequel il n'y a ni place, ni épouse ici-bas. S'il ne trouva pas de véritable consolation dans les admirables drains du poète Lituanien, au moins y puisa-t-il un immense orgueil, un superbe mépris de la matière qui le cuirassa contre les plaisanteries de ses camarades et les invectives de ses chefs. Malheureusement tout cela l'ennuya au bout de quinze jours.

Ses préoccupations continuelles, sa vie excentrique et surtout la mobilité de ses impressions, l'avaient jusques-là rendu indifférent à l'opinion publique, si tant est qu'il y ait une opinion publique pour un sous-officier d'infanterie. Il avait seulement cru remarquer plusieurs fois l'inquiète sollicitude du colonel à son égard, et il finit par s'étonner des soins jaloux et exagérés que lui prodiguaient quelques hommes influents au ministère de la guerre. En récapitulant un jour ses étourderies et ses négligences, il fut surpris de n'être pas aux fers ou au fond de la Sibérie. Un sous-officier qui n'ôtait point son bonnet de police à quinze pas d'une paire d'épaulettes ; un sous-officier qui montait la garde avec un fusil rouillé et des volumes de poésie révolutionnaire sous son plastron ; un sous-officier qui avait marché sur le pied d'un officier russe, c'était inouï, révoltant, épouvantable, fabuleux.

De graves soupçons commencèrent à planer sur Boleslas. Tout misérable qu'il fût en réalité, les sergents à chevrons le trouvaient évidemment privilégié. Un vieil Allemand, qui avait trente ans de service et de la jalousie en proportion, prononça le premier le mot fatal d'*espion*, et le peu de repos dont avait joui Boleslas à la faveur de son obscurité fut dès lors empoisonné. On l'épia avec plus d'attention ; on remonta à la source des douteuses faveurs dont le

fatiguait le colonel ; on remarqua qu'aux grandes revues de la place de Saxe, le grand-Duc s'arrêtait devant lui avec com plaisance et l'honorait régulièrement d'une horrible grimace ou d'un grincement de dents. Les aides-de-camp de l'empereur lui pinçaient la joue et souriaient en passant à côté de lui. Le fameux Rozniecki le fit un jour inviter à dîner, et quoiqu'il ait refusé cette grâce flétrissante, tout le régiment l'accusa de *moscovisme* et de *mouchardise*. Boleslas, qui avait supporté toutes ses tortures romanesques avec un étrange courage, ne tint plus à cette injure. Il résolut de mourir en duel. Cette décision prise, il devint tranquille, léger, presque joyeux.

Il courut au café de Hanusia chercher des témoins. En entrant, il vit Sosthénie (c'était le nom de la fille du café) le front appuyé sur l'épaule du cornette ; elle fit semblant de ne point remarquer le sergent ; elle pleurait. Boleslas se mit à siffler, fit le tour du billard en se déchirant la poitrine avec les ongles, et aperçut deux officiers invalides qui fumaient et vidaient à petites gorgées une soupière de bière bouillie et épicée. Un d'eux déchiffrait une gazette ; l'autre, vieillard au regard doux, à la moustache rousse, suivait avec une sollicitude inquiète les gestes du jeune homme. Boleslas l'avait déjà vu quelque part, sans pouvoir se rappeler où et comment. Il passa à côté de lui sans le saluer, et entra

dans la salle de jeu.

Autour d'une table ronde se pressait une foule de figures égarées, rayonnantes, horribles, inquiètes, rouges de colère, pâles de peur, suant l'impatience et l'épouvante. On jouait au Pharaon.

— *Banco* ! cria Boleslas, sans savoir ce qu'il disait. La presse s'écarta devant lui comme des farfadets de second ordre devant l'ombre de messire Twardowski, et il se trouva en face d'un monceau d'or et de billets. Il prit machinalement une carte dans le tas des parieurs et la glissa sous le trésor. Le banquier pâlit. Boleslas sifflait.

— Le valet a gagné ! cria une voix avinée. Un épouvantable hurra ébranla l'hôtel et le banquier tomba raide mort sur le plancher. Boleslas avait gagné cinq mille ducats.

— Je ne vous savais pas ce défaut-là, lui dit une voix de fille qui glissa insensible à travers les hurlements frénétiques des joueurs. Boleslas détourna la tête, mais la jeune fille avait disparu ; seulement l'officier invalide, debout derrière le sergent, secouait la tête avec tristesse.

— Vous aimez l'or, sergent. Ce n'est pas noble.

— Ma parole d'honneur lieutenant, je n'y comprends rien. J'ai parié par distraction ; je n'ai pas un gros dans ma poche. Cet argent

ne m'appartient pas ; je paie un punch pour ces messieurs au nom du défunt ; le reste revient à sa famille. Le maître du café est responsable de cette disposition. Quant à vous, mon cher lieutenant, j'ai deux mots à vous dire.

— Vive le 5<sup>e</sup> de ligne ! Vivent les porte-enseignes de l'armée polonaise ! Vive l'enfer, vengeance de Dieu ! Marqueur, du vin ! du punch !

— Par ici, mon enfant, dit le lieutenant à Boleslas, en lui prenant le bras, nous pourrions causer à notre aise.

Quand ils furent à l'abri des importuns, Boleslas lui raconta sa vie, ses obscures souffrances, sa dernière résolution, et le pria de vouloir bien lui servir de témoin.

— Ah ça, contre qui ? mon enfant ; car je ne vous ai pas bien compris... Qui vous a offensé ?

Boleslas s'aperçut avec surprise qu'il n'en voulait à personne individuellement, et qu'il n'avait pas nommé son adversaire.

— Mais contre tout le régiment, contre toute l'armée, s'il le faut ; j'ai été lâchement calomnié ; il me faut du sang fût-ce celui de mon père...

— Je vois que vous êtes las de la vie... Je ne vous blâme pas, mon enfant... Ceux qui

condamnent le suicide, ou n'ont point compris Dieu ou n'ont point souffert ; seulement il s'agit de rendre sa mort utile à quelque chose, et je trouve le duel absurde, non en ce qu'il tue, mais en ce qu'il tue sans raison ni résultat. La vengeance pourrait encore l'expliquer sinon le justifier, mais il ne peut y avoir de vengeance dans une haine collective, et votre désespoir manque de logique, même dans la plus indulgente acception humanitaire. Si l'existence vous est à charge, il y a nulle moyens de mourir avec gloire ; deux seulement de mourir avec honte : le duel et l'échafaud.

— Et quels sont les mille moyens de mourir avec gloire, aujourd'hui ?

— Avant tous les autres, celui de mourir pour un principe, pour une vérité.

— Je ne crois plus en rien.

— Pas même en la patrie ?

Boleslas réfléchit profondément, et après quelque hésitation, demanda si des esclaves pouvaient avoir une patrie... Le lieutenant regarda autour de lui, et baissa tellement la voix que l'on ne pût plus saisir aucune de ses paroles ; mais en sortant, Boleslas était visiblement ému, rajeuni, comme retrempé à l'âme ardente du vieillard. La foi naïve de son enfance était rentrée en lui ; un amour divin étincelait dans son regard ; le ciel lui parut

émaillé de Séraphins aux ailes d'albâtre et aux glaives flamboyants. Les toits de Varsovie lui tendirent leurs bras de Titans pour l'élever jusqu'au zénith et le plonger dans la voie lactée. Les pierres du pavé se firent piédestaux et autels ; les ombres des héros slaves se dressèrent dessus et s'alignèrent par bataillons, par nuées, par myriades, et du bout de leurs vieilles épées montrèrent le minaret solitaire du belvédère Grand-Ducal. On était à la fin du mois de novembre, et une bise glacée fouettait des petits nuages blancs dans l'espace. Varsovie claquait, sifflait, scintillait comme un traîneau panaché de feux de Bengale. Il y avait quelque chose de boréal dans cette sublime soirée. Tout était vie et lumière ; harmonie et résurrection ; raillerie et vengeance. Boleslas, emporté par une inexplicable puissance, suivait le vieux lieutenant à travers des masses brunes qui remuaient et se tordaient dans un ordre bizarre. Il lui sembla entendre des râles, des sanglots ; puis des éclats d'une joie insensée. De longs serpents, à la crinière d'acier, enroulaient les rues dans leurs glissantes spirales. Des comètes barbuës, couleur de sang, voltigeaient sur les toits et dansaient autour des places où se pressait une foule parfois silencieuse comme un amas de ruines, parfois tonnante comme un chœur de démons. Boleslas voulut s'arrêter, mais l'impitoyable lieutenant l'emportait avec la

rapidité d'une fusée, balayait devant eux une voie déserte. Ils filèrent ainsi par le Nouveau-Monde et les larges allées dû sud jusqu'au Belvédère. Le voile magique tomba, et le jeune enthousiaste se trouva sûr le grand escalier du château, au milieu de dix-sept élèves de l'université, essuyant leurs baïonnettes toutes trempées de sang et d'écume. — Oh ! la duchesse ! la duchesse ! fut son premier cri, et il allait se précipiter dans le château, lorsque la large poitrine du vieux lieutenant rencontra la sienne. — Point de faiblesses, jeune homme ; il n'y a plus rien à faire ici ; les traîtres sont punis, le tigre a échappé, les femmes sont sous la sauvegarde de Dieu. Demi-tour à gauche ! et aux casernes des Lazienki ; c'est là que bout le carnage. — Vive la liberté ! crièrent les élèves, et tous, avec Boleslas et le lieutenant en tête, se portèrent à la rencontre du bataillon des porte-enseignes soulevé par Pierre Wysocki.

Comme ils traversaient une vaste enceinte en démolition, des flammes violettes s'élevèrent au milieu de ces ruines désolées, et un long éclair argenta les ombres de l'horizon. Des soupirs de fanfares et des tintements d'acier se parlèrent à demi-voix, et un mur de cuirassiers se dressa muet, droit, aligné à perte de vue, devant les jeunes héros. — Amis ! chacun de son côté ! et sauve qui peut ; toute résistance serait

inutile. — Il ne restait en effet aux dix-huit élèves, cernés par la cavalerie russe, qu'à se disperser dans les broussailles, afin de gagner les descentes de la Vistule en tournant un à un l'aile gauche de l'ennemi. C'est ce que firent la plupart avec succès ; mais Boleslas dominé par je ne sais quelle distraction ou par je ne sais quel orgueil resta cloué à sa place le fusil en joue la poitrine haletante. Trois chevaux l'étreignirent de leurs poitrails fumants, et le fusil lui tomba des mains.

— Par ici rebelle ! lui crièrent des voix sinistres, et le malheureux poussé, à coups de plat de sabre, se retrouva dans la cour du Belvédère à côté d'un troupeau de spectres enchaînés. Une grille de lames et de baïonnettes cernait ces prisonniers qui, tout récemment sortis des cachots d'État, rôdaient tout autour comme des bêtes fauves, le regard sanglant, la barbe hérissée, un rire affreux sur les lèvres. Une pitié profonde s'empara de Boleslas à la vue de ces martyrs. Son attention s'arrêta, tout d'abord, sur le vieux major Lukasinski qu'un maréchal de régiment attachait avec une grosse chaîne à un affût d'obusier ; des uhlands ivres lui crachaient à la figure et bridaiient des cartouches sur son crâne chauve. Le saint vieillard les bras croisés sur la poitrine, jetait un dernier regard sur Varsovie qui, flottant tout entière dans un

nuage écarlate, renvoyait aux prisonniers leurs adieux dans un sourd tonnerre.

— Bah ! ma jeunesse est finie se dit avec résignation Boleslas, sans pouvoir détacher ses yeux du vieillard ; ils vont m'enchaîner comme ce malheureux ; eh bien, ma foi, je me ferai affût, matière, morceau de chair morte ; je roulerai comme ce tube d'airain, comme ces roues ferrées... c'est cependant épouvantable...

Un éclair d'orgueil sillonna son front... — et si je me faisais l'ange consolateur de cet être sublime qui a moisi dix ans à vingt pieds sous terre, sans désespoir, sans blasphème, sans faiblesse ?... Après tout, ce serait une mission comme une autre... c'est décidé, je me fais accoupler avec ce malheureux ; — et en formulant cette pensée étrange il cherchait des yeux quelque chef auquel il pût signifier son désir. Les premières grosses épauettes qui frappèrent sa vue furent celles de Rozniecki. Le scélérat échappé à la vengeance du peuple Varsovien à la faveur d'un déguisement de cocher, venait d'arriver au Belvédère accompagné d'un juif et d'un aide-de-camp ; sa présence rendit la vie et le courage au château princier. Les domestiques, les gardes, les sbires dispersés par l'invasion des élèves de l'Université, se rallièrent au souffle du vieux général, comme des réprouvés à l'invocation d'un nécromant ; son regard cynique tomba sur Boleslas qui ne

trouva plus, de voix pour demander sa couronne de martyr. Le jeune fou n'avait point mesuré ses forces ; il passa du plus généreux héroïsme au plus mol abattement. Il y avait quelque chose de déflorant, quelque chose d'impitoyablement railleur dans la figure du proconsul Ducal.

— Vous aussi parmi les rebelles, mon enfant?... c'est mauvais, très mauvais... venez avec moi... il ne faut pas que son Altesse puisse se douter de votre étourderie ; vous lui présenterez vos hommages, et vous direz que vous venez vous mettre à sa disposition ; cela fera un bon effet.

— Je ne puis, monsieur le général ; j'ai été pris les armes à la main, ma conduite n'est pas une étourderie ; c'est une détermination réfléchie, inexcusable dans votre sens méritoire dans le mien. Ne me déshonorez pas en m'exceptant des peines destinées à mes compagnons.

Le général fit entendre un petit rire glapissant, chargea son nez camus et bourgeonné d'une énorme prise de tabac, et tourna la tête vers le grand escalier qu'éclairait un double rang de torches. Boleslas, remis de son malaise, revenait à son projet romanesque, lorsqu'une figure pâle, perdue dans une chevelure blonde comme dans un nuage d'encens, s'arrêta silencieuse et immobile sous le baldaquin du

portique. Boleslas porta sa main à sa poitrine et à son front ; il fit un effort pour détourner les yeux, mais la prunelle rebelle semblait s'arracher de son orbite pour s'envoler vers la duchesse, car c'était elle la belle victime... l'inabordable amante...

Le major Lukasinski fut oublié...

— Désirez-vous être présenté à madame la duchesse avant d'être fusillé, monsieur, dit d'un ton demi-goguenard, demi-sauvage, Rozniecki à Boleslas ; c'était fournir un prétexte à la lâcheté du jeune sergent. La menace excusait la tentation, il était ma foi bien permis de satisfaire un caprice avant de mourir. Au fond, l'hypocrite mentait à sa conscience ; il savait bien qu'il ne serait pas plus fusillé en voyant qu'en ne voyant pas l'épouse du Czarewicz ; il se laissa entraîner. Il remarqua en s'éloignant du groupe des prisonniers, que des murmures flétriissants couraient sur ses pas ; il eut froid, il eut honte ; mais la duchesse était si malheureuse... et si belle...

— Voici encore un fidèle serviteur madame ; vous ne direz plus que la révolution est populaire monsieur n'est que simple sergent... dit Rozniecki à la duchesse en lui présentant Boleslas, pâle, tremblant, désarmé... fléchissant sous son amour et sa honte.

— Est-il bien vrai, monsieur, dit la

duchesse, que les Varsoviens aient méconnu les intentions de mon mari, au point de l'accuser de tyrannie ? Les malheureux ont donc oublié que le grand-Duc a sacrifié le premier trône de l'univers à l'honneur de les commander. Et que leur ai-je fait, moi, pour être insultée dans mon palais... ne suis-je donc pas polonaise comme eux ?... La duchesse s'arrêta, rougit beaucoup et monta précipitamment en voiture, confuse de sa véhémence et de son abandon. Il avait fallu une circonstance aussi exceptionnelle à l'épanchement de l'âme timide et circonspecte de cette pauvre femme qui, placée entre l'amour bestial d'un insensé et les secrètes sympathies de ses compatriotes, avait usé ses charmes et sa jeunesse à tenter des conciliations impossibles.

Lorsque Boleslas releva la tête le carrosse avait franchi la grille ; une foule d'aides-de-camp, de généraux, de chambellans aux uniformes dépareillés couraient çà et là pillant, dépouillant, plumant à nu le château abandonné. Les prisonniers escortés par un peloton d'infanterie étaient dirigés sur Mokotow où le grand-Duc avait établi une espèce de quartier-général, et où se ralliaient les gardes chassés de Varsovie. Rozniecki, d'abord fort occupé de son jeune protégé fut obligé de monter à cheval pour organiser la retraite des troupes grand-ducales. Boleslas oublié dans cet épouvantable chaos, eut une

de mi-heure pour fuir... il n'en profita pas... le regard de la duchesse l'avait cloué au sol...

Le lendemain, à cinq heures du matin il était à Mokotow, familièrement mêlé aux aides-de-camp du grand-Duc. Il évita de se rendre compte et de l'inexplicable intérêt que lui portaient d'orgueilleux étrangers et de ses condescendances à leur égard ; il boucha les oreilles de son âme, et s'enveloppa tout entier dans son amour pour ne point entendre les reproches de sa conscience ; il n'eut pas manqué au besoin de paradoxe pour s'absoudre de son incivisme. Qu'importait un sergent de plus ou de moins au triomphe de la liberté ? Le grand-Duc méritait-il réellement la haine que lui portait la Pologne ? n'était-il pas, nécessaire d'approfondir les deux causes avant de se déclarer en faveur de l'une ou de l'autre ? Voilà ce que se disait le sergent ; voici ce que lui répondait sa conscience : — Renégat, tu aimes ou tu crois aimer une femme qui ne t'appartiendra jamais et à la quelle tu immoles ton honneur ; tu mets en doute les crimes d'un tyran pour justifier ta lâcheté ; hier lu pouvais fuir l'ignominie ou partager le sort de tes compagnons, tu n'as fait ni l'un ni l'autre. Misérable ! lu es flétri !

— Mais je n'ai que dix-sept ans ! répondit le sergent, tout haut, en essuyant la sueur glacée qui inondait son front... Les aides-de-camp partirent d'un éclat de rire... À l'instant

même la porte s'ouvrit, Rozniecki entra et fit un signe à Boleslas qui le suivit sans trop savoir ce qu'il faisait.

Ils traversèrent une longue allée de tilleuls sur laquelle étaient étalées toutes les grandeurs déchues du visirat Moscovite ; autour de quelques mourants bivouacs, se foulait pèle mêle officiers, valets, vivandiers et soldats. Toute cette Asie en frac se cramponnait en vain à la terre rebelle ; la terre fondait en mare de boue et de sang sous son poids. De sales *Mougiques* se balançaient dans les élégantes calèches de Strantmann et de Knoryng. Les officiers enveloppés dans leurs fourrures, cachaient leurs épauettes et leur honte à des soldats auxquels l'audace des Varsoviens avait soulevé un coin du rideau sacré, et que le canon de l'insurrection avait fait palpiter d'une soif in connue. Les têtes rases et lisses des soudards ne se découvraient plus qu'à regret ; les jeunes cornettes regardaient en soupirant les dômes fuyants de cette joyeuse Varsovie où les filles sont si lascives, les bains si suffocants, le caviar si exquis. Le rôle lointain du tocsin dominait les faibles murmures du camp russe, et de la cime d'un amas d'aiguilles, de croix, de frontons fondus dans une tache immense jaillissait un noir panache de fumée, légèrement penché vers le sud comme un drapeau de liberté, comme la chenille d'un casque triomphal. Puis du

fond de cette ruche géante s'élevaient des rumeurs incessantes, des éclats étourdissants, toute une langue d'exclamations et de serments, tout un concert de saintes folies...

— O mon Dieu ! mon Dieu ! qu'ils sont heureux ! se disait Boleslas... il y a là toute une résurrection toute une vie de gloire et d'ivresse !... Liberté ! Liberté ! songe divin, mystère incompris, fête des éternités dépensée dans une heure ne verrai-je donc jamais ta face rayonnante... ne m'abreuverai-je donc jamais à la coupe sacrée !...

— Entendez-vous ces hurlements lointains, dit au sergent Piozniecki qui suivait sa pensée, et de son œil de basilic fouillait le cœur du jeune homme ; ce sont les râles des hommes de bien dont ces bons Varsoviens ornent leurs réverbères : voyez-vous, monsieur le sergent, cette noble Liberté a un estomac de vilain et une soif de grand seigneur. Tous les cadavres de la noblesse ne suffiront pas au premier, tout le sang de ses soldats à l'étanchement de la seconde. Quand la belle prostituée aura dépeuplé ses sérails, sa cour, ses armées, ses cités, ses compagnes, ses couvents, elle fera main-basse sur ses enfants, puis elle se mangera les entrailles... et cela en moins de temps qu'il n'en faut à Dieu pour mûrir un fruit, car elle va vite en besogne, la noble fille... elle a chassé le frère impérial du Belvédère, elle a

égorgé sa poule d'or dans la personne des juifs de la rue des Franciscains, elle remplace ses généraux par des sous-lieutenants et ses ministres par des journalistes... elle m'a pendu en effigie... je ne lui souhaite d'autre punition que dix mois d'existence. Nous sommes sortis d'un volcan, nous rentrerons dans un cimetière...



Le faible Boleslas trouva les paroles du vieux séide affreuses, mais d'une vérité désespérante. Il entra dans la maison du grand-Duc... À travers la croisée ouverte, il avait entrevu une femme... cette femme c'était la duchesse de Lowicz. Varsovie liberté cris de triomphe, fêtes de héros, joies d'enfance, tout s'effaça de son âme comme une énigme fatigante tracée sur une frêle poussière. — Oh ! je vais donc la voir à mon aise... pensa-t-il à moitié fou d'impatience. Rozniecki ouvrit la porte et introduisit son jeune protégé...

Le logement du Czarewicz, héritier légal de la couronne de toutes les Russies, généralissime des armées polonaises et Lituaniennes consistait en deux grands trapézoïdes enfumés et obscurs. La première de ces pièces abandonnée aux officiers de la maison princière était encombrée de malles, de harnais et de paille sur laquelle gisait une armée de cosaques et de valets. Il fallut passer sur les corps de tous ces immobiles cerbères pour arriver à la seconde chambre occupée par le couple ducal et le prince Paul Alexandre bâtard du Czarewicz.

Le grand-Duc en uniforme de cuirassier, en culotte de peau un peloton de médailles sur la poitrine, examinait gravement un nouveau système de buffleteries collées sur une espèce de géant qui, la prunelle fixe, et l'arme au bras, se tenait immobile dans un coin de la chambre. Un panache de longues plumes jaunes et blanches retombait sur les yeux hagards du Czarewicz, comme un saule pleureur sur un sépulcre de vampire, et ne laissait voir qu'un bout de nez retroussé et fendu, moitié risible, moitié cruel. Sur une petite table vermoulue, placée devant lui, fumait un énorme verre d'arak bouillant ; à côté veillaient deux paires de pistolets chargés.

Le bâtard princier, également en uniforme de cuirassier mais en petite tenue le cigare à la bouche et le pied gauche appuyé contre le mur paraissait fort occupé à faire luire ses bottes et à lisser le drap de son pantalon ; il était tellement absorbé par cet important travail qu'il ne remarqua pas l'entrée de Rozniecki et de Boleslas.

Tout au fond de la chambre sous une fenêtre ouverte à cause de la fumée qui sortait par les crevasses d'un énorme poêle en faïence verte, la duchesse, en robe de chambre nouée d'une simple écharpe, fouillait dans des liasses de papiers entassées sur un établi de menuisier. Elle pliait, déployait, classait, déchirait, marquait de

l'ongle les feuilles qui passaient et repassaient entre ses mains avec une rapidité mécanique ; ses belles boucles blondes éventées par le frôlement des parchemins baisaient des noms infâmes, caressaient de larges cachets couleur de sang, balayaient indistinctement les suppliques des condamnés et les ukases czariens, les dénonciations de Makrot et les protestations de la diète, les mandements du primat et les pasquinades des *bursch*. Sur ses traits, douloureuse insouciance, impénétrable résignation attention puérile ; dans ses poses gracieux oubli, coquette négligence ; dans ses rares soupirs quelque chose de provocateur. À la fois ministre et archiviste d'une puissance morte, la pauvre femme mettait dans ses fatigantes recherches la consciencieuse minutie, l'exactitude alarmée qui se défie d'elle-même ; mais au fond de ce scribe femelle y avait-il un cœur de femme ? ... C'est ce que se demanda Boleslas en entrant...

Lorsque Rozniecki parut, le Czarewicz enfonça son chapeau sur sa tête et lui demanda de sa voix enrouée et sifflante ce que faisaient les rebelles et quand les Russes pourraient rentrer à Varsovie.

— Monseigneur, répondit le général, les rebelles font ce qu'il était facile d'empêcher hier avec un régiment de cavalerie ce qu'il est facile d'empêcher aujourd'hui avec une

division, ce qu'il sera impossible d'empêcher demain avec une armée.

Ici la porte s'ouvrit, et quatre députés polonais le bonnet carré sur la tête et la carabelle au côté, entrèrent brusquement en poussant devant eux un aide-de-camp qui n'eut que le temps de les annoncer.

— Bah ! répondit à Rozniecki le fourbe Czarewicz, en faisant semblant de ne point s'apercevoir de l'entrée des factieux, vous êtes toujours pour les mesures extrêmes monsieur le général ; je vous ai déjà dit que je ne voulais pas me mêler du ménage des Varsoviens. C'est une brouillerie de famille qu'ils n'ont qu'à arranger entre eux ; j'ai fait évacuer Varsovie afin d'éviter toute collision entre les étudiants et les gardes ; si les partis me veulent pour arbitre, ils savent que je suis leur père et que je ne demande pas mieux. Quand les esprits seront calmés, nous procéderons à la poursuite légale des coupables.

— Il n'y a point de coupables !... il n'y a que des vengeurs, dit gravement l'un des quatre députés : quant à notre arbitre le voici ; et il fit sonner le fourreau d'argent de sa carabelle contre le parquet.

— Si fait, reprit un maigre et pâle jeune homme, j'en connais un coupable, le voici ; et il montra du doigt Rozniecki qui, pris entre deux feux, s'était réfugié auprès de la

duchesse qui le toisa avec dégoût et le pria de s'ôter de son jour. Le misérable chercha à se donner une contenance en se tournant vers le prince Paul-Alexandre que l'arrivée des députés n'avait pas plus distrait de sa toilette que ne l'avait fait l'apparition de Boleslas.

— Que dites-vous, monseigneur, de ces insolents grommela le vieux débauché.

— Mais je dis d'abord que vous avez de la salive de fille sur vos crachats, et des taches de vin chaud sur votre pantalon ; vous êtes furieusement sale, général, allez donc vous faire broser par mon mougique ; en même temps le jeune élégant tendit au général une vergette en forme d'éventail, lui tourna le dos et le pria d'enlever le duvet de son habit. — Légèrement au col, mon cher, vous allez faner le galon...

Pendant que Rozniecki s'acquittait avec dépit de ces honorables fonctions il s'était élevé une vive discussion entre deux membres de la députation ; l'un d'eux, désireux d'entrer sans délai en matière, avait demandé au Czarewicz quelles étaient ses prétentions et ses espérant ces en tenant ses gardes aux portes de Varsovie ; mais l'autre dont cette question catégorique déroulait les perfidies, arrêta la réponse du Czarewicz en demandant immédiatement à son impatient collègue, s'il prenait sur lui la responsabilité

du traité et s'il avait des pleins pouvoirs pour une négociation positive ; il ajouta que dans le cas affirmatif, aucun des membres présents n'oserait s'associer à ses hardiesses, et que dans le cas négatif il protestât au nom du conseil national et du roi constitutionnel contre tout ce qui se déciderait sans leur consentement. Les esprits s'échauffaient.

Le Czarewicz qui se trouvait gêné devant cette espèce de diétine tapageuse, et qui pourtant se voyait, avec une sourde fureur, réduit à capituler, se tordait sur son escabeau et jetait des regards d'anxiété sur la porte. — Ça, messieurs les nonces, dit-il en se mutilant la lèvre supérieure avec les dents... nous sommes mal à notre aise dans ce taudis ; si vous voulez monter à cheval et m'accompagner à la revue de mes gardes, nous causerons plus librement en plein air. Les Sarmates aiment délibérer en selle et sous la voûte des cieux.

— Bien ! cela nous va, monseigneur, s'écrièrent ensemble les députés.

Le grand-Duc mit une paire de pistolets à sa ceinture, fit un signe à Rozniecki et au prince Paul qui se placèrent entre lui et les députés, et tous sortirent en laissant la duchesse avec Boleslas, et le grenadier toujours immobile dans son coin. En repoussant du pied la table placée devant lui, le Czarewicz parut se rappeler qu'il avait fait

venir le jeune sergent ; il lui fit sa grimace familière et lui montra du doigt la duchesse qui, pendant toute cette scène, avait paru absorbée dans son travail et avait affecté une neutralité absolue. Boleslas tressaillit et sentit ses jambes fléchir sous le poids de son corps.

Le grand-Duc affermit son chapeau panaché sur sa tempe droite et poussa tout le monde hors de la chambre. Boleslas entendit la porte frapper contre le châssis, les pas s'éloigner, les chevaux piaffer dans la cour, les pelotons courir dans la plaine, les tambours gronder dans l'espace, tout cela sans oser lever les yeux. Le dernier geste du Czarewicz l'avait paralysé, assourdi et aveuglé. La voix argentine et un peu traînante de la pâle duchesse le tira de cette torpeur.

— Monsieur le porte-enseigne, ayant besoin d'un aide discret et intelligent dans l'immense travail dont m'a honoré la confiance de mon mari j'ai prié le général Rozniecki de me trouver un secrétaire qui comprît et conçût le français, le russe, l'allemand le polonais, le grec et le latin ; le général vous a rappelé au souvenir de son Altesse qui semble vous porter beaucoup d'intérêt, et a été charmé de pouvoir vous employer ; cette distinction est d'autant plus honorable pour vous que plusieurs généraux se sont disputé cette petite faveur ; mais le

Czarewicz à la pénétration et au bon-sens du quel on ne rend pas assez justice, a répondu à ces messieurs que ces fonctions ne pouvaient convenir qu'à quelque talent obscur, qu'à quelque jeune homme modeste et zélé qui serait tout entier à sa besogne, et ne serait distrait par aucun intérêt étranger... La duchesse, dit tout ceci sans lever les yeux.

— Madame, répondit Boleslas déjà rendu à cette fatuité instinctive dont s'arme tout homme de dix-sept ans devant une femme qui lui demande un service je suis moins flatté des faveurs de son Altesse que du hasard qui me rapproche de votre adorable personne ; je suis prêt à vous obéir en tout et pour tout sans restriction ni examen, à cette seule condition que je serai exclusivement à vos ordres. En servant une polonaise, je donnerai le change à mes regrets, et je me croirai encore sous les drapeaux de mon pays. En arrondissant sa dernière phrase, le jeune étourdi s'empara de la main de la duchesse et la baisa avec effusion. Cette galanterie de parole et de gestes, très commune en Pologne à l'égard des femmes de toutes les classes et de tous les tempéraments, n'étonna nullement Jeanne Grudzinska, devenue duchesse de Lowicz ; elle sourit gracieusement au sergent, le fit asseoir familièrement à côté d'elle, et sans autre préambule lui donna une liasse de lettres russes à classer par dates, et à

déchiffrer à l'aide d'une clef de parchemin découpé.

Boleslas qui, depuis trois mois, tressaillait devant l'ombre de cette femme fut étonné, déconcerté, presque effrayé de ne point éprouver près de la femme ce que l'ombre lui avait promis. Il profita d'un moment où la duchesse tournait la tête et adressait la parole au grenadier, dans une langue étrangère pour rapprocher sa chaise de la sienne et s'enivrer de sa chaleur et de son encens ; il laissa tomber un papier sous la table, et sous prétexte de le ramasser, il se baissa et effleura du bout de ses lèvres les genoux de la jeune femme ; en se relevant il plongea son front dans ses boucles et aspira longuement leur parfum il la regarda à son aise mais avec une avidité forcée, avec des désirs mentis. Le malheureux en vain secouait son cœur, voilait ses ardeurs éteintes, commandait d'impossibles élans à son âme d'impossibles battements à ses artères... l'amour... le désir même ne venait pas...

La duchesse causait toujours avec le grenadier.

— Qui sait, pensa Boleslas... cette jeune femme n'est peut-être pas belle ; mon imagination lui a prêté des charmes exagérés. Ma poésie l'a enveloppée d'un nuage à travers lequel les yeux n'ont pu

saisir les imperfections de la matière — Voyons Et il s'abîma dans l'examen de sa personne.

Tout était rigoureusement beau en elle ; la langueur de ses yeux la finesse de son nez et la petitesse de sa bouche constituaient une sorte d'harmonie trinitaire qui imprimait au moindre jeu de sa physionomie quelque chose de si logiquement gracieux, que les perceptions les moins intelligentes pouvaient lire toute sa pensée dans un seul de ses regards. Les riches gazes de sa chevelure d'or pâle, servaient de voile unique à ce chaste autel qui, livré à toutes les observations et à tous les amours se balançait nonchalamment à la cime d'un magnifique piédestal d'albâtre. Les admirables contours et l'éblouissant éclat des bustes sarmates ont appris aux polonaises à railler les rigueurs du climat. Toute leur coquetterie consiste à marcher très décolletées ; ce qui leur donne, dans le monde prudemment débauché des pays occidentaux, un air de coulisse et de sérail que, dans leur naïf abandon, elles ne soupçonnent même pas. La duchesse toujours altérée d'air et de lumière avait refoulé le col de sa pelisse jusqu'aux reins.

L'imagination de Boleslas n'avait jamais osé rêver rien d'aussi étourdissant ; dans ses rêves d'amant, il s'était défié de ses forces, et avait sérieusement lutté contre les créations

de son cerveau ; il lui semblait alors que la vue d'une gorge de femme égarerait sa tête ou le tuerait sur place ; à la vue de celle de la duchesse il mit sa main sur sa poitrine et ne se sentit même pas palpiter Il trembla... mais de peur et d'étonnement... Il crut son être désorganisé, sa raison perdue, son cœur pétrifié, car quant à ses yeux, jamais ils n'avaient dévoré de plus riches attraits...

Pour que leurs rayons ne communiquassent point leur flamme aux sens, il fallait que le goût fût infirme ou blasé... Or Boleslas n'avait que dix-sept ans...

— Dites-lui, mon père, que Jeanne veut l'embrasser avant de quitter la Pologne... Ne vous affligez pas et appelez votre stoïcisme ordinaire à votre secours, dit la duchesse au grenadier, en achevant en russe le discours qu'elle avait entamé avec le vieillard dans une langue inconnue ; — je me meurs d'inquiétude à l'égard de Georgy continua-t-elle ; au nom de Dieu ! mon père, rapportez-moi de ses nouvelles ; je désirerais bien qu'il restât à Varsovie pour veiller sur cette pauvre enfant. On prétend que la plupart des officiers de la garde Volhynienne ont renoncé à nous suivre ; Georgy est peut-être du nombre... informez-vous-en Et en achevant ces paroles, la duchesse baisa en pleurant la main que lui tendit le grenadier.

— Patience et discrétion répondit le vieil,

lard en jetant un regard pénétrant et impérieux à Boleslas qui feignit ne rien remarquer de toute cette scène ; au fond il n'y comprit rien ; le titre de père exprimé en russe par *Batiuszka*, s'adresse indifféremment à tous les vieillards ; d'ailleurs l'intimité d'une jeune duchesse avec un vieux soldat déroutait toutes ses conjectures.

Le grenadier sortit.

— Eh bien où en sommes-nous de notre travail ? demanda la duchesse.

— Je viens de déchiffrer une correspondance entre M. Nowosiltzow et mademoiselle Orlow, maîtresse de l'Empereur, dans laquelle on se révèle mutuellement les scandaleux mystères des cours de Saint-Pétersbourg et de Varsovie... Si vous voulez en entendre la lecture c'est fort curieux.

— Passons outre.

— Voici les lettres de messieurs Barthe et Périer au prince Dolgorouki, écrites sous l'impression de la révolution de juillet. Ces messieurs garantissent au cabinet de Carskoë-Selo, les sympathies du duc d'Orléans... l'authenticité toutefois en est douteuse ; le style est évidemment étranger et respire l'ignorance de la véritable situation de la France...

— Mettez ceci de côté avec l'étiquette P. S.

— Voilà les ordonnances du secrétaire d'État préposé aux affaires de Pologne, relativement à la campagne d'Occident.

— Lisez.

— « Son Altesse, M. le prince Druckoï-Lubeckoï daignera s'aboucher immédiatement avec le ministre de la guerre du royaume de Pologne, à l'effet de rappeler sous les drapeaux les congédiés et les démissionnaires, et de calculer exactement l'effectif des corps d'armée qui doivent être mis en mouvement vers la fin de février. La ligne de la Basse-Vistule étant choisie par le feld-maréchal-comte Diebitsch Zabalkanskoï comme réserve du théâtre militaire dont l'Oder forme le deuxième, et l'Elbe le premier front ; sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies me charge de vous inviter à pourvoir sans délai à l'approvisionnement des places du royaume et de celles de la Prusse Polonaise ; à l'égard de ce dernier article, vous entrerez en communication avec M. Schmid, autorisé de Sa Majesté le roi de Prusse, près le gouvernement de Pologne. En cas de doute, les lumières de son altesse le Czarewicz serviront de base à votre zèle.

Dieu vous garde etc.

Au nom de Sa Majesté,

Le ministre-secrétaire d'État,

Comte GRABOWSKI.

— Voici la réponse du prince, faut-il...

— Assez, je la devine ; monsieur Lubecki trahit les deux côtés, c'est un homme infâme ; je sais de bonne part qu'il a pris copie de cette instruction pour la vendre aux conjurés. À un autre.

— Rapport des employés de la police d'État au général Rozniecki ; faut-il vous les lire, madame ?

La duchesse hésita, puis fit un geste de consentement.

— La curiosité l'emporte sur le dégoût, pensa le soupçonneux Boleslas.

Il lut :

« 8 octobre. — Le nommé Cichowski, soupçonné de connivence avec les conspirateurs, a été amené au couvent des Carmes et interrogé par M. le Général Lewicki ; son obstination à nier des crimes que toutes les apparences rendent incontestables, a obligé le général à employer, à l'égard du prévenu, les mesures accélérantes d'usage en pareil cas. La fustigation n'ayant pas mieux réussi que les exhortations le général a jugé nécessaire de le mettre aux harengs salés.

« Soumis à l'approbation du général d'armes, Rozniecki. »

Au bas : « Approuvé, avec fustigation extraordinaire les mardis et vendredis.

« 15 octobre. — Le nommé Lukasinski, ci-devant major de l'armée Polonaise, depuis neuf ans dans les prisons d'État, pour hérésies maçonniques, a été interrogé pour la cent trente-huitième fois, en présence de leurs Excellences les ministres de la police et de la guerre. Efforts infructueux continuation de peine.

*Note de Rozniecki.* Le prisonnier sera transféré du numéro 27 au numéro 48. Sa ration de biscuit sera diminuée d'un tiers, le poids de ses fers augmenté de moitié.

« 1er novembre. — Les nommés Kinski et Meyzner, membres de la société secrète des Templiers, ayant été atteints d'aliénation mentale, à la suite de trois interrogatoires ont été transférés à la maison des fous. À examiner.

*Note de Rozniecki.* — Poursuite du procès ; harengs salés, fers de calibre. »

Le sergent s'arrêta pourpre d'indignation et d'horreur.

La duchesse était encore plus pâle que d'ordinaire ; mais l'habitude d'entendre parler crimes d'État, tortures, procès secrets, avait imprimé à ses traits une résignation de routine qu'un étranger aurait pu prendre pour de l'insensibilité. Boleslas qui, depuis le

matin, cherchait un prétexte de la haïr, saisit celui-ci : il la toisa avec un dédain théâtral, et lui demanda si ses entrailles de femme et de polonaise ne se révoltaient pas à une pareille lecture.

Pour toute réponse, elle lui fit signe de continuer.

Boleslas prétendit ne pouvoir déchiffrer le reste des pièces relatives au procès des conjurés.

La duchesse ramassa la liasse, la mit de côté, et pria le sergent de passer à la suivante.

Boleslas en fut contrarié et déconcerté car il avait espéré une longue et chaude discussion où il eut eu tous les avantages du terrain, et qui lui eût fourni l'occasion d'une magnifique tirade. Il décacheta le nouveau cahier avec mauvaise humeur et lut :

« Correspondance entre son excellence le général Jermolow et son altesse monseigneur le Czarewicz, relative aux principautés de Géorgie, Mingrélie, Iméritie et Atalie. »

La jeune femme tressaillit et bondit sur sa chaise.

Boleslas prit une des pièces comprises sous cette enveloppe, et continua :

« Toutes les recherches relatives au frère du prince Georges sont restées sans

résultats. Quelques agents anglais, que je suis parvenu à gagner, soutiennent que ce rebelle commande les tributs du Haut-Caucase ; mais la mollesse de la résistance de ce pays ne s'accorde guère avec la réputation de vigueur et d'audace que s'est faite ce montagnard. Quoique toutes les places soient entre nos mains, et que le calme paraisse rendu à ces contrées, son nom seul suffit pour nourrir de dangereuses espérances dans les âmes ; et notre domination ici ne sera solidement établie, que par le supplice public du dernier rejeton de la branche Géorgienne. On prétend que le prince a trois enfants dont un fils de vingt ans ; ceci n'est pas avéré. Il envoie à votre Altesse le plus important des papiers trouvés au château de Tyflis. »

Boleslas déploya un grand parchemin tout griffonné de caractères syriaques ; la duchesse le lui prit des mains et se plongea dans la lecture de cette pièce mystérieuse ; la langueur de son regard avait fait place à un enthousiasme frénétique, une auréole de flamme éclaira son front ; ses narines enflées, sa petite bouche serrée, ses sourcils rapprochés donnaient à sa figure un caractère de colère divine qui glaça le sourire sur les lèvres de Boleslas. Il eut un nouveau paroxysme d'amour.

Son insolente froideur fit place à une timide adoration ; il recula sa chaise, baissa

les yeux, rougit, palpita, devint gauche, niais bossu, souverainement ridicule.

Mais la duchesse avait oublié qu'il était là... elle se leva, fit deux fois le tour de la chambre, et sortit ; Le sergent resta pétrifié sur son siège ; au bout de cinq minutes il se hasarda à lever la tête ; il sentit qu'il était gelé ; la neige chassée par une bise glacée entrainait par la fenêtre ouverte et se tassait en épais festons sur les papiers dispersés devant lui. Il jeta un regard indécis sur le siège veuf de son idole ; il tomba à genoux et le couvrit de pleurs et de baisers. À travers le prisme des larmes qui voilaient ses ardentes prunelles, les gerbes de neige lui parurent une robe de femme. La duchesse se dressa devant lui vivante, pâle, sublime ; il lui tendit ses bras et lui adressa une prière dans la langue des anges. Les flocons tourbillonnant autour de la trompe d'albâtre dont la cime se perdait au zénith, se contournèrent en faces de chérubins, secouèrent leurs petites ailes sur l'idole et la parsemèrent de saphirs et de topazes. Une écharpe d'argent tomba en biais sur son sein et jeta ses franges parfumées à la figure de Boleslas qui voulut les saisir avec ses lèvres. Derrière cette ombre chérie tremblaient l'espace, le ciel et la terre ; on eût dit une toile sans limite, un crible géant montant et descendant sans cesse derrière une immense glace d'agate. Sur ce fond douteux couraient d'étranges

figures de Gnomes, de serpents, de chiffres, de palais enchantés ; mais tout cela fragile, inachevé, nuageux à la fois comme un souvenir d'enfance et comme un amour de vieillard. L'idole se pencha sur le front de Boleslas et souffla sur ses paupières. Un plaisir fiévreux tirailla son corps ; il éprouva dans le même instant toutes les joies du paradis et de tous les supplices de l'enfer il se sentait brûlé et glacé... il se crut bercé dans un hamac attaché aux deux confins de l'Univers au son d'une harmonie éolienne, sous la voûte entr'ouverte des plus hautes régions célestes ; ses paupières fermées devinrent diaphanes, et il fut inondé d'une impitoyable clarté à travers laquelle se pourchassaient les mondes, les démons et les dieux. Des roulements sinistres, mélange insaisissable de tambours d'orgues et de rugissements passaient et repassaient sur sa tête, comme les flots de la mer sur le polype qui n'a qu'une vague conscience de sa vie.

Et des filles ailées lui chantaient des airs douloureux, et de noirs géants trempaient leurs doigts dans le cratère du soleil, en écrivant des sentences de mort sur un écusson bleu.

Et un vieillard enveloppa la création dans sa barbe blanche et posa un sein de glace sur le cœur du globe terrestre.

Et le malheureux, toujours bercé dans son

hamac, sentit le seing pénétrer dans ses chairs, ronger ses os, pétrifier sa moelle.

Et le pâle soleil, et le vieillard, et les mondes et les filles ailées, et les géants noirs, se mirent à tourner autour de l'idole blanche qui, seule immobile au centre de ce chaos, répétait des paroles d'amour dans une langue inconnue.

\*\*\*\*

Le sergent se réveilla dans une ambulance entre deux cholériques et trois blessés qui, secoués par les cahots, pesaient sur le misérable comme la roche de Syzif.

— Ou suis-je ? murmura-t-il faiblement, en faisant un effort pour relever la tête.

— Dans une ambulance, camarade ; si vous n'y êtes pas mollement, vous y êtes au moins plus chaudement que dans la maison du grand-Duc où on vous a ramassé raide comme un saumon gelé. Souffre-t-on beaucoup avant de mourir de froid ?... On dit qu'on éprouve à-peu-près les mêmes jouissances qu'en se pendant ; est-ce vrai ?

— Je ne me rappelle pas trop ce que j'ai souffert, répondit Boleslas qui cherchait en vain à recoller les lambeaux de ses souvenirs.

Il étouffait sous le poids de ses compagnons accroupis en travers de ses jambes et sur son estomac. À l'aide de

quelques secousses désespérées il parvint à dégager la moitié de son corps, et plaça sa tête baignée de sueur à la hauteur d'une grande lucarne pratiquée à la toile cirée qui couvrait le char. Quatre chevaux d'Ukraine emportaient l'hôpital ambulante qui, monté sur un traîneau franchis, saut l'espace avec la rapidité d'une *kibitka*.

Bataillons, escadrons, pièces de menu et de gros calibre, vivandières, équipages, semblaient se défier à la course. La grande voix de Varsovie chassait la caravane vers le désert, et tout filait, glissait, fuyait sous le souffle d'une muette épouvante. En tête de cette poussière balayée par le simoun de la sainte révolte, galopait le panache dû Czarewicz ; son étalon noir semblait sauter par-dessus un abîme ouvert dans le tremblement de la terre vengeresse ; à côté de lui volait son mauvais génie Rozniecki, puis la cohue, impatiente, désordonnée échevelée comme la queue d'une comète errante pour laquelle il n'y a plus de place parmi les constellations. Mais aucun bruit ne trahissait le mouvement de cette armée de spectres. La bise emportait ses plaintes, la neige amortis saut ses pas ; seulement à voir les flocons couvrir la masse noire et silencieuse des colonnes on eût dit des larmes d'argent sur un linceul ; un cimetière voyageur.

Les dômes de Varsovie s'effaçaient à

l'horizon comme une dernière espérance dans une âme damnée. Les poteaux routiers, numérotés au front, saluaient en raillant et se cachaient les uns derrière les autres. Les marronniers aux cent bras regardaient avec dédain par-dessus les lances, les plumets et les étendards, et leur jetaient un anathème dans un long murmure. Les villages blottis sous leurs blanches fourrures disaient : *Adieu !* et passaient ; terre et cieux manquaient aux bannis. Par intervalle, arrivaient les sons mutilés des fanfares polonaises annonçant aux Varsoviens le départ des tyrans et le règne du peuple. Déjà même au loin apparaissaient de brunes colonnes de fédérés qui, jaloux des exploits de leurs frères, accouraient du fond des provinces, conquérir ou partager les lauriers de la liberté. Comme du sein de la terre jaillit une haie de faux sur le passage même du Czarewicz. Elles n'étaient que trente, alignées, verticales, immobiles. Toute l'armée défila devant elles comme sous les Fourches-Caudines.

— Où sommes-nous où allons-nous ? de, manda enfin le sergent stupéfait, au jeune soldat qui lui avait déjà expliqué si complaisamment l'énigme de sa résurrection.

— Si Dieu le veut, nous sommes loin, et allons au diable. J'ai entendu dire à un porte-enseigne qui fait les fonctions de secrétaire auprès du général Rozniecki, que la

députation Varsoivienne s'étant aperçue de la de moralisation des gardes, a cru pouvoir signifier au grand-Duc d'évacuer le royaume avec armes et bagages. Son Altesse voyant les garnisons des provinces, et jusqu'à ses régi mens russes, disposés à se joindre aux rebelles a aussitôt ordonné la retraite. On dit que le général Rozniecki a vivement combattu cette résolution, et qu'après un entretien secret avec le prince Lubecki, il a demandé à Son Altesse la permission de réduire la ville par les armes. Il paraît que dans toute cette bagarre, il n'y a que lui qui ait conservé sa tête nette ; on l'a vu compter les batteries et les caissons de Gerschentzweig, et on l'a entendu dire qu'il y avait là de quoi faire rentrer sous l'obéissance tous les jacobins de l'Europe. C'est un rude luron que ce vieux coureur de filles, allez.

— Pourquoi le grand-Duc n'a-t-il pas tenté l'attaque ; il semblait être homme à cela ?

— Bah !... les uns disent qu'il ne sait batailler que sur la place de Saxe, et que l'insurrection l'a rendu muet, indécis tout à fait imbécile ; les autres, qu'il s'est épris tout-à-coup d'un amour chevaleresque pour les Polonais, et qu'il ne veut plus tremper ses mains dans leur sang.

— C'est bien la peine de faire le papa pendant un jour, après avoir fait l'ogre pendant quinze ans, murmura un troisième

interlocuteur.

Boleslas, torturé par la fièvre n'entendit plus le reste de la conversation. Il humait avec avidité les flocons de neige pour calmer une soif d'Ismaël ; ses regards fatigués, éblouis par le délire et la sinistre blancheur des plaines, erraient par l'espace comme une colombe à travers l'Océan, sans savoir où reposer où se fixer.

L'ambulance glissait toujours.

Il lui sembla voir trois ombres, drapées dans des cilices de neige, se faire signe de loin, se rapprocher s'étreindre, se quitter, se rejoindre encore, puis se séparer pour jamais. Soit que le délire troublât ses yeux, soit que l'intérêt prêtât à ses organes la puissance d'un télescope, il crut distinguer, quoique à une énorme distance, la duchesse la fille de café et le grenadier aux buffleteries. Il sortit sa tête de la toile cirée pour mieux voir ; mais un tourbillon grisâtre souffla sur le groupe, et les trois ombres disparurent.

— Oh l'ingrate duchesse ! pensa Boleslas... Peut-être ignore-t-elle que je l'aime... Et Sosthénie, que fait-elle, maintenant ?... que fera-t-elle demain ?... après-demain, dans l'éternité ?... Oh ! celle-là se consolera facilement avec son cornette qui, sans doute, est resté à Varsovie...

Ici, le pauvre sergent songea tout-à-coup à

la bizarrerie de son double amour. — Est-il bien vrai que je les aime toutes les deux également?... Allons, ce n'est peut-être encore qu'un chaos de cœur. Le créateur n'a pas encore séparé la lumière des ténèbres... Il fit un grand effort pour achever son analyse ; mais les arguments n'arrivaient que diffus capricieux, inintelligibles. Il sentit que la fièvre était juge incompetent en pareille matière, et qu'il fallait absolument ajourner le procès de son cœur. Il crut cependant avoir saisi un des caractères distinctifs de ses deux affections. C'est l'influence différente qu'exerçait sur chacune d'elles l'éloignement. Il remarqua que l'absence était favorable à la duchesse, la présence à Sosthénie ; qu'à côté de Sosthénie il oubliait l'Univers que loin de la duchesse il oubliait Sosthénie ; que dans les bras de Sosthénie, il eût été chaste par respect, dans ceux de la duchesse, par découragement ; que les perfections de la duchesse avaient quelque chose de fatigant, de sérieux qui intimidait les sens ; celles de Sosthénie quelque chose de conditionnel de local qui ne souffrait ni déplacement ni analyse ; que Sosthénie, faite pour être aimée, gagnait dans le rapport inverse, la duchesse, faite pour être rêvée, dans le rapport direct de la distance. Ceci bien établi, il en déduisit assez logiquement qu'il aimerait Sosthénie en rêvant à la duchesse.

Cette conclusion ne le satisfait pas, car,

après tout, il était honnête homme et ne voulait pas loger deux rivaux à la même enseigne. Il lui vint une idée singulière celle de se construire une seule amante avec les deux perfections ; ceci décidé, il ferma les yeux et s'envola dans les régions du chaos. Là, il se choisit un vide net, nu, immense. Il fit abstraction de la matière existante des caprices de Dieu, des faiblesses terrestres, du despotisme de la raison, de tout ce qui constitue les embarras de la logique vulgaire et se dit commodément, comme le philosophe allemand : *Je suis, donc je veux ; je veux, donc je peux ; je peux, donc je crée.* Et les ténèbres s'enfuirent devant sa pensée ; le rideau de l'infini se déchira sous les regards de son âme. Il comprit la toute-puissance ; il se fit cause première. Il siffla, et ses deux maîtresses parurent en même temps ; il prit à la duchesse sa blancheur sa majesté, son auréole d'archange, et les donna à Sosthénie. Il prit à Sosthénie son œil d'aigle, sa bouche amoureuse, sa chevelure d'ébène, sa moue naïvement coquette, et les donna à la duchesse. Il rappela ses sens pour étreindre sa création et la couler dans le moule d'un baiser tout puissant... Mais il s'aperçut que l'adultère de sa pensée avait enfanté un monstre, et gâté deux chefs-d'œuvre pour construire une absurdité.

— Ma foi, dit-il en retombant sur la terre, Dieu m'est témoin que j'y ai mis de la bonne

volonté. Tant pis pour les femmes, tant pis pour mes amours, tant pis pour la logique. Je m'y suis pris de toutes les manières pour marier mes affections, et régulariser l'anarchie de ma tendresse. Est-ce ma faute à moi, si le ciel m'a donné un cœur à double ovaire ?... Et il s'assoupit en avouant qu'il ne savait pas encore laquelle des deux il aimait, ou plutôt laquelle des deux il n'aimait pas. Il dormit vingt-quatre heures.

Il se réveilla au frôlement d'une robe de femme, qui sembla glisser sur son front comme un baiser de mère. Il ouvrit les yeux et tendit les bras à sa protectrice ; mais ses mains ne rencontrèrent qu'un réseau de soie. Il se frotta les paupières et se vit dans un cotsch soigneusement clos et garni de coussins moelleux. Les glaces toutes ciselées irisées brodées à fresque par le froid du dehors et la chaleur du dedans, rendaient à chaque balancement des ressorts, une petite plainte mélodieuse et périodique qui inondait l'âme d'une suave mélancolie, et le corps d'un bien-être indicible. Les poches remplies de provisions, les fourrures entassées au fond de la caisse, une boîte de livres placée sur le devant, un cordon de sonnette suspendu au dais trahissaient ces soins prévoyants minutieux délicats dont les femmes du nord ont seules encore le secret.

Boleslas resta plongé pendant quelques minutes dans un étourdissant extase. Il eut

de la peine à se rendre nettement compte de ce qu'il éprouvait. Le délire de la veille avait fait place à un affaissement général, à une paresse d'âme qui n'excluait pas le plaisir des sens mais qui leur ôtait l'énergie de l'imagination. C'était une pleine et large jouissance qui ne se souvenait de rien et n'attendait rien ; un roulis monotone qui avait peur de toute analyse, de toute réflexion.

Il porta machinalement la main au cordon de la sonnette ; la voiture s'arrêta et le jour des deux glaces se voila, Boleslas éprouva ce qu'on éprouve quand on rêve qu'on a rêvé. Il fit glisser la glace de droite dans ses rainures, et vit à côté de la voiture immobile, un homme immobile sur un cheval immobile. C'était un officier d'ordonnance qui, la main droite à la cocarde de son chapeau, et la main gauche prêt à serrer la bride de sa cavale baie, attendait les ordres du sergent. Boleslas baissa la glace de gauche et aperçut une autre statue silencieuse comme la première, attentive comme la première, morne comme la première.

Le jeune homme était fort embarrassé ; il ne savait trop s'il avait affaire à ses geôliers ou à ses valets ; à tout hasard il demanda au cavalier de droite où ils étaient.

— Je l'ignore.

— Que fait Son Altesse le Czarewicz ?

— Je l'ignore.

— Qui vous a placés aux portières de ma calèche ?

— Son excellence le général d'armes, Alexandre Rozniecki.

Boleslas frissonna, ses yeux se couvrirent d'un crêpe sanglant, au travers duquel l'intérieur de la calèche lui parut tout tendu de rouge. Le réseau de soie se fit corde de potence ; les coussins se hérissèrent de pointes, les flacons portaient des étiquettes de poisons. Les coulisses des glaces grinçaient comme des châssis de guillotine. Le cuir tout ridé riait comme une vieille femme qui vous fait la cour.

Boleslas dissimula sa terreur et continua ses questions.

— Où est la duchesse de Lowicz ?

— Je l'ignore.

— L'armée polonaise nous poursuit-elle ?

— Je l'ignore.

— Quels ordres a-t-on donnés à l'avant-garde ?

— Je l'ignore.

Boleslas pâlit, s'arrêta ; puis poursuivit en hésitant :

— Quels devoirs vous a-t-on imposés en

vous plaçant auprès de ma voiture ?

— Celui d'obéir à vos ordres, d'exécuter toutes vos volontés.

Le sergent s'imagina que l'officier raillait. Il le fixa pour démêler sur sa physionomie le véritable sens de ses paroles ; mais il ne lui trouva qu'une expression négative, sérieusement stupide.

— Ce n'est pas possible, pensa le jeune homme... Ces animaux de Tartares ont l'habitude d'envelopper leur tyrannie dans de profonds artifices... Mettons-les un peu à l'épreuve.

— Capitaine mettez pied à terre.

Le capitaine sauta à bas de son cheval.

— Capitaine rendez-moi votre épée.

— Nue ou avec le fourreau, demanda l'officier avec un sérieux imperturbable.

— Avec le fourreau.

Le capitaine détacha l'arme de sa ceinture et la remit à Boleslas.

— Capitaine, ôtez vos bottes.

Le capitaine se déchaussa dans la neige. Pour le coup, le sergent n'y tint plus et partit d'un éclat de rire.

— Capitaine, ôtez votre pantalon, dit-il en riant jusqu'aux larmes.

L'officier obéit sans paraître étonné, ni des caprices, ni de l'hilarité du jeune homme, qu'une horrible idée plongeait tout-à-coup dans une nouvelle inquiétude. Il serra ses tempes dans ses deux mains...

— Est-ce que je serais aliéné, par hasard ? ... Je m'imagine peut-être être général, grand-duc, empereur, pape diable... que sais-je moi ? Ses regards tombèrent sur un miroir placé presque devant lui, dans la voiture.

La souffrance avait effacé l'incarnat de ses joues, allongé sa face, cerné ses yeux. Il se trouva ressemblant à Nicolas qu'il avait vu à Ralisz, et dont les traits étaient restés profondément gravés dans sa mémoire. — Même profil, même courbure au nez, même œil surtout, se dit-il avec effroi ; même œil à la fois railleur brutal, et sinistre. Je ne suis pour, tant ni méchant, ni soupçonneux... Non... Décidément je rêve ou je suis fou... Cependant... Il fit un effort pour se lever, et en appuyant ses mains sur son siège, il sentit une grosse blague remplie de ducats. Il la prit, la dénoua, palpa l'or avec incrédulité et effroi. Il souleva le trésor pour l'examiner au jour ; la blague était de velours bleu, brodée en argent ; elle portait le chiffre G. H. couronné d'un turban. Il promena ses doigts sur l'étoffe, sur les broderies, sur les cordons sur les gros glands pendus aux coins ; tout cela lentement, à plusieurs reprises avec les

précautions et la méfiance d'un aveugle-né qui vient de recouvrer la vue, et n'a encore qu'un jugement imparfait à l'égard des formes et des distances.

Une heure entière s'était passée dans ces divagations et dans cette surprise... Il regarda au-dehors ; le capitaine était là, nu, debout, violet, dans la neige jusqu'aux genoux, comme une borne routière oubliée sur le chemin. Boleslas plongea vite la main dans la blague, en retira une poignée d'or et la lui tendit. Le capitaine prit les ducats sans colère ni dédain, et les donna au *mougique*.

— C'est pour vous, capitaine, lui cria le sergent.

— J'ai mes appointements, monsieur, et ne reçois de gratifications que de l'empereur ou de ses frères.

Boleslas balbutia une excuse, lui dit, tout alarmé, de remettre ses vêtements, et le pria de monter avec lui en voiture. L'officier obéit sans remercier, comme il avait obéi jusqu'alors sans se plaindre. Le sergent cria au mougique de partir, et le traîneau reprit son vol d'aigle à travers les colonnes de l'arrière-garde que ce délai avait rapprochées. Elles marchaient toujours dans un morne silence, sous l'ombre d'une noire désolation. La nuit tombait déjà ; la neige avait cessé de pleuvoir ; mais une gelée acre, terrible, raidissait hommes, chars et chevaux.

Boleslas eut honte de son bien-être, au milieu de cette cohue de misérables.

Pour éviter le regard de son compagnon de voyage, il colla son front à la glace de la voiture et essaya de saisir les contours fugitifs des colonnes. Elles semblaient toutes se croiser avec le traîneau qui, dans sa marche rapide, avait déjà rejoint l'avant-garde.

Sur les confins de l'auréole blanchâtre qu'encerclaient des masses confuses de toute forme, se dressaient d'épouvantables Titans, la gueule en feu, les yeux saignants, les bras tendus vers le ciel. Sur leurs têtes planait un immense brouillard, puis, bien loin, bien loin, au centre de sept étoiles solitaires étincelait une forêt de torches, de faux et d'étendards sur laquelle s'appuyait la coupole céleste. La forêt courait, courait, courait sans cesse fouettée par la bise, encouragée par de lugubres clameurs, devancée par un nuage blanc pareil aux grands aigles des Krapaks.

Les Russes résignés fuyaient les yeux collés à la terre.

Le traîneau de Boleslas s'embarrassa dans les traits d'une batterie dont on changeait les chevaux. Il ordonna d'arrêter ; et lorsque ses cosaques eurent réparé le désordre occasionné par cet accident, il recommanda au *mougique* d'aller au pas. Son attention était fixée sur un obusier mieux gardé que les

autres. Il aperçut bientôt à travers la palanque de baïonnettes qui le cernaient, un crâne chauve qui luisait au reflet des étoiles comme le couvercle d'une urne. Il reconnut de suite le major Lukasinski, traînant péniblement la chaîne qui l'attachait à l'affût de la pièce. La figure du noble vieillard n'avait rien perdu de sa sérénité céleste ; sa poitrine semblait même s'abreuver avec délices de l'air vif et frais dont elle avait été privée pendant dix ans ; ses membres quoique tirillés par les fers se dépêchaient de regagner le mouvement qui leur avait été refusé dans les casemates de Zamosc ; mais tout ce courage avait quelque chose d'enfantin ou de convulsif. On voyait que les tortures avaient forcé les muscles et émoussé les organes du vieillard. Parfois ses gestes et ses paroles respiraient la folie. Il répétait souvent qu'on le suppliciait en vain, qu'il ignorait les noms des conjurés, et que d'ailleurs aucune puissance terrestre ne lui arracherait de lâches aveux. Boleslas remarqua un homme à cheval qui semblait recueillir avidement ses incohérentes paroles, et les notait sur un petit portefeuille. Malgré l'obscurité qui devenait d'instant en instant plus profonde, il distingua l'uniforme et les crachats de Rozniecki... Il baissa les stores, s'enfonça dans ses pelisses, se boucha les oreilles, ferma les yeux et tira le cordon de la sonnette. Le traîneau s'élança comme une

fusée.



Le sergent ne dort point de la nuit. Il rêva longuement à sa singulière position, et tâcha de mettre un peu d'ordre dans ses idées. Après de terribles indécisions des doutes affreux, un pénible examen de ce qui lui était arrivé et de ce qui lui restait à faire, il résuma son passé, son présent et son avenir dans trois dilemmes, et conclut ainsi :

Incontestablement une puissance occulte veille sur moi. Cette puissance ne peut être que de trois espèces, ou bien c'est la duchesse, par amour, ou bien Rozniecki, par politique, ou à la fois la duchesse et Rozniecki, par un intérêt commun entre eux, impénétrable pour moi. Dans le premier cas je suis sauvé, dans le second je suis perdu, dans le troisième je suis en suspens.

Si la duchesse m'aime je n'ai qu'à lui abandonner mon salut ; si le général m'en veut, il ne me reste qu'à me résigner ; s'il y a lutte entre l'amour de Jeanne et la haine du vieux sbire le dénouement sera curieux.

Dans le cas où l'affection de la duchesse m'envelopperait dans sa protection il serait inutile ou superflu d'en rechercher les causes.

L'amour d'une femme est une énigme impénétrable pour la femme même. Eussé-je tort ou raison ; fussé-je noir comme le Czar, ou pur comme le Christ ; fussé-je puissant comme la foudre, ou faible comme un insecte ; beau comme Sosthénie, ou hideux comme le Czarewicz ; fussé-je le plus grand ou le plus nul des humains, devant le tribunal d'un cœur de femme je serai toujours Boleslas avant tout, au détriment de tout, en dérision de tout. J'admets donc, comme corollaire de cet axiome, que dans l'hypothèse ci-indiquée tous les miracles s'expliquent d'eux-mêmes, et que mon enlèvement, mon couronnement, ma canonisation même, n'auraient rien d'extraordinaire.

Dans le cas où les soins qu'on me prodigue seraient une mesure politique, je devrais en conclure que je suis un homme très dangereux ou très important, un grand conspirateur ou un héritier présomptif. Or, je ne me rappelle avoir fait partie d'aucune société secrète, et j'ai bien la certitude de n'être qu'un pauvre diable de sergent au 5<sup>e</sup> de ligne ; on me nomme le bâtard, et je n'ai, en effet, pas connu mes parents. Décidément les préventions de son Excellence se sont trompées d'adresse.

Je penserais plutôt que le général, piqué des dédains de la duchesse, a résolu de se faire son confident pour devenir son

bourreau ; peut-être encourage-t-il et protège-t-il ses amours pour la perdre dans l'esprit du Czarewicz. Au fait c'est un monstre capable de toutes les noirceurs, de toutes les infamies ; alors accepter ses soins serait me faire son complice, l'instrument de sa trahison, l'assassin de cette sainte Jeanne... que j'aime tant...

Cette dernière pensée tortura beaucoup le sergent qui, au fond, avait le cœur candide et des principes pleins d'élévation et de justesse sur le véritable courage.

— Cependant, se dit-il encore, il faut avouer qu'il y a prodigieusement de fatuité dans mes conjectures. Qui me prouve que cette femme, jeune, blanche, froide et fière comme les géants de glaces qui planent sur le pôle, a jamais pensé à un porte-enseigne au 5e de ligne. J'ai été son secrétaire pendant deux heures, c'est vrai, mais il est également vrai qu'elle s'occupait si peu de moi qu'elle n'a même pas remarqué que je la dévorais de mes regards, que je la caressais de mes lèvres, que je commettais près d'une duchesse des extravagances dont eût rougi une joueuse de harpe. Il n'est pas douteux non plus qu'elle m'a laissé geler à la place qu'elle a quittée, assurément peu éprise de ma personne, peu occupée de mon avenir... N'importe, je l'aime, moi, avec fureur, avec déraison, avec une superstition qui égare mon âme et use mon corps.

Et le sergent aussi peu satisfait après qu'avant cette argumentation, résolu de se confier à la fatalité dieu des cœurs faibles qui abdiquent leurs droits et leur tâche en échange d'un peu de repos. Il continua ainsi son voyage pendant plusieurs jours, tournant sans cesse dans le cercle vicieux de ses suppositions. D'ailleurs, mêmes soins mystérieux même empressement de la part de son entourage à satisfaire le moindre de ses caprices ; même discrétion dans ses paroles et dans ses actes. Les officiers d'ordonnance qui se relevaient toutes les douze heures aux portières de sa voiture, ressemblaient tous au héros d'obéissance que Boleslas avait mis à une si rude épreuve : ils étaient tous de cette race patiente, dure et servile que les czars ont forgée tout exprès pour leur politique ; race que ne concevront jamais ceux qui n'ont pas servi dans l'armée russe. Leur langage paraissait au sergent parfois profondément artificieux à force d'être stupide. S'il leur demandait où était le Czarewicz, pour toute réponse ils saluaient et lançaient leurs chevaux au galop comme pour l'aller chercher. Le sergent alarmé les rappelait à grands cris. S'il les interrogeait sur la situation de l'armée, sur les mouvements des polo nais, sur les plans des généraux, ils répondaient que l'empereur est tout-puissant et que les rebelles sont des vermisseaux. S'il laissait tomber quelques mots sur la

duchesse tous de répéter que c'était une belle et noble dame, une sainte et glorieuse princesse, une perle d'Orient, une rose printanière etc. Il hasarda une fois de leur parler de Rozniecki et de leur demander leur opinion sur cet homme étrange ; ils lui répondirent que la cavalerie lui devait les uniformes à queue d'hirondelle et qu'il avait plus de bonheur au pharaon qu'au wisth.

— Décidément, pensa Boleslas, ce sont ou des brutes ignorantes et maladroites, incapables de me comprendre, inhabiles à me deviner ou bien de perfides surveillants vendus à Rozniecki. Dans le premier cas il est inutile ; dans l'autre, dangereux de me confier à eux. Tâchons de faire nous-même nos affaires.

Le quatrième jour de son voyage, il se fit descendre dans une auberge au joli village de Kozienice, où les troupes traversaient la Vistule. Quoique très souffrant encore, il essaya de faire le tour de la chambre pour essayer ses forces ; mais il se sentit aussitôt défaillir et fut obligé de se faire porter dans sa voiture. Il fallut se résigner et attendre. Il avait en vain cherché à distinguer le groupe de l'état-major au milieu des colonnes. Il n'avait plus revu non plus ni le major, ni Rozniecki, ni la duchesse. Cependant les attentions, le respect, la sollicitude de ses gardiens, loin de diminuer, prenaient tous les jours un caractère plus flatteur, mais aussi

plus importun. Il se voyait à la fois roi et captif, adoré et meurtri, enivré et suffoqué d'encens, comme celle âme de la fable, traînée par le diable dans un filet que la foule prend pour le manteau papal. La curiosité ne se pressait pas sur son passage, car rien n'étonne et n'intéresse une armée russe ; mais il ne rencontrait aucun œil qui ne fût baissé, aucun front qui ne s'inclinât. Au milieu des privations générales, à travers des pelotons mornes de froid et de désespoir, dans un camp de spectres où les généraux couchaient sur la neige et mangeaient du cheval, le jeune polonais se voyait comme insulté par un luxe ironique. Il se compara, le malheureux, aux prisonniers blancs, que les Caraïbes engraisser avec des amandes et du cacao avant de les dévorer.

Le corps russe surveillé sans cesse par les insurgés, traversa la Lublinie, et arriva sur le Bug, épuisé de faim de froid et de lassitude.

Pendant ce long trajet, le sergent avait en vain cherché l'obusier du major ; il n'avait pas mieux réussi dans ses informations sur la duchesse et le Czarewicz. Toutes les personnes auxquelles il s'était adressé s'étaient renfermées à cet égard dans de vagues conjectures ou dans une affectation d'ignorance absolue. Deux fois seulement il distingua au milieu d'un groupe, déguenillé et chassé à coups de plats de sabre, le fantôme sinistre de Rozniecki qui, de temps à autre

jetait un coup-d'œil sur la voiture. Un jour son inquiète curiosité allait l'emporter sur l'aversion et la terreur que lui inspirait ce renégat. Il appela l'officier qui caracolait à sa portière ; mais la voix lui manqua pour lui signifier son désir, et il le renvoya sous un prétexte absurde.

Le corps était entré en Volhynie ; un morne silence régnait dans les campagnes comme ensevelies dans un tombeau de neige. Les sapins, les bras pendants vers la terre, se perdaient en masses blanches dans un horizon grisâtre, terne muet. Pas un soupir, pas un cri ne trahissait la vie dans ces vastes déserts que la servitude écrasait de son lourd manteau, et que le souffle de la délivrance hésitait encore à ressusciter. Parfois seulement, de capricieux hourras sortis de dessous terre, allaient se répercuter en sanglots mélancoliques dans l'abîme des forêts. Parfois aussi des colonnes venues du sud-est se croisaient avec les gardes en inclinant leurs drapeaux jaunes ; mais ces rencontres ne provoquaient ni joie, ni enthousiasme ; pas plus de surprise qu'entre deux pelotons manœuvrant dans une revue.

Un jour que Boleslas, assoupi par le mouvement monotone de sa voiture, rêvait que la duchesse toute couverte de sang et le visage dépouillé de chair grimaçait devant lui un sourire d'amour il fut réveillé par une forte secousse, et se sentit enveloppé dans une

trombe de vent glacé. La portière était ouverte, et Rozniecki, debout à côté de la voiture arrêtée, souriait, en soufflant et en frappant ses mains l'une contre l'autre.

— Allons, mon cher sergent, nous voilà débarqués à bon port ; nous voilà chez nous ; ces stupides rebelles ne nous chatouillent plus de leurs griffes. Alertes... descendez et entrez vous chauffer chez monseigneur Marchocki... c'est un magnifique potentat... Il vous traitera en véritable gentilhomme, voyez-vous.

Et le vieux satyre riait toujours, faisant claquer ses mains contre la peau tendue de sa culotte d'élan.

Boleslas encore étourdi recula d'abord jusqu'à l'angle opposé de sa voiture, bâilla se frotta les paupières rassembla les lambeaux d'idées qui valsaient dans son cerveau, et comprit enfin qu'il fallait descendre. Ce fut pour lui un insupportable supplice une profonde et douloureuse alarme. La tortue ne se détache pas avec plus de regrets de sa carapace, l'exilé ne quitte pas avec plus d'amertume le sol qu'il a arrosé de son sang.

Après s'être lentement défait des paquets de manteaux et de fourrures dans lesquels il était enfoui, il glissa une jambe hors de la voiture, mais il la retira de suite sous prétexte qu'il éprouvait de fortes douleurs dans la cuisse. Rozniecki fit avancer aussitôt une

espèce de litière et lui tendit la main.

Le sergent honteux, et de très mauvaise humeur, fut enfin obligé de descendre ; mais quoique entièrement rétabli, il ne put se soustraire aux importunités de cette ovation.

Comme il jetait un dernier regard d'adieu à cette commode et douce calèche où il avait dépensé toute une phase de paresseux somnambulisme, un grenadier lui glissa une lettre cachetée qu'il cacha précipitamment sous sa pelisse. Cet incident l'empêcha de porter son attention sur ce qui l'entourait... Il ne sortit de sa rêverie qu'au milieu d'un cortège de figures sérieuses et bizarres qui ouvraient son entrée dans l'intérieur d'une miniature de forteresse. En deux minutes il se trouva devant un château dont l'immense façade plissée en forme de paravent plongeait par ses ailes dans la forêt. Le plateau où était assis cet étrange bâtiment, servait de terre-plein au petit polygone bastionné qui représentait la place forte. Les parapets hauts à peine de trois pieds étaient bâtis en brique de toute couleur. Dans l'angle de chaque bastion se promenait gravement un ours en uni forme écarlate. Des canons en bois doré armaient les remparts et des faisceaux romains en jalonnaient les contours.

Parvenu au pied de la façade, le cortège s'arrêta, et Boleslas remarqua un fossé étroit

comme une ruelle de lit, mais très profond, sur lequel s'inclinait un pont-levis d'acajou, suspendu par quatre grosses chaînes en argent. Les créneaux de la façade se garnirent de hérauts habillés à la romaine et un long hurlement de cors et de trompettes retentit dans tous les pavillons du château. Le chef du cortège prononça quelques paroles bizarres qui lui furent rendues par une trompe marine, et le pont-levis en s'abattant sur le fossé, démasqua une longue enfilade d'arcades au fond de laquelle, sur un bleu d'azur, tremblotaient sept étoiles figurant la grande-ourse.

— Où suis-je enfin ? s'écria le sergent impatienté.

— Dans le royaume de Minkowce, entre le pôle du nord et le tropique du Cancer, lui répondit une voix.

Le sergent n'osa faire une seconde question ; il était hébété, anéanti. La litière, précédée et suivie d'une foule silencieuse, tournait à travers des colonnades d'une hauteur prodigieuse qui semblaient se perdre dans un vague Éther sur lequel étaient groupées les douze constellations du zodiaque. À chaque série nouvelle de colonnes le cortège s'arrêtait pour changer de costume selon la saison dans laquelle il paraissait entrer. Boleslas seul, dispensé de se soumettre à ce pénible cérémonial, s'y

trouva bientôt obligé par l'élévation graduée de la température qui, à la cinquième constellation devint tout à fait insupportable. Il demanda donc à quitter la litière, et échangea ses habits contre un voile de gaze. Le cortège reprit sa marche à travers un brouillard de vapeur et au bruit d'une cascade que Boleslas n'aperçut qu'au détour de la sixième constellation. Une trombe d'eau se précipitait avec fracas par un soupirail pratiqué dans la voûte, sur un énorme poêle de bronze figurant le cône échanuré d'un volcan. Le liquide, tombé sur le métal ardent, rejaillissait en prismes nuageux à travers lesquels se décomposait en arc-en-ciel la lumière d'un lustre immense suspendu dans une région dont une habile illusion d'optique empêchait de saisir la véritable distance. La réverbération l'insupportable éclat, jusqu'aux taches de cet astre artificiel, imitaient d'une manière effrayante le pivot de l'Univers. Au centre de son disque semblait assis un vieillard habillé de rouge ; mais les yeux n'en pouvaient toucher que les contours à cause de l'auréole enflammée qui enveloppait toute cette énigme.

Sur les gradins d'une incommensurable échelle d'albâtre étaient rangées par hiérarchies les trônes et les dominations drapées dans des nuées d'encens et de vapeur.

Des sons lointains semblaient voler sur les

cordes de leurs harpes d'or ; mais le bruit assourdissant et la masse évasée de la cascade noyaient sons et formes dans un orage chaotique. Les murs, comme transparents, livraient au regard un horizon sans limites. Une création pullulante, infinie, complète s'agitait dans cet orbe dont l'immensité effaçait la perspective ; seulement toute cette fantasmagorie avait une teinte malade et forcée qui semblait d'un autre monde.

Boleslas, ébloui par ce cauchemar se crut sur Saturne ou sur Mercure, plus loin ou plus près de l'ardeur solaire, sur quelque planète à physionomie étrange, incompréhensible pour des sens terrestres...

Mais tout-à-coup la chaleur diminua, la clarté pâlit, l'arc-en-ciel s'allongea en parabole oblique, en arc débandé, en courbe insensible, puis en bande d'une seule couleur puis en simple rayon perdu dans le brouillard de l'éther des voûtes supérieures. Le cortège commença une série descendante de travestissements, inversement pareille à celle qu'il avait subie pour arriver à l'équateur, et Boleslas sentit le besoin de l'imiter. À la sixième constellation descendante, le sergent se retrouva avec étonnement à l'endroit d'où il était parti, ou au moins dans un lieu exactement semblable. Il se dressa sur son séant pour s'assurer s'il était bien réellement sur sa litière, aux portes du château,

enveloppé dans sa pelisse par vingt-deux degrés de froid.

— C'est pourtant vrai, se dit-il après quelque réflexion. Ah ça ! s'écria-t-il tout haut, où diable sommes-nous donc, tonnerre de D...

— Dans le royaume de Minkowce, entre le pôle du sud et le tropique du Capricorne, répondit une voix déjà connue. Nous approchons des limites du monde habitable et vous allez voir l'aurore boréale qui brûle d'une lumière éternelle au bout de l'axe terrestre.

En effet, un long sifflement se fit entendre, et les ténèbres de la nuit, tombée depuis deux heures se déchirèrent avec un fracas épouvantable pour laisser entrevoir des gerbes de feu couronnées d'un baldaquin écarlate. Sous ce ciel embrasé se dressa une forêt poudrée à blanc. Chaque étincelle des gerbes retombant à terre allumait la tête d'un sapin, et en trois minutes toute la forêt fut illuminée. Cet immense incendie dessina sept sillons droits ouverts à perte de vue, à travers les futaies, et qui se concentraient sur une clairière ovale comme sept glaives flamboyants sur le cœur de la vierge Marie.

— Voulez-vous chasser l'ours blanc, demanda au sergent qui ne pouvait revenir de son égarement un palefrenier déguisé en Pollux, en lui présentant la bride d'un

magnifique étalon bessarabien.

— Est-ce qu'il y a des ours blancs ici ?

— Mais certainement il y en a bien dans les mers arctiques pourquoi n'y en aurait-il pas dans les mers antarctiques ?... Vous savez que les deux extrémités de l'axe terrestre reposent sur des têtes d'ours et que la queue du grand Léviathan est un ours femelle.

Cela ne peut être qu'une maison de fous, se dit Boleslas en montant machinalement à cheval ; on m'a cru sans doute aliéné... ; et l'horrible inquiétude qui l'avait tourmenté pendant son voyage s'abattit de nouveau sur son cerveau avec redoublement de malaise et de terreur. Comme il levait la tête, une comète suivie d'une chevelure étincelante d'or, de perles et de rubis, traversa les sept sillons de lumière avec une effrayante vitesse. À force de regarder, le sergent reconnut dans cette brillante traînée, un magnifique cortège de chasseresses lancées sur les traces d'un cheval blanc sur lequel piétinait une fille vêtue en Diane le carquois sur l'épaule et un énorme croissant de diamants sur le front. Le jeune homme ne démêla bien ces détails qu'au retour de la cavalcade qui, dans sa course parabolique, imitant un chevelu, passa et repassa devant l'ovale symbolique pour se perdre ensuite dans les profondeurs de la forêt.

À ce signal, plus rapide que l'éclair, plus

sympathique qu'une étincelle électrique, cent mille fusées s'envolèrent vers le zénith, cent mille voix éclatèrent dans l'espace, cent mille notes répétèrent le rôle des fanfares et les taillis émus dans leurs entrailles vomirent une armée d'ours d'élangs, de buffles et de sangliers.

Les chasseurs, travestis en centaures, s'alignèrent, puis s'arrondirent en fer à cheval, se pressant, se resserrant sans cesse autour de la sauvage peuplade qui, fascinée comme une nuée de phalènes par la lumière bleue de l'ovale, courait vers ce foyer ardent en hurlant de désir et d'amour.

L'ovale clignota comme un œil qui provoque une caresse, et une ombre mobile en éclipsa la moitié.

Le sergent poussé par la curiosité suivait les chasseurs qui dans leur battue concentrique étaient arrivés à une portée de pis, tolet de la clairière refoulant devant eux le noir troupeau.

Alors Boleslas aperçut les chasseresses, rassemblées en demi-lune autour de l'ovale.

Au milieu, debout sur une cavale blanche planait la Diane de cet étrange olympes. Son abondante chevelure noire séparée en deux nattes inégales, tombait sur ses tempes, remontait derrière sa tête et venait se nouer en large couronne d'ébène sous le croissant

de diamants qui éclairait son front ; son nez légèrement arrondi au bout, découvrait une toute petite bouche où semblait dormir un baiser éternel. Son teint bruni et sa noble stature prêtaient à tout son être une majesté superbe qui contrastait avec le rôle qu'elle semblait avoir accepté dans cette incompréhensible comédie. Ses yeux aussi noirs que ses cheveux respiration un tel empire que les bêtes fauves cernées de toute part rampèrent jusqu'aux pieds de son cheval et s'arrêtèrent là, immobiles de peur et d'adoration ; mais lorsqu'elle les leva sur les chasseurs qui, les bras prêts, n'attendaient que son signal pour frapper les victimes son regard se troubla, son sein se gonfla de honte son front s'empourpra sous les feux des diamants et elle tomba assise sur la croupe de sa monture... Elle fit un signe à ses suivantes, et disparut dans l'épaisseur du bois.

Aussitôt les bêtes, comme dégagées de leur frein, écumèrent et rugissent en bondissant dans tous les sens. Les chevaux des centaures se cabrent d'effroi : tout ce troupeau de valets travestis, aux visages desquels la peur colle des masques de plâtre, tournoie et oscille sous le regard féroce des sangliers. Il y eut un instant de transes indicible ; puis cris, râles et hennissements se fondirent dans un rire immense. Les sangliers riaient, les ours riaient, les élans riaient, la

forêt riait aux éclats ; les centaures riaient aussi, d'un rire honteux et stupide. Boleslas seul ne riait pas... Il avait reconnu Sosthénie dans la Diane de ce carnaval de fous et de dupes. Il se sentait fatigué et chagrin ; il cherchait une issue à travers cette ménagerie de dieux et de bêtes ; mais il fut aussitôt entouré, poussé, emporté par la foule ; il fallut répondre aux compliments des ours, aux œillades des tigresses, aux observations des onagres. Il demanda avec anxiété son *Cicérone*, mais en vain ; le docte astronome, machiniste du système planétaire était parti sur une comète pour moucher les mèches du soleil et éteindre la voie Lactée. Il était même question d'un grave dérangement dans les rouages de la terre, et les Vulcains, rassemblés à son de trompe, reçurent l'ordre de redresser l'axe du globe et de rétablir l'obliquité relative de l'écliptique qu'avait dérangée le va-et-vient continuel des constellations.

Il s'engagea à ce sujet une singulière dispute entre les centaures et les tigresses. Celles-ci prétendaient que le bon Dieu détruisait lui-même l'harmonie de sa création par son inconstance et ses caprices ; qu'il faisait manœuvrer la coupole céleste comme un escadron de hulans, pour voir tantôt la face tantôt le revers des étoiles ; que dans l'indécision de ses banales tendresses, il faisait rebrousser chemin à tout l'Univers

pour revoir quelque méchante étincelle clignotant tout au fond de l'éther, ou bien pour retarder le retour d'une favorite négligée.

Cette audacieuse censure fut le signal d'un charivari de réclamations et de sarcasmes. Les ours femelles qui marchaient gravement, à l'arrière-garde, protestèrent contre l'arbitraire des métempsychoses. Elles se plaignirent amèrement de la rapidité avec laquelle on les avait fait descendre du rang des archanges à la famille des quadrupèdes. Une d'entre elles énuméra rapidement les races successives qu'on lui avait fait traverser afin de l'écarter du paradis où elle avait jadis trôné. C'était à révolter un capitaine Sprawnik. De séraphin, elle était devenue sainte, puis sirène, puis bacchante, puis femme, puis orang-outang puis autruche, puis chameau, puis statue, puis capucin, puis sentinelle puis ourse de la mer glaciale. Une autre avait commandé les évolutions célestes tandis que sa sœur introduisait les novices au sanctuaire de l'Éternel. Celle ci avait présidé à la fête des saturnales, celle-là au jubilé de la création ; toutes, autrefois admises dans les douces régions du foyer solaire, avaient été successivement reléguées dans les Limbes dans le Tartare et hors du Tartare, au clair des véritables étoiles par vingt degrés de froid.

C'était criant d'ingratitude...

Les centaures, auxquels des Tritons venaient d'apporter du schnaps dans des conques de faïence prirent chaudement la défense de la Providence.

Ils soutinrent à leur tour que l'insubordination et les cancons des constellations avaient justement irrité le bon Dieu ; que le maître des cérémonies, bien que renard vieilli dans le métier, avait une peine infinie à les retenir dans leurs orbes respectifs ; qu'elles quittaient sans cesse leurs groupes, pour se rapprocher du tabernacle où sept archanges bien faits et vigoureux soutiennent le siège de Dieu ; que dernièrement la vierge et les gémeaux s'étaient dispersés, et que quelques-unes de ces dames avaient poussé l'indiscrétion jusqu'à se glisser dans les soupapes de l'enfer avec l'intention de surprendre les secrets du mécanisme de l'Univers ; que pour les punir de leur curiosité, messire Wopata, machiniste du système, les avait métamorphosées en crapauds, et que c'était sans cloute pour quelque péché semblable que les plaignantes avaient été condamnées à courir les bois.

Cette bizarre querelle absorba un instant le sergent, au point qu'il ne s'aperçut pas du chemin qu'on lui faisait faire, et il fut passablement surpris de se trouver dans un appartement, clos, chaud et silencieux. — Un large sofa recouvert d'une peau d'élan

occupait le fond de la chambre, et invitait notre héros à un repos que les fatigues de la nuit, déjà à demi-écoulée, réclamaient avec instances. Boleslas se jeta tout habillé sur sa couche sans songer à examiner les autres meubles de son gîte. Il rêvassa vaguement au passé, pressa sur ses lèvres l'ombre de Sosthénie, enroula la peau d'élan autour de ses reins, et s'endormit profondément au tic-tac monotone d'une horloge colossale qui coiffait une statue de bronze représentant Pugatscheff.

Le sergent rêva à tout et à rien. La vie s'était tant moqué de lui, qu'il ne savait plus distinguer la réalité du songe. Il vit des gnomes, des larves, des femmes nues ; il vit le diable comme l'avait vu Luther dans sa prison de Worms. Il vit le grand-Duc Constantin dansant la cosaque avec le fantôme de Catherine II. Il vit le czar Nicolas, embroché sur une lance polonaise, devant un brasier donner des chiquenaudes aux char, bons ardents, et il l'entendit discuter gravement sur l'ordre profond et sur l'ordre mince avec l'inferral marmiton qui l'arrosait de plomb fondu. Il vit des êtres d'un sexe neutre riant des difformités de l'homme et de la femme. Il vit un petit vieillard emporter l'univers sur ses épaules et éteindre le soleil en crachant dessus... Puis il ne vit plus rien du tout.

Quand il ouvrit les yeux une des aiguilles

de l'horloge montrait le zénith et l'autre le nadir.

— Onze heures et demie, j'ai ma foi bien dormi ; et tout en faisant cette réflexion, le jeune homme tira un cordon qui se trouvait à portée de sa main.

Un grand laquais, en livrée verte et or, entra et se planta aux pieds du sofa.

— Chez qui suis-je ? demanda Boleslas.

— Chez vous monsieur, ce me semble.

— Tu te moques de moi, animal.

— C'est possible monsieur.

— Tais-toi, chien, tu abuses de ma patience ?

— C'est possible, monsieur.

— Va dire au propriétaire, au majordome, à l'intendant, que sais-je... va dire à tous les diables de cette chaudière ensorcelée de venir me parler... de suite, de suite, entends-tu ? ou je mets le feu à la baraque... Et il se leva avec furie, renversa les chaises, brisa deux magnifiques vases de porcelaine chinoise, et se heurta Contre l'impassible statue du bandit Zaparogne. La nature tartare se réveillait en lui.

Le valet s'enfuit.

— Décidément il est temps que tous ces mystères finissent, se dit-il en bondissant

d'un mur à l'autre ; je veux savoir au moins si je suis dans une prison ou dans un hôpital de fous ! Ses yeux égarés voltigeant du plafond au parquet, et de la statue à la porte, tombèrent par hasard sur un petit billet roulé et Sali, suspendu à l'un des glands du sofa. Il se rappela qu'un soldat le lui avait glissé la veille dans la main, et que ses distractions l'avaient empêché de le lire. Il le décacheta avec une sorte de tremblement, et reconnut une écriture de femme.

On lui écrivait :

« Confiance, patience, tes amis veillent sur toi ; s'ils ne se révèlent que par interprètes c'est qu'ils ont de grands intérêts à ménager ; mais reconnais leur main dans tout ce qui t'entoure. Quand un flocon de neige tombe et fond sur ton cou, c'est un baiser d'ami ; quand une feuille morte crie sous ton pied, c'est un soupir d'ami ; quand un pâle rayon de soleil joue avec ta prunelle, c'est un regard d'ami ; quand la bise siffle à travers les sapins c'est un appel d'ami. Confiance, patience... ». Ni date, ni signature.

Boleslas se calma un peu et pensa à la duchesse. Un fond de dépit et d'amertume se mêlait à ces souvenirs. L'image de Sosthénie l'aurait consolé, peut-être si les ridicules circonstances de la veille, n'avaient ébranlé l'estime qu'il avait eue jusqu'alors pour cette belle et noble fille.

Comme tous les cœurs vains et légers, Boleslas préférait, dans une femme, une faiblesse ou un crime à une extravagance. Au reste, la conversation des ourses et des centaures lui avait donné une idée si révoltante des habitants du royaume de Minkowce, que son indignation à l'égard de Sosthénie, était très excusable. Il tâcha d'oublier tout à fait la Diane au croissant de diamant ; mais il s'aperçut que la chose n'était pas si facile... Il fit deux ou trois fois le tour de la chambré puis s'arrêta, puis se remit en voyage, puis s'assit, puis se leva puis secoua la tête pour en chasser des souvenirs importuns.

Comme il reprenait pour la cinquième fois sa course elliptique autour de la statue de bronze, la porte s'ouvrit, et un grave personnage en manteau d'hermine, en bonnet fourré, en bottes jaunes et un nerf de bœuf à la ceinture, entra, tenant un immense tuyau de pipe à la main.

— Monseigneur, dit-il, Sa Grandeur le souverain et autocrate du royaume de Minkowce, des principautés de Chocim et de Mohylew, des fiefs tributaires de Serby et de la ligne du Dniester, étant en conférence avec ses ministres, m'a chargé de vous témoigner les regrets qu'elle éprouve de ne pouvoir vous faire en personne les honneurs de ses domaines. En attendant qu'elle puisse vous entretenir en particulier, elle m'a

commandé de Vous proposer un voyage en traîneau le long des frontières de la république, afin de soumettre à votre jugement les lignes de défense et les préparatifs d'attaque que le connétable a ordonnés contre la prochaine invasion des Samoyèdes et des Tartares, Le Czar de Kazan de Moscou et de Pétersbourg s'étant constitué leur allié, nous avons prévenu ses douteuses intentions en lui déclarant la guerre. Quoique vous soyez uni à ce potentat par les liens du sang nous savons que vous en êtes séparé par des considérations d'intérêt, et nous avons poussé la pénétration jusqu'à vous soupçonner capable de nous aider de vos lumières et de votre puissance, dans la lutte qui va s'engager entre les Czars du nord et le royaume de Minkowce.

Boleslas moitié impatienté, moitié gai, leva les yeux sur le grave messenger, et reconnut au bredouillement de sa langue et aux oscillations de son ventre, qu'il était complètement ivre.

— Vénérable nonce, répondit le sergent, en contrefaisant la voix et le balancement d'un vieil ivrogne ; en effet, quoique uni au Czar de Moscou et de Kazan par les liens du sang, je suis tellement indigné de ses usurpations et de sa tyrannie, que je n'hésite pas un instant à m'associer à votre cause. Je mets aux ordres de votre connétable toutes mes troupes et à la disposition de votre ministre

des finances tous mes trésors ; prenez, taillez, remuez, transvasez, incorporez puissance dans puissance, disposez de mon crédit et de mes richesses...

— Et en échange de ces éminents services, que demande Votre Altesse ?... car, hélas ! tout est marché dans ce monde !...

— D'abord à déjeuner ; car, je vois que dans votre royaume céleste on a à-peu-près toutes les faiblesses humaines ; ensuite, un entretien raisonnable avec quelque créature de mon espèce avec une tête vulgaire, mais saine, que n'aient encore étourdie ni l'encens des séraphins, ni les œillades des tigresses ; entendez-vous, compère ?...

— C'est faisable, monseigneur, suivez-moi, s'il vous plaît, à travers le couloir des *périls*, d'où nous descendrons par la voie Lactée dans le comté de *Momus* ; et le gros majordome ouvrit la marche en entonnant en fausset une espèce d'hymne bachique en idiome Rusien.

Boleslas s'avança sur ses traces, et après nombre détours et évolutions, il se trouva dans une immense antichambre encombrée de chasseurs et de laquais. Il tâcha de s'orienter par rapport aux parties du château qu'il avait déjà parcourues mais ses données géographiques étaient tellement vagues et ses souvenirs si bien embrouillés, qu'il ne put se rendre aucun compte de sa situation.

Comme il mettait un peu d'ordre à sa toilette, la porte du salon s'ouvrit, et un jeune homme mis à la française demanda aux laquais si M. le vicomte Boleslas de Saint-Priest n'était pas encore venu. Le sergent ne pouvant se douter qu'il fût question de lui, continua tranquillement à brosser son pantalon et à plisser sa chemise. Les laquais répondirent que personne de ce nom ne s'était encore présenté.

Deux minutes après une personne en habit noir boutonné avec un crachat sur la poitrine, entra et fit la même question ; puis, sans attendre la réponse des valets courut droit au sergent et le prit par le bras,

— Que diable, mon cher vicomte, voilà une heure que vous nous faites attendre. Est-ce que messire Wopata ne vous a pas annoncé que le déjeuner était prêt ?...

Boleslas pâlit, balbutia et se sentit défaillir. La personne au crachat était son excellence le général d'armes Alexandre Rozniecki. Le malheureux sergent se laissa traîner par son mauvais ange, à travers les chuchotements et les sourires des laquais. Lorsqu'il fut un peu revenu de sa surprise il se trouva dans une salle resplendissante de glaces et de bronzes, devant une table de deux cents couverts. Les groupes formés çà et là, se séparèrent aussitôt pour courir au-devant de lui. Le pauvre jeune homme encore pâle et

tremblant fut reçu avec des marques de prévenance et de respect qui achevèrent de le déconcerter ; cependant, la plupart des convives en élégantes vestes de chasse et en bottes éperonnées, semblaient inquiets et impatients, et après avoir salué profondément le nouveau venu allaient aux fenêtres pour observer une armée de chevaux et d'écuyers qui noircissait la plaine. Boleslas remarqua bientôt que son trouble faisait mauvaise impression sur tout le monde. Il essaya de se dominer et de secouer son malaise mais tous les efforts qu'il faisait pour obtenir ce résultat ne servaient qu'à augmenter ses alarmes, et il lui fallut un véritable héroïsme pour se soutenir sur ses jambes. Il demanda un verre de vin qu'il ne put entamer. Le bord du vase claqua contre ses dents, et il répandit la moitié de la liqueur sur son habit. Il était pourtant brave, et dans toute autre circonstance, il n'aurait manqué ni de résolution, ni de sang-froid. Pour se donner une contenance quelconque, il posa la main sur un trophée d'armes et d'étendards qui croula avec fracas sur la table et brisa la moitié des cristaux. Cette maladresse au lieu d'être accueillie avec moquerie, fut reçue avec une douloureuse sollicitude qui dérouta toutes les conjectures du malheureux sergent. Il se vit à l'instant même, entouré interrogé, porté dans un fauteuil avec les précautions et les soins respectueux que l'on

prodigue aux papes mourants. — Son Excellence ne s'est-elle point blessée ?... Son Excellence souffre-t-elle toujours ?... Son Excellence me reconnaît-elle ?... Désirez-vous vous retirer chez vous ?... L'odeur des mets le cliquetis des fourchettes, notre conversation ne l'importuneront-ils pas ?..., Parlez, parlez, monseigneur... tout est ici à vos ordres ; tous les dévouements, tous les sacrifices dépendent ici d'un seul de vos gestes.

— Est-ce que cela serait par hasard le second acte de la comédie d'hier dit enfin, avec colère, Boleslas, chez lequel ce coup, de grâce avait déterminé une crise réactive. Serai-je longtemps encore votre marotte ou votre bouffon, messieurs ! s'écria-t-il, en se jetant sur un énorme couteau de chasse planté dans un quartier de chevreuil. Si je suis votre prisonnier tuez-moi mais ne m'insultez pas. Vous êtes tous de misérables histrions, et je ne lâcherai ce couteau qu'après que sa pointe aura sondé s'il y a des entrailles d'hommes sous ces vestes de danseurs, et des cervelles sous ces frisures de filles !... Foudre du Ciel !... et il sauta par-dessus la table, et courut droit à Rozniecki, qui disait à un grand et pâle jeune homme, aux allures de médecin :

— Décidément, il faut ajourner la partie. Il faut attendre qu'il soit entièrement rétabli. Combien de temps dure ordinairement le dérangement cérébral, produit par le

refroidissement des vertèbres ?

Cela dépend de la gravité du cas et des mesures que l'on a prises dans le principe répondit le docteur en saisissant tranquillement le poignet de Boleslas, et en en faisant tomber le couteau. Je pense que le resserrement des organes stomachiques irrite l'humeur du patient, et qu'il serait urgent de lui faire prendre quelque aliment.

Votre Excellence se sent-elle de l'appétit ?

— Oui, dit avec une grimace Boleslas réduit à la raison par la pression herculéenne qu'exerçaient sur sa chair les doigts musculeux de l'homme de l'art.

— Son Excellence daignera sans doute se placer à côté de moi, continua l'impassible Esculape en entraînant le sergent vers le haut bout de la table et en le logeant dans un fauteuil à bras, à ressorts et à roulettes.

— Où vous voudrez, et comme vous voudrez monsieur, répliqua le patient, auquel une minute de pénétration lucide avait fait comprendre que toute résistance serait inutile.

Le repas fut triste. Quatre poulains, six chevreuils et deux sangliers rôtis en entier occupaient le beau centre de la table. Autour de ce fort dominant, s'étageaient par groupes incalculables trois chemins couverts de plats de toute grandeur et de toute espèce. La

terminologie et la classification zoologique pâlerait devant l'énumération de ce pandémonium trépassé où se jalousaient sous d'immenses couronnes de gui et de laurier-rose, toutes les richesses de la basse-cour de l'étang, du parc et de la steppe. Tout ce qui vit en société, tout ce qui peut se tuer par compagnie, par couvée, par famille, gisait là, en masse dans un cimetière d'argent. Les grosses pièces étaient suspendues au plafond par des chaînettes afin de ne pas écraser la table sous leur poids. Les gelées coulées dans des moules de cristal formaient la collerette extérieure de ce service Momérique et quatre barriques d'or placées aux quatre coins de la table, contenaient des cervelles de caille, des foies d'oie, et des poitrines de faisans confits dans de la choucroute épicée. Ce premier service, laissé presque intact fut remplacé par des crèmes froides et des confitures sèches auxquelles on ne toucha pas non plus. Les vins de Tokay, de Champagne et de Chypre, faisaient tout les frais du repas. Vers la fin du dessert, on introduisit un énorme bol fumant, que quatre valets eurent de la peine à soulever au niveau de la table, contenant un mélange de thé d'arak et d'épices, auquel on pouvait indifféremment donner le nom de punch, de czay ou de bischoff.

Boleslas remarqua que cette folle profusion, n'étonnait et ne tentait que deux

ou trois gloutons, en uniforme russe qui, à l'apparition de chaque nouveau service poussaient une exclamation et bondissaient sur leurs sièges en se signant. Une réserve obligée semblait régner sur toutes les figures et sans qu'elle pût être prise précisément pour de la crainte ou de l'embarras, il était facile de deviner qu'elle avait son principe dans quelque déception générale. À peu-près vers le milieu du repas, Rozniecki, à la suite d'une conférence à voix basse avec ses voisins fit un signe à un aide-de-camp qui sortit aussitôt. Cinq minutes après la plaine, jusqu'alors émaillée de lances, de kolpaks et de crinières, commença à se dégarnir. Des échos mélancoliques retentirent dans l'espace ; des bruits d'un caractère indéfinissable murmurèrent au-dessus et au-dessous des convives. Toutes les tempes se plissèrent, toutes les lèvres se serrèrent, tous les yeux se cachèrent dans les cavités des orbites, toutes les mains se promenèrent avec impatience de la table aux poitrines pour y chercher des cœurs, puis des poitrines aux fronts pour y chercher une pensée. Cette étrange gesticulation ne sortait pourtant pas des limites d'une décente inquiétude et eût passé inaperçue devant un témoin un peu moins intéressé que ne l'était le sergent, qui, d'ailleurs tout à fait résigné, attendait en vidant verre sur verre le dénouement de l'énigme.

Quand les dernières notes des fanfares se furent perdues dans la forêt, la porte s'ouvrit à deux battants et une voix d'enfant annonça Sa Grandeur l'autocrate du royaume de Minkowce. Tous les regards jusqu'alors courant autour de Boleslas, se dirigèrent vers la porte et les deux cents convives se levèrent comme d'un commun accord. Un petit page montra sa figure rose chiffonnée, et disparut derrière un grand et majestueux vieillard en simarre rouge. Le vieillard était coiffé d'un grand chapeau à la Bolivar, chaussé à la grecque et armé d'un grand tuyau de pipe, en cerise odorante, auquel une énorme embouchure d'ambre blanc, donnait l'aspect d'un sceptre ou d'une crosse d'évêque. Ses cheveux blancs tombaient en larges flocons derrière ses oreilles ; sa bouche railleuse, coupant en biais le bas de son visage, semblait une dérision sans fin, un blasphème diabolique sur une balafre humaine ; tout le mauvais génie de l'homme était là car, quant à ses yeux brillants et limpides comme de grosses gouttes de rosée, ils respiration une si douce bienveillance, une majesté si calme et si sensible à la fois que l'observateur qui aurait voulu y lire la pensée du vieillard se serait amendé sans oser continuer son analyse.

— Que le Christ soit béni ! mes maîtres, dit le vieillard en entrant, sans courber ni découvrir sa tête.

— De siècle en siècle, seigneur, répondirent en chœur les convives en s'inclinant avec onction.

— Général, continua le vieillard en s'adressant à Rozniecki, il paraît que vous avez renoncé à la grande chasse que vous vous étiez proposée pourrais-je connaître les motifs de ce changement ?... Et en même temps, les regards de messire Marchocki (car c'était lui-même), se fixèrent avec curiosité sur Boleslas qui, étourdi par le Tokay, causait tout haut avec une tourte d'ananas placée devant lui.

— Son Altesse n'étant pas encore entièrement rétablie, nous avons cru devoir remettre la partie à un jour où elle pourra partager nos plaisirs.

— Le général est un sot, s'écria en fausset le sergent, son Altesse se porte mieux que vous, et peut vous donner des preuves de sa parfaite santé quand bon vous semblera entendez-vous, mouchard à crachats ?...

Des murmures mêlés de sourds ricanements se firent entendre parmi les convives. Rozniecki se mordit les lèvres jusqu'au sang, puis montra d'un geste que la tête du sergent n'y était plus. *In vinum veritas*, s'écria le petit page, en sortant sa face friponne des plis de la robe du vieillard.

— Taisez-vous, Stas, dit gravement

Marchocki, en faisant un signe au général, qui, accompagné de quatre ou cinq personnes, quitta la salle et suivit le vieillard dans un appartement voisin.

Les autres convives abandonnèrent la table et se dispersèrent en partie. Quelques-uns des plus jeunes s'approchèrent de Boleslas, et une bruyante conversation s'entama. On parla beaucoup et longuement de la révolution récente de Pologne. Le sergent défendit chaudement les droits des opprimés. Le docteur voyant que son patient se donnait un violent tourment pour prouver ce que personne ne contestait, proposa un tour de parc.

— Un tour de royaume, un voyage sur les frontières, reprit avec hauteur messire Wopata qui venait d'entrer suivi d'un peloton de laquais chamarrés pour enlever les débris du repas.

— Soit ! un voyage sur les frontières, si vous l'aimez mieux.

Tout le monde sortit.

## IV

Une vingtaine de traîneaux plaqués en ébène et en argent, recouverts de tapis d'Ispahan et attelés chacun de quatre cerfs dressés, attendaient dans une clairière. Boleslas monta avec le médecin dans le premier. Les autres personnes les imitèrent, et la vélocité caravane prit tout entière son vol d'ouragan vers la droite, en longeant une série de pavillons, de chapelles, de kiosques, de coupes vernies dorées étincelantes, rondes, coniques, plates, pointues, de toute forme, de tout ordre et de toute grandeur. Malgré son ardente curiosité et son inquiète attention, le sergent ne saisit dans cette masse d'habitations qu'un nuage irisé, qu'une traînée d'étincelles pareille à la queue d'une fusée ou à un spectre solaire qui tourne sur lui-même.

La rapidité du traîneau effaçait les contours, confondait les nuances, prévenait la vitesse de la lumière. Boleslas obligé de détourner la tête pour n'être pas suffoqué par les rafales d'air glacé qui se brisaient contre son visage, ne sentit se ralentir la course du traîneau que lorsque le massif de la forêt eut caché l'aile du château. Il demanda à son

compagnon où ils étaient ?

— Chez messire Marchocki.

— Je le sais bien mais dans quelle partie de ses domaines ?...

— Pour le moment, dans une grande plaine déserte qu'il appelle sa Tartarie. Tout à l'heure nous allons arriver aux confins de cette espèce de Steppe. Nous longerons les fossés et la ligne des poteaux armoriés qui jalonnent les frontières du prétendu royaume, et dans deux heures nous serons de retour au château.

— Enfin, je trouve ici quelqu'un qui n'a pas la cervelle tournée. Puisque vous avez déjà eu la bonté de me donner quelques détails sur l'étrange lieu où nous nous trouvons, daigneriez-vous m'éclairer jusqu'au bout, et m'expliquer le mythe des mystères dont on m'entoure ?... Vous acquerriez monsieur, des droits à la gratitude d'un malheureux dont l'humiliation et les transes amusent beaucoup à ce qu'il paraît des hommes bien cruels ou bien désœuvrés. Je vous prie de croire à ma discrétion, et je vous promets de ne faire usage de vos renseignements que pour la défense de mon honneur et de ma liberté qui je vois sont ici également menacés.

Le docteur prit le pouls du patient, et n'y remarquant aucun symptôme sensible

d'agitation il parla en ces termes :

« Indépendamment des illusions que se crée le cerveau, légèrement dérangé, de votre Altesse, vous paraissez tourmenté par les bizarreries de l'hospitalité qui à la recommandation du personnage anonyme qui ce matin a présidé au banquet de chasse, vous a été offerte par messire Marchocki. Cette inquiétude provient sans doute de l'ignorance où vous êtes à l'égard de ce seigneur, et je vais d'abord vous donner quelque'idée de ses habitudes et de son caractère.

» Messire Marchocki est un génie puissant, actif et rusé ; quels sont ses véritables projets, où porte son ambition, c'est une question jusqu'à présent insoluble ; ce qu'il y a de certain, c'est que ses folies cachent de grandes vues et que sous le voile d'un goût extravagant et dissipé, il rumine à son aise quelque vaste travail. Parmi tous ces grands seigneurs Podoliens, dont le faste et l'orgueil faisaient jadis pâlir les féeries des sérails d'Asie, messire Marchocki a seul sauvé son crédit et sa fortune des naufrages de 1772 et de 1795.

» Seul, il a su tromper l'avidité et la pénétration des employés moscovites par des apparences de frivolité et de corruption qui depuis trente-cinq ans déjouent ou écartent les soupçons de la cour de Saint-Pétersbourg,

On n'a pu supposer qu'un paillasse aux cheveux blancs, qui fait la guerre au soleil et se bâtit des royaumes de sable et de carton, ait jamais eu un plan sérieux et un but raisonnable. La politique russe a toujours encouragé ces sortes d'extravagance comme propres à énerver les mœurs et à gaspiller l'énergie et les richesses de la noblesse méridionale. Dans ses tournées périodiques à travers son immense empire, Alexandre s'arrêtait volontiers chez son *Pantagrue-autocrate*, comme il avait coutume dénommer le seigneur de Minkowce. Ce monarque, demi-Calmouck, demi-Parisien aimait les bouffons les caquets, les femmes et la bonne chère. Il trouvait tout cela réuni dans le royaume de Minkowce ; car, messire Marchocki possède au plus haut degré l'art de satisfaire ses hôtes, et a toujours en réserve des surprises nouvelles pour chaque genre de passion. On l'a vu, dans la même année, recevoir avec la même grâce la suite de l'empereur une députation persane, une caravane de marchands de femmes, une migration de paysans et un comité républicain de la conspiration de Pestel. En 1825, il donna à la fois rendez-vous, dans son château, aux délégués de la cour et aux conspirateurs de l'armée, sans trahir ni les uns ni les autres, sans que les deux partis pussent même soupçonner qu'ils se trouvaient sous le même toit. L'étrange

disposition des appartements de son Escorial lui permet d'isoler, de réunir d'emprisonner de libérer son monde au gré de son caprice, de sa haine ou de son humeur.

» Son pouvoir restreint en apparence à quinze milles carrés de terrain s'étend à des distances incalculables. Son influence gaspillée en apparence dans sa miniature d'Univers remue tout le sud de la Russie. Son génie, enchaîné en apparence, à des jeux d'enfants, tient en suspens la destinée de quinze goubernies, et deux fois déjà a menacé d'une ruine totale la domination des Czars. Il a des agents en Perse, en Mingrelie, en Circassie, dans tous les Pachaliks mécontents de la Turquie, dans les provinces slaves de l'Autriche, dans le royaume de Pologne et jusqu'en Allemagne. Toute la haute noblesse Podolienne, Bessarabienne et Ukrainienne lui est soumise par des liens invisibles, d'intérêt, de peur ou de parenté. Les deux cents convives que vous venez de quitter résumant l'esprit et la puissance de cette prodigieuse clientèle. Les seules familles dont il ait à redouter la haine ou le crédit, sont celles de Branekki et de l'évêque de Kamieniec. La première, enrichie par la trahison et l'infamie est toute-puissante à Saint-Pétersbourg, et la seconde fière du génie de son chef, s'arme du fanatisme catholique de la petite noblesse pour combattre le seigneur de Minkowce, dont elle

paraît d'ailleurs avoir parfaitement deviné les prétentions et étudié les ressources.

» Bien que messire Marchocki possède à un degré aussi éminent l'art de la dissimulation que celui du pouvoir, et que les replis de son âme échappent à toute pénétration vulgaire une observation patiente et obstinée, m'a conduit à plusieurs découvertes d'une certitude incontestable. Toute la vie de cet homme réellement supérieur a été immolée à une vaste et sublime pensée. Cette pensée me semble être l'érection d'une république méridionale dans laquelle entreraient par masses égales, d'une part la Slavonie, de l'autre la race cosaque et circassienne. Cette puissance opposée à l'empire mi-Tartare mi-Scandinave, formé par Pierre-le-Grand, et ensuite monstrueusement défiguré par l'agrégation indigeste du tiers de l'Asie au tiers de l'Europe, est à mon avis la conception à la fois la plus hardie et la plus logique qu'ait pu produire un ennemi des Czars. Elle résume toutes les résistances partielles dans une ligne homogène par ses intérêts, variée par son organisation, assez forte pour protéger l'Europe contre les invasions de l'Est, trop patriarcale pour la menacer. Elle fonde dans une naïve et généreuse fédération de peuples neufs, toutes les secousses toutes les fureurs comprimées toutes les sauvages, rires disparates des races étouffées entre les

Carpates et la mer Noire. Elle donne une solution claire et franche aux questions jusqu'à présent si compliquées de l'Orient. Elle émancipe le berceau du genre humain elle déblaie le Pont-Euxin elle fonde un nouvel empire sur les ruines de Constantinople. Enfin, en refoulant l'Asie sur l'Asie et le Nord sur le Nord, elle garantit les deux siècles de repos nécessaire à l'Europe pour accomplir sa grande refonte religieuse et sociale.

» Vous sentez de combien ces gigantesques desseins dépassaient et dépassent encore les mesquins arguments du système politique de l'Europe. Vous sentez quel mépris devait témoigner un cerveau de cette trempe à l'égard du demi-siècle de boucheries inutiles qui a ensanglanté l'Univers, sans rien résoudre sans rien prédire sans rien féconder. En quoi pouvaient intéresser un pareil créateur toutes les luttes royales, toutes les petites rivalités de marchands et de sabreurs qui ont absorbé dix fois la somme d'énergie et de matière qu'il lui eût fallu, à lui, pour sauver l'humanité ?... Aussi vit-on avec surprise un homme de son caractère s'enfuir dans une obscure solitude, devant la tourmente pendant laquelle tant de sots et de lâches ont péché dans le sang ou dans l'encre des brevets d'immortalité. Les intelligences vulgaires les ambitions classiques, mais sur, tout les hommes du

progrès n'ont pu lui pardonner sa superbe neutralité. On se demande encore comment un être de son espèce a traversé les moissons des ères révolutionnaires batailleuses et restauratrices sans avoir présidé une conspiration, gagné une bataille ou publié une brochure. On est comme déconcerté de ne pouvoir l'appeler ni nonce, ni général, ni homme de lettres, mais tout simplement messire Marchocki. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que tout en le sachant ennemi déclaré de Bonaparte et fort bien venu d'Alexandre personne ne s'est avisé de le soupçonner de moscovisme, stigmate auquel ont été soumis, dans nos provinces, les dévouements les moins douteux et les réputations les mieux établies, par les sabreurs des légions et par la génération nouvelle.

» Messire Marchocki détestait franchement Bonaparte, car il ne voyait en lui que le restaurateur des empires militaires d'Occident, que le galvaniseur de la vieille tyrannie gallo-romaine, empires et tyrannie aussi arrogants et beaucoup plus dangereux, à ses yeux, que les empires et la tyrannie moderne des Czars de Saint-Pétersbourg. La résurrection d'un empire d'Orient, sous un drapeau fédératif-républicain lui semblait aussi nécessaire pour contrebalancer l'unité despotique de l'ambition romaine, que pour arrêter l'aveugle et stupide voracité de la

Moscovie. Il contempla donc, avec la même indifférence les progrès et la chute de Napoléon, certain que le choc de ces grandes hordes enrégimentées qui pour toute croyance avaient la perspective d'une épaulette pour toute loi le roulement du tambour finirait nécessairement par un épuisement général et le déblaiement d'une arène nouvelle pour un temple nouveau. Il passa donc dans une mollesse apparente, et dans un recueillement réel, ce temps de vertige géant que l'on nomme le cycle de la révolution et de l'empire. Il vit avec une silencieuse douleur, la Pologne prodiguer sa vigueur et ses illusions à une cause qui lui était tout à fait étrangère. La guerre de Kościuszko seule, lui inspira quelque respect, encore la trouva-t-il trop exclusive et conçue dans des proportions trop mesquines. Quant aux légions, il les condamna sans réserve, ne pouvant s'expliquer pourquoi un peuple de vingt millions asservi sur la Vistule et le Borystènes, allait chercher son indépendance à Saint-Domingue à Hohenlinden à Samossierra ou à Leipsig.

» Mais quand la canicule des guerres impériales fut passée, et que huit ans de sommeil eurent rendu à la Slavonie ses forces et sa raison, messire Marchocki jeta un coup-d'œil autour de lui. Alexandre se faisait vieux, et, comme tous les libertins surannés, mystique, soupçonneux et impitoyable. Sa

paresse ordinaire, augmentée par ses infirmités, ou plutôt encore l'immensité et l'hétérogénéité chaotique de son empire, l'obligeaient à déverser son omnipotence autocratique sur les pachas provinciaux. Vous savez ce qu'était le Czarewicz à Varsovie, et Nowosiltzow à Wilna. Jugez par là de ce que pouvaient être les Gubernateurs chez nous, et les généraux conquérants dans les pays Persans et Géorgiens récemment envahis par la Russie. Tout ce qu'on pourrait dire de l'arbitraire, de la vénalité de la basse tyrannie de ces proconsuls, toute énumération de griefs toute plainte raisonnée, me paraît incapable de donner la moindre idée de cette épouvantable histoire. Les langues écrites ne sauraient fournir aucune expression ; c'est à peine si la naïve énergie de nos idiomes méridionaux, suffit à la traduction de ces ténébreuses horreurs, que notre simplicité, unie à la politique des Czars, a su voiler d'une nuit éternelle. Le joug devenait insupportable ; messire Marchocki crut le moment arrivé. Il avait déjà soixante ans ; mais chez cet être d'une nature extraterrestre les facultés semblent se développer dans un rapport inverse. Il eut soif de gloire et de liberté à l'âge où le commun des hommes ne rêve que repos et silence, comme s'il avait économisé le feu de sa jeunesse pour réchauffer son vieux cœur. Quoiqu'il en soit, messire Marchocki saisit,

d'un seul jet de pensée les caractères dominants de sa position, et tout le parti que pouvait en tirer sa bizarre mais généreuse ambition. Il conçut que tant afin de donner le change au Czar, qu'afin de généraliser de suite la révolution méridionale qu'il méditait il était nécessaire de soulever simultanément les deux ailes de sa république, et de porter en même temps le feu aux deux extrémités de l'empire Moscovite. Le royaume de Pologne et la Géorgie lui parurent donc les deux points les mieux prédisposés à une révolution de ce genre. Le premier renfermait en lui tous les éléments d'une puissance organique, la seconde tous ceux d'une vigoureuse anarchie contraste parfaitement harmonie avec la mission de chacun de ces pays dans le vaste système de Marchocki. Par suite même de ces deux natures différentes il fallait au premier une conspiration à la seconde un prince mécontent. Marchocki trouva l'un et l'autre.

» Il avait été lié dans sa jeunesse (que l'on dit avoir été très romanesque) avec deux hommes d'une volonté de fer et d'un courage chevaleresque. Le premier, officier d'infanterie dans les légions polonaises au service de la France, se nommait Lukasinski ; ses habitudes militaires ne tardèrent pas cependant à le brouiller avec messire Marchocki qui a toujours eu en dédain et en horreur le métier de soldat ; ce n'est qu'au

retour des débris de l'armée polonaise, en 1815 que Marchocki, conduit à Varsovie pour affaires d'intérêt eut occasion d'apprécier le caractère de son ancien ami, et de reconnaître combien l'indépendance de son jugement et la grandeur de ses vues le plaçaient au-dessus des sabreurs vulgaires.

» Dès cet instant il s'établit, entre ces deux hommes, un commerce secret dont les plus habiles pénétrations n'ont pu saisir le fil, mais qui eut pour conséquence immédiate l'organisation de cette fameuse franc-maçonnerie-slave qui depuis quinze ans provoque les plus étranges soupçons et désespère la curiosité de l'Europe.

» Vous savez que Lukasinski, après avoir en trois ans étendu les ramifications de sa mystérieuse société de Posen à Kiiow, et de Saint-Pétersbourg aux Krapaks, fut vendu par un jeune disciple, livré à l'inquisition d'État, en 1819 et longuement torturé dans les casemates de Zamosc ; heureusement la conjuration était trop largement ourdie pour dépendre de la vie ou de la mort d'un seul membre, fût-ce de celles de son fondateur. L'interdiction des loges, les révélations partielles les poursuites de détail ne pouvaient plus rien contre un immense incendie souterrain qui avait déjà gagné les deux tiers de l'empire Czarien.

» Messire Marchocki qui, à l'honneur de sa

tête et au déshonneur de son cœur, appelle les hommes des quantités algébriques réductibles à la plus simple expression, s'inquiéta peu du sort de son ami, assuré déjà qu'il était du succès de son entreprise. Il prévint que des cendres de la maçonnerie et de celles du premier maçon naîtraient mille éléments nouveaux de révolte et il songea de suite à donner sa bannière et à imprimer ses tendances aux Philarètes et aux Pestellistes, héritiers naturels des travaux de Lukasinski.

» Du côté de la Pologne son plan se trouvait basé, il ne l'était pas moins du côté de la mer Caspienne ; car, le second ami qu'il avait eu dans sa jeunesse était précisément un prince Géorgien, nommé Abaze, chassé de ses états en 1800, sous le règne de Paul 1<sup>er</sup>. Le père de ce jeune guerrier Héraclius, roi de Tiflis, avait eu l'imprudence d'implorer la protection de Catherine II, contre les Persans. Dès-lors l'influence Russe domina ce malheureux pays, et le prince Georges, frère aîné d'Abaze héritier de ce sceptre déchu fut obligé d'abdiquer entre les mains du général Zoubow qui mit garnison à Tiflis, et s'empara de toute la Géorgie proprement dite. Abaze frère puîné du lâche Georges, se réfugia dans les montagnes avec ses gardes Lesghis et Tscherkesses, et forma une ligue puissante dans laquelle il fit entrer les Khans voisins de Kouba de Chirvan, de Guenji et du Daghestan. Il s'alluma une guerre sanglante

qui dévora sept armées russes et qui n'est pas encore terminée. Abaze, âme de cette héroïque résistance, acquit parmi les peuplades d'Orient une renommée pareille à celle des demi-dieux dans les âges poétiques du monde. Pendant quinze ans il lutta avec fureur contre Zubow, Titianow et Madatoff, successivement envoyés à la tête d'armées nouvelles pour soumettre les Khanats ligués. Quelquefois souverain de la ligue général de 50 000 guerriers souvent errant avec quelques cavaliers dans les solitudes de la Tauride toujours prêt à fondre comme l'éclair sur un ennemi las d'une campagne sans gloire et sans issue, il rendit ses montagnards indomptables, et du bout de son sabre creusa au fond du Caucase un sépulcre géant où s'enseveliront peu-à-peu les trésors, les espérances et les hordes de la Moscovie. Quoique le Khan de Guenjé soit tombé mort sur le dernier tas de ses fidèles guerriers, quoique celui de Rouba ait été relégué dans le désert, et celui de Chirvan assassiné par ses esclaves ; quoique l'Imérithie, le Karabagh et Bakou, aient enfin succombé sous la morne et terrible persévérance des Czars, quoique un cataclysme de sang ait noyé dans un silence éternel les plaines de la Géorgie depuis les montagnes jusqu'aux deux mers, Abaze se soutint encore pendant cinq ans à la tête des Tscherkesses, des Tschetschens et des Lesghis, bravant armées foudres ciel et

terre. Le célèbre Jermolow envoyé avec une septième armée contre ce Titan du Caucase, ne fut pas plus heureux que ses devanciers ; et après avoir soumis les hordes tartares et persanes qui traversaient de temps à autre les désertes conquêtes de la Russie, ce général prit le sage parti de bloquer Abaze dans ses inaccessibles retraites sans y pénétrer. Un événement particulier livra le héros Géorgien à Jermolow.

» Abaze avait eu trois enfants d'une anglaise, venue de l'Inde, à Kouba. L'aînée de ses filles, Jeanne, disparut, enlevée et vendue, dit-on, par une troupe de Kalmouks à un vieil officier russe qui en mourant la confia aux soins d'un gentilhomme polonais, appelé Grudzinski, établi à Lowicz dans le royaume de Pologne. Le deuxième enfant d'Abaze Georgy, garçon curieux et léger déserta les escadrons vagabonds de son père pour s'engager dans l'armée russe, dont l'uniforme et les panaches le tentaient depuis longtemps. Toute la tendresse du héros se concentra donc sur la plus jeune de ses enfants, brune et ardente fille du désert, conçue au grondement du canon, sur la cime embrasée des montagnes. Sa pauvre mère était morte en lui donnant le jour. Abaze transmit à l'enfant le nom de sa chère Indienne, le nom de Sosthénia. La selle du guerrier lui servit de berceau, le roulement de la fusillade de réponse à ses premiers

sanglots les cavales des Lesghis de nourrices. Le premier mot qu'elle prononça fut celui de vengeance, la première couleur qu'elle discerna fut celle du sang, le premier parfum qu'elle aspira fut un tourbillon de fumée qui ensevelit la moitié des gardes de son père. À un an elle jouait avec des têtes fauchées par le sabre et le boulet, à trois elle chargeait le tromblon d'Abaze, à cinq elle tirait à cent vingt pas les chefs des colonnes ennemies, à dix elle commandait un escadron et avait reçu deux blessures. Jugez si Abaze l'aimait ! ... Sa gloire ses souvenirs, son orgueil, tout était là ! Il disait que quand les cheveux noirs de la vaillante fille livrés au vent comme une aile de vautour ou comme l'étendard de la mort, de leurs sombres replis traçaient un sillon au carnage alors les vents du désert retenaient leur haleine, les dards du soleil s'arrêtaient dans la nue les bouillons des torrents se glaçaient suspendus sur les abîmes ; il se faisait nuit et silence jusqu'à ce qu'elle eût inondé la création de l'éclair de ses regards et ébranlé le ciel du sifflement de son damas. Les russes l'appelaient le Simoun de la Tartarie la Djouma au mouchoir sanglant, l'obusier ailé... Elle frappait si fort et si juste la noble fille !...

» Mais voilà qu'un jour une alarme immense se répandit parmi les Tscherkesses. Les devins parcouraient le camp en appelant les guerriers à la prière, et en cherchant un

captif dont le cœur fut assez vermeil pour plaire au prophète Élie. Les hommes groupés par pelotons murmuraient d'inintelligibles blasphèmes. Les femmes étendues en croix dans des mares de sang de bouc, se vouaient à la stérilité ; les chevaux abandonnés de leurs cavaliers aspiraient avec soif la bise du nord pour y saisir la trace d'une providence égarée... Abaze, le malheureux Abaze, la tête enfoncée dans le sable se creusait un tombeau avec son crâne blanchi dans une seule nuit. Sosthénia avait disparu, comme Jeanne, comme Georgy... Sosthénia, le génie des montagnes, le dernier rejeton des rois de Tyflis, Sosthénia était tombée au pouvoir des Moscovites...

» Vingt-quatre heures après cet événement, un parlementaire Russe fut introduit dans la tente d'Abaze. Jermolow sommait le malheureux père de se rendre en personne à Tyflis, sous peine de voir sa Sosthénia déshonorée, puis empalée vivante dans l'intervalle des deux camps. Dix ans plutôt, Abaze eût tué de sa propre main le parlementaire et tiré sur sa fille, plutôt que de baisser son front de héros devant les sauvages du Nord... Mais Abaze avait vieilli dans l'immense, dans la dernière, dans l'unique affection que Dieu eut réservé à son cœur sevré de toutes les autres joies de la terre. Depuis cinq ans, Abaze saturé de gloire et de douleur ne combattait plus que pour

admirer dans son enfant l'héritage de sa grandeur passée. Que lui importaient les montagnes sans Sosthénia... Le malheureux oublia vingt années d'héroïsme dans une heure de désespoir... Il choisit une nuit sombre et orageuse pour échapper à l'inquiète vigilance de ses guerriers et vint se livrer à l'ennemi, seul, à pied et sans armes.

» On l'envoya en Sibérie, et ses montagnards se dispersèrent... C'était en 1821... Il passa cinq ans aux environs de Tobolsk confondu avec les criminels condamnés aux travaux des mines, sans avoir vu sa fille chérie. En 1826 un capitaine Français venu dans le dernier transport des conjurés pestellistes lui donna des nouvelles de ses deux premiers enfants. Jeanne élevée par Grudzinski, à Lowicz avait fait la plus incroyable fortune ; elle avait subjugué le cœur du sauvage Czarewicz et était devenue son épouse, avec le titre de duchesse de Lowicz. Georgy était un beau et pimpant cornette dans la garde de Volhynie. Le hasard avait ainsi réuni le frère et la sœur sous la protection du frère du Czar.

» Abaze, le fier Abaze, pensa mourir de joie. L'indomptable Circassien était devenu le plus humble des prisonniers. Le premier présent à l'appel étant son bonnet à quinze pas des argousins étouffant ses sanglots sous un air résigné et content ; le malheureux s'était fait pioche, glace et brouette.

L'abrutissement de la peine avait plié son corps aplati son crâne terni son regard d'épervier. La verge et l'insulte avaient effacé l'étoile divine de son front. Il avait oublié jusqu'à sa langue, jusqu'à son nom. Il s'appelait 1248, numéro d'ordre marqué au fer rouge sur sa poitrine, à côté de ses vieilles blessures. Au fond de ce cercueil ambulante avait vécu et vivait encore cependant un souvenir ineffaçable de tendresse. L'amour paternel avait surnagé sur ces immenses misères, comme l'œuf de l'insecte ballotté dans une feuille sèche sur l'écume du déluge. Le récit du capitaine ressuscita l'énergie dans le cœur du vieillard. Il se redressa sous le poids de sa croix comme Atlas sous celui du Ciel ; il recolla les débris de son ancienne fierté, fit tomber dans une larme le voile de ses regards, et demanda à servir comme simple soldat dans l'armée russe, dans l'espoir de se rapprocher de l'Europe et de revoir ses enfants. Quoiqu'il n'eut aucune nouvelle de Sosthénia, le plus riche, le plus saint trésor de son amour, il espérait la retrouver dans quelque coin de l'Univers qu'elle se trouvât. Le pauvre exilé s'imaginait que passé l'Oural, le sombre empire du Czar finissait ; que passé l'Oural il n'y avait plus ni mystères, ni tortures pour un cœur de père ; que passé les régions glacées de l'Asie, chaque fleur, chaque papillon, chaque arbre, chaque montagne, lui dirait la retraite de sa

filles chéries.

» On levait précisément une troisième armée contre les Turcs. On prenait borgnes, boiteux, édentés, enfants vieillards, filles même dont le sexe n'était pas suffisamment constaté. La chair d'homme avait presque monté au taux du suif et du bétail. Le serf se payait presque autant qu'une boîte de waksohtaff ; c'était effrayant. Tous les exilés qui désirèrent être enrôlés reçurent une capote neuve un rouble en papier, un nouveau numéro, et furent dirigés sur Orenbourg. Abaze partit donc comme furieux d'espérance la tête haute les poings fermés un délire stupide dans les yeux. À chaque étape il demandait si l'on n'avait pas vu ses enfants, si l'on était loin de Varsovie si sa Sosthénia avait reconquis le royaume de Géorgie... On le contemplait avec pitié le prenant pour un fou ou pour un ivrogne... Personne ne se doutait que ce fût là le terrible Abaze.

» Arrivé à Orenbourg, le misérable fut incorporé, avec une demi-douzaine de ducs disgraciés et comme lui condamnés à perpétuité au service, dans le 16<sup>e</sup> léger, qui aussitôt prit le chemin du Sud, pour passer sous le commandement du général Paszkiewicz, engagé avec l'aile gauche dans la Turquie d'Asie. Le malheureux marchait toujours sans savoir où il allait, demandant sans cesse où étaient ses enfants et quand il

arriverait à Varsovie.

» Dans le trajet il apprit la charge en douze temps et fit la campagne d'Erzeroum, sans le soupçonner ; pendant huit mois il tira sur ses compatriotes alors alliés des Turcs croyant faire la petite guerre en passant ; puis enfin il fut envoyé en Pologne.

» Le bruit de sa mort avait été répandu le lendemain de sa fuite ; depuis, personne ne s'était inquiété de lui ; il vint donc à Varsovie en 1830, sans être reconnu, ni surveillé en qualité de simple grenadier, confondu avec les recrues de l'un des dépôts destinés à alimenter la garde du Czarewicz Constantin. Dès cet instant nous le perdîmes de vue. Quelqu'un a prétendu que le besoin de jouir dans la paix et le mystère de la vue de ses enfants, lui fait garder le plus obscur incognito, et l'un des convives de ce matin, m'a dit l'avoir vu monter la garde au Belvédère, sans attirer l'attention de qui que ce soit.

» Il suffit de vous avoir esquissé le caractère de notre maître pour vous faire deviner le parti qu'il tira d'une connaissance de la nature d'Abaze. Dans l'un des trois grands voyages que fit messire Marchocki dans sa jeunesse, il visita l'Orient, et plus particulièrement la Géorgie et la Circassie qui, déjà à cette époque de sa vie, occupaient une place dominante dans ses

rêves d'avenir. Il parvint à gagner la confiance du brave et simple guerrier et fut initié aux plus scabreuses énigmes de la confédération des Khanats. On prétend qu'Abaze, meilleur soldat que diplomate, lui livra sans réflexion les intérêts de la ligue, et que messire Marchocki mécontent des tendances par trop locales qu'avait prises l'insurrection, travailla à l'assoupir d'abord, avec l'intention de la réveiller dans de plus larges proportions. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'arrestation du héros Géorgien ne l'affligea pas plus que la chute de Lukasinski, et que loin d'employer son crédit tout-puissant auprès de Jermolow pour obtenir quelques adoucissements au sort de l'illustre prisonnier, il écrivit au général russe de l'exiler dans le coin le plus obscur de l'empire, afin, disait-il à ses confidents, d'effacer un chiffre devenu inutile. Quand cependant la misère eut presque animalisé le vieillard, messire Marchocki ne s'opposa pas à ce qu'il allât en Pologne mourir dans les bras de ses enfants. Au reste, notre maître tenait, depuis douze ans, les fils de la ligue. Il avait, par l'intermédiaire même du confiant Abaze, établi des relations indissolubles entre les terres russiennes, les hordes cosaques et les Tscherkesses. Il avait déjà organisé une association hiérarchique qui plongeait par ses extrémités jusque dans les pays soumis à l'influence occulte de l'Angleterre, et qui,

partant des agrégations élémentaires de la famille et de la tribu, venait aboutir à lui, à la fois terreur et providence mystérieuse de tout ce qui se fait en Orient depuis l'affaiblissement moral d'Abaze. Il ne s'agissait plus que de trouver un instrument intelligent, populaire et docile.

» Satisfait de l'abdication tacite de Georgy qui paraît se soucier fort peu de l'indépendance de sa patrie, et qui a de si bonne grâce, troqué son douteux diadème contre une paire d'épaulettes certaine, messire Marchocki a jeté les yeux sur sa jeune sœur, sur cette fille étrange que la Providence semble avoir convoiée dès le berceau aux plus hautes destinées.

» À quel point dispose-t-il de Sosthénia ? c'est jusqu'à présent un problème à résoudre. On sait seulement qu'il a réussi à l'enlever à Jermolow, et qu'afin de la soustraire à toute recherche il l'a envoyée dans un obscur café de Varsovie, sous la surveillance occulte de quelques personnes entièrement dévouées à ses intérêts ; d'où il la fait venir de temps à autre à Minkowce, déguisée et entourée d'un mystère qui aurait quelque chose de monstrueux dans tout autre lieu, mais qui, dans l'étrange royaume de messire Marchocki, peut passer pour une des dix mille scènes de la gigantesque comédie qui s'y joue depuis trente ans.

» Ce qu'il y aurait en ceci de plus inexplicable, ce serait la docilité avec laquelle cette fille altière se prête à tous les caprices de Marchocki, si cet esclavage ne lui était imposé, par l'amour filial, à l'égard de l'homme qui paraît secouer dans ses mains la destinée d'Abaze. Vous savez sans doute qu'on raconte des choses merveilleuses sur les transfigurations de Sosthénie ; qu'on prétend l'avoir vue le même jour fille de comptoir à Varsovie, bayadère ici, et fée guerrière dans les montagnes de la Géorgie. En réduisant ces prodiges aux justes proportions des possibilités humaines, il faudrait présumer qu'en la déplaçant ainsi sous les formes les plus bizarres et dans les contrastes les plus étranges, le seigneur de Minkowce espère la soustraire à toute influence sociale, l'élever dans une sphère exceptionnelle et étourdir toutes ses inclinations de fille et de femme vulgaire.

» Vous concevrez maintenant comment, en abusant des saintes affections de tous les membres de cette pauvre famille, à la fois ennemie, esclave et alliée des Czars, messire Marchocki les domine les uns par les autres et les tient tous dans sa dépendance.

» Ces trois coupoles couleur de feu que vous voyez d'ici poindre à l'horizon et que vous allez, tout-à-l'heure, voir mourir dans la brume, marquent l'assise du château qu'habite ici Sosthénie. On ignore

généralement les habitudes de ce séjour solitaire ; on sait seulement que la fée y élève un enfant de sept ans, orphelin ramassé par Marchocki au milieu d'une bande de Bohémiens, et que vous avez vu ce matin à côté du vieillard.

» La lente mais active manœuvre de messire Marchocki était déjà fort avancée de ce côté, lorsque les affaires de Pologne détournèrent tout-à coup ses regards de l'Orient, et engagèrent tout son génie et tout son courage dans la tempête qu'il avait soufflée par l'âme ardente de Lukasinski. À la suite de deux voyages que fit successivement messire Marchocki à Varsovie et à Saint-Pétersbourg et en conséquence d'une longue combinaison d'efforts secrets, Pestel, Bestuew, et quelques autres seigneurs russes, du parti républicain, demandèrent un rendez-vous à Marchocki, en le priant d'amener avec lui le colonel Krzyzanowski délégué des conjurés de Varsovie. Marchocki leur assigna Kiiow et s'y rendit en effet accompagné du colonel. Là, les conjurés des deux nations signèrent un traité dont l'objet véritable n'a jamais été bien connu, mais dont les tendances apparentes ont été bruyamment exprimées par les troubles qui, en 1825, ont simultanément secoué Varsovie et Saint-Pétersbourg, et ébranlé les deux trônes du nouvel empereur.

» Ici commence le cycle le plus

romanesque de la vie de messire Marchocki.

» Tout le monde convient que, soit dérouté par une affluence d'agents superflus, soit ébloui par l'immensité de la carrière qui s'ouvrait tout-à-coup devant lui, notre maître dérogea, dans cette conjecture suprême, au système de prudence qu'il s'était imposé depuis quarante ans. Au lieu de remuer dans l'ombre des ressorts éloignés il courut à Saint-Pétersbourg diriger en personne l'action des conjurés, et se laissa prosaïquement surprendre, lier, bâtonner et en fermer. Le hasard lui rendit la liberté ; mais ses biens étaient déclarés en séquestre, ses amis condamnés à mort, la révolte apaisée. Il eut cependant l'adresse et le bonheur d'accréditer la nouvelle de sa mort ; ceci le sauva. Prévoyant toujours un dénouement de cette espèce, il avait nécessairement en réserve une douzaine de ressources applicables selon l'époque et les circonstances. Or, la plus heureuse, dans ce moment critique, se trouva être une vieille ruse souvent employée dans nos pays contre les confiscations, vrai jeu de bohémiens qui, sans cette précaution, ferait de la propriété une auberge ou un fermage transitoire. Afin de désorienter le gouvernement dans la science des héritages, et de soustraire la véritable situation des fortunes à l'avidité de Sa Majesté et de ses gouverneurs, on est convenu d'être en

contestation perpétuelle sur les limites, de se croire en doute à l'égard de ses voisins et de soi-même, mais surtout d'avoir cinq ou six co-héritiers en voyage des frères à l'armée, et un fils prodigue à Paris ou aux Indes. L'incroyable anarchie civile de notre noblesse et l'impudente vénalité des autorités provinciales se donnent la main pour légitimer ces manèges moyennant une rétribution raisonnable. On naît, on meurt, on se marie, on divorce, on voyage ; on ressuscite à volonté ; on est à la fois dans cinq goubernies différentes ; on existe, on a existé et on existera en même temps, à la même heure ; on est colonel sur la frontière chinoise, postulant à Varsovie, marchand de grains à Odessa, et paralytique aux eaux de Baden. Un grand seigneur condamné aux colonies militaires ou aux mines de Nertschinsk a ordinairement un frère qui hérite des biens du disgracié ; ce frère, c'est le grand seigneur lui-même. On a vu les salines de la Goubernie de Saratow, passer en cinq mois entre les mains de quatre héritiers, la clef de Zdzibor appartenir à la fois à deux écartelés, à trois vampires et à un revenant, tout le district tartare d'Abakan rester dix ans sans propriétaires quoiqu'habité et largement exploité par trois officiers coloniaux. Tant qu'on est en état de payer la justice impériale, on est de tous les mondes, de tous les âges et de toutes les

familles ; les codes, la chronologie, le blason, l'espace, les alliances, l'histoire toute entière est au service de l'homme raisonnable. Messire Marchocki avait eu la prévoyance de se faire passer pour le plus raisonnable magnat Podolien.

» À ce titre un frère mystérieux, grand voyageur, compagnon des travaux scientifiques de M. Humbold, dont notre maître avait parlé à tout le monde, mais surtout au gouvernateur de Kamieniec, apparut tout-à-coup pour hériter de la fortune du défunt ; et comme il se montra encore plus raisonnable que son aîné il entra de suite en jouissance, et par un simple acte de présence frustra la couronne du magnifique fleuron de Minkowce.

» Il y eut bien quelques doutes, quelques murmures, quelques rires étouffés. Les esprits tracassiers posèrent à résoudre, quelques questions comme celles-ci : Comment ce frère, que l'on n'a jamais vu à Minkowce, connaît-il les mœurs et les habitants de cet énigmatique royaume, au point de continuer sans la moindre hésitation le règne politique, féérique, mécanique, compliqué, miraculeux de son aîné ; comment l'héritage passe-t-il entre les mains d'un frère inconnu, au détriment du jeune Marchocki fils et successeur légitime du défunt, connu longtemps de toute la Podolie et disparu à l'instant même d'hériter ;

pourquoi le nouveau propriétaire de Minkowce évite-t-il la présence des anciens familiers du royaume, et avant d'entrer en possession en a-t-il changé tout le personnel, au risque de rendre publique l'organisation si longtemps secrète de ce fabuleux Sanhédrin ?...

» Mais, comme à tout prendre, les gourmands et les désœuvrés de la Podolie aiment mieux voir à Minkowce un gentilhomme magnifique et hospitalier, qu'un ladre fermier de la couronne ; comme messire Marchocki aura toujours raison contre les poursuites légales, et pourrait se venger cruellement des persécutions illégales ; comme à titre de frère du fameux Anne Marchocki, il est l'intime du gouvernateur et des généraux de l'armée du Sud ; on est convenu d'être con vaincu de la mort de son aîné et de son neveu, pour lesquels il se dit tous les jeudis une messe funèbre dans les dix-sept chapelles de Minkowce. Le père et le fils reposent sous un magnifique mausolée de porphyre sur la frontière-nord du royaume ; nous l'apercevrions d'ici sans le massif de cyprès qui l'enveloppe et le cache aux regards profanes.

» Les seigneurs des trois Gubernies méridionales ont porté le deuil pendant six mois, et le nouveau souverain s'est condamné pour la vie à l'écarlate, couleur

mortuaire du royaume céleste.

» Le triomphe de messire Marchocki serait beaucoup moins méritoire sans les obstacles qu'il a rencontrés dans les deux familles adversaires que nous avons citées plus haut. Tout ce que la fureur et la politique peuvent imaginer de plus menaçant a été mis en œuvre contre lui, par madame Branecka et l'évêque de Kamieniec ; mais il les vainquit et les humilia tous. Il employa sa popularité polonaise pour faire mettre madame Branecka au ban de la noblesse Russe comme héritière des trahisons de Targowica, ses affectations de tolérance pour rendre l'évêque catholique ridicule et odieux à la génération Voltairienne aujourd'hui toute puissante à Kamieniec ; il a réussi en tout. Madame Branecka n'ose franchir les limites de ses domaines, dans la crainte d'être enlevée et fouettée par quelque escadron de chasseurs errants ; l'évêque s'est enfui de Kamieniec devant les charivaris et les briseurs de carreaux.

» Malgré tant d'efforts, malgré cette prodigieuse série de succès, messire Marchocki n'est rien moins qu'en sûreté. La dernière révolution de Pologne l'a remis aux prises avec tous les partis, et la manière dont il va se tirer d'affaire maintenant, nous donnera l'idée résumée, la mesure suprême de son génie. Quoique depuis les derniers événements survenus à Varsovie, messire

Marchocki ait pris un air de profonde réserve à l'égard même de ses plus intimes, il est évident qu'il est en relation directe avec le gouvernement national de Pologne. Il a été fort lié avec le prince Lubeckoï, adroit et méchant homme qui maintenant semble briguer les faveurs de la révolution à Varsovie ; il profite sans doute de cette liaison dans l'intérêt de ses immenses projets, car je lui ai plusieurs fois entendu prononcer ce nom-là, et j'ai remis à trois courriers des lettres à l'adresse du prince. D'ailleurs la personne aux crachats qui, ce matin, vous a présenté aux conjurés Podoliens et Ukrainiens, est l'agent du gouvernement que dirige l'influence de Lubeckoï... »

— De quelle personne voulez-vous parler, demanda enfin Boleslas que cette longue et étrange histoire avait violemment agité, sans qu'il osât interrompre le narrateur.

— Mais de la personne à l'habit boutonné qui paraît vous connaître de loin et qui, pour l'instant, a toute la confiance de messire Marchocki... du monsieur au nez camus qui faisait les honneurs du repas... de celui enfin qu'on appelait général... vous ne vous rappelez pas ?... que diable, cependant...

— Et vous croyez que c'est là un agent du gouvernement de Varsovie ?...

— On le dit, au moins...

— Boleslas hésita à répondre, car l'ignorance du docteur à cet égard, comparée à sa pénétration dans les affaires si mystérieuses et si compliquées de Minkowce, lui parut tellement niaise ou tellement suspecte qu'il craignit en parlant, de se rendre ou indiscret ou ridicule. Enfin, l'air sincèrement curieux et étonné du docteur le rassura. Il parla...

— Vous qui savez tant de choses improbables, vous qui avez résumé dans l'étude d'un seul original les pensées et les désirs de six siècles d'avenir, n'auriez-vous pas entendu parler, par hasard, de son Excellence, le général d'armes Alexandre Rozniecki ?

— Du premier sbire du Czarewicz ?

— De lui-même.

— De ce vieux satyre qui réalisait, avec des cosaques, des enfants trouvés et des bohémiennes, les charmants tableaux du marquis de Sade et de l'Arétin.

— Précisément.

— De ce sinistre inquisiteur qui mettait toute une rue de juifs aux harengs salés pour en arracher de l'argent, et faisait, sous ses yeux fustiger les écoliers avec des verges trempées dans du vinaigre ?

— Vous y êtes.

— Ma foi... je crois qu'on l'a pendu au réverbère qui de sa lueur railleuse a insulté pendant dix ans aux ténèbres des cachots des Carmes, où le monstre enfermait ses victimes... C'est au moins là la version la plus commune.

— Eh bien ! mon cher docteur, vous saurez que le vieux satyre aux cosaques et aux bohémiennes, le premier sbire du Czarewicz, l'écorcheur de juifs et le fouetteur d'enfants a eu l'honneur de déjeuner ce matin avec la noblesse insurgée des provinces méridionales, chez Sa Majesté le roi de Minkowce...

Le docteur s'empara violemment du pouls de son sujet et le regarda dans le blanc des yeux ; mais ne remarquant sur sa figure qu'une expression de certitude insolemment tranquille il s'écria :

— Eh bien ! mon cher, je vois que nous sommes joués, et si messire Marchocki n'est pas le mieux dupé de nous tous, c'est un ambitieux d'une révoltante immoralité... S'allier avec un Rozniecki ? passe les Gubernateurs moscovites, les Tscherkesses et les franc-maçons, passe le prince Lubeckoï ; mais un Rozniecki !... c'est vraiment infâme...

Et en achevant cette exclamation, le fin mais honnête docteur cracha hors du traîneau qui déjà avait parcouru les deux

tiers des limites du royaume céleste...

— Imaginez-vous, continua-t-il en se mouchant que ce crocodile peut être après avoir trompé messire Marchocki sur son propre compte (ce qui cependant me paraît difficile) ; imaginez-vous que ce monstre vous a recommandé parmi les conjurés comme un jeune prince mécontent, prêt à marcher à la tête des forces confédérées de la Podolie, de l'Ukraine et de la Cosaquie, à la conquête de Moscou. Le déjeuner de ce matin n'était autre chose qu'un rendez-vous général des vingt-six districts russiens ; et la chasse que votre égarement a dérangée, un attroupement de cavaliers destiné à vous escorter jusqu'à Kiiow où vous deviez être proclamé généralissime des conférés du Sud.

Boleslas partit d'un éclat de rire.

— Riez tant que vous voudrez ; ce chien de général n'en est pas moins un habile gremlin... Je vous jure qu'il a joué jusqu'au plus fin, et qu'il n'y a pas un conjuré qui ne vous ait pris pour le bâtard de l'empereur...

— Pour le bâtard de l'empereur ?... ha ! ha ! ha !... voilà qui passe la plaisanterie...

— Mais oui, oui, pour le bâtard du Czar Nicolas et je vous défie maintenant de vous défaire de ce titre dans l'opinion des confédérés... Tout ce que vous pourrez leur dire pour leur persuader le contraire, sera

reçu avec une respectueuse mais inébranlable incrédulité votre cher tuteur ayant eu la précaution de vous déclarer atteint d'aliénation mentale par suite d'un refroidissement des organes cérébraux.

— Comment tous ces badauds ont-ils pu accepter un fou pour capitaine ?

— Ils vous croyaient suffisamment guéri ; d'ailleurs comme il ne leur faut que votre nom, il leur importe peu que vous soyez ou non capable de les commander. Tout ce qu'ils exigeront de vous ce sera de poser avec calme et majesté, de monter avec grâce un cheval bien doux, de vous promener en czamara brodée et en bonnet rouge à travers les rangs de la plèbe armée, et de signer des proclamations contre le Czar. Il sera encore urgent d'avoir en réserve des exclamations à effet et des gestes de corsaire, pour répondre aux sommations des parlementaires Russes. Vous voyez que pour peu que vous ne soyez pas entièrement dépourvu d'intelligence, vous avez devant vous une carrière aussi facile qu'éclatante. Ce nom de bâtard-impérial sonne bien dans une insurrection. La révolte d'un fils contre un père est essentiellement dramatique ; elle exprime d'ailleurs parfaitement l'émancipation des races nouvelles et porte avec elle une sombre ironie en rapport avec les tendances byroniennes de notre époque. Que vous soyez ou non bâtard et bâtard czarier, vrai,

vous seriez un sot de ne pas ramasser le laurier sanglant que vous jette la fortune... Faites d'aussi bonne grâce le guéri que vous avez fait le fou, et je vous prédis la présidence de la république Slave, puis la lieutenance de l'empire puis la dictature viagère... puis la couronne élective, puis la royauté héréditaire... Pourquoi ne remplacerez-vous pas Pestel et n'imiteriez-vous pas certain prince d'Occident, de beaucoup d'esprit?... Tout est vaudeville et loterie dans ce monde... réfléchissez-y.

— Ah ça, pourquoi raillez-vous... Craignez-vous sérieusement que j'accepte la solidarité des fourberies d'un Marchocki ou d'un Rozniecki ?

— Diable ! entendons-nous... Regardez-y à deux fois avant de confondre ces deux hommes...

— Je ne fais point de différence entré un ambitieux charlatan qui envisage les hommes comme des quantités algébriques, et un vieux débauché qui les tue pour dégourdir ses sens glacés à la vapeur de leur sang ; Il y a là alliance du diable et du bourreau, et...

— Au nom de votre salut... taisez-vous, s'écria le docteur avec un effroi qui trahissait le culte d'habitude qui le soumettait à la puissance du souverain de Minkowce.

— Songez que le traîneau qui nous porte et

les cerfs qui nous traînent ont des oreilles... Je ne vous ai révélé les mystères sacrés de notre maître que dans la persuasion que je parlais au chef de la république Slave et il serait déloyal de la part d'un étranger de faire usage de ce qui ne s'adressait qu'au bâtard mécontent... Je compte sur votre discrétion, et je vous supplie de tout oublier... Parlons d'autre chose.

— Volontiers, fit Boleslas avec une grimace ironique, sommes-nous bientôt au terme de notre voyage ?

— Tenez, voici un poteau qui vous indique le sept cent quarante-neuvième mille ; le tour du royaume en contient mille cinquante.

— Mille cinquante milles ? c'est une plaisanterie.

— Mille du pays s'entend, à quinze au degré. Seulement il est nécessaire d'observer que le degré géographique de Minkowce est au degré vulgaire comme un à cinq cents ; cette différence est d'ailleurs effacée par la rapidité relative des mouvements qui, en tout est ici cinq cents fois plus active que sur les autres planètes. Si la vitesse de la comète qui nous emporte ne déplace pas trop votre rayon visuel, jetez un regard autour de vous, et tâchez de saisir les lignes de démarcation qui séparent les accidents du terrain ; remarquez les proportions gardées dans la répartition des espaces vous y trouverez

l'Univers résumé sur quatre lieues carrées. Le déroulement de toute la surface terrestre, sur une plate-bande de choux, en est déjà une magnifique imitation. Si vous Voulez vous donner la peine d'étudier l'harmonie de toutes les immensités rassemblées dans cette miniature, vous serez obligé d'avouer que les fameux problèmes de Leibnitz, savoir de trouver à l'infini une formule finie, et d'enfermer le monde dans un bocal à cornichons, ne sont pas tout-à fait insolubles.

## V

En effet, la plus ingénieuse perspective se dévoilait au regard des voyageurs. Quantité de sillons réservés à l'image de la surface terrestre représentaient les merveilles cosmographiques de tous les continents découverts. Les chaînes granitiques, les fleuves générateurs les forêts primitives et le système océanien s'y trouvaient placés dans un ordre parfait. Quoique le badigeon de la neige eut barbouillé tout cela, l'illusion était encore assez forte, pour qu'à la vue de cette Mappemonde en relief, l'orgueil de la toute puissance s'emparât d'une tête faible ; pour que l'imagination conçût dans une seule fusée de lumière, la joie solennelle que dut éprouver Dieu au septième jour de la création.

Sur l'incommensurable lisière de ce tableau s'alignait toute l'histoire, en marbre, en bronze et en bois. Des statues colossales drapées dans un brouillard lointain, tain comme dans le doute du passé, contemplaient silencieuses et immobiles, ces sublimes bizarreries. La marche logique de l'humanité était reproduite tout entière dans ce livre de pierre ; le bloc brut, puis la tête portée sur

deux échasses, puis le sphinx puis l'idole aux cent bras, puis le dragon ailé, puis l'homme puis la femme puis la nymphe puis l'ange, puis le Christ sortant l'un de l'autre par une admirable transition de formes, de proportions et de distances, révélèrent les incarnations successives de la pensée depuis les éléments primordiaux de la matière jusqu'à la plus impénétrable métaphysique de l'art.

Mais comme dans le mécanisme du monde intellectuel, tout fuyait, passait, s'effaçait dans l'ombre d'un héritier déplacé lui-même par un héritier nouveau ; et sous l'auréole confuse de cette création éphémère s'abîmaient symboles puissances, continents, planètes, systèmes tout entiers...

— Attention ! s'écria le docteur, nous voici aux confins des espèces de second ordre ; nous entrons dans la région des esprits... Messire Marchocki, en courtois gentilhomme a ouvert son Edda à tous les cultes sans distinction. Il a voulu que son royaume fût un terrain neutre à l'entrée duquel toute haine toute rivalité serait de, posée. Une sorte d'eaux de Baden où les Dieux, las du décorum, viendraient causer familièrement sur les intérêts communs du système universel. Contemplez et admirez...

Par une singulière disposition du terrain, le traîneau jusqu'alors porté sur un plan

horizontal, plongea tout-à-coup dans un sombre ravin et sortit par une gorge circulaire qui débouchait sur une vallée d'un aspect antédiluvien ; tout y semblait feu, charbon et lave. On eût dit une fraîche éclaboussure du soleil encore vierge des baisers du cataclysme. Du fond de cet immense cratère volcanique saillait un crâne géant couvert de pagodes de métschétes, de cathédrales de temples de tous les cultes et de tous les âges. Chaque bosse du crâne portait un autre autel selon le caractère qui lui était assigné par le système de Gall, et le globe entier figurant les deux faces de Janus, présentait les quatre moitiés symboliques correspondant aux quatre grandes ères de l'humanité. Il en résultait une macédoine à la fois savante et dérisoire de toutes les aberrations historiques ; c'était, comme dans la tête de messire Marchocki, une compilation de toutes les grandeurs et de toutes les folies de l'adoration humaine ; un effrayant pandémonium de divinités pensantes mangeantes, dansantes, lascives, voleuses, inachevées ou achevées, selon le degré descendant ou ascendant de l'époque où elles avaient régné ; Sur la cime de ce Bedlaam olympien flottait une immense bannière noire avec l'inscription : FUIT, deux knouts en sautoir et un bonnet phrygien pour couronne ; plus haut encore, un diabolin en culotte courte et le chapeau claque sous le

bras, dansait la cosaque sur la pointe de la lance à laquelle était attaché le drapeau.

Boleslas dévorait des regards cette immense satire ; mais le traîneau volait si vite que bientôt l'œil ne put saisir que des taches vacillantes sur lesquelles se dessinait une ville d'antres et de monticules mal ciselés.

— Maître, dit le docteur, je vais vous emporter sur la plus haute tour de la plus haute des montagnes ; vous aurez juste deux minutes et demie pour embrasser d'un regard tous les royaumes de la terre ; si vous voulez m'adorer, je vous donnerai tout cela.

Boleslas ferma et ouvrit les paupières ; tout avait disparu ; le traîneau s'était arrêté dans une caverne obscure ; les deux voyageurs en descendirent, se sentirent enlevés par une rapide force d'ascension, et se trouvèrent tout-à-coup sur la plate-forme d'un vieux bastion situé sur le point culminant de la chaîne montagneuse qui limitait à l'ouest le royaume de Minkowce.

Le paysage apparut, à cinq cents pieds au-dessous de Boleslas, comme un tapis chinois, bariolé de pâles nuances. L'Univers dont il n'avait pu, pendant sa course, saisir que les détails, se montra là tout entier, mais couvert d'un linceul blanc, pétrifié par les bises d'hiver, nu et muet comme ce monde sibérien où jadis pullulaient peuples et

armées, et où aujourd'hui ne reposent que des tombeaux et des squelettes de Mammouths.

— Voulez-vous ces royaumes maître ? répéta le docteur en ricanant.

Boleslas frissonna et ferma les yeux ; les deux minutes et demie se passèrent. Le docteur prit le bras de son jeune compagnon et lui fit descendre un escalier qui les conduisit tous les deux dans les appartements destinés au sergent.

— Reposez-vous et faites-moi demander quand vous vous ennuierez, mon ami. Soyez prudent et discret. Fiez-vous à vos amis, dit le docteur au jeune homme en lui serrant la main, et il sortit.

Boleslas était dans la chambre où il avait passé la nuit.

Il remarqua de nombreux changements dans l'ameublement de cette pièce. Le vilain Pugatscheff de bronze avait fait place à une belle statue de Diane, en marbre blanc ; la vieille horloge à une gracieuse pendule ; les fauteuils à bras à de jolies chaises en cèdre verni, et le sofa à un lit d'acajou drapé dans d'immenses rideaux de damas bleu et argent ; de la myrrhe d'Arabie fumait clans d'énormes cassolettes de vermeil, et le parquet avait disparu sous un magnifique divan de Smyrne. Une porte découverte par

l'enlèvement d'un sale portrait de famille donnait dans un cabinet de travail, qu'une coquette érudition avait peuplé de toutes les richesses de la science.

En examinant la bibliothèque le musée et le bureau, puis en retournant sur ses pas pour se complaire dans tous les détails de son petit royaume, Boleslas pensa qu'une femme avait passé par là ; comme le jour était à son terme il se fit apporter de la lumière et essaya de se mettre au travail, terme qu'emploie tout désœuvré qui trouve devant lui une pile de livres du papier et de l'encre.

Il commença avec beaucoup de joie et de zèle... par quoi?... par bouleverser la bibliothèque, par séparer les in-folio des manuscrits, par entasser sur le parquet des montagnes de parchemins qui avaient été fort à leur aise dans les rayons ; puis il feuilleta une douzaine d'ouvrages, les laissa tomber, les ramassa, s'approcha de la table pour prendre des notes, n'en prit aucune, se coucha sur un sofa et bâilla sincèrement...

— Si j'écrivais mes mémoires, pensa-t-il tout-à-coup...

D'un bond il fut près du bureau, et se mit à écrire.

Boleslas avait dans la tête ce qu'on a à dix-sept ans, assez bien employés, beaucoup

d'imagination, assez de connaissances, peu de jugement ; en deux heures il eut noirci huit pages de papier, et bâti un roman sur son enlèvement miraculeux, sur la domination occulte de Rozniecki, sur le génie de messire Marchocki, sur sa présidence méridionale, qu'il appelait sa dictature slave. Bref, sur tout ce que je viens de délayer dans dix feuilles d'impression. Il relut trois fois son ouvrage ; à la première lecture il le trouva admirable ; à la seconde stupide ; à la troisième il n'eut pas le courage d'achever, il déchira la feuille en mille pièces.

Minuit sonna à la pendule, et les trente-deux horloges du château répétèrent les douze râles mélancoliques ; Boleslas tressaillit. La flamme des bougies allongée et flottante comme des drapeaux sanglants, semblait flairer la porte avec inquiétude. Une ombre chevelue se mit à valser sur les papiers ; tous les livres remuèrent dans les rayons, et les faces blêmes et creuses de leurs auteurs apparurent à la place des titres sur le dos de chaque volume. Voltaire desséché et aplati en bande de parchemin courait comme un long lézard tout autour de ses trente-six in-quarto sans pouvoir trouver d'issue ; sa bave enlevait les dorures, crispait le cuir des reliures et tombait en gouttes d'acide brûlant sur les rayons inférieurs où s'alignaient Burger, Byron et Mickiewicz ; les stryges, les corsaires et les fous d'amour,

comme échaudés dans leurs tombes s'échappèrent en sautillant la danse Macabre ; les chauve-souris les corbeaux et les chouettes de la Fête des Morts, de Mickiewicz, s'envolèrent vers le plafond qui, entr'ouvert par une large lézarde, se mit à rire en montrant son palais bleu parsemé d'étoiles.

Le sergent voulut crier, mais comme il ouvrait la bouche, un nain cornu lui sauta sur la langue et en cloua l'extrémité à la mâchoire inférieure. Il se leva dans une rage convulsive, jeta les bougies par terre et fit un pas vers la porte de sa chambre à coucher malgré la profonde obscurité dans la, quelle la chute des flambeaux avait plongé les appartements.

Il vit alors avec une horreur profonde la blanche statue de Diane marcher droit à lui ; il appela toute son énergie, et demanda d'une voix tonnante : Qui va là ! La statue s'arrêta, et Boleslas crut entendre un soupir ; la peur donna au jeune homme une audace que ne lui aurait pas donnée le courage, et il se précipita sur le marbre en l'enveloppant d'une fiévreuse étreinte.

— Lâche-moi, méchant ! tu me fais mal, murmura la statue en s'animant peu-à-peu sous sa respiration saccadée, tantôt ardente comme les trombes du Sahara, tantôt glacée comme la bise sibérienne. Lâche-moi, dit plus

bas encore la pierre en palpitant ; et elle se gonfla, s'amollit sous une rosée tiède et moite comme l'haleine fécondante du printemps. Boleslas à la fois ravi et épouvanté la moulait contre son sein au brasier de son cœur. Il pressait, embrassait, roulait le marbre entre ses bras comme s'il eût voulu verser son sang dans les pores de l'argile, puis le pétrir à l'image de son amour.

— Marbre pierre, argile murmurait le fou avec des sanglots étouffés, je veux te vivifier de mon souffle, partager mon âme avec toi, te donner la moitié de ma terreur et de mes désirs, de mon crime et de mes joies... Marbre, argile, fais-toi chair et amour, car j'ai soif de tes baisers.

Et l'imprudent promenait ses lèvres humides sur les contours du fantôme, comme le statuaire ses derniers coups de ciseau sur la création de son génie. Il y avait dans ces lascives ardeurs pour la matière de monstrueuses voluptés, une effrayante aberration, une de ces aspirations bizarres et indéterminées que l'Inquisition punissait jadis par le feu et les tenailles ; Le jeune homme crut avoir trouvé un de ces terribles secrets par lesquels les mystiques et les alchimistes prétendaient autrefois partager avec Dieu la puissance de ressusciter la nature morte ; il écouta, avec une surprise mêlée d'alarme et d'orgueil, l'air frôler et tomber comme une étoffe que l'on froisse ; il sentit de lourds

rouleaux de cheveux parfumés flotter sur sa joue, puis bondir sur son cou, puis plonger dans sa poitrine comme des serpents amoureux ; il s'alluma tout entier au feu de la tendre statue qui ; sortie d'un monde étranger comme le papillon de la dure chrysalide se tordait déjà pleine de vie sous les baisers de son amant créateur.

Boleslas vit alors deux statues dans les ténèbres l'une silencieuse et immobile dans le coin de la chambre, l'autre respirant avec crainte et ivresse sur son sein.

— Statue pierre argile répéta-t-il dans son délire, fais-toi chair et amour, car j'ai soif de tes baisers.

— Oublieux, répondit la jeune fille, ne sais-tu pas que lorsqu'un flocon de neige tombe et fond sur ton cou c'est un baiser d'ami, que quand une feuille morte crie sous ton pied, c'est un soupir d'ami, que lorsqu'un pâle rayon de lumière joue avec ta prunelle, c'est un regard d'ami. Oublieux, continua-t-elle plus bas, ne vois-tu pas que le marbre se fait chair et amour pour toi ?

— Sosthénia ! s'écria Boleslas, en lâchant le fantôme qui éclaira et disparut comme un serpent de phosphore sur une table d'ébène.

Le sergent la vit poindre encore à l'extrémité de la chambre ; d'un saut il

l'atteignit et l'enlaça de ses bras... mais la chair résista à son étreinte ; un œil vide et morne tomba sur le sien comme une larme glacée ; la jeune fille était froide, raide et muette, elle était rentrée dans la pierre...

— C'est cette maudite statue de Diane, murmura Boleslas en sonnant. Holà ! quelqu'un !

Un valet entra en trébuchant.

— Vite de la lumière !...

Le domestique sortit et rentra avec deux flambeaux allumés.

— N'as-tu rien entendu ? lui demanda de suite Boleslas.

— Monsieur, ça dépend...C'est possible... Non... je... balbutia le grand escogriffe encore endormi.

— Va ramasser les bougies qui sont tombées dans le cabinet, et remets tout à sa place.

Le valet obéit machinalement, pendant que Boleslas, pâle et étourdi, se déshabillait et se mettait au lit. Cette nuit il n'eut point de rêve.

En se réveillant il fit venir le docteur, et lui demanda s'il n'y avait rien de nouveau.

Le docteur lui raconta qu'en attendant sa complète guérison, Rozniecki était parti pour Bialystok, où se rassemblait l'armée

czarienne, prête à envahir le royaume de Pologne, et que dans l'intervalle, la noblesse Podolienne était allée mûrir les dispositions insurrectionnelles des districts méridionaux ; que messire Marchocki paraissait soucieux et contrarié de l'ajournement de la révolution qu'il avait méditée de concert avec le général, mais que son impénétrable réserve déjouait les plus adroites investigations sur ses véritables espérances. Il lui dit ensuite que dès ce matin on avait répandu dans le château, la nouvelle de l'évasion de la princesse des étoiles et de l'épouse du soleil ; nom d'argot adopté pour les favorites de messire Marchocki ; que cette défection avait jeté l'alarme et la défiance dans le royaume de Minkowce, d'ailleurs étranger et indifférent à tout ce qui se passe hors de ses limites.

Ces éclaircissements agitèrent profondément Boleslas ; il congédia le docteur sous prétexte qu'il était souffrant et qu'il avait besoin de repos.

Il se mit à réfléchir à l'apparition de cette nuit ; tout dans Sosthénia l'effrayait. Depuis les révélations du docteur, son jugement à l'égard de cette singulière héroïne avait été dix fois dérouté. Malgré l'admiration que la connaissance de ses malheurs avait ajoutée à son amour pour elle, il avait de la peine à s'expliquer sa présence et sa conduite au château de Minkowce. La découverte des liens qui unissaient cette jeune fille à la

duchesse de Lowicz avait d'ailleurs tellement compliqué la passion de Boleslas, qu'il cherchait en vain un code, une règle, un précédent quelconque qui pût servir à l'appréciation de ce qu'il éprouvait pour les deux sœurs en général et pour chacune d'elles en particulier. Toute l'histoire de la statue et des fantasmagories de la bibliothèque, réduite à ses plus simples proportions par le calme et le retour de la lumière ré, jouit beaucoup le jeune homme ; il y avait dans ce petit drame Hoffmanique un côté fort doux, des souvenirs délicieux, mais l'énigme n'en était pas plus palpable. La visite matinale du docteur, rembrunissait d'autre part ce charmant épisode. Rozniecki parti, les conjurés dispersés, messire Marchocki soucieux... Soucieux, lui qui avait cent fois provoqué la chute du ciel sans sourciller... Évidemment il y avait quelque chose de bien sinistre là-dessous.

Comme il se retournait pour la vingtième fois dans ses draps humides de sueur, la porte s'ouvrit, et messire Wopata, selon sa louable coutume, déjà pourpre et chancelant, entra prendre les ordres du sergent pour la journée.

— Et quoi de nouveau, mon cher majordome ?

— Je viens d'abord vous... vous demander... si vous descendez...

descendez... au... au... salon, ou bien si vous désirez qu'on vous apporte votre déjeuner dans votre chambre.

— Je suis fatigué et souffrant... Vous aurez la bonté de m'envoyer une tasse de bouillon... En attendant, prenez un siège et contez-moi quelque chose.

L'honnête majordome s'inclina profondément et chercha un fauteuil à tâtons, crachant, bronchant, reniflant et jurant à demi-voix. Avant de parler il jeta des regards de défiance à droite et à gauche, puis s'étant assuré que personne, excepté Boleslas, ne pouvait ni le voir ni l'entendre il secoua fièrement sa tête de lion, sourit avec une majesté pleine de calme de puissance et parla ainsi :

— Le Czar joue l'Europe en faisant le Tartare, messire Marchocki joue le Czar en faisant le fou, Jean-Louis-Dieudonné-Bobï Wopata joue messire Marchocki en faisant l'ivrogne, mademoiselle Sosthénia joue peut-être Wopata en faisant l'amoureuse ; n'importe, je ne veux point que vous soyez joué, car j'ai besoin de vous. Vous saurez donc, mon cher, que le docteur est l'espion de messire Marchocki... et...

— Assez ! assez ! Vous êtes un calomniateur ! s'écria avec violence le sergent en se mettant sur son séant, retirez-vous, et que mes yeux ne vous revoient

jamais...

Le majordome répéta son sourire dédaigneux, dévissa l'ambre de son inséparable tuyau de pipe, en retira un rouleau de papier qu'il posa sur le couvre-pied du patient, se leva, s'inclina et sortit.

Boleslas hésita à déployer le chiffon tout jauni par le jus du tabac ; cependant la curiosité l'emporta, et il y trouva toute sa conversation de la veille, écrite en petits caractères. Elle était présentée sous forme de rapport et adressée au souverain de Minkowce. Il resta confondu et immobile...

Ce moment de stupeur passé, il sonna son valet auquel il ordonna de rappeler le majordome.

— Eh bien, maître confiant ?... demanda Wopata, après avoir pris les mêmes précautions que la première fois.

— Je n'en reviens pas, dit le sergent... la trahison est évidente ; mais quel intérêt a-t-il à me sonder ?

— Celui probablement de s'assurer si ce qu'a dit de vous le général, avait quelque fondement.

— Mais il ne m'a presque pas adressé de questions, je n'ai presque pas ouvert la bouche, et il a fait tous les frais de la conversation.

— Attendez donc un peu ! Croyez-vous qu'il ait la maladresse de vous effaroucher par un interrogatoire inquisitorial ?... Pas si niais les Juifs baptisés.

— C'est donc un Juif baptisé ?...

— Tiens ! vous ne l'avez pas reconnu à son accent et à sa figure laminée en gueule de brochet ?...

— Sa figure me paraît en effet bizarre, mais il s'exprime avec une grande pureté quoi que tantôt du gosier, tantôt du nez...

— Vous saurez donc à l'avenir que M. Polakowski est tout simplement maître Mentzel ancien barbier à Cracovie, ensuite employé dans la haute diplomatie du royaume de Minkowce plus tard promu au grade de conseiller secret dans la police du royaume de Pologne, et comme tel, ramené ici par le général Rozniecki.

— Le misérable a feint de ne point connaître le général. Il raillait ses plans... que sais-je ?

— Vieille ruse jeune homme vous en verrez bien d'autres pour peu que vous continuiez vos relations amicales avec les oiseaux de son espèce. J'ajourne au reste mes avis à ce sujet ; pour le moment, j'ai des choses plus pressantes à vous dire ; d'abord, que votre divine Diane, dont messire Marchocki se proposait d'exploiter le nom comme le

général se propose d'exploiter le vôtre, a échangé son carquois contre des ailes, et s'est envolée par-dessus étoiles et soleils.

Ensuite, que vous êtes gardé jusqu'à nouvel ordre dans le palais enchanté du grand magicien qui d'un coup de baguette crée des mondes renverse les Czars et fonde des républiques de trente millions d'hommes ; enfin que la noblesse insurgée se croyant trompée par le prétendu délégué du gouvernement de Varsovie, est allée soulever, pour son propre compte, les districts du sud, et paraît être plus hostile que favorable à messire Marchocki.

— Je sais déjà tout cela ; quelles conséquences en tirez-vous ?

— Trois décisives : premièrement que les projets de messire Marchocki sur la Circassie deviennent inexécutables ; ensuite que, si vous n'êtes pas un aventurier de pure race, ceux du général le deviennent également ; enfin que le royaume de Minkowce, de puissance agressive va sans doute devenir puissance assaillie ; comme corollaire net de ces trois observations, j'en conclus que nous n'avons plus rien à faire ici, et qu'il faut tâcher de retirer notre épingle du jeu le plus proprement possible.

— D'accord, mais comment ?

— Ceci regarde votre serviteur ; donnez-lui

seulement votre parole que lorsque vous serez à l'abri des tigresses amoureuses, des mouchards et des ambitieux, vous tâcherez de lui procurer un petit coin de terre où il puisse exercer paisiblement son industrialisme.

— Il l'a.

— Alors, fiez vous à lui ; et le grave majordome sortit.

— Bah à qui diable se fier dans cette infernale chaudière pensa le sergent las de ces fatigants prodiges ; ma foi ! au hasard, c'est le meilleur conseiller pour ceux qui n'en ont pas besoin, et le moins importun pour ceux qui ne peuvent point s'en passer.

Boleslas passa ainsi trois jours dans une langueur pleine de soucis et d'inquiétudes.

Le quatrième il descendit au salon où il trouva le docteur causant avec cinq ou six gentilshommes en tschamara, en bonnets blancs, en bottes rouges, la moustache pendante et la carabelle au côté. Il sut plus tard que c'étaient messieurs S\*\*\*, R\*\*\*, S\*\*\* et C\*\*\*, hommes fiers, courageux et dévots. Les deux derniers, d'un âge avancé, avaient longtemps rivalisé avec Marchocki de prodigalité et de bizarrerie. Ne sachant que faire de leur intimité dans des steppes où leur humeur remuante ne trouvait point d'autre aliment, et leurs immenses richesses d'autre

issue, ils s'étaient fait pendant dix ans une guerre de chevaliers errants afin de se donner un prétexte quelconque de traités, de tournois, d'orgies, de diétines, de ruptures où pussent venir tous les six mois s'abîmer les trésors de l'Orient, les caves des Madziars et les barras de l'Ukraine. Cette langue immense de forêts, de lacs et de bruyères que limite à l'ouest le Dniester, à l'est le Borystène oubliée depuis un demi, siècle derrière les Carpates, avait embaumé dans le tabernacle de son obscurité toutes les vieilles grandeurs de la république des Jagellons. Le Varsovien aux manières moitié russes moitié françaises, que le commerce ou la curiosité jetait comme par hasard dans le tourbillon de ce monde étrange, se croyait au milieu d'une race ressuscitée ; race de géants, en effet qui attendait l'attouchement de la liberté pour secouer ses oripeaux de sérail, et échanger ses dagues de comédien et ses turbans de satrape contre la baïonnette et le schako.

À l'écho du vingt-neuf novembre les in, quiètes énergies qui, jusqu'alors, faute de place, avaient étouffé sous la poignante lassitude de leur désœuvrement, s'étaient vite jetées dans la carrière de la révolution. De la Baltique à la Bessarabie, du Borystène à la Prosna, tout fermentait.

Pendant son séjour au château de Minkowce Boleslas eut le loisir d'étudier le caractère des Polonais méridionaux. Il fut

successivement présenté à tous les hôtes qui visitèrent ce lieu renommé ; les uns l'abordaient avec le respect empressé qu'il avait trouvé dans sa première entrevue avec les dupes de Rozniecki, les autres, probablement étrangers à ce drame bizarre, avec la franche mais simple cordialité que l'on voue à un jeune compatriote récemment arrivé du foyer d'où émane le mouvement. Il remarqua chez tous, trois sentiments dominants : peu d'estime pour messire Marchocki, une grande impatience d'action excentrique, et malgré cela une déférence aveugle aux avis des émissaires Varsoviens.

Le docteur s'était apparemment aperçu du refroidissement de Boleslas à son égard, car il l'évitait avec soin ; ce qui confirma encore davantage les défiances suscitées par le majordome.

Messire Marchocki se montrait rarement dans les pavillons réservés au public. Il feignait d'ailleurs beaucoup d'indifférence envers le sergent ; au fond, ce sublime charlatan devenait de plus en plus impénétrable.

Au bout d'une semaine, R\*\*\* et les frères S\*\*\* quittèrent le château de Minkowce, S\*\*\* et C\*\*\* les suivirent de près. Peu à peu les salles où s'assemblaient ordinairement les nombreux hôtes de Minkowce devinrent désertes sombres tristes.

Boleslas s'étant persuadé l'impossibilité d'échapper à la mystérieuse surveillance qu'il croyait s'exercer sur sa personne, s'enferma chez lui, n'admettant en sa présence que le gros Wopata, dans lequel il reconnut les qualités réunies du dogue et de la truie.

Trois mois trois longs mois de dégoûts et d'ennuis passèrent ainsi, en pesant sur le crâne bouillant du bâtard, comme pèse un étouffoir sur le louveteau tombé dans le piège. Amour, fureurs juvéniles, espérances, ambition, tout s'émoussa aux rondeurs monotones et aux commodités accablantes de cette existence de Carme. D'ailleurs, quoique doué de facultés remarquables Boleslas n'aimait point les exercer ; il y avait en lui un besoin de mouvement indéterminé, une soif de l'impossible qui détournait sans cesse son âme de toute application immédiate, vers des aspirations étrangères à sa véritable vocation, si jamais les hommes de son genre peuvent avoir une vocation. L'étude, lente, ingrate, rampante, comme sont obligés de l'accepter ses véritables esclaves, était une gêne intolérable pour cette organisation galvanique que chaque compression irritait qui ne voulait marcher à l'éclat que par bonds et par jets, qui ne concevait pas de paradis sans ivresse, d'amitié sans duel, de gloire sans bruit.

Il essaya de trouver dans sa bibliothèque un royaume de pensées qu'il pût soumettre à

l'arbitraire de son jugement. Sa prodigieuse puissance de conception lui ayant ouvert dans un seul éclair, les labyrinthes à l'exploration desquels les intelligences obtuses dépensent toute leur vie il possédait à dix-sept ans la clef de plusieurs langues, celle de toutes les sciences exactes, et celle des cinq grandes écoles philosophiques de l'Allemagne. La nature lui avait en Outre donné le goût des arts et l'abondance inventive qui fait le poète. Tout autre, armé de cet arsenal, aurait escaladé les régions de l'infini et trouvé d'immenses consolations dans la contemplation de l'Univers intellectuel. Cette richesse de savoir aurait suffi à son ardeur et étanché les délires de son âme ; il aurait écrit de sublimes épopées découvert des mondes nouveaux bouleversé les systèmes existants, conquis des races entières ; un Marchocki armé de ces trésors aurait en dix ans laissé sur le globe une trace ineffaçable de lumière et désespéré le pouvoir éternel... Mais il au rait fallu que cet homme fût un homme de volonté Or, Boleslas était privé de ce multiplicateur sans lequel la création n'est qu'une matière morte, qu'une unité sans agrégation, qu'un chaos d'atomes isolés.

Il commençait tout avec une fiévreuse ardeur, avec des prétentions extravagantes, traçant son devis sur des proportions gigantesques ; mais au milieu de l'ouvrage,

un retard, une contrariété, un moucheron assis sur sa plume dérangeait l'impulsion de son cerveau, et tout était jeté de côté pour faire place à un caprice aussitôt déshérité lui-même par un autre caprice encore.

Pendant sa captivité il ébaucha dix constitutions quinze plans de campagne trois catéchismes mystiques, trois principes de philosophie et un nouveau système astronomique. Il tenta la solution des problèmes les plus abstraits ; il traça des esquisses de tragédies de roman, d'odes, de tout ce qui a un nom ou une forme quelconque dans l'expression de la pensée humaine ; et que l'on ne s'imagine pas que ce fût un simple barbouillage d'écolier ! Une seule de ces œuvres, achevée, lui aurait assuré l'immortalité, car l'élément de chacune d'elle portait le seing d'une hardiesse titanique, et même dans son état d'embryon aurait étonné les plus audacieux utopistes ; mais... qu'est-ce qu'un fœtus... fût-ce même le fœtus d'un christ ou d'un monde...

Puis quand il avait noirci des rames de papier, crayonné les marges de vingt volumes, usé les pointes de ses compas, laissant sur chaque page un chef-d'œuvre suspendu et un pari engagé, il renversait la table d'un coup de pied et se mettait à marcher en rond autour de la Diane sifflant, chantant, sautillant comme un singe attaché

à un pilier. Puis il s'arrêtait devant un carreau pour embrocher quelque pauvre mouche dégourdie par la chaleur ou bien pour admirer les dessins du givre sur le verre et écrire dessus les noms de Jeanne et de Sosthénia dans une auréole transparente, arrondie à la vapeur de son haleine. Quelquefois les bouillons de son sang fouettés par les rêveries de la solitude troublaient son cerveau, allumaient ses sens, portaient un tremblement convulsif dans toutes les régions de son être ; des désirs d'Hercule agitaient son cœur et le secouaient dans sa brûlante poitrine comme l'étalon d'Ukraine que réveille le sifflement de l'arcan ; ses fureurs lascives se ruaient à la fois sur la création tout entière ; ses amours de tigre flairaient la sueur et le sang, le bizarre et l'infâme, les pudiques archanges du ciel et les gorgones nues de l'Erèbe. Il lui semblait alors que la chaleur du soleil n'eût pas suffi à la sienne, que le cynisme de son regard eût fondu les glaces du pôle, que la moiteur de son haleine eût fécondé le néant... Mais si, par un retour sur le passé, l'une des sœurs aimées se présentait à ses souvenirs, c'était comme une rosée du ciel tombée sur l'écume d'un volcan... Il se sentait pétrifié de honte, altéré comme une jeune fille surprise un livre obscène à la main ; trois révolutions pareilles eussent suffi pour le tuer.

À la suite de chacun de ces paroxysmes il devenait gauche et timide envers lui-même comme s'il eût constitué deux individualités séparées ou deux sexes différents s'observant l'un l'autre. Il était vraiment misérable le pauvre fou !

Pour bannir de son imagination prostituée tout cet olympe de Dieux paillards, effrénés et paresseux, il évoquait le plus Souvent possible les chastes ombres de ses douces amies. Mais par cet effet bizarre d'aspiration distinctive qui caractérisait son double amour, des deux absentes la duchesse avait alors l'avantage. Elle n'avait pas besoin de palpiter dans les bras de Boleslas pour nourrir ses ardeurs ; elle gagnait même à l'éloignement. Dans le clair obscur de l'incertain, son image revêtait l'auréole de la vierge les nuances de l'arc-en-ciel la souplesse de la nue ballotée au souffle des chérubins ; à distance elle devenait poussière de diamant, bouffée de parfum, quelque chose d'infini et de radieux que l'on pressent dans certains songes édeniens sous les premiers feux de l'aurore. Sosthénie, c'était la beauté profane et mondaine la beauté qui provoque l'analyse et se dépouille volontiers de toute abstraction pour se livrer avec orgueil aux adorations de la matière ; c'était la femme par excellence, ce qu'il y a de plus positivement désirable parmi les êtres mortels. La duchesse c'était la beauté

chatouilleuse qui fuit vers l'Éther pour échapper au scalpel de la chair et n'être caressée qu'à travers le télescope de l'intuition. Sosthénia c'était la houris du commode et joyeux paradis de l'Arabe ; la duchesse, c'était l'Éola soufflée dans une larme du Christ, la maîtresse mystique du solitaire, fantôme plus doux à poursuivre qu'à posséder.

Voilà au moins les définitions auxquelles était arrivé le sergent à force de bonne foi, mérite bien plus difficile envers soi-même qu'envers les autres, et encore n'était-il parvenu qu'à de ronflantes sentences qui n'établissaient aucune véritable démarcation entre ses passions de tête et de cœur, entre son imagination et son amour. Après bien des syllogismes balayés par des soupirs, il reprit le parti de ne plus raisonner les bêtises de son cœur, et il chercha des distractions dans ses alarmes politiques.

Malheureusement il était encore moins fait pour les spéculations sociales que pour la philosophie de l'amour ; s'il eût été un ambitieux comme les autres, il aurait de suite cherché à tirer parti de l'erreur ou des calculs de Rozniecki. Il aurait saisi à chaud le premier vertige des conjurés, et se serait bien vite guéri de sa folie pour se faire proclamer généralissime des confédérés. Quoiqu'en raille messire Polakowski, c'est toujours doux et gentil de galoper dans les intervalles d'une

armée qui vous porte jusqu'au trône de Dieu dans les tourbillons de son encens et dans l'écho de ses hourras.

Peut-être répugnait-il à un martyr de se faire l'instrument d'un Rozniecki, de lui vendre son âme pour un éclat éphémère de marcher à la conquête de la république universelle en croupe d'un mouchard chamarré. Bien mais tout autre à sa place aurait cherché à fuir Minkowce pour rejoindre les insurgés et à se faire soldat rebelle afin d'éviter un rôle dangereux ou honteux ; un vrai patriote aurait agi de la sorte.

Mais il paraît que Boleslas n'était précisément ni un ambitieux ni un patriote, quoiqu'il y eût en lui l'étoffe de l'un et de l'autre ; c'était un enfant au cœur brave, à la tête exaltée, à l'âme paresseuse. Les obstacles ne l'effrayaient pas, mais le dégoûtaient ; ce qui était bien pis. Peut-être était-il moins surveillé qu'il ne se plaisait à le croire, mais ce préjugé fournissait un prétexte honnête à son indolence, et le dispensait de tenter une évasion ; Dieu lui était pourtant témoin qu'il ne s'amusait guère dans son donjon Devinez l'homme... surtout l'homme précoce qui a tout ce qui fait le héros sans avoir rien de ce qui fait l'homme...

## VI

Un jour de grand matin quelqu'un demande à être introduit chez lui ; il crie au valet d'ouvrir et il voit paraître messire Marchocki accompagné du docteur tenant sous le bras une énorme liasse de journaux ; le souverain de Minkowce, mis, contre son habitude, à la française, était pâle et sérieux ; le docteur qui depuis longtemps avait évité l'œil du sergent, avait ce jour-là un air d'insolente gaîté ; son regard semblait brûler et percer à jour les objets, balayer l'espace devant lui, provoquer en duel toute l'espèce animée ; il était dans son jour de triomphe, le juif baptisé. Boleslas eut presque peur.

— Mon enfant, dit messire Marchocki, en entrant de suite en matière j'ai attendu que vous soyez entièrement rétabli pour vous communiquer la volonté du général Rozniecki aux soins duquel vous avez été confié.

— La volonté du général Rozniecki ? s'écria avec violence le jeune homme en jetant ses draps et sa couverture par terre, je ne me crois soumis à la volonté de personne ; d'ailleurs je n'ai jamais été malade depuis mon entrée chez vous, et je ne comprends

rien à tout ce que vous me dites...

Messire Marchocki fit un geste de la main et continua sans s'émouvoir, pendant que le docteur ramassait les draps et emmaillottait son patient.

— Le docteur nous a, jour par jour, donné le bulletin de votre santé, et nous vous avons jugé pendant ces trois mois écoulés, incapable de soutenir un entretien raisonnable ; tâchez aujourd'hui de ne pas faire mentir l'heureuse nouvelle de votre guérison et écoutez-moi avec patience.

» Votre langueur a été d'autant moins préjudiciable à votre fortune et à la nôtre, que le général avait besoin de ce délai pour mûrir ses projets et étudier les hommes qu'il s'était proposé, avec un peu trop de précipitation, d'employer sous vos ordres ; l'événement a prouvé que les insurgés, dont le général espérait utiliser le patriotisme, auraient été incapables de comprendre la profondeur de nos vues et ne sont bons qu'à des émeutes féodales ou à des escarmouches de Cosaques ; leur égoïsme provincial gauchement combiné avec les indécisions du gouvernement semi-monarchique semi-anarchique qui a exploité quelque temps le royaume par l'intermédiaire du prince Lubeckoï et d'un aveugle soldat, nommé je crois, Chlopicki, aurait sans cesse entravé nos larges idées sur la Slavonie-méridionale et

réduit une révolution continentale aux proportions d'une guerre de Gentillards.

» Béni soit le hasard qui nous a sauvés d'une imprudence, et emparons-nous des éléments que nous livrent des combinaisons moitié prévues, moitié fortuites. Les tergiversations des Varsoviens, sans doute mortelles pour eux, nous ont ouvert, à nous, un champ immense d'action ; non que je me réjouisse de ce que ces braves écoliers vont se faire égorger sous leur jolie capitale, lorsqu'ils auraient pu, en se portant sur la Dzwina, biffer dans un trait de sang les aigles impériales ; mais voyez-vous, mon enfant, il faut, tout en s'humiliant devant les caprices de la Providence, en tirer le meilleur parti que l'on peut ; partant, je trouve que l'écoulement de toute la puissance Czarienne vers la Vistule, nous nettoie une charmante arène de cinquante mille lieues carrées, où Dieu aidant nous aurons à pêcher et à tailler. Abandonnant donc tous ces bons Polonais de l'ouest et du sud à leur étoile, nous avons résolu de recoller les riches débris du pestellisme moscovite, et de trouver dans le Czarat même de quoi détruire le Czarat ; cette idée, à dire vrai, n'est ni aussi neuve ni aussi généreuse qu'une révolution chastement polonaise ; elle nous est même déjà volée par le Czarewicz, et si Son Altesse était moins stupide, elle aurait déjà levé l'étendard de la rébellion contre son frère

l'usurpateur et nous n'aurions plus rien à faire sur ce terrain. Heureusement le général Rozniecki est là pour le surveiller et empêcher qu'un butor ne s'arroge l'industrie des gens d'esprit. Les réserves, les garnisons des trois goubernies Lituaniennes les corps de Tolstoï de Rudiger et de Krassuski, encore dispersés en deçà du Niémen et du Bug, sont précisément les troupes les mieux travaillées par les mécontents ; tous les officiers ont pour croyance la Trinité fédérative de Nowgorod, de Moscou et de Kiiow, pour ressource l'obéissance animale des recrues, pour étendard le premier prince frondeur de la famille impériale ou le premier général étranger d'une réputation établie. Depuis la mort de Pestel, ils ont successivement porté leurs vues sur le Grand-Duc Michel, sur les généraux Jermolow et Paszkiewicz ; enfin sur le Czarewicz Constantin. Le général Rozniecki, bras droit de ce dernier, s'est depuis quelque temps emparé de leur confiance, il les remue et les tient en haleine au nom d'un malheureux fou, qui, sevré de ses habitudes de caporal et des petites intrigues de Belvédère, se laisse aller à tous les vents, noyant ses soucis et ses alarmes dans le punch et dans les baisers de sa blanche Jeanne.

» Maintenant que le général a exprimé de ce nom tout le prestige nécessaire à l'organisation d'une puissance infaillible il

trouvera facilement le moyen de s'en débarrasser ; ceci le regarde. L'unique drapeau qu'il croit pouvoir donner aux mécontents c'est vous ; prince du sang ou non, il faut que vous acceptiez vos droits ou votre rôle, n'importe. Je ne sais à la faveur de quelles conjectures ou de quelle fable vous passez parmi les mécontents pour le bâtard de l'Empereur. Ruse ou vérité, votre situation nous convient, votre jeunesse nous intéresse, votre libéralisme nous séduit, votre esprit fera le reste ; vous n'avez pas oublié la guerre des faux Dymitry, et la résurrection de Pierre III dans la personne de Pugatscheff. La Russie est le pays des revenants des voleurs et des bâtards ; il n'y a point d'ambition impossible dans un empire d'esclaves et d'aventuriers.

» Si réellement vous tenez à la famille impériale, par quelque lien inconnu que le parricide ou le fratricide ne vous effraie pas ; vous aurez pour excuse l'ignorance de votre origine, pour absolution la sainteté de votre cause ; si, comme il est probable, le préjugé seul vous gratifie d'un rang que tant de gens d'esprit vous envient, vous seriez un niais de le refuser.

» Il est donc convenu que vous êtes entièrement sain de corps et d'esprit, que vous êtes un bâtard sacrifié par la fausse honte du Czar, qu'un sublime héroïsme vous fait renier un père dont les tyrannies

révoltent l'Europe, que vous immolez vos affections de famille à vos opinions politiques, et que vous appelez la Russie à la conquête de son indépendance. Dans quelques jours d'ici je vous apporterai des nouvelles décisives ; en attendant, employez votre temps à étudier les cartes de la Russie et à feuilleter Jomini, Machiavel, Ancillon et Guizot ; il sera nécessaire de ne pas ignorer entièrement la stratégie et la politique et quoique vous soyez certain de trouver cent génies disposés à vous épargner les épines et les veilles du pouvoir, des connaissances générales unies à un aplomb particulier, relèvent singulièrement les princes dans l'opinion vulgaire, et fardent l'autorité d'un éclat convenable.

» En tout, mon enfant, ne vous abandonnez jamais aux fébriles impulsions de votre faiblesse. Quelque bizarre, quelque ironique, quelque pervers même que vous semble d'abord un principe, ne le jugez jamais avec votre cœur, arbitre, prévenu et emporté qui soumet la logique à la passion, l'avenir au présent et la Providence à la fantaisie ; avant de donner un nom à une chose, rappelez-vous, mon cher enfant, que chaque faction a une autre langue pour s'exprimer et qu'il n'y a rien d'absolu dans la nature humaine. Avant d'estimer vertu ou crime droiture ou erreur, ce que le hasard livre à votre appréciation rappelez-vous que

le déplace, ment d'un chiffre dans une date chronologique, renverse des époques entières et expose les esprits exclusifs aux plus absurdes contradictions ; rappelez vous encore que tous les grands mots de patrie, de nationalité, de souveraineté collective ne sont que de l'égoïsme en grand, et que de tous les égoïsmes, l'égoïsme individuel serait le moins égoïste, si l'univers pouvait devenir une seule famille ; rappelez-vous, enfin, que la Providence ne s'inquiète point des instruments mais des fins qu'elle bâtit les mondes les plus harmoniques avec des contrastes, qu'elle détruit les couches usées par les couches nouvelles, c'est-à-dire, les pères par leurs fils ; qu'elle se sert du mal pour faire le bien qu'elle ne vit que d'anomalies et ne triomphe, que par l'ingratitude. Je ne sache pas qu'on l'appelle pour cela ingrate, parricide, ou égoïste ; tout le monde l'admire et s'incline devant son incompréhensible toute-puissance ; pourquoi ne l'imiterions-nous pas ?

» Avec ces maximes naïves, obscures à force de clarté pour les hommes communs, feu mon frère a préparé, dans la Slavonie, une révolution dont les siècles futurs sentiront peut-être les bienfaits ; héritier de sa mission, je m'arme des éléments rassemblés par soixante ans de méditation et de persévérance, et je demande hardiment à Dieu le prix de ses travaux et des miens ».

Là-dessus, il tendit une main blanche et chargée de diamants au jeune homme et sortit en laissant le docteur avec lui.

Boleslas, croyait sortir d'un rêve ; durant ce long discours auquel la fascinante majesté du vieillard avait donné je ne sais quel reflet nécromant, le sergent n'avait pas changé de posture ; il n'avait point observé le docteur qui, occupé à ranger par dates les journaux qu'il avait apportés, avait, d'ailleurs, fait semblant de ne rien entendre.

— Eh bien ! jeune homme, dit le juif baptisé, au sergent immobile, dès que la porte se fut refermée sur messire Marchocki, vous décidez-vous ?

L'insolence du docteur tira Boleslas de sa méditation ; il brûlait de l'étrangler, mais le désir d'en apprendre quelque chose le retint et il lui demanda sans aucun signe apparent d'indignation, s'il n'avait pas rencontré quelque part le majordome.

— Ah ! ce Bohémien, chassé par cinq maîtres pour vol et ivrognerie... Ma foi, je ne m'occupe pas des gens de son espèce.

— C'est donc un vaurien ?

— Pis que cela, c'est un misérable qui fait le métier de double espion et se fait payer par six partis à la fois, défiez-vous de lui ; mais laissons-ça là, j'ai à vous communiquer des nouvelles d'une autre importance. Avant-

hier, le général Rozniecki, puisque c'est bien lui, nous a expédié un courrier avec de précieux avis sur le Czarewicz auxquels il a joint cinq collections complètes de journaux Varsoviens, savoir : *la Gazette, le Courrier, la Nouvelle Pologne, le Mercure et le Polonais Consciencieux*. Diable ! diable... il s'est passé bien des choses de l'autre côté du Bug, depuis que vous l'avez traversé en compagnie du grand-Duc. Il faut avouer que le royaume de Minkowce est furieusement en arrière et par trop isolé du système européen ! Ne pas avoir su seulement que l'armée impériale avait passé le Niémen.

— Passé le Niémen ! s'écria Boleslas, sautant tout nu hors de son lit.

— Bah ! bien mieux crue cela, regardez plutôt, et le docteur tendit un tas de papiers au jeune homme qui se précipita dessus avec la curiosité d'un sauvage.

En voyant l'écusson de la Pologne indépendante en tête de trois bandes d'impression, le sergent bondit de joie et oublia toutes ses préventions contre le docteur. Il dévora avidement une dizaine de proclamations, des récits d'escarmouches des rapports, des comptes, rendus de séances parlementaires, des odes à la liberté, des avis en caractères monstres, feuille tant, bouleversant, parcourant les colonnes de bas en haut et de haut en bas, sans pouvoir

saturer son impatience, ni calmer son délire. Les noms de Wysocki, de Lelewel, de Chlopicki, de Radziwill, tremblaient, s'allongeaient, se multipliaient sous ses yeux comme des masses d'armées, comme des couronnes d'étoiles voilées et dévoilées par les nuages. Il fut un grand quart-d'heure sans rien comprendre de ce qu'il lisait, saisissant au hasard des termes et des titres dont son imagination baptisait d'incompréhensibles hiéroglyphes ; il crut voir comme des sillons de toutes couleurs, filer sur les lignes, teindre en rose, en jaune, en écarlate certains passages que sa prunelle aspirait sans oser en porter le sens à son cerveau ; il tomba enfin sur une page couverte d'énormes lettres, bien pleines, bien noires, bien alignées ; il la lut trois fois tout haut, en frappant le parquet du pied et en scandant sa voix comme un chant d'Église ; à la quatrième, il se sentit inondé d'une trombe de lumière. Il se vit tout-à-coup sur le champ de Grochow, enfermé avec trente mille désespérés dans un cercle de deux cent mille baïonnettes et de trois cents gueules de canons ; en cinq minutes de temps il vécut cinq jours et cinq nuits sous le roulement incessant de la canonnade et des feux de pelotons ; au milieu d'un océan embrasé il aperçut une petite île sur laquelle planait un archange cuirassé ; il portait pour auréole les deux mots : Bois d'aulnes. Colonnes,

escadrons batteries flammes grêle de fer, venaient se briser contre ce petit point brun d'où sortaient des voix étranges puis de secs grincements, puis de larges nappes de fumée blanche qui couchaient tout dans la poussière à une demi-lieue à la ronde ; tout-à-coup il vit un torrent de vif-argent jaillir de la montagne de bronze qui faisait face à l'île, et la plaine, jusqu'alors pourpre de rage, poussa un long soupir et pâlit ; le torrent s'allongea, tourna l'île par les deux flancs et l'étouffa dans un embrassement mortel ; Boleslas sentit un crêpe s'affaisser sur ses yeux, mais aussitôt un cri de triomphe retentit du fond de l'abîme et il ne vit plus qu'une forêt de lances inclinées, balayant le torrent de ses flammes écarlates puis des crinières fendant l'espace comme une nuée de condors qui volent à la conquête du désert.

Il avait lu la sublime épopée de la grande semaine du 18 au 25 février. Il pleurait comme une femme ; sa poitrine soulevée par le galop de son cœur résonnait comme une brèche battue par le canon ; ses lèvres semblables aux rouages d'une pendule dérangée, sonnaient, murmuraient sans ordre et sans frein, prononçaient au hasard les mots d'aile gauche, d'aile droite, de pas de charge de liberté, de sacrifice, de mort, de triomphe.

Il saisit une tringle de lit et se rua sur le mur en criant hurra ! hurra ! du sang ! du

sang d'esclave pour la sainte Liberté ! Il était bleu, gonflé, écumant, il faisait mal à voir. L'impassible docteur en fut attendri ; ses traits jaunes exprimaient une profonde émotion. Pendant dix minutes le renégat eut un cœur et une patrie.

— Par l'ombre des Macchabées, Juif donne-moi la liberté, et je te fais prince, roi, citoyen, Moïse je te rends ta Palestine sainte et fière comme aux jours de Samson et de David... Monsieur, au nom de Dieu, faites-moi sortir de cette atroce prison afin que j'aie mourir avec ce quatrième de ligne qui crache dans ses bassinets pour ne combattre qu'à la baïonnette, avec ces batteries qui n'ayant plus de mitraille lancent les ferrures de leurs affûts avec ces lanciers qui ôtent les brides à leurs chevaux pour ne s'arrêter que contre des remparts de morts. Oh ! monsieur ! monsieur ! vous voyez bien que je mourrai de honte... Et ce cinquième de ligne où j'ai servi... que pensait-il de moi dans le bois d'Aulnes et à Bialolenka... Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! je pourrissais dans ce sale duvet tandis qu'à lui seul il faisait face aux vingt mille grenadiers de Szachowskoï... pendant qu'il retirait les balles de ses plaies et les renvoyait encore rouges et chaudes à l'ennemi... Grand Dieu ! j'en mourrai... Et le pauvre jeune homme se précipita vers la fenêtre.

Le docteur n'eut que le temps de le saisir

par les jambes ; il le fit d'abord glisser par terre ; puis moitié par violence, moitié par persuasion, il le ramena vers son lit et le logea sous les couvertures.

Boleslas épuisé par son exaltation tomba dans un profond assoupissement. En se réveillant il trouva le majordome assis familièrement au pied de son lit, enveloppant les colonnes de la Nouvelle Pologne dans des nuages de fumée de tabac, et plongé dans la lecture de cette feuille archi-progressive.

— C'est toi, mon gros Wopata ?...  
.demanda le sergent en écartant les rideaux.

— Oui, monsieur vous ne faites donc que dormir ? Il serait temps cependant de songer à autre chose...

— À quoi diable veux-tu que je pense dans cette maudite cage ?... Ah ! si tes pro messes libératrices n'étaient pas des gasconnades je sais bien l'emploi que je ferais de mon courage et de ma jeunesse !

— Oh ! je parie que c'est le juif baptisé qui a ébranlé votre confiance dans mon dévouement... Vous ne vous doutez seulement pas des efforts que je fais pour vous donner la clef des champs.

— Mon cher, voilà plus de deux mois que tu me tiens le même langage ; je ne nie pas ta bonne volonté, mais il paraît que tu t'es abusé sur tes ressources et que tu n'as pas

assez pesé les obstacles qui s'opposent à notre évasion.

— Bon ! bon ! s'écria le ventru fâché, en jetant pipe et journaux par terre je vois que le renégat vous a déjà ensorcelé ; ma foi, essayez de sa protection, quant à moi je ne veux plus me mêler de rien.

Il ramassa sa pipe se leva et sortit laissant le sergent repentant de sa brusquerie.

Un jeune domestique entra avec le dîner ; c'était un garçon attentif et raisonnable. Boleslas qui avait eu plusieurs fois déjà l'occasion de le distinguer parmi la nombreuse et bavarde valetaille du château voulut connaître son opinion sur le docteur et le majordome.

Le jeune homme lui raconta en quelques mots l'histoire de leur rivalité. Depuis trente ans réunis par un singulier concours de hasard ils se sont toujours détestés, se nuisant l'un à l'autre par tous les moyens imaginables. Le juif, homme d'esprit et de tact s'est tiré ; avec décence de plusieurs situations suspectes ; le bohémien, ignorant, mais audacieux, est parvenu à se donner une réputation de savoir-faire qui lui tient lieu de véritable habileté. Le juif est discret, décidé et froid ; le bohémien est bavard, enthousiaste et charlatan ; le premier employé par Rozniecki dans la police secrète du royaume constitutionnel porte avec lui

une renommée honteuse qu'il ne paraît cependant pas mériter ; le second usé dans les ridicules services du royaume céleste, n'est guère respecté que des tigresses et des marmitons. Le premier sait beaucoup mais ne peut rien ; sa dépendance à l'égard de tous les partis et la défiance, motivée ou non, qu'il inspire à ses amis comme à ses ennemis neutralisent sa volonté et le rendent incapable du bien comme du mal. Ses hautes facultés critiques son éloquence sa perspicacité ne servent qu'à lui faire des envieux, et comme au fond il est généreux et sensible, il ne peut même pas employer à nuire la puissance qui le fait redouter. Placé sur quelque scène éminente du monde politique, ce serait un homme très remarquable ; mais dans le cercle étroit et ingrat où son origine et sa mauvaise étoile l'ont relégué il dépense son génie en phrases et fatigue son imagination à réhabiliter des choses médiocres ou ignobles. Habitué par amour-propre à grandir messire Marchocki, et à révéler à certaines personnes le sens caché de ses bizarreries, il a acquis au plus haut degré le talent de dramatiser le ridicule ; mais au fond de ses plus grands éloges perce la saine observation qui se révolte contre sa dépendance ; c'est le soupir d'un banni oublié, vers une noble et glorieuse patrie. Obligé par métier de sonder les hôtes de son maître et de lui rendre compte de leurs

pensées il s'acquitte de sa malheureuse mission avec toute la délicatesse que l'on peut mettre dans une action infâme. Il parle beau coup lui-même pour ôter à sa victime l'occasion de le faire ; il lui insinue d'une manière impalpable le besoin de la réserve, et ôte d'avance à la vanité le désir de se compromettre en l'écrasant tout d'abord par le poids de son talent, et en l'effrayant par l'évidence de sa supériorité. Il en résulte qu'avec lui on apprend plus qu'on ne pourrait lui en apprendre ; aussi, ses délations ne sont-elles guère dangereuses, et en lisant ses comptes-rendus, plus d'un amour-propre serait piqué de l'indulgence avec laquelle il s'y trouverait traité.

Indépendamment de cela le docteur a un côté tout à fait noble. C'est la satisfaction l'orgueil presque que lui inspire le triomphe d'une bonne cause. Chose incroyable dans un agent de police, ce juif cosmopolite par position, moine par impuissance (maître Mentzel a eu dans sa jeunesse un fâcheux accident), voltairien par dégradation incrédule à force de science, cet Asvérus sans foyer, sans affections, sans croyance, sans perspective ici-bas ni là-haut ce Paria inconnu de ceux même qui l'admirent, s'est pâmé de joie à la nouvelle de la révolution de novembre. Il dévore les journaux, parcourt les cartes, fouille ses cartons, expédie des courriers, écrit jour et nuit aux insurgés

Podoliens. Qui n'aurait pas sondé le fond de son âme, le prendrait certainement pour un agent provocateur. Depuis trois jours il ne dort plus, ne mange plus, ne parle plus ; son enthousiasme muet et emprisonné dans l'habitude de dissimuler, se consume en lui-même, ne se trahissant que par des grincements de dents et de longs soupirs aussitôt comprimés par une réserve de routine. Voilà cependant un homme qui a été l'émule de Makrot et de Birbaume dans l'épouvantable comité inquisitorial qui a provoqué le désespoir des Varsoviens !

Je n'ai pas continué le parallèle commencé entre le juif et le majordome parce que, sorti du cercle d'une rivalité vulgaire, il ne serait plus soutenable. Le mépris dont le juif paie la haine envieuse et colère du bohémien, suffit pour juger leur situation réciproque. Le bohémien, au fond, bon diable et serviable, a d'ailleurs sur le juif la supériorité du hasard ; il ne s'est pas trouvé dans la nécessité d'accepter de vils offices, ce qui a laissé à sa faconde un air d'indépendance batailleuse qui séduit. Mais cet étalage de franchise et de hardiesse n'a pas d'objet, et mousse dans le vide ; il n'est utile à personne et ne sert qu'à rallier autour du majordome l'opposition de bas-étage ; le ventru est adoré des cuisinières et des garçons d'écuries, mais voilà tout. Autant le docteur est mal vu et mal placé dans le royaume théâtral de

Minkowce, autant le majordome y est à son aise.

Quant au parti que vous pensez tirer de ces deux hommes, ni l'un ni l'autre ne peut vous être utile. Le docteur vous fera de belles phrases, le majordome de belles promesses ; mais n'attendez d'eux ni votre perte ni votre salut.

— Mais vous, mon enfant, d'où sortez-vous pour avoir une si vaste et si juste connaissance des hommes, demanda le sergent au domestique que ce discours avait placé très haut dans son estime.

— Je sors du gymnase de Krzemieniec, monsieur où j'ai été élevé par la charité de monsieur Sobanski. De retour dans mon village j'y ai trouvé les recruteurs Moscovites qui m'ont réclamé comme propriété de la couronne. Pour échapper au dyby, aux verges et à l'exercice, je me suis fait marmiton dans le royaume de Minkowce, refuge ordinaire des paysans qui ne se soucient pas de tirer sur les Circassiens, les Turcs et les Polonais. Le jeune domestique salua et sortit.

— Assurément voilà une fleur sur un fumier pensa Boleslas. Au reste, je suis bien aise de savoir à quoi m'en tenir à l'égard des deux ministres du roi de Minkowce, et je vois qu'il ne faut plus compter que sur mes propres efforts pour sortir de mon donjon.

Il passa l'après-dîner et une partie de la nuit à méditer son plan d'évasion ; il bâtit mille projets, se donna tour-à-tour des admonitions et des encouragements ; calcula les obstacles essaya de ramasser dans une seule conception toutes les chances de réussite ; puis revenant à des déterminations déjà dix fois prises et dix fois abandonnées il chercha à s'inspirer dans le passé. Malheureusement son expérience était si bornée et son énergie si mal éprouvée, qu'il ne trouvait point au fond de sa conscience de quoi rassurer son ardeur passagère. Il s'endormit cependant avec la résolution de se lever de grand matin et de descendre dans les jardins pour reconnaître le terrain.

Il ne se réveilla qu'à dix heures.

D'abord il fit semblant de se fâcher contre lui-même et se jeta à bas de son lit avec précipitation et mauvaise humeur. Ensuite il réfléchit et se dit que la journée étant déjà avancée, il ne lui restait qu'à remettre sa reconnaissance au lendemain. Deux heures se passèrent en regrets, deux heures en indécision ; à trois heures il ne pensait plus à ses projets et lisait tranquillement les aventures de Doswiadczynski. Le lendemain, puis le surlendemain puis une semaine puis un mois s'écoulèrent ainsi.

Parfois le malheureux pleurait de rage en lisant les journaux que le docteur lui apportait

régulièrement tous les deux jours. À la relation des victoires de Dembe, il retomba dans son délire, et à la nouvelle des soulèvements Lituaniens, il eut une attaque d'épilepsie ; mais la paresse l'emportait sans cesse, et son esprit ajournait chaque matin les inspirations de son cœur.

Vers la mi-avril, l'invasion de Dwernicki en Volhynie, couvrit de son proche tonnerre tous les échos lointains, et ébranla toutes les provinces du Sud dans une immense et unique vibration ; l'éclat de cette comète éphémère effaça les autres lueurs. Un grand silence se fit dans la steppe, jusqu'à ce que le géant fût passé. Cet incident tua l'influence de messire Marchocki. La noblesse conjurée, déjà mal disposée à son égard, s'en détacha tout à fait pour courir au devant du héros de Stoczek et de Boremel ; mais d'abord elle se confédéra sous le commandement d'un vieux général nommé Kolysko, et rassembla vingt escadrons dans les plaines de Krasnosiolka.

Tout le sang de la petite Russie reflua ainsi vers les deux pôles opposés de la Podolie. Les uns se portaient sur le Styr, les autres sur le Boh. Le royaume de Minkowce se trouva isolé au milieu de ces deux torrents excentriques.

Moitié dépit, moitié pénétration, Marchocki affecta un superbe dédain pour tous les deux, en disant du général victorieux que ce n'était qu'un sabreur ; des confédérés, que ce

n'étaient que des gentillards attroupés pour le carnaval. Depuis la fuite de la Circassienne, toutes ses espérances se rattachaient aux intérêts de cet immonde Rozniecki qui, proscrit par les Polonais et méprisé des Russes ; cherchait à s'abriter contre les uns et les autres sous le chaos d'une révolution générale. Marchocki ne l'estimait pas plus que les autres, mais il répondait à cela avec autant d'esprit que d'immoralité, que la véritable politique consiste à user le crime en l'employant à polir le monde. Il répétait sans cesse que l'on ne demandait pas à la statue si elle avait été taillée au fond d'un borborygme par le fer du galérien, ou bien si elle avait été ciselée par Canova sous la voûte bénie d'une église.

Tout en se consolant de son désappointement par des paradoxes, messire Marchocki commençait à s'inquiéter de leur impuissance. Il entrevoyait le moment où même le fer du galérien viendrait à manquer à la sculpture de ses impudiques chefs-d'œuvre.

Rozniecki, toujours auprès du Czarewicz, pour lors à Nieswiez, écrivait à Marchocki que leur perspective, d'abord si vaste et si lumineuse, commençait à perdre son horizon ; que le grand-Duc éclairé par sa femme manifestait des répugnances qui lui avaient été étrangères jusqu'à présent et qu'il n'accueillait plus le général avec le

même empressement ; que le malheureux fatigué des rôles ridicules et dangereux que lui faisaient jouer tous les partis, paraissait enclin à conclure une paix décisive avec son frère le Czar ce qui l'obligerait nécessairement à sacrifier ses conseillers parmi lesquels, lui, Rozniecki, se trouvait le plus compromis ; que les mécontents, touchés par les larmes et les prières de Jeanne qui connaît les faiblesses et l'incapacité de son époux avaient renoncé à le mettre à leur tête et ne paraissaient guère mieux disposés en faveur d'un autre chef ; que cependant l'apparition du bâtard relèverait sans doute leur confiance et qu'il serait bientôt temps de leur montrer ce drapeau de réserve. Dans une seconde lettre il lui disait que les victoires récentes des Polonais en Wolhynie et en Podlachie leur terrible attitude sur toutes les lignes d'opération, et surtout l'insurrection de la Lituanie ayant coupé toutes les communications et absorbé toutes les inquiétudes, les relations entre les affiliés se trouvaient interrompues ; qu'il serait intempestif de compromettre le bâtard, et qu'il était d'avis de laisser passer la bourrasque. Dans une troisième enfin, évidemment griffonnée sous l'impression d'une profonde alarme, Rozniecki écrivait à son ami que leurs projets étaient en partie dévoilés ; que le général devait à la seule

terreur de son nom de n'être pas encore arrêté ; que le Czarewicz poussé à bout par les instigations de sa femme avait résolu d'envoyer à l'empereur les chartes des conjurés et d'aller se jeter à ses pieds pour implorer sa clémence ; que cependant son indécision ordinaire tenait tout encore en suspens, et qu'il était encore possible de tout sauver en levant de suite l'étendard de la rébellion.

Qu'en conséquence, le bâtard n'avait qu'à arriver de suite au quartier-général des réserves où tout était préparé pour un coup de main. Le général ajoutait dans un post-scriptum que la gravité des circonstances légitimant toutes les mesures, la mort du Czarewicz et de Jeanne Grudzinska ne devraient point le surprendre si leur trahison venait à menacer trop sérieusement le salut des conjurés. Le nom du fameux Orlow, empoisonneur héréditaire de la couronne, se trouvait vaguement mêlé aux projets du général qui annonçait à Marchocki que ce bravo lui avait offert son amitié et ses services.

## VII

À la suite de cette sinistre missive, le souverain de Minkowce, accompagné du docteur et du majordome, entra un matin dans la chambre de Boleslas et lui signifia l'ordre de se préparer à partir. Sa parole était brève et impérieuse, sa face rayonnait d'orgueil ses yeux limpides comme des diamants lançaient des lueurs phosphorescentes ; il était terrible. Boleslas comprit que toute observation serait inutile.

Le majordome, placé derrière, faisait au sergent des signes stupides et toisait parfois le docteur qui, enveloppé dans son impénétrable résignation, ne bougeait pas plus que la Diane de marbre, debout en sentinelle entre les quatre acteurs de cette scène décisive.

En sortant avec leur souverain chacun des deux acolytes laissa tomber un papier derrière lui.

Boleslas courut les ramasser.

La lettre du docteur était de quatre pages ; elle contenait des choses admirables, mais tout à fait inutiles à la situation où se trouvait le sergent. L'ambition de Marchocki y était

dénoncée avec autant de finesse que de prudence et l'infamie de Rozniecki y paraissait à nu sous une gaze sanglante d'ironie et d'apologues. La question vraiment nationale et patriotique résumée dans un point d'interrogation, et cinq virgules, dominait tout ce spirituel bavardage de son solennel silence.

Le circonspect moraliste ajoutait dans un imperceptible post-scriptum que Sosthénia était parmi les insurgés Podoliens, que les jours de Jeanne se trouvaient en danger et que le royaume jusqu'alors neutre de Minkowce, serait bientôt assailli par les Russes et les Polonais à la fois. Ce dernier avertissement perdu dans un des plis du papier était voilé sous de prudents pâtés d'encre, et barbouillé de queues et de faux jambages. Le sergent mit à le déchiffrer deux fois plus de temps qu'il ne lui en avait fallu pour relire trois fois les quatre pages.

Assurément, se dit le jeune homme, voilà un beau chapitre d'étude sur le cœur humain ; mais du diable si je ne lui aurais pas préféré une échelle de soie et une carte du labyrinthe de Minkowce.

Le post-scriptum fit une toute autre impression sur lui. À l'autre, maintenant...

C'était une enveloppe de chandelles sur laquelle le bohémien avait barbouillé une caricature de plan topographique qui, vu d'un

côté ressemblait à un torchon étendu au soleil, de l'autre à une marmite pleine de résiné et d'un autre encore à une chauve-souris. Une tache blanchâtre grattée à l'ongle à peu près au centre de la carte, figurait le château avec ses deux ailes ; des lignes rousses tracées à tort et à travers indiquaient les issues qui, soit négligence du topographe soit fidélité minutieuse d'exécution, s'enlaçaient comme dans un écheveau de fil brouillé et n'aboutissaient nulle part. Le tout était illustré du titre de Royaume de Minkowce écrit en majuscules gothiques entre un quatrain contre le docteur et un hymne à la Liberté.

Boleslas ouvrit la fenêtre pour tâcher de s'orienter à l'aide de son plan ; une bouffée d'air frais et parfumé, pareille à une chevelure dénouée, enveloppa sa figure lui ferma les yeux et lui ouvrit la bouche ; une douce ivresse le prit au cerveau et au cœur, promenant les doigts d'un ange invisible sur ses fibres et leur faisant rendre des notes d'une indicible harmonie ; il entendit des chœurs lointains il se sentit caressé par des robes blanches et molles comme l'écume d'un torrent ; il aspira une vie nouvelle, et en ouvrant les yeux, il lança sa pensée à travers un océan de verdure, qui ondoyant au loin allumait ses franges au miroir ardent de l'aurore.

Au front du firmament balaféré de sillons

violets et roses dans sa lutte contre les vents vaincus et les neiges dispersées, planaient de longs rubans d'oiseaux voyageurs, tantôt plissés en zigzags comme la couronne des Lombards tantôt serpentant comme une fusée ; parfois sombres et immobiles comme des regards recueillis, ils cherchaient leur ancienne patrie sous ces draperies nouvelles et se traçaient, dans les airs, le partage de leur conquête. Boleslas emporté par une vague rêverie attacha son âme à l'un de ses aérostats, se roulant, se déroulant comme elle, puis comme elle s'écartelant en croix aux quatre coins du monde pour retomber en ruisseaux avides sur une terre choisie.

Tout en enviant la liberté et en admirant la science de ces habiles pèlerins il observa que deux de leurs colonnes se dirigeaient vers certaines éminences où scintillaient trois coupoles cachées comme un vers luisant dans une touffe de verdure ; il pensa que cette étoile polaire, pourrait également le guider, et il essaya d'en trouver la position sur le plan du majordome, mais en vain.

Quelque fût cependant le danger de s'égarer clans ce bizarre dédale où le génie des architectes et des ingénieurs s'était épuisé à désorienter le raisonnement et à heurter les sens, le sergent avait fermement résolu de courir les chances d'une évasion. Le dernier ordre de messire Marchocki avait ajouté à ses répugnances ordinaires, l'horreur

d'une exploitation que les triomphes des Polonais rendaient ou inutile ou infâme ; à quoi bon faire la guerre au Czar en qualité de parricide ou de charlatan, quand il était si noble et si facile de la lui faire en qualité de soldats polonais ? L'espoir de retrouver ses amies était aussi pour beaucoup dans la résolution du sergent, et quoique ce stimulant fût le dernier à s'avouer, il n'était pas le moins puissant.

Par suite même de la nature ingrate de son amour, depuis le départ de Sosthénia, la duchesse occupait plus exclusivement les pensées de l'inconstant enthousiaste. L'image de cette pâle et languissante créature, grandie au prisme de la distance et bercée dans le vague de l'inconnu, tourmentait les songes du prisonnier ; le dépit de n'en avoir pas été remarqué, augmentait sa passion ; parfois des accès frénétiques de jalousie, venaient ajouter à sa soif d'amour. Cette frêle écharpe de soie sur les jambes bottées du farouche Czarewicz, ce colibri sous le simoun d'une haleine avinée, cette fleur clans une mare de sang, le glaçait de dégoût ; alors il tombait dans ses injustes théories sur la femme en général ; il la disait faite pour l'esclavage et la honte ; un empire, fût-ce celui de Proserpine, un diadème, fût-ce celui de Gorgone, lui semblaient capables d'attirer toute la race femelle au fond des enfers, et il enveloppait la duchesse dans ses

malédictions ; c'est qu'il l'aimait ou croyait l'aimer.

Il faisait ces réflexions en marchant à grands pas autour d'une table chargée de boîtes à toilette. Il la heurta et en fit tomber un long sac de cuir vert qui rendit un accord de notes sourdes ; par une coupure entr'ouverte brilla un écusson en argent brodé sur un fond bleu, et Boleslas reconnut aussitôt la bourse pleine de ducats qui lui avait été donnée dans la voiture, et qui ayant perdu toute valeur dans son abondante et commode captivité, avait été complètement oublié parmi ses effets.

— Vengeance de Dieu ! s'écria-t-il, voilà bien un trésor de circonstance ; du diable, si je n'ouvre pas toutes les portes, et ne découvre pas toutes les issues avec ce fil d'Ariane !

Il fit trois fois encore le tour de sa chambre, en faisant claquer sa langue contre son palais, et en brisant glaces et porcelaines avec une canne qu'il tournait dans sa main sans s'en douter. Il mit un carton sur sa tête, s'enveloppa dans un rideau, cacha sa blague pleine d'or dessous et sortit dans une agitation convulsive et en chantant des couplets obscènes. Le valet de service dans l'antichambre resta muet et cloué à sa place ; un horrible tremblement s'empara du malheureux, et il n'eut même pas la force de

crier au fou ; les ours qui gardaient l'escalier, prenant le fugitif pour tel, le laissèrent passer, en grognant d'une voix qui ressemblait passablement au rire humain. Il descendit ainsi dans un vaste parterre tout fleuri, sans être remarqué ; alors il pensa que peut-être la peur et la défiance avaient seules monté la garde à sa porte et que durant ses quatre mois de captivité imaginaire, il n'avait dépendu que de ses propres alarmes.

— Quatre mois d'esclavage volontaire ! quatre mois de lâche désespoir ! Fallait-il être stupide ! se disait-il, en jetant son claque de papier et en pénétrant dans les taillis : si je le racontais on ne me croirait pas... c'est...

À mesure qu'il s'enfonçait dans le fourré ses soupçons se confirmaient, tout était désert et muet ; ni gardes, ni barrière, rien qu'une forêt primitive, noire, profonde, humide, silencieuse ; il se retourna pour dire adieu au château ; mais déjà un massif de sombre verdure, arrondi en cintre sur sa tête et pendant jusqu'à terre comme les franges d'une tente arrêta son regard en avant et en arrière.

Il s'avança donc au hasard avec un orgueilleux sentiment de liberté, décapitant les tendres bourgeons avec sa canne, foulant d'un pas rapide des peuplades de marguerites et de primevères, se frayant un

arc triomphal à travers branches mousses et lianes. Crainte, obscurité, inquiétude, tout en lui se noya dans une joie printanière, dans une tendresse de fils pour cette riche création qui lui tendait ses bras amoureux, et lui ouvrait un asile sous ses ombrages édeniens. Il conçut pour la première fois l'ivresse du désert ; ce bonheur immense que Dieu donna aux premiers hommes, aux bords de l'Euphrate ; ce bien-être sans fin que la Vierge catholique rêve avant de mourir.

Il courut ainsi pendant une demi-heure en écartant de mystérieux rideaux, et en enjambant de grands saules couchés par terre ; il ne s'arrêta qu'à l'entrée d'une vaste clairière, ménagée au milieu de la forêt, comme un sanctuaire druidique. Là, il lui sembla qu'il revêtait une robe d'éther et que le ciel tout entier, descendu dans une brise, le baisait au front ; il s'assied sous le poids de ce baiser, accablé d'une délicieuse lassitude, perdu dans une extase pareille à celle qu'il avait éprouvée sur le sein de Sosthénia, mais moins étourdissante moins lascive. Il entendit autour de lui un concert de gazouillements, de murmures, de vibrations, de petits cris voluptueux, qui, dominés tous par le grave soupir des arbres, se disputaient dans un idiome inconnu avec des sylphes cachés dans le sein de la terre. En levant les yeux, il vit douze étages flottant de verdure, qui, partis du fond de la clairière, s'élançaient les uns

par-dessus les autres pour se devancer à l'entrée du firmament. Le plus haut gradin de cet escalier géant, couronné de panaches bruns et jaunes, jouait avec un petit nuage barbu qui semblait garder les parvis divins, et seul faisait tache sur l'immense dais des cieux ; c'était comme l'échelle de Jacob, comme l'escalade des Titans, comme l'orgueil de la pensée humaine.

Parfois toute cette armée de dômes et de houppes s'agitait doucement comme un grand divan de velours, parfois se ridait et brunissait comme la crinière d'un lion ; alors les rayons du soleil contrariés sur ce fond indocile, pétillaient en écume de colère coulaient en lave rougeâtre roulant des tourbillons de poussière vermeille dans les sombres crevasses de l'édifice ; tout l'escalier ébranlé comme les vagues de la mer, se nuançait par bandes irisées, pareille à l'ichneumon en fureur, l'alignement des gradins, confondu alors dans un seul plan raboteux laissait saillir de grandes têtes pensives des ogres échevelés de maigres squelettes debout en sentinelle sur d'autres groupes de crânes couleur de bronze et de topazes ; le feuillage écarté comme un cafetan, laissait entrevoir les grandes plaies du granit et de longues veines endolories qui semblaient gémir sous les feux importuns de la lumière ; puis tout, doucement remis à sa place par quelques bouffées du sud, se

recueillait dans une majestueuse contemplation de soi-même.

L'œil de Boleslas descendu par degrés de la cime de cette énorme pyramide aux intimes richesses de sa base s'enveloppa dans la jouissance de ce monde solitaire. Le bâtard plongea ses regards altérés dans les pudiques ombrages de la clairière, qui comme des filles amoureuses, se fardaient le front à l'ardeur du ciel et cachaient leur sein sous d'épaisses dentelles de lierre et de lichens. À travers ces broderies, apparaissaient, çà et là de longues galeries de portiques au fond desquels palpaient des mystères sacrés ; c'étaient comme des cœurs réfugiés dans la nuit du silence, comme l'hostie de la nature enfermée dans d'inviolables tabernacles ; pour protéger ces pistils créateurs contre les indiscretions du soleil, de vieux saules étendaient leurs chevelures argentées en travers, et la platane, armée de son large éventail, se balançait sur le berceau des nouveaux-nés, en fredonnant des airs monotones, comme une nourrice qui chasse de mauvais rêves. Des colonnades de peupliers, des aiguilles de pins couronnées de corniches or-vert, des bouleaux blancs, frémissants et flexibles comme, des marabouts, de lourds piliers de chênes et d'ormes, soutenaient le toit de ce temple magnifique sur leurs cent mille bras, et de leurs pattes osseuses déchiraient le sol

pour s'abreuver de ses larmes limpides.

Et les larmes du sol, repleurées par les feuilles, retournaient au sol et tombaient en cadence comme sur les verres d'un harmonica. Elles rencontraient parfois une longue pyramide de lumière, qui, délayée en arc-en-ciel par leur rosée, aspirait des myriades de cousins, de moucherons et de demoiselles, pour les faire voltiger dans son orbe et jouer avec cette poussière de rubis.

L'un de ces petits mondes, ramassé tout entier par une large feuille de tournesol, vacilla doucement dans l'air, remonta un peu, puis descendit rapidement et vint se poser sur la cime d'une de ces immenses fourmilières qui bouleversent les forêts de la Pologne ; on eût dit l'arche, s'arrêtant sur l'Ararat, ou un ballon européen naufragé dans une île inconnue. Les indigènes ligués en noirs bataillons contre ces conquérants étrangers, ouvrirent de suite la tranchée autour de l'arche, puis la soulevant d'un commun effort, la firent glisser sur la pente du cône, d'où les tribus des étages inférieurs la précipitèrent dans un ruisseau clair et profond qui coulait aux pieds de Boleslas.

Le sergent, placé a quelques pas, sous le courant, vit, avec un orgueil enfantin, cette colonie exilée voguer vers lui à pleine voile ; il l'appela de son sourire-, l'encouragea de ses gestes ; il se fâcha contre les curieux

narcisses qui l'arrêtaient en penchant la tête, cria gare au paresseux nénuphar, qui, les pattes écartées et la tête au soleil, encombra le passage ; il agita l'eau avec son pied pour rompre les digues du fleuve, et ouvrit une issue bouillonnante à ses protégés.

Puis il leva la tête pour voir s'il y avait un autre dieu que lui dans ce royaume de fleurs, de rosée, d'insectes et de parfums ; il se trouva seul... seul avec de gros frênes obèses, renversés en arrière et tout enlacés de houblon et de convolvulus, comme des silènes couronnés et assoupis dans l'ivresse. Le long du ruisseau, cinq énormes saules éventrés, abritaient dans leur creux des petites forêts de rejetons, et chauffant paisiblement leurs crânes pelés et noueux, regardaient faire le jeune homme d'un air paternel. Tout respirait pour lui la bienveillance et le respect ; tout ce qu'il y avait d'animé dans la clairière s'était donné rendez-vous à ses pieds. Là, un de ces larges champignons du nord, dont les enfants se font des parasols, servait de tente parlementaire à la diète générale des nombreuses peuplades de la vallée ; c'était précisément à la saillie du coude du ruisseau, à mi-distance de la grande fourmilière, des cinq saules et du fourré, dans une situation géographique, stratégique et commerciale d'une égale importance pour toutes les races. La proximité des hautes herbes aromatiques

y attirait jusqu'aux abeilles, aristocratie de la vallée, habitant une autre clairière toute proche de celle-ci. Les fourmis, les cousins, les bêtes-à-bon-dieu, les papillons gris, les mouches plèbe active, jalouse et remuante, autre part en guerre et contestations perpétuelles, respectaient religieusement la neutralité du gros champignon et s'y traitaient avec la courtoisie imposée aux mythologies anciennes et nouvelles par messire Marchocki, dans son temple cosmopolite. De là, s'élevait un bourdonnement incessant, un mélange d'accents de toute espèce, un charivari infini de frôlements, de sifflements et de bavardage ; on eût dit un hymne à une providence commune, dans les langues réunies de l'univers.

La nature, nourrie longtemps sous sa bonne fourrure de neige, avait changé de costume avec une merveilleuse rapidité. Rien ne peut donner aux Occidentaux, une idée de la brusque transition des saisons dans le midi de la Pologne en deux semaines d'avril la végétation y atteint toute sa splendeur, et toutes les espèces animées ressuscitées en un jour, puis comme Adam, mûries sans enfance, répandent les richesses de leur vie avec une folle énergie, s'étourdissant de suite dans l'ivresse de leur naissance. On entend les bourgeons claquer en se fendant pour livrer passage à la feuille impatiente ; la fleur

précoce et éphémère, comme une indienne du tropique, brille, embaume et meurt dans un tour de soleil ; la verdure passe de la nuance jaune au sombre s'épaissit et s'élançe sous le pinceau d'un badigeonneur invisible ; en sept jours la terre secoue son linceul et se fait paradis comme dans la première semaine de la création.

Boleslas vit aborder la feuille de tournesol sous son pied, dans le bassin protégé par l'ombre du champignon. La confédération courut tout entière à la rencontre du navire ; mais les impitoyables fourmis, les curieux narcisses, les paresseux nénuphars, les bouillons du fleuve, en avaient chassé la garnison ; il ne restait sur sa proue qu'une demoiselle estropiée et presque coupée en deux par un fil de soie ; les moucherons et les cousins l'entourèrent avec des cris d'étonnement et de douleur ; les fourmis, plus résolues, se précipitèrent sur la feuille qui faisait eau de toute part ; elles s'attelèrent bravement au fil et aux ailes mouillées du pauvre géant et le traînèrent sur le rivage, à l'admiration unanime de tous les confédérés qui s'abattirent par nuées sur sa robe d'azur pour en pomper les sucs et en enlever les perles ; les insectes à trompe firent entendre un long fanfare de victoire et le fourré tressaillit de joie jusque dans ses plus intimes profondeurs.

Un seul témoin ne partageait pas cette

fête, c'était Boleslas ; ce méchant brin de soie rivé au corsage de l'insecte avait détruit tout son rêve ; il l'avait ramené sur la terre réelle dans ces limbes de l'industrie servile où on travaille pour souffrir et où l'on souffre pour travailler ; il se rappela en un instant qu'il y avait des hommes pour lier de pauvres bêtes qu'il était lui-même un de ces hommes, qu'il fuyait et cherchait ses pareils pour briser et forger des fers, pour écraser et reconstruire des trônes pour courir après un fantôme appelé Liberté, surnommé fanatisme désiré et maudit de tous.

Déjà tourmenté et maussade, il chercha à se soulager en se détachant, par une puissante volonté, de ces navrantes réflexions ; il se remit à contempler sa jolie clairière son frais ruisseau, sa majestueuse forêt ; mais les bouleaux ne lui rendirent plus son salut, ni le ciel son sourire ; les gros saules le regardèrent de travers, et l'onde toute troublée, tourna son reflet en caricature diabolique ; les frênes débarrassés de leurs guirlandes de silènes se faisaient satyres et lui lançaient des mottes de mousse boueuse à la face ; le front du soleil se cachait sous un crêpe ; un spectre invisible jeta sa grande ombre sur les émeraudes de la prairie et glissa à travers en couchant l'herbe sur son passage ; le champignon, déraciné par la bourrasque découvrit un large crapaud jaune et roux qui fixa ses gros yeux de verre sur

Boleslas.

Le jeune homme bondit d'horreur et poussa un rugissement auquel répondirent des ricanements sinistres.

Il ne vit plus que spectres, crapauds ailés, monstres de toute forme et de toute couleur ; le lierre, décousu des arbres, sifflait en avançant ses feuilles plates et pointues comme des têtes de vipère ; le vent ronflait dans les troncs : entr'ouverts, comme dans des orgues crevés ; les ombres s'épaississaient de plus en plus, et les oiseaux soucieux tenaient conseil dans les airs pour convenir d'une retraite.

Boleslas courait çà et là, inquiet, alarmé, cherchant un passage à travers les brous saillies et les lianes ; à chaque pas des ronces épineuses l'enlaçaient dans leurs griffes, et les mûres sauvages se cramponnaient à ses jambes, en bavant du sang et de l'écume. Déjà quelques gouttes de pluie tombaient avec bruit sur les feuilles lisses et dures des chênes ; le murmure radieux des insectes faiblissait à chaque instant, et le vent retenant parfois son haleine, comme le trompette qui va sonner la charge, cédait la parole à des coassements mélancoliques et aux cris des fauvettes se disputant l'abri des plus larges feuilles. Puis il se fit un grand silence ; les lierres, les feuilles, les mousses abandonnés à leur poids, se, collèrent contre

les arbres, comme les voiles d'un vaisseau surpris par le calme ; pas une mouche ne remuait, pas un jonc ne vibrerait.

Boleslas regretta son donjon, il aurait alors accepté toutes les propositions de Bozniecki, renié la Pologne et vendu les deux Circassiennes et son trésor pour une parole humaine ; il poussa un long appel de détresse semblable au vagissement du chacal par le clair de la lune ou aux cris d'un enfant qu'on étouffe ; mais rien, rien ne répondit ; rien que l'écho, puis un éclair qui fouettant le zénith de sa queue flamboyante vint s'abîmer sous les herbes, à quelques pas de Boleslas. Le sergent, alors sous un grand orme, se rappelant que les têtes altières provoquent la foudre, traversa la prairie et courut se blottir dans un de ces troncs bas et ouverts, qui, semblables aux hommes simples, protègent sans humilier. De là, il faisait face à la grande forêt ; il porta ses yeux hagards tout au haut de l'escalier. Le petit nuage barbu était pourpre de fureur ; il s'enflait, se balançait, tournoyait se délayait en mare sombre, toute rayée de jaune et de bleu, comme le cou d'un pendu ; puis couvrant d'un pan de son manteau, les plus hauts gradins et écartant ses ailes d'épervier, il allongea la tête vers la clairière, et rasa les cimes des pins et des peupliers, descendant toujours descendant sans cesse. Un second éclair, suivi d'un fracas épouvantable le hacha en dix grosses

pelotes, qui, s'écartant, comme les éclats d'une bombe, ouvrirent les cataractes du firmament ; de larges crevasses livrèrent passage à des fuseaux de lumière rouge qui éclairèrent l'immense escalier du haut en bas ; les gradins bouleversés en une seule masse, roulaient comme des bouillons de lave ; leurs aigrettes leurs panaches, leurs couronnes, leurs festons emportés dans les serres des nuages pleuvaient avec les torrents.

Devant Boleslas s'éveilla tout-à-coup une trombe couvée longtemps dans le silence de la clairière ; d'un bond elle se rua sur la pente de la forêt, et montant de touffe en touffe, piétinant sur ces dômes comme une phalange de Goths sur une tortue de boucliers, elle fendit la nue et se prit corps à corps avec les éclairs sur le der nier échelon de la montagne. Il y eut là pendant dix minutes un combat épouvantable entre le ciel et la terre, entre les fleuves fatigués d'attendre dans l'Éther, et les vents relancés par le sol en piles voltaïques et en colonnes de poussière. La forêt écrasée sous ce double choc comme un champ de blé sous les pieds de deux armées tombait par énormes flocons ; elle ondoyait tout entière comme un seul plumet rugissant des blasphèmes hideux, des juréments de damnés. Pendant ce temps là la pluie s'arrêta presque, et toute la furie des éléments reflua vers les régions

supérieures de la montagne, laissa la clairière dans un calme horrible ; on eût dit un asile sous un échafaud, une bouche béante sous l'épée de Damoclès. À peine si par ricochet arrivait de minute en minute quelque bourrasque égarée, quelque goutte perdue. Déjà les joncs et les fleurs se relevaient, en secouant leurs chevelures humides et en se disant bonjour ; les insectes commençaient à bruire sous l'herbe foulée, quelques pinsons enhardis par le silence s'élançaient de leurs retraites pour fêter le retour du soleil, lorsqu'un tourbillon accompagné de craquements saccadés colla la moitié de la forêt contre la montagne, et vint se rouler jusqu'au fond du bassin, poursuivi par des torrents d'eau et des flèches de feu. Les nuages avaient vaincu.

L'onde chassée en biais, bondissait en écume crémée contre le sol et les troncs. L'ouragan, tournant sur lui-même redressait ce qu'il avait couché ; puis comme la faucille ou la trompe de l'éléphant, ramassant herbes et branches dans une seule gerbe, les faisait voltiger dans les airs. Les vieux chênes s'arrachaient leurs barbes mousseuses et les lançaient à la face du ciel. Les bouleaux et les saules se fouettaient avec leurs longues chevelures ; les pins écorchés vifs, tendaient leurs bras pour ressaisir les bandes de leur écorce qui, emportée par les cataractes comme des barques de sauvages, fauchait

les branches voisines, puis pleuvait en grêle humide.

La montagne sillonnée de trois torrents vomissait ses entrailles et laissait entrevoir le granit palpitant sous ses chairs dépouillées. Des cadavres d'ormes couchés en travers rejetaient les cataractes par-dessus, jusqu'à ce que soulevés eux-mêmes par d'autres débris, ils s'abîmassent avec en labourant un large ravin pour les poursuivants. Ce déluge balayé dans tous les sens par les vents indécis, forma d'abord comme une grande mer de brouillard ; mais quand il se fut condensé sous le poids des nuages qui, remplaçant leurs lignes de bataille par de fraîches réserves se pressaient et descendaient sans cesse, la clairière s'inonda tout-à-coup. Les herbes et les joncs avaient beau se dresser sur la pointe des pieds, battre l'onde de leurs ailes et hausser la tête ; l'écume les couvrait déjà en les baisant au front ; les fourmis montées à la cime des plus hauts roseaux criaient pitié ; les chenilles roulées dans des feuilles gommées résistaient encore mais enfin une rafale vint envelopper les vagues dans son souffle de simoun, et jusqu'au dernier roseau, jusqu'à la dernière arche sombrèrent... Le lac tout entier couvert d'une nappe de mousse montait avec une vitesse effrayante.

Boleslas, chassé de son tronc, se sentait suffoqué ; l'air lui manquait. À force de bras,

et s'accrochant de branche en branche, il gagna enfin une petite éminence couronnée de troncs courts, trapus et chauves, qui, ne donnant prise ni au vent ni à l'électricité, reposaient comme de vieux dogues dans une arène de coqs. Boleslas maudit son sac de ducats qui gênait ses mouvements ; il avait été trois fois sur le point de le jeter à l'eau ; en s'armant de ce talisman prétendu tout puissant, il ne s'était guère douté du genre de gardien qu'il aurait à corrompre ; il n'avait pas prévu qu'il y a des dangers, que tout l'or du Potose ne saurait conjurer.

Le malheureux pleurait à chaudes larmes, sa stupeur avait fait place à des regrets d'enfant. Il se sentait soif, faim et sommeil ; ses jambes écorchées par les ronces comme les pins par l'ouragan, saignaient et bleuisaient ; l'eau ruisselait de ses habits et de sa chevelure qui exhalaient une odeur électrique et sulfureuse ; il fumait tout entier comme un linge échaudé comme un cadavre frappé de la foudre.

Cependant le sifflement de la pluie diminuait ; l'horizon perdait sa teinte cendrée et commençait à s'élargir ; les gerbes d'eau raréfiées et hachées en gouttes, découvraient une à une toutes les ruines de ce monde bouleversé. Boleslas impatient de sortir de ce tombeau qui, le matin lui avait semblé un Éden n'attendit pas l'écoulement des eaux pour quitter sa retraite. Il voulut s'orienter sur

la clairière, mais elle était méconnaissable ; il en traversa la partie abordable sans s'en douter. Quelques troncs déracinés lui présentèrent leurs têtes de Méduse ; d'autres ballottés dans des suaires d'écume l'embrassaient de leurs rameaux nus. Les petits arbres attelés aux plus gros comme une fourmilière à un brin de paille, les tiraillaient dans tous les sens puis sombraient sous leur choc. Le sergent, sautant de bloc en bloc, cherchait des yeux la région de la montagne qu'il avait eue devant lui, et quoiqu'il se trouvât alors précisément en face, il croyait l'avoir tournée par l'un des flancs. Toute la pente ressembla à un bastion battu en brèche, et échancré par la mine. D'énormes pierres tombées à plat sur les saillies du rocher figuraient des autels de Swantowid sur lesquels se dressait le dieu lui-même avec sa carrure gigantesque et ses monstrueuses balafres ; puis tout au tour s'entassaient les pins et les ormes, superposés par couches horizontales comme les fagots d'un immense bûcher.

Boleslas longea au hasard le pied des hauteurs et déboucha dans une prairie couverte de ruches renversées ; l'orage reflué vers sa droite lui cachait une large trouée par où il espérait sortir de la forêt et gagner quelque'endroit habité. Comme il hésitait à poursuivre son chemin, de longs râles plaintifs, puis de lointaines clameurs,

retentirent dans la direction même des éclairs ; il entendit, tout à côté de lui, un craquement de branches se retourna, et vit un enfant, trempé jusqu'aux os, sortir d'une touffe d'aubépine, avec une aiguille, garnie d'insectes, à la main ; le polisson, rouge comme une fraise, se mit à chanter gaiement en comptant ses pièces de gibier ; puis apercevant Boleslas défait, transi, avec un lambeau de rideaux sur la tête, il poussa de grands éclats de rire en gambadant tout autour.

Le sergent reconnut de suite le petit page de messire Marchocki ; il lui demanda, tout confus ce qu'il faisait dans cette prairie, par cet épouvantable orage.

— Moi ?... je fais la chasse aux papillons et aux reines-bleues, répondit l'enfant en s'agenouillant dans l'eau et en tirant un chapelet de pauvres demoiselles, attachées ensemble par un long fil de soie ; ceci, voyez-vous, c'est mon dzérid, dit-il, en brandissant sa broche, et cela c'est mon arcan ; jamais sultan n'a fait meilleure chasse.

— Où étais-tu pendant l'averse ?...

— Ici dans la prairie. L'orage, voyez-vous, c'est la moisson du chasseur ; moi, quand je vois le soleil roussir comme une galette au four, et le bon Dieu bougonner dans les nuages, vite je prends mon dzérid et mon arcan et je me place aux aguets, ici, quand le

vent vient de plusieurs bords à la fois, tout là-haut, quand les girouettes tournent le bec du même côté ; alors, j'attends en me disant : Attention, attention, Stas... voilà que cela vient ; le ciel gronde, les nuages pleurent, les arbres s'éventent, les oiseaux se querellent.

— Puis voilà tout-à-coup, clic-clac...brrr... le diable qui fouette sa femme et puis l'ondée, et puis le tonnerre... et puis les bouffées de vent Oh ! que j'aime ça ! le vent avec une grosse pluie, qui claque contre les arbres comme des lanières de cuir sur un tambour ; je souffle contre le vent, je bois la pluie, je me roule dans l'herbe comme une anguille, je dis des bêtises au bon Dieu ; puis voilà tout-à-coup l'instant que j'adore le plus : c'est quand les branches emportées par la bourrasque, viennent racler la prairie, puis qu'il se fait un silence momentané. Alors les papillons et les bêtes à doubles ailes, qui s'étaient cachés sous la mousse et les épis, croyant que tout est fini, s'envolent par grandes troupes ; mais tout-à-coup les nuages descendus en noirs chiffons, se déchirent et les mitraillent, puis le vent me les jette à la figure dans des volées d'eau ; j'embroche, j'embroche, je ramasse, je ramasse, c'est une fête, c'est un carnage... Oh ! quel bonheur !...

— Tu n'étais donc pas ici ce matin ?...

— J'y étais au contraire— Mais je commençais à m'ennuyer... Je n'aime pas les

fleurs qui se pavent sur leurs maigres tiges... ni les oiseaux qui piaillent sous les feuilles tranquilles... ni cette eau qui endort avec son murmure monotone... ni ce soleil qui vous regarde avec son grand œil bête... C'est triste... ça me rappelle les idylles que ma cousine me fait apprendre par cœur... avec cela que les papillons font les fiers et que les demoiselles vous fuient en se moquant de vous... Pendant toute la matinée je n'ai attrapé qu'une méchante reine-bleue qui encore s'est envolée avec le fil... aussi m'en suis-je bien vengé. Et le mauvais petit sujet secoua son chapelet et sa broche de l'air d'un conquérant.

— Tu n'as donc peur ni des grands chênes qui roulent, ni des torrents qui mugissent, ni de l'éclair qui incendie ?... Tu ne sais donc pas que c'est le bon Dieu qui manifeste ainsi sa colère...

— Ha ! ha ! ha ! le bon Dieu !... je m'en moque pas mal ; messire Marchocki a dit que le bon Dieu est couché, et que les hommes n'en ont plus peur depuis qu'il a fait pipi dans sa culotte... Tout cela c'est la nature, c'est l'électricité, c'est l'air qui se purge comme un homme après qu'il a trop mangé ; il n'y a pas plus de bon Dieu clans tout cela que de vie dans cette chenille écrasée...

— Eh ! veux-tu de l'or ? lui demanda Boleslas, étonné de cette précoce immoralité,

en ouvrant sa blague bleue.

L'enfant examina les ducats, puis les jeta avec dédain, en montrant à son tour des pièces de cuir rondes.

— Tout ton argent étranger ne pèse pas la valeur d'un seul de ces sequins frappés au coin du royaume céleste ; tiens, je t'en donne deux ; sois économe, mon garçon, de cette monnaie...

Puis, par un de ces retours subits qui caractérisent l'enfance ce fœtus de démon qui ne craignait ni Dieu ni foudre, qui ne se plaisait que dans la destruction et dans les abîmes, eut peur tout-à-coup de l'étonnement de Boleslas, de ses yeux éteints et de son lambeau de rideau mouillé.

Il bondit et s'enfuit à toutes jambes en criant : Au fou ! au vampire !...

Boleslas n'eut pas le temps de réfléchir aux singularités du petit diable car l'orage retournait sur ses pas, et les clameurs qui déjà s'étaient élevées une fois vers la droite, éclatèrent de nouveau, mais plus proches plus rapides plus sonores. Une cigogne emportant une couleuvre dans ses serres, fouetta les yeux du bâtard avec la queue du reptile et s'élança vers le nuage d'où semblaient jaillir les voix ; puis un immense éclair, déchirant la brume du haut en bas en écarta les deux pans comme un rideau de

baldaquin. Boleslas aperçut alors un de ces dômes étincelants sur lesquels, dans la matinée, s'étaient abattues des troupes de grues et de cigognes. Il remarqua sur ces tours des herses garnies de grandes corbeilles et habitées par des oiseaux dont la distance effaçait les formes. Il tressaillit de joie comme l'esquif qui retrouve le fanal, et malgré l'averse qui reprenait de plus belle, il s'élança en avant en se dirigeant sur la lueur des coupoles hérissées d'éclairs.

Les cris approchaient toujours.

En dépassant un bouquet de noisetier il aperçut une forêt d'aigrettes flottant sur une profonde colonne d'escadrons. Un grand drapeau blanc et rouge semblait les envelopper dans tous ses plis ; les éclairs les entouraient d'une radieuse auréole, et la foudre attirée par les pointes de leurs lances, les liait au ciel par des cordes de feu. Les voix d'abord confuses se cadençaient, s'harmonisaient en un hymne solennel à mesure que le drapeau approchait, et la grande clameur des nuages, répétant le refrain, en portait quelques notes jusqu'au trône de Dieu.

Boleslas s'arrêta, saisi de respect et d'effroi. Le grand aigle blanc qui planait sur le drapeau, le toisa avec dédain, et lui demanda ce qu'il faisait là tandis que sa patrie mourait pour la sainte Liberté ; puis s'élevant, il

dévoila douze escadrons qui, les fers inclinés et la tête découverte, achevaient leur chant sacré. *O Pologne chérie, tu as encore des vengeurs !*

À l'instant même le sergent entendit de sauvages hourras derrière les coupoles, puis d'autres voix derrière lui ; il s'élança pour se réfugier parmi les escadrons Polonais, mais ceux-ci se précipitèrent avec tant de fureur vers les coupoles que Boleslas désespérant de les atteindre, n'eut qu'à se jeter dans un ravin devenu torrent où il resta plongé dans l'eau jusqu'aux aisselles ; puis il regarda tour-à-tour devant et derrière lui.

Les escadrons Polonais coupaient déjà les dômes dorés en travers et fondaient la lance en arrêt sur une tourbe confuse de cavaliers qui, rompus au premier choc s'engouffraient par noirs tourbillons entre deux grands carrés d'infanterie immobiles et hérissés de baïonnettes.

Les Polonais emportés sur les traces des fuyards n'étaient plus qu'à demi-portée des carrés ; ceux-ci firent feu, mais la flamme étouffée dans les tubes, se roula en trombes de fumée et siffla sans éclat ; quelques balles égarées sonnèrent contre les chapska polonais et tombèrent mortes sur les pommeaux des selles.

— Lâchez les brides, et hurra sus, s'écria le colonel qui galopait devant la colonne...

Hourra sus ! répétèrent les escadrons en filant comme une avalanche sur les carrés et en les faisant plier d'avance sous le souffle de leurs cauales ; puis il y eut un instant de lutte horrible que les éclairs et l'averse enveloppèrent dans leurs plis. Boleslas n'entendit qu'un mélange affreux de blasphèmes et de cliquetis interrompu par les grince mens de la foudre et le cri d'une grande girouette qui dansait joyeusement sur la plus haute des coupoles.

Mais tandis qu'il contemplait cette charge, le bruit augmentait derrière lui ; en tournant la tête, il vit les montagnes du sud couvertes de bataillons, qu'à leur nuance sombre et surtout à leur nombre il était facile de reconnaître pour Moscovites. Il grimpa sur la rive du torrent et aperçut cinq cavaliers déjà tout proches de lui et que la rive opposée lui avait dérobés. Ils le mirent en joue en lui criant de s'arrêter.

Boleslas reconnut messire Wopata, suivi de quatre cosaques attachés au service particulier de Marchocki. En apercevant le sergent, le majordome s'arrêta tout honteux, feignant de s'affermir sur sa selle et d'examiner ses pistolets ; mais les quatre cosaques, qu'aucun scrupule ne contenait, voyant que Boleslas fuyait malgré leur menace. Menace qu'ils hésitaient d'ailleurs à exécuter, atteignirent en trois bonds le bord du ravin et enfoncèrent les éperons dans les

flancs de leurs chevaux pour leur faire franchir l'obstacle. Deux des cavaliers montés sur des étalons sauvages, ne pouvant s'en faire obéir, furent obligés de mettre pied à terre ; cet incident gêna le mouvement des deux autres et arrêta toute l'escouade. Boleslas gagna du terrain ; après quelques hésitations, les deux piétons remirent les brides de leurs chevaux à leurs compagnons et se précipitèrent à travers le torrent, le sabre dans les dents et un pistolet dans chaque main.

Ayant ainsi atteint l'autre rive ils s'élançèrent sur les traces du fugitif qui, épuisé de lassitude, commençait à ralentir sa course. Le malheureux se ressouvint tout-à-coup de son sac de ducats ; il en dénoua les cordons et en laissa couler quelques pièces, puis une poignée, puis une longue traînée, espérant distraire l'ardeur des poursuivants. L'un d'eux se baissa en effet pour en ramasser une pièce ; mais voyant que ce n'était qu'un morceau de métal rond, il la jeta avec dédain et reprit sa course ; l'autre qui n'avait pas eu même cette curiosité, n'était plus qu'à dix pas du sergent. Boleslas laissa tomber un des sequins en cuir qu'il avait reçus de Stas, et ne tarda pas à perdre le bruit de pas qui l'avait poursuivi.

Il se hasarda à tourner la tête et il vit ses deux adversaires loin de lui, enlacés corps à corps, se disputant le rondin de cuir avec

fureur ; il s'arrêta un instant plein d'étonnement ; il entendit deux coups de feu, et l'un des cosaques roula par terre. Aussitôt les deux autres cavaliers lâchèrent les brides des étalons, franchirent le torrent et accoururent châtier le meurtrier et relever le cadavre. Messire Wopata lui-même, piqua les flancs de sa haquenée et rejoignit ses hommes qui, occupés de toute autre chose que du sergent, lui avaient laissé gagner une avance d'une demi-verste.

À la vue de l'or semé dans l'eau de la prairie, le majordome tressaillit de surprise et de joie ; il glissa à bas de son cheval, et pendant que les deux cavaliers rossaient le piéton à coups de plat de sabre, moins pour le punir de son meurtre que pour lui faire rendre le sequin qu'il tenait dans ses dents, messire Wopata se mit avidement à la pêche du précieux métal. Comme il en ramassait une dernière poignée le poitrail écumant d'un coursier bessarabien le heurta, et une cravache siffla à ses oreilles.

— À bas cette fausse monnaie ! ou je te la fais fondre dans la gorge, lui cria une voix brève et bien connue.

Le majordome vida vite ses poches et tomba à genoux en inclinant jusqu'à terre son front qui ruisselait de sueur froide, et se ridait comme sous le couteau d'une guillotine.

— Où est le bâtard ? sang de chien,

continua le souverain de Minkowce (c'était lui) en faisant piétiner son cheval sous l'étreinte convulsive de ses talons ; répondras-tu, charogne de Cham !... Holà, cosaques ! une douche à ce putois, desserrez-lui les dents.

Les trois cosaques accoururent et levèrent leurs sabres sur le majordome.

— Grâce ! grâce monseigneur ! hurla le ventru, je vais tout dire ; c'est la faute de ces dogues qui, au lieu de poursuivre leur proie, se sont arrêtés pour se disputer l'argent que le bâtard leur a jeté...

— De l'argent, de la fausse monnaie... tas d'Allemands, s'écria le vieillard en ha chant les faces immobiles des cosaques avec sa cravache... Au gibet, race réprouvée... au gibet !... Stas, en croupe derrière le vieil lard, riait aux éclats.

— Majesté, dit le piéton... le majordome en a menti... Ce n'est pas de la fausse monnaie que nous nous disputons, mais bien un bon et neuf sequin de cuir, frappé à votre coin avec un diable et une girouette dessus.

Le sifflement de la cravache cessa, la figure du vieillard rayonna comme un réverbère sa large bouche se déchira jusqu'aux oreilles ; il devint radieux...

— Pourquoi ne me disiez-vous pas cela, mes enfants, s'écria t-il avec un bonheur

indicible... Et où est-il ce bon sequin ?

— Je l'ai avalé, Majesté, pour ne pas le rendre à ces Turcs.

— Le coquin a tué son camarade pour l'avoir, s'écrièrent en même temps les deux cavaliers... Tenez, Majesté, le cadavre flotte là-bas dans une mare écarlate.

— Mes sequins valent bien, pardieu ! qu'on les conquière à la pointe du sabre !... Bravissimo ! Tu es un franc cosaque, mon garçon... Et le vieillard, joyeux du prix qu'il voyait attaché à la monnaie de sa fabrique, en puisa une poignée dans la poche de sa housse et la jeta au piéton, qui la ramassa avec avidité sous les regards envieux de ses camarades.

— Maintenant, mes enfants trois fois au, tant à celui qui, le premier, mettra la main sur le sergent ; l'oiseau ne peut être bien loin ; hurra, ventre à terre ! Et pour donner l'exemple le vieillard lança son bessarabien comme une fusée à travers haies, ravins et broussailles ; le coursier tantôt étendu dans l'herbe, à plat ventre ; tantôt volant à cinq pieds au-dessus du sol, dévorait l'espace en fouettant l'air de sa large crinière et en lançant des nuages de vapeur par les naseaux. « Hurra sus Amir !... C'est le dernier fil de ma gloire qui se détache, mon dernier glaive qui me manque, murmurait le vieillard en retournant les roues de ses

éperons dans les flancs saignants du fier animal. « Hourra sus ou brise nous contre quelque chêne...

— Hourra sus ! chantait Stas debout, sur le dos de la selle. Hourra Amir ! chantait-il, la chevelure au vent, les joues pourpres, la bouche ouverte comme pour aspirer d'un trait l'air de toute la prairie.

Les deux cosaques suivaient le vieillard au grand galop, mais un énorme espace les séparait déjà de cette comète ; le majordome laissa s'éloigner jusqu'au piéton regarda prudemment tout autour, ramassa de nouveau son argent, remonta en selle et partit au petit trot, faisant semblant de rajuster ses étriers et d'essayer ses pistolets.

## VIII

L'orage était passé ; la cavalerie Podolienne, victorieuse de la brigade russe, ralliait lentement ses rangs rompus par la charge et comptait ses pertes ; elle avait beaucoup de chevaux tués, beaucoup d'hommes blessés, mais peu de morts ; les Russes enracinés au sol avaient été cloués au sol ; tous dans leurs rangs, chacun à sa place, alignés morts, comme ils s'étaient alignés vivants ; tous là, jusqu'au dernier, couchés dans deux grands carrés, comme un parc de bergerie renversé par l'ouragan ; tous, excepté un vieux tambour, sourd et aveuglé par une éclaboussure de cervelle, qui, debout sur un monceau de schakos, comme une dérision sur un cimetière, exécutait tranquillement le roulement des feux par section.

À la vue d'un homme qui fuyait devant trois cavaliers, un groupe d'officiers podoliens s'avança au trot jusqu'à une grille de bois peint et doré, qui séparait la prairie des dépendances du château aux coupoles. Boleslas y arriva en même temps qu'eux et tomba presque inanimé aux pieds du mur qui servait de base à cette sorte de palissade ;

un cri d'étonnement retentit parmi les Podoliens ; ils avaient tous reconnu ce bâtard impérial que l'émissaire prétendu du gouvernement Varsovien avait autrefois voulu leur imposer pour chef. Leurs brouilleries avec messire Marchocki et le souvenir de leur mystification avaient tout à fait changé leurs dispositions à l'égard de l'inconnu ; tous le contemplèrent avec une surprise mêlée de défiance, et les lois de la charité les engagèrent seules à lui porter secours. On ouvrit la grille, on lui fit avaler une bouteille de vin, et on l'épongea avec un chabraque.

On n'eut pas le temps d'achever cette dernière opération, que la crinière noire du bessarabien siffla dans l'air, et que ses deux jambes de devant se plantèrent raides dans la terre à six pouces de la grille, comme deux flèches lancées par la même corde.

— Salut ! messeigneurs dit le cavalier en faisant claquer sa cravache contre les palissades quel heureux hasard vous livre à mon hospitalité ?... Depuis trois mois je n'ai eu l'honneur d'une si noble compagnie... Quel gibier vous attire donc par ici... au mois d'avril ?... C'est ruiner la plaine ; mes amis...

— Notre gibier est là-bas, derrière cette grande rotonde allez un peu vous promener par là, messire répondit sur le même ton Alexandre S\*\*\*, qui se trouvait là, le bras en écharpe et la moitié de la figure roussie par la

poudre.

— Oh ! mauvaise battue, mon Nemrod ; vous vous êtes perdu dans le taillis, à la poursuite d'un vieil ours, tandis que les tigres et les sangliers vous cernent au levant et au cou chant ; voyez-vous là-bas ces montagnes dépouillées de leur forêt, par l'orage de ce matin ? le Czar, d'un souffle y a fait pousser une forêt de baïonnettes et de bronze ; voyez vous comme elle ondoie et s'étend par ici : Gare, mes amis !

— Satan prétend que vous l'avez ensemencée, cette forêt. Satan est sans doute un mauvais plaisant. Il prétend aussi que vous êtes chauve-souris, comme lui ; votre ami Rozniecki vous prête ses quatre griffes et le vent ses ailes, vous êtes tout et rien, partout et nulle part, volatile et quadrupède, aigle et crapaud ; c'est toujours Satan qui parle. Pour le moment, que peut la Podolie confédérée pour le royaume céleste ? Parlez, messire, on vous écoute.

Une rumeur de sarcasmes et de persiflage s'éleva derrière la grille, en approbation de cette apostrophe qui résumait l'opinion qu'avaient enfin conçue les patriotes, à l'égard du souverain de Minkowce. Quelqu'adroite qu'ait pu être la neutralité de cet orgueilleux égoïste dont l'ambition consistait à reconstruire l'univers sans l'aide d'aucun parti, quelque succès qu'ait eu

jusqu'alors sa tactique, quelque terrifiant que fût son empire occulte, l'époque l'avait vaincu ; soixante ans de paradoxes s'effaçaient devant quatre mois d'enthousiasme ; les confédérations, la guerre de Kościuszko les Légions le grand duché de Varsovie, la restauration, quinze ans de tyrannies moscovites, tout avait glissé sur sa carapace, sans y laisser une tache, sans en avoir arraché un aveu, sans l'avoir ébranlé sur le rocher solitaire d'où il les dominait tous. Cette superbe indépendance qu'aucun parti ne pardonne ; ce recueillement dédaigneux que l'insolent vieillard avait affiché comme une pasquinade éternelle sur les ruines du monde ; qui l'eût osé ?... Tout ce qui aurait tué l'honneur d'un autre avait fait le sien ; aussi en avait-il conçu pour l'humanité ce grand mépris protecteur qui ne consulte plus la volonté de ses protégés, s'inquiétant aussi peu de leur haine que de leur gratitude. Ceci le perdit, car étant enfin tombé sur une phase intelligente dans son énergie, terrible dans sa religion née d'elle-même et ne devant rien même à Dieu il ne trouva plus à lui appliquer son génie exclusif et lui devint inutile, seule chose que redoutât son amour-propre.

Sa visite à la grille était le dernier bond de son courage. Le bâtard aurait encore pu sauver ses rêves, lui bâtir un empire, humilier les félons qui avaient osé éclater et grandir

sans l'approbation du vieillard ; il réclama le bâtard.

— Messieurs, dit-il, en couvrant les murmures et les sarcasmes d'un de ces sourires qui, comme les plis du boa, serrent et glacent le cœur d'une seule étreinte ; messieurs nous causerons de ces choses-là tout à notre aise dans dix mois d'ici, quand la fumée de la poudre ne vous troublera plus le cerveau ; la victoire est un mauvais juge. Maintenant je viens vous redemander ce jeune homme... J'en atteste ma foi de gentilhomme que c'est pour son bien.

Des rires d'incrédulité, aussitôt comprimés par la fascination galvanique du vieillard, bruient comme un lionceau sous l'herbe. Le groupe s'épaississait derrière la grille et chaque nouveau-venu s'arrêtait devant le regard interrogateur du cavalier, sans trop savoir que dire. Boleslas, qu'un vague pressentiment faisait palpiter sous sa serre, avançait et reculait en détournant la tête, et en se mangeant les ongles.

R\*\*\*, que les jouissances de la pipe avaient jusqu'alors entièrement absorbé, aspira une dernière bouffée, souffla dans le tuyau, branla la tête, et rompit l'hésitation générale par un large et bruyant soupir.

— Or ça, que demandes-tu, Olivier ?...

— Ce jeune gars ?... dit le vieillard, en

souriant toujours.

— Dam, demande-lui s'il veut te suivre nous ne retenons ici personne ; chacun est libre depuis que nous avons proclamé l'émancipation des paysans.

— Au fait, s'écrièrent plusieurs voix, si ce jeune homme est votre fils ou votre cousin, il n'a qu'à parler... tout le monde est libre...

Boleslas balançait ; l'accueil froid des Podoliens l'avait déconcerté ; il soupçonnait d'ailleurs messire Marchocki de quelque sinistre projet, et l'épouvante dont le remplissait la mystérieuse renommée du vieillard avait déjà ébranlé toutes ses nobles résolutions, et soumettait ses souvenirs ses affections, son jugement même au despotisme d'un inexplicable malaise.

Pendant cette crise qui tenait en suspens la curiosité du cercle sans cesse épaissi au tour du malheureux sergent, arrivèrent deux des cosaques de la suite de messire Marchocki puis le majordome trottant prudemment à l'arrière-garde. Stas, que tout ceci intéressait fort peu s'amusait à natter la queue du bessarabien ; puis il se retourna en plongeant ses deux mains dans les arçons, étendu sur la longue croupe du coursier comme sur un canapé. Après trois minutes de silence le vieillard fronça légèrement les sourcils.

— Eh bien ! monseigneur, vous décidez

vous ?

Boleslas, piqué par cette railleuse épithète, releva la tête avec fierté et recula.

— Une dernière épreuve, mon enfant... Lisez et répondez. En même temps messire Marchocki tira une lettre de sa poche et la tendit au jeune homme à travers la grille, avec un geste de confiance et de triomphe.

— Un profond silence se fit tout autour, et le cercle s'élargit par un noble instinct de discrétion et d'équité.

Les mains de Boleslas déployèrent le papier en tremblant, et son âme lut sans que ses lèvres remuassent ; une pâleur de chaux blanchit sa figure, et sa respiration s'arrêta comme si elle eût craint de souffler les lettres sur la feuille fragile.

« Nieswicz, ce 3 mai

» Quartier-général des Réserves.

» Mon cher Olivier, nous attendons ici notre ami Orlow ; si notre bâtard tarde encore quinze jours, le comte sera notre dernière ressource. L'horizon s'est rembruni au point que les aides-de-camp de Son Altesse ne me saluent plus. J'ai pris la résolution de ne sortir de chez moi que pour frapper un grand coup ; nous sommes trop compromis pour reculer. Dans la plus extrême hypothèse le Czarewicz et sa femme étant les seuls, au moins les

seuls dangereux dépositaires de nos projets, nous ne pourrions en brouiller les fils et en dépister l'examen qu'en nous débarrassant de ces deux importuns confidents. La duchesse surtout m'empêche de dormir tranquille ; cette femme sait trop pour me craindre, et me hait trop pour m'épargner. Elle est heureusement détestée et suspecte à Saint-Pétersbourg, où on la considère comme une fille ramassée dans les ruisseaux de Lowicz, par le fantasque Czarewicz. Ceci ne nous donne cependant qu'une sécurité de circonstance ; vous n'ignorez pas le prix qu'attachent les Czars à des révélations de cette espèce, et on oubliera facilement ce qu'elle est, lorsqu'elle prouvera ce qu'elle a refusé d'être.

» J'ai tenté deux coups de mains qui n'ont pas réussi ; je n'ai plus d'espoir maintenant qu'en notre ami Orlow ; une de ses chiquenaudes abattra le couple ; c'est un maître tueur ; je l'attends avec impatience. Je vous avouerai néanmoins que ce moyen de salut me répugne non comme dépréciant mais comme scandaleux. La vie d'un prince est toujours à épargner ; leur mort est toujours de mauvais exemple ; en arrivant ici à temps, votre bâtard sauverait tout ; nous pourrions lever le masque et nous moquer de toutes les délations possibles ; nous pourrions surtout donner à notre ambition une tournure généreuse, but auquel les hommes d'esprit

doivent toujours viser. Nous n'avons pas plus soif de sang qu'un lion, et ne mangeons nos hommes que quand la faim nous presse. »

» Tout à vous

» A. ROZNIECKI. »

À cette lecture le jeune homme rendit la lettre au vieillard et s'élança sur les pointes de la grille sans attendre qu'on lui en ouvrît la porte. Messire Marchocki lui tendit la main avec une modeste bienveillance ; il avait mis de trop puissants ressorts en jeu pour se glorifier de sa victoire.

Les anciens témoins de cette scène, ceux surtout qui avaient lu avec attention sur la figure du sergent, ne s'étonnèrent point de sa résolution.

S\*\*\* et R\*\*\* coururent même à la grille pour lui épargner la peine d'une escalade. Ils absolvaient loyalement ce qu'ils ne pouvaient comprendre, persuadés d'ailleurs de la légitimité des motifs qui faisaient rentrer le jeune homme sous l'autorité de messire Marchocki. Mais un groupe de jeunes lanciers arrivé sur la fin, prit la conduite de Boleslas pour une véritable désertion ; il éclata en huées et en menaces ; et comme cela arrive dans toute agrégation collective d'idées ou de passions, il imprima de suite à la foule son indignation et sa colère. Tous se mirent donc à crier : Au lâche ! au déserteur !

— Que veut ce mouchard en robe de bourreau qui vient du côté des Russes !... Tirez sur ce moineau qui s'est perché sur la grille et lui tend la main. Il déserte, le chien ! ... abattez-le donc par ici... Ohé !... au lâche ! au déserteur !... tirez sus, visez bien. Ne manquez pas le rouge, ni les barbus, derrière...

Boleslas enjambait précisément les pointes de la palissade debout, entre quinze tromblons dirigés vers sa tête et le regard impitoyable du vieillard qui, immobile et dédaigneux sous cette bourrasque, comme un centaure de bronze, murmurait seulement : — L'empire pour vous, ou la mort pour Jeanne, monseigneur ; choisissez.

Boleslas, que les difficultés imprévues les souffrances obscures, l'ennui, les déceptions, décourageaient de suite ; Boleslas si faible dans les luttes vulgaires, s'électrisait aux grands et nobles dangers. En cet instant suprême où son âme flottant entre ses deux plus saintes passions la patrie et Jeanne, se recueillait dans une réflexion dernière ; son œil para avec fierté les tromblons.

— Messieurs s'écria-t-il tirez n'hésitez pas... vous m'épargnez une honte ou un crime. Entre ces deux blasphèmes il n'y a plus pour moi que la mort... Les tromblons commencèrent à s'incliner avec respect ; des murmures flatteurs éclatèrent vers la gauche,

mais la droite tenait ferme dans ses préventions. Deux voix s'écrièrent : À bas le comédien ! et une gerbe de balles hachées siffla en écharpant les palissades, perça à jour les pans de la redingote du sergent, enleva le bolivar de messire Marchocki, et tua un des cosaques derrière lui. Un vacarme épouvantable s'éleva aussitôt parmi la foule. Messire Marchocki ne bougea pas plus que sous une bouffée de cigare.

— Eh bien, vous décidez-vous ? répéta-t-il, seulement, avec un signe imperceptible d'impatience...

Boleslas indigné, moins de la décharge que des clameurs outrageantes, sourit avec colère et dédain, passa une jambe hors de la grille, et se plia en saisissant fortement avec les mains les pointes des palissades pour sauter du côté de son terrible tuteur. Tous les tromblons se relevèrent en flairant avec leurs larges naseaux le milieu de son corps.

Mais à l'instant même une sourde rumeur se promena à travers la foule ; toutes les têtes se détournèrent, les rangs s'écartèrent, et un jeune cavalier en polonaise verte, un fusil double en bandoulière et un chapska blanc sur l'oreille droite, parut en demandant d'une petite voix argentine ce que signifiait ce désordre ; puis tirant son épée il passa au galop sous les gueules alignées des tromblons en les relevant du bout de son

arme.

— Que faites-vous, camarades ? qui menacez-vous ? s'écria-t-il en tournant la tête vers la grille et en faisant pleuvoir autour de lui l'écume de sa jument baie. Je ne vois point de Russes devant vous ?

— Vive notre colonel !... vive la citoyenne ! ... répondirent les Podoliens en laissant retomber les crosses de leurs tromblons et en les faisant sonner contre le sol. Puis tous oubliant le sergent et le vieillard, accoururent autour du cavalier en se découvrant la tête, et en lui prodiguant des noms tendrement respectueux.

Mais déjà le jeune colonel, tout distrait, cherchait à se frayer une issue à travers ce cercle d'hommages importuns ; ses yeux attachés à la grille ne voyaient plus ni les chapska jetés en l'air ni les flammes des lances inclinées sur sa tête comme un dais de reine. Ses oreilles, parmi tous ces bruits d'enthousiasme et d'amour, n'en recueillaient qu'un seul : celui d'une respiration haletante à la cime des palissades.

Boleslas n'aurait rien remarqué de cet incident sans une légère grimace de messire Marchocki qui, déjà lui tenait un pied. Il leva les yeux et poussa un cri perçant auquel le colonel répondit par un soupir. Boleslas avait reconnu Sosthénia qui, par un instinct indiscret, lui tendit les bras. Le sergent

emporté par un mouvement de la même espèce, oublia à son tour messire Marchocki, la lettre, la duchesse, l'Univers entier, et enjambant de nouveau la grille fatale, il tomba agenouillé sous l'écume de la jument baie. Un morne silence se fit tout autour. La Circassienne pourpre de bonheur, balbutia au hasard le nom de frère qui vola de bouche en bouche, puis revint fondre en murmure flatteur sur la tête des deux amants. Boleslas les lèvres collées aux mains de la divine fille pleurait en radotant des folies ; le malheureux avait prononcé un arrêt de mort contre la duchesse.

Messire Marchocki poussa une sorte de rugissement et planta sa cravache dans la tige de sa botte ; puis il abandonna la bride du bessarabien, et posa ses deux mains sur ses arçons, en cherchant des yeux un jour à travers la grille et la foule. Il ne lui restait plus qu'à brûler la cervelle aux deux échappés, qu'à effacer deux instruments devenus inutiles. Son dépit et ses théories y trouvaient également leur compte.

Il écarta donc avec impatience les langues de drap qui couvraient l'ouverture des arçons ; mais ses mains, au lieu d'y rencontrer deux crosses rondes et lisses, plongèrent dans des tubes vides et s'y crispèrent de rage ; il se retourna sur sa selle en apostrophant le page, mais le polisson n'y était plus ; il appela d'une voix vibrante les

cosaques ; l'un était mort, l'autre occupé à dompter la fougue de son étalon à quelque distance du souverain ; le majordome s'était éclipsé à la première décharge des tromblons ; la plaine déserte tout autour se rembrunissait sous les premières ombres de la nuit ; la grande girouette cria sur la coupole, et l'horloge sonna huit heures au front de l'édifice.

En ramenant ses regards hébétés sur la foule le vieillard aperçut Stas armé d'un de ses pistolets, et qui établi sur la croupe de la jument baie, renversait la tête de sa cousine en arrière et la baisait sur la bouche, avec l'avidité d'un louveteau qui étrangle sa deuxième poule. Le garnement, à l'apparition du jeune colonel, avait quitté la croupe du bessarabien, ayant préalablement désarmé son tuteur, soit par étourderie, soit par méchanceté. Puis à la faveur du tumulte, il s'était glissé entre deux palissades, et passant sous les jambes des Podoliens, il avait grimpé sur l'épaule du sergent, agenouillé, d'où un seul saut l'avait mis en possession de son nouveau piédestal.

— Stas !... hurla le vieillard.

— Va te promener, vieille écrevisse, répondit le mauvais sujet ; je ne quitte plus ma cousine, je l'aime trop.

Le regard de messire Marchocki rencontra alors l'œil fier de la jeune fille ; le vieillard se

mordit la lèvre et sourit avec amertume ; puis une grosse larme trembla sur son cil gris, la seule qu'il eut versée de sa vie.

Mais ce profond désespoir ne dura que quatre secondes. La face sardonique du souverain se releva aussitôt comme un étendard sous la mitraille, son crâne chauve reluit au reflet des premières étoiles qui déjà pointillaient çà et là sur un ciel douteux, et le bessarabien pirouetta sur ses jambes de derrière. Le Vieillard avait compris que les trois enfants de son ambition lui étaient ravis pour jamais. Il prit son parti. Ce furent là, à la fois, la plus sublime victoire et le plus noir désastre de sa vie.

Eh tournant son cheval il aperçut un homme immobile, les bras croisés sur la poitrine. Les ombres s'épaississaient ; il crut d'abord que c'était un cosaque mais s'en étant approché, il reconnut la figure blême du docteur. — Que diable faites-vous là, mon cher, lui demanda-t-il en riant ?

— J'observe Majesté ; vous êtes un grand caractère. C'est dommage que vous ne puissiez plus descendre au rang de ces naïfs héros, qui n'ont pas même la conscience de leur dévouement, et chez lesquels les plus éclatantes vertus ne se doutent pas d'elles-mêmes. Des larmes d'exaltation noyèrent ses dernières paroles.

— Parlons métaphysique, docteur, voulez-

vous ? fit, en riant toujours, le vieillard. Que dites-vous des dernières propositions de Hegel ; que vous semble de son terrible Moi ?

— C'est beau c'est très beau mais c'est bien orgueilleux.

— Oui ; mais est-ce logique ? Une fois que vous admettez la réalité toute-puissante du subjectif, vous pouvez bâtir un univers là-dessus ; mais où trouver la garantie de cet audacieux axiome ?

Et ils devisèrent ainsi, en regagnant au pas le parc à travers lequel une longue allée conduisait directement à l'un des pavillons du château.

La nuit était tout à fait tombée ; deux rubans de feu s'allumèrent à l'est et à l'ouest du royaume céleste. Celui des insurgés sous le bâtiment aux coupoles dorées, celui des Busses sur les montagnes, derrière le grand château ; le premier court et serré, l'autre incommensurable flottant, délayé par l'espace.

À l'entrée de l'allée du parc, les promeneurs furent arrêtés par un *Kto idiote !* de sentinelle. Ami ! répondit le souverain et ils passèrent. Un bataillon, en colonne, les armes au repos, occupait la terrasse. Messire Marchocki se présenta au major, qui, l'ayant de suite reconnu, poussa une exclamation de surprise et commanda de la voix la plus

rauque et la plus tonnante, qu'il pût tirer de ses riches poumons : — Attention, *Rabiata* ! Portez les armes ! Présentez les armes !... Hourra !

— Hourra, hurla le bataillon en rendant de concert trois tintements de carabines.

— Hourra, répéta le château d'une aile à l'autre !...

Messire Marchocki trouva les escaliers du premier pavillon encombrés de cosaques, de valises et de paille. Il monta au premier où le baron Roth, chef du corps du sud venait d'établir son quartier-général. Une nuée d'aides-de-camps étincelait dans les antichambres et bouchait les portes ; mais à l'approche du vieillard, que la plupart des officiers connaissaient ; et dont tous avaient entendu vanter l'opulence, l'esprit et l'hospitalité, il s'ouvrit un vaste passage, et toutes les têtes se courbèrent messire Marchocki secoua la sienne avec ironie, et s'avança droit vers l'appartement du commandant en chef.

Trois généraux et cinq colonels de l'état-major en robes de chambre de longs tuyaux de pipe à la bouche, étendus sur des sofas, entouraient une grande table chargée de bouteilles de théières, de tasses et de cartes. Roth lui-même, à demi-déshabillé et la figure couleur de cerise, d'une main vidait les cendres de sa pipe, et de l'autre exprimait un

citron dans un verre de rhum bouillant ; ces messieurs causaient filles, chevaux, chasse, toilette, mignons, tout, excepté guerre ; ils parlaient en français et avec une pureté, une élégance remarquable.

À l'apparition de messire Marchocki, tous se levèrent avec un petit cri d'étonnement ; Roth lui tendit la main et lui demanda des nouvelles de sa santé ; puis il ajouta :

— Nous vous croyions perdu, messire ; depuis trois heures que nous sommes chez vous, nous vous avons fait, en vain, chercher partout ; vous voyez d'ailleurs que nous avons agi en vieilles connaissances et qu'il nous a fallu avoir grande confiance en votre hospitalité pour nous installer ainsi, chez vous sans vous avoir consulté ; au reste nous avons pensé que l'ami de l'empereur ne refuserait point un asile à ses soldats, et qu'il verrait avec orgueil le drapeau de Sa Majesté flotter sur les tours de son château. Nous serions-nous trompés, messire ?...

Le vieillard regarda le général de manière à lui faire entendre qu'il n'était pas sa dupe, s'excusa de ne pas avoir été chez lui pour recevoir les officiers de Sa Majesté, et demanda en quoi les ressources du royaume céleste pourraient contribuer à leur agrément.

— Nous ne sommes point venus abuser de votre magnificence, messire, dit le général,

nous aurions même évité votre charmant désert, s'il ne nous avait importé de démentir les bruits fâcheux que l'on a répandus à votre égard, et de prouver à l'empire, en nous livrant à votre puissance, combien peu notre confiance en votre loyauté avait été ébranlée.

— Je vous sais gré du soin que vous prenez de ma réputation, messieurs, mais j'ignorais entièrement qu'on eût osé y porter atteinte. Daigneriez-vous m'apprendre en quoi le souverain de Minkowce a pu déplaire à ses voisins et alliés ?...

Malgré leur habitude de dissimulation, les officiers Russes ne purent s'empêcher de sourire. Les uns firent semblant de se moucher pour voiler les plis de leur bouche, les autres se détournèrent pour secouer leurs pipes ; Roth avala son rhum jusqu'à la lie, et laissa tomber son long tuyau. Ces évolutions fournirent un prétexte à trois minutes de silence, pendant lesquelles messire Marchocki tira de la poche droite de sa simarre une grande boîte en platine garnie de diamants monstrueux, où il puisa deux prises, également monstrueuses, de bétel qu'il se mit à mâcher de l'air le plus indifférent du monde. — Eh bien, messieurs ! dit-il, quand les bouches, les mouchoirs, les nez, les pipes, les tuyaux et les verres eurent réoccupé leurs places.

— Mais, mon enfant, répondit le général, déjà gris, ton punch ne vaut rien ; ton rhum est resté à l'air ma parole d'honneur... Là, il se mit à parler russe, mauvais russe, comme le parlent tous les allemands.

Le plus jeune des colonels français de naissance, ancien perruquier à Arcis-sur-Aube fit une grimace dédaigneuse et se leva en fredonnant ; ses compagnons l'imitèrent, et l'un d'eux demanda à messire Marchocki, qui semblait jouir de leur embarras, si ce qu'on débitait sur les merveilles de son royaume, n'était pas une exagération ou une ironie.

— Est-ce un appel au savoir-faire de mon majordome ? messieurs demanda à son tour le vieillard...

— Pourquoi pas ? s'écrièrent-ils tous à la fois Daignez donc nous faire apparaître le royaume de Minkowce dans toute sa splendeur... Oh ! la délicieuse idée ! Et tous ces frivoles satrapes qui ne savaient que faire de leur nuit, se précipitèrent vers la porte en laissant le général devant son bowle de rhum chaud.

— Oh !

ne vous dérangez pas messieurs, dit le vieillard en souriant et en leur barrant le passage avec sa cravache.

Les officiers le regardèrent tout étonnés. Messire Marchocki siffla d'une manière

particulière, et aussitôt le plafond se disjoignit et glissa à droite et à gauche comme deux moitiés de tiroir ; un second sifflement en fit autant des trois plafonds supérieurs, et un troisième enleva le parquet, avec meubles et hommes, à hauteur des toits. L'état-major de l'armée du sud se trouva sur le terre-plein d'un bastion quadrangulaire qui dominait une interminable enfilade de pavillons et de courtines effleurés par les mélancoliques baisers de la lune. Tout autour, la plaine, émaillée de lueurs rougeâtres, frémissait comme une mer en feu, et répétait les immenses clameurs des bataillons.

Les officiers Russes, étourdis comme par un tremblement de terre, s'embrassèrent les uns les autres, en regardant avec effroi le sinistre magicien qui, assis dans un des angles dû terre-plein, mâchait paisiblement son bétel. Roth, seul, enveloppé dans ses songes d'or faisait pendant au magicien et paraissait ne pas plus s'inquiéter de l'ascension du parquet, qu'une mouche enlevée sur un cerf-volant.

Messire Marchocki siffla une quatrième fois, et aussitôt le terre-plein, redevenu parquet, descendit clans ses quatre coulisses en refermant sur lui les plafonds des étages supérieurs. L'état-major se trouva de nouveau entre six murailles bien closes.

— Messieurs les ingénieurs, vous venez de voir ma place-forte en plan ; je vais vous la montrer de profil, afin que vous puissiez la saisir sous toutes les coupes.

Il siffla une cinquième fois, et toutes les cloisons transversales s'abîmèrent en découvrant une longue galerie dans laquelle se confondirent tous les appartements du premier étage. Les officiers en poussèrent un cri d'alarme. Roth se leva et vacilla sur ses jambes ; Marchocki lui-même jusqu'alors impassible se leva, fit trois pas en avant et se frotta les yeux.

C'est qu'à la place de l'Univers factice qu'il avait voulu évoquer dans son gigantesque kaléidoscope apparut un immense dortoir, une caserne encombrée d'hommes, d'armes et de hardes. Le pavillon central destiné au soleil et aux rouages générateurs du système était occupé par un fourneau et une grande chaudière où fumait une mare de gruau. Les astres, transformés en porte-manteaux, étaient éclipsés sous des monceaux de sacs et de capotes ; les douze constellations dépecées par morceaux alimentaient le brasier du fourneau, et les draperies du ciel écharpées par lambeaux enveloppaient des tas de dormeurs qui, réveillés en sursaut par le grincement des cloisons, se dressèrent debout, immobiles, stupéfaits, pareils aux revenants d'un cimetière. De cet immense nid secoué par le même souffle, sortit un

essaim de filles bâillant et échevelées, encore couvertes de peaux de bêtes sauvages. Elles se regardaient d'un air hébété croyant se mirer dans des glaces, et apercevoir un alignement infini de reflets.

Tout un régiment de grenadiers et de tigresses était là pèle-mêle.

Après deux minutes données à leur première surprise les officiers Russes lâchèrent les rênes à une inextinguible hilarité. Roth dégrisé du coup, en éprouva presque de la peine pour son ami. Messire Marchocki poussa un sourd rugissement, puis se mit à rire comme les autres mieux que les autres. Jamais il n'avait ri de si bon cœur.

— Décidément, le royaume de Minkowce est élevé au rang des casernes de première classe, mes tigresses se font vivandières, et mon zodiaque chauffe la soupe des grenadiers de Sa Majesté... Quel honneur pour son allié ?... Ha ! ha ! ha !

— Le diable m'emporte si je m'en doutais, mon ami, dit Roth au souverain dont le rire ne lui semblait pas tout à fait franc. J'espère que vous ne nous en voulez pas. C'est cet imbécile de quartier-maître Comme si la prairie n'était pas un lit assez doux pour des animaux comme ceux-là Holà ! qu'on fasse venir le quartier-maître !... Je tiens essentiellement à ce que le passage des troupes impériales ne laisse que d'agréables

souvenirs... Allons, donnez-moi la main et ne riez pas comme cela, messire... Votre rire me fait mal...

Messire Marchocki ne répondit rien ; mais il siffla une sixième fois, tira sa boîte de bétel et en vida le tiers dans sa large bouche. Les cloisons remontèrent avec fracas en ébranlant le château jusque dans ses fondements ; on eût dit une dernière manifestation de puissance, un testament de nécromant, un couvercle de sépulcre qui retombe. Il y eut un instant d'indicible malaise parmi les officiers ; ils se regardèrent entre eux sans mot dire, puis ils regardèrent le souverain qui avec sa bouche écumante de rouge et ses beaux yeux limpides, ressemblait parfaitement à un serpent qui vient de dévorer un enfant. Il se dirigea vers la porte en agitant sa cravache, sans que personne eût la force de lui adresser une parole. Il traversa les antichambres, se promena un moment dans un couloir isolé, ouvrit une croisée et se trouva sur un balcon sur le quel se penchaient de grosses touffes de lilas et de chèvrefeuille comme un chasse-insectes sur un palanquin.

Les rayons de la lune, glissant comme de petites couleuvres crispées à travers les feuilles frémissantes, semaient sur la rampe du balcon des paillettes d'argent qui paraissaient et disparaissaient au souffle parfumé du zéphyr et causaient amour avec

un rossignol balancé sur une grosse grappe de fleurs. De délirantes mélodies montaient et descendaient le long des arbres comme entraînées par la circulation de la sève. Un charme délicieux régnait sur ce réduit de quatre toises ; on eût dit un nid caché dans un cratère. Le vieillard passa sa main sur son front comme pour repousser les consolantes caresses de la lune ; ses cheveux blancs détachés par le frottement convulsif de ses doigts s'envolaient par petites touffes, semblables au passereau qui fuit un toit qui s'écroule, pareils aux étendards qui s'en vont par lambeaux sur une tour battue en brèche.

— Oh ! plus rien ! murmura le vieillard en toisant la longue rangée de façades qui se déroulait à gauche ; plus rien dit-il en écartant les lilas pour entrevoir les bâtiments aux coupes dorées autour desquels scintillaient les feux Polonais ; plus rien, répéta-t-il en balafrant le ciel d'un regard diabolique... Puis il croisa les bras et se fit pierre immobile...

Voyons ce qui se passait alors au camp des insurgés.

## IX

Quand la nuit eut jeté ses grandes ombres sur la vallée, et que les feux allumés sur les montagnes et sous le château eurent révélé le nombre des Russes, les chefs de l'insurrection s'assemblèrent dans la grande salle d'un des bâtiments aux coupoles et y ouvrirent conseil. Les plus hardis voulaient qu'on tentât dans la nuit même un brusque mouvement à travers le camp de Roth, afin de percer vers le nord-ouest et d'y rejoindre Dwernicki qui, après avoir battu Rudiger à Boremel, marchait, disait-on, sur le Dniester.

Cet avis commençait à dominer lorsqu'un courrier expédié de Kamieniec, entra, haletant, fumant, jeta sur la table une lettre cachetée de noir, et disparut. La missive, datée du 29 avril, annonçait que les deux mille lanciers de Dwernicki acculés à la Zbrucz, par les corps combinés de Rudiger, de Roth et de Krassuskoï avaient été réduits à chercher un refuge sur le territoire Autrichien où ils avaient été désarmés ; qu'à la suite de cette catastrophe, Rudiger avait repris sa marche première vers le Bug, et que Roth, après avoir réuni les cordons disséminés sur les frontières de la Bessarabie s'était dirigé

contre les insurgés podoliens. La nouvelle avait tardé le douze jours ; les insurgés avaient été sur pris !

Pendant que le secrétaire du conseil lut ce fatal papier, pas un front ne se baissa ; une courageuse résignation brillait dans tous les yeux. Quand la lecture fut terminée, le colonel qui présidait, demanda que le conseil fût constitué comité secret, et délibérât à huis-clos. Les officiers inférieurs et les soldats qui avaient assisté aux débats se retirèrent ; les portes furent fermées, et le major de service y plaça des sentinelles avec la consigne d'écarter les flâneurs.

Dans le pavillon de droite, avait lieu une toute autre scène.

Dans l'embrasure d'une croisée ouverte, étaient accoudé à deux jeunes gens, Boleslas et le jeune colonel, en uniforme de franc-chasseurs.

— Tiens chérie disait Boleslas à la jeune fille, en lui montrant un feu solitaire sur l'une des façades du château ; n'as-tu pas rêvé parfois que ton âme avait quitté ton corps pour aller boudier à l'écart, dans une flamme comme celle-là : dis, mon amour, dis, ma Diane... Et il cacha son front brûlant dans les franges de l'épaulette du colonel.

— Si, mon ami, quand le soir ta lampe empourrait les vitres de tes fenêtres, mon

âme était avec toi ; mon pauvre corps ici  
clans cette prison.

— Tu as donc habité ces pavillons ?

— Longtemps.

Un long silence succéda à ces paroles ; l'amour n'est bavard que dans les livres. En réalité, il se recueille dans une délicieuse discrétion dans une jouissance intime que les paroles ne pourraient que troubler ; il les redoute comme un grand poète redoute d'être traduit dans une langue étrangère. Son éloquence est comme celle d'une belle nuit, comme celle des étoiles, comme celle d'un chef-d'œuvre de l'art, comme celle de tout ce qui nous vient immédiatement de Dieu, sublime dans sa réserve, tout entière dans un regard.

Mais parfois sous ce calme sacré, passe une douloureuse étincelle, pareille à ces feux muets et rapides qui sillonnent le firmament par les grandes chaleurs d'été. Le jeune colonel surprit un de ces éclairs nuageux sur le front de son bien-aimé ; il y promena sa petite main de nacre pour l'effacer ; mais du front, l'éclair passa aux yeux, puis des yeux il s'échappa et descendit clans un profond soupir. Boleslas pensait à la duchesse...

— Morte ! morte murmura-t-il... !

— Qui cela ? demanda Sosthénia, toute alarmée.

— Personne, mon ange... Je parle de cette étincelle qui clignote là-bas ; tiens, comme elle nous regarde douloureusement... comme elle s'éteint sans bruit, sans compagne... Mariée à une autre, elle pourrait embraser l'Univers. Le vent qui maintenant l'étouffé, ne ferait que l'animer...

— Qui te dit qu'elle se meurt.

— Mais tu ne vois donc pas comme elle diminue à chaque instant... tiens, je ne l'aperçois plus... Oh ! encore un soupir, encore un éclat... C'est le dernier...

— Que non.

— Que si.

— Que non.

— Que si.

— Que non, prophète de malheur, dit la jeune fille en riant et en embrassant étourdiment son compagnon vois comme elle se relève comme elle ondoie, comme elle nous regarde avec fierté.

— C'est ma foi vrai, dit Boleslas en palpitant.

— Mon Dieu ! qui l'agite donc comme cela ? murmura Sosthénia, en pensant à tout autre chose et en rougissant jusqu'au blanc des yeux.

Les deux amants éprouvèrent un moment

de ce bonheur suprême complet, immense dans sa tranquillité, que les anges doivent savourer de siècles en siècles, aux pieds de l'Éternel.

Cependant la lueur qui avait servi de truchement à leur amour, semblait entendre leur conversation, car pour faire mentir la sentence de Boleslas, elle grandissait à chaque instant, et déjà ses langues écarlates, écartées comme les pétales d'une fleur, traçaient un soleil sur le fond noir du château. Du centre de cette fleur géante jaillissaient de longues étamines de fumée, qui de leur pollen d'étincelles fécondaient d'autres petites lueurs épanouies tout autour. Cette floraison infernale alimentée au charme lascif de sa propre puissance, s'opérait avec une effrayante rapidité ; le foyer primitif éclaboussé en une myriade de points rouges blancs, bleutés aspirait de nouveau ses débris et fondait les étincelles en rayons les rayons en gerbes les gerbes en colonnes flottantes, d'où s'élançaient d'autres rayons, puis d'autres gerbes, puis d'autres colonnes puis de nouveau d'autres étincelles.

Déjà le dôme ardoisé du pavillon, où avait brillé la première lueur, resplendissait sous une immense aigrette d'or, comme un casque de chevalier. De la racine de ce magnifique panache s'élançait un cylindre torse blanchâtre qu'une légère bise inclinait puis redressait, puis inclinait de nouveau. Tout à

sa cime s'enroulait un riche turban couleur d'opale qui retombait en franges violettes sur le flanc de la colonne, et en se dénouant, laissait glisser de ses plis de gros rubis étoiles qui ricochaient sur le casque, puis éclataient comme des grenades.

En un moment le cylindre, aplati contre le dôme, s'épandit en sombre torrent, et enveloppa toutes les lueurs dans ses flancs ; puis se relevant avec furie, il laissa échapper de sa gueule un énorme boa zébré, qui, inscrivant tout le pavillon dans ses anneaux, fit jaillir des trombes de flamme par les fenêtres, les portes et les soupiraux ; on eût dit quelque chose rendant les entrailles, un vampire vomissant le sang par la bouche, le nez et les oreilles ; une monstrueuse tête de mort dépouillée et trouée à laquelle un volcan tiendrait lieu de cervelle.

Au fond de ce Tartare hurlaient des voix étranges. Une horrible cacophonie de tintements, de grincements, de sanglots entrecoupés se répercutait contre les parois des cratères, puis se dégorgeait par toutes les issues à la fois, comme par les cent gueules du temple de Delphes. Les nuées empourprées à cette aurore terrestre, s'étaient arrêtées au-dessus pour y plonger leurs regards effrayés ; le firmament tout entier cerclé dans un arc rose, tendait son miroir concave à l'incendie et le ramenait sur lui-même. Tout craquait, tout croulait, tout

s'abîmait.

D'un tourbillon de fumée, sortit une tache noire à laquelle une bouffée de vent fit pousser de petites jambes et de petits bras pareils aux premiers cotylédons d'une bulbe. Au lieu de tête elle semblait porter une torche, avec laquelle elle badigeonnait en écarlate toutes les parties encore ternes du château. Boleslas arrondit sa main en tube, et à l'aide de cet imparfait télescope, crut remarquer une étoffe rouge flotter sur la tache, qui, dans ses mouvements saccadés, capricieux, se mit à valser autour des langues de feu comme un papillon autour des quinquets d'un lustre.

Tout-à-coup un sifflement prolongé domina tous les bruits. Un pan de muraille, s'écartant comme une toile de spectacle, découvrit un long trapèze ardent où se débattaient des membrures d'échafaudages des zigzags mobiles, des figures hideuses des caractères cabalistiques, tout un monde de choses sans nom. L'éther un instant caché sous une ombre ailée, s'enlumina de nouveau, puis de ruse devint couleur de brique, puis pourpre. Une croix incommensurable s'élança dans quatre fusées vers la voûte céleste et s'y suspendit comme un labarum diabolique. La Lune et les étoiles, noyées comme des brillants dans une mer de sang, eurent honte et disparurent.

Aux flancs encore intacts de ce vaste bûcher, s'accrochaient parfois des échelles rampant, se dressant, se joliant comme des mille-pattes qui flairent un passage ; mais à peine s'étaient-elles cabrées contre quelque colonne épargnée, qu'une écharpe de feu les enlaçait dans sa trompe les secouait comme un épi, puis les couchait par terre.

Tout autour saillait une grille de baïonnettes. Les bataillons Russes alignés devant l'incendie, attendaient debout sous cette pluie sodomique, sans bouger, sans respirer. Cinq heures se passèrent ainsi.

L'insurrection à cheval, et déployée en deux lignes, à droite et à gauche du palais aux coupoles, s'était ceinte d'un rideau de vedettes. Le conseil délibérait encore.

Boleslas absorbé par le spectacle de l'incendie, était resté cloué à la balustrade de sa fenêtre, la bouche béante, les yeux hors de la tête. Au craquement épouvantable que produisit l'écroulement de trois dômes à la fois, le sergent frémit et se redressa en passant ses mains sur son front ; puis par un instinct convulsif il saisit le châssis de la croisée ouverte, croyant serrer le bras de Sosthénia ; mais le bois résista sous son étreinte comme autrefois la Diane de marbre. La jeune fille n'y était plus.

Le sergent poussa un cri de détresse et s'élança vers la porte ; le salon était désert,

les corridors aussi, la cour aussi. Il courut vers le pavillon du centre, se dirigeant sur les clameurs des soldats qui se préparaient à partir. Un nuage épais obscurcissait ses yeux, un carillon démoniaque retentissait à ses oreilles ; il s'agenouilla sur une touffe de gazon flétri par les fers des chevaux, se saisit la tête à deux mains et appela sa Diane, son amour, son sauveur, sa dernière espérance ; il l'appela encore, et encore, d'un accent terrible, déchirant...

— Que diable fais-tu là... Est-ce que tu es blessé, camarade ?

Boleslas leva les yeux et aperçut devant lui un maréchal-des-logis, puis une queue d'escadron qui disparaissait au trot, derrière un grand mur. Il eut honte de sa faiblesse, se releva et répondit qu'il avait la fièvre mais que cela se passerait.

— Drôle de fièvre qui te fais hurler comme un possédé. N'as-tu pas rencontré par hasard un nouvel arrivé qu'on appelle le sergent Boleslas ? Un jeune homme en redingote un frère du colonel des franc-chasseurs...

— C'est moi-même, que me voulez-vous ?

— Eh bien ! mon camarade ! on vous cherche depuis deux heures. Vous êtes adjoint au lieutenant Jasiuk, pour commander les verts. Seulement je vous préviens de ne pas pleurnicher ainsi devant le front de votre

peloton, ça ferait rire les braconniers. Et sans attendre la réponse du sergent, le cavalier s'éloigna au galop.

Boleslas ramené à sa dignité de soldat, s'élança à la suite de l'escadron qu'il avait vu défiler le long du grand mur et trouva toute la cavalerie déjà formée en profonde colonne, par pelotons, dans un immense manège. Plus loin, à gauche, dans un bouquet de bois, étincelaient les baïonnettes des franc-chasseurs, qui, serrés en un petit bataillon, se confondaient avec la masse brune des arbres. Un profond silence régnait parmi les soldats immobiles à leur poste. On n'entendait que le galop des chevaux des officiers supérieurs qui parcouraient les intervalles des escadrons, et lâchaient en passant quelques commandements étouffés.

En arrivant devant le front des franc-chasseurs, Boleslas éprouva un grand soulagement ; il sentit sa conscience déchargée d'un énorme fardeau.

En l'apercevant, le vieux lieutenant se jeta dans ses bras ; mais réprimant aussitôt cette effusion intempestive, il le repoussa et lui dit de sa grosse voix de grognard :

— Sergent, voici un fusil une giberne pleine de cartouches et un sac. Le colonel ayant quitté le commandement du bataillon, c'est moi qui le remplace ; vous remplirez les fonctions de lieutenant jusqu'à nouvel ordre,

Messieurs les caporaux prendront le commandement des compagnies. Silence et attention !...

Boleslas aurait voulu de suite entretenir le lieutenant des événements qui s'étaient succédés dans des phases si étranges, depuis leur séparation ; mais le sévère officier lui ferma la bouche d'un signe de la main et lui montra sa place à l'aile droite de la première compagnie, forte tout au plus comme un peloton ordinaire.

Boleslas endossa le sac et la giberne, prit le fusil appuyé contre un arbre, et alla occuper son rang. Presqu'aussitôt arriva un aide-de-camp qui parla bas à l'oreille du lieutenant ; et le bataillon ayant porté les armes, s'enfonça dans les taillis. Derrière retentit le trot des escadrons qui s'éloignaient dans une direction opposée.

L'aube commençait à poindre, mêlant ses clartés naissantes aux clartés mourantes de l'incendie, auquel les franc-chasseurs tournaient encore le dos ; après une demi-heure de marche à travers ronces et broussailles, le lieutenant commanda un mouvement à droite ; et au bout d'une heure de course silencieuse et précipitée, le bataillon se trouva à la hauteur des lignes russes encore immobiles autour des ruines fumantes du château de Minkowce ; en gagnant le contrefort méridional de la

montagne qui voilait cette manœuvre à l'ennemi, Boleslas embrassa d'un seul regard le prolongement des masses russes ; puis une traînée large, terne et fumante seule trace des magnifiques châteaux du royaume céleste.

Le soleil sortant la tête de ses draps de brouillards, fut tout étonné de ne plus retrouver les brillantes coupoles où il avait coutume de se mirer avant de s'élancer dans son arène ; Boleslas allait s'abandonner à ses paresseuses habitudes de rêveries, lorsque la voix tonnante du lieutenant l'avertit de veiller à l'alignement des rangs et de ne pas rester lui-même en arrière. Boleslas s'aperçut en effet qu'il n'y avait plus que quelques traînards avec lui ; il en rougit, souleva son sac avec sa main droite, et rejoignit sa compagnie en courant.

Lorsque le bataillon eut gagné un vallon solitaire, bien en arrière des lignes russes, le lieutenant commanda halte, envoya un poste sur une hauteur, étendit une chaîne de sentinelles dans les broussailles qui descendaient vers la plaine, et ordonna aux soldats de faire la soupe. Après avoir tout disposé, tout prévu, tout examiné en personne, il s'assit sur un tronc de chêne à côté de Boleslas, tira un saucisson et un morceau de pain noir, d'une carnassière qu'il portait sur lui, fit du tout deux portions, et en présenta une à son compagnon.

— Ah ça, mon cher lieutenant, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de me débarrasser de ce maudit sac qui me coupe les épaules de, manda le sergent éreinté et de mauvaise humeur. Est-ce qu'il n'y aurait pas parmi ces braves gens quelqu'un qui voulût s'en charger ? J'ai encore une poignée de ducats dans ma blague... J'en donnerais bien la moitié pour être soulagé de cet infernal fardeau.

— Fi donc ! répondit le lieutenant en fronçant les sourcils. Un ancien porte-enseigne au cinquième de ligne, quitter son sac. Je ne vous reconnais plus là, mon ami.

— C'est que vraiment cela me décourage ; cette obscure fatigue, ce tourment incessant, m'ôte toute liberté d'esprit et me ravale au rang d'une bête de somme. C'est un héroïsme plus difficile que l'assaut, que le duel, que le carcere-duro. Faites-moi courir sur les batteries tirant à mitraille entourez-moi de baïonnettes, je m'en moquerai ; mais délivrez-moi de ce sac ; c'est pis que la brouette du galérien.

— Eh comment donc avez-vous fait au régiment, où on vous sanglait la poitrine avec des courroies transversales comme dans un corset de fer ?

— Aux deux premières revues je me suis trouvé mal, pour la troisième j'ai rempli mon sac de coton, et je me suis fait attacher une

boucle de détresse que je relâchais aussitôt le général passé ; malgré cela j'ai toujours souffert comme un damné, et je me suis exempté des parades aussi souvent que j'ai pu. Je ne ferai jamais qu'un triste soldat.

— Bah ! nous avons tous dit la même chose en endossant l'uniforme, dans trois jours d'ici vous n'y penserez plus. D'ailleurs, je croyais que la captivité moscovite vous avait mieux formé que cela. Qui diable portait donc votre bagage dans votre trajet de Varsovie en Podolie ?

Le sergent saisit cette occasion pour raconter au lieutenant, le plus succinctement qu'il lui fut possible ses incroyables aventures. Quand il eut fini, le vieux Jasiuk branla la tête, et déclara que tout ce roman lui paraissait mesquin et odieux. Rozniecki et Marchocki lui semblèrent tout simplement d'inhabiles scélérats, qui, en inventant l'absurde fable du bâtard impérial, puis en hésitant pendant quatre mois à en tirer parti, avaient prouvé que la sottise et la lâcheté marchent presque toujours de pair avec la perversité. À ses yeux, la seule intéressante victime de ce drame de coupe-jarrets et de comédiens, c'était la Circassienne ; seulement il n'accordait à Marchocki aucune vues politiques sur cette jeune personne, et préférait la croire simplement l'objet des impurs désirs du vieillard. Quant à son origine, prétendue commune avec celle de la

duchesse de Lowicz, quant aux relations de Marchocki avec Lukasinski et Abazes, quant à cette trame merveilleuse dont le juif avait amusé la crédulité du sergent, le vieux lieutenant n'y ajoutait aucune foi et traitait tout cela de conte d'enfant, bon tout au plus, à servir de fond à quelque légende orientale.

Cet avis sec et tranchant ne satisfait point Boleslas ; on n'aime pas voir ruiner un roman dont on est le héros et le sergent préféra attribuer le scepticisme du lieutenant à des préventions communes aux vieillards, qu'à un jugement sain et désintéressé. Il prit donc le parti de ne plus s'entretenir avec son compagnon de choses semblables, et renonça même à s'informer auprès de lui du sort du jeune colonel, dont les exploits révolutionnaires la dernière apparition, et l'absence, étaient encore pour lui un inexplicable mystère ; il résolut de s'enfermer à l'égard du lieutenant, dans une parfaite réserve, et de ne plus voir dans ce dur soldat qu'un supérieur.

Le lieutenant qui sous une enveloppe froide et coriace, cachait une exquise sensibilité unie à une grande pénétration, lut de suite dans le cœur de son jeune ami, et fut douloureusement affecté de son injustice ; mais rien n'en transpira au-dehors. Il feignit de ne point remarquer les maussaderies du sergent, et continua à le traiter avec la même inflexibilité.

Boleslas que tout décourageait, regretta pour la seconde fois sa captivité au château de Minkowce. Il s'étonna de ne point trouver en soi cette soif de gloire et de périls qu'il avait, pendant trois mois, rêvée comme la plus noble, et la plus heureuse ivresse du cœur humain. Il s'étonna de ne point ressentir, à la vue des soldats Polonais, les transports que s'étaient promis ses aspirations de prisonnier ; il s'étonna du rude et prosaïque noviciat que lui faisait subir la poétique Liberté. En regardant ce troupeau de braconniers, couverts de grosses capotes vertes, sanglés d'un cuir noir se disputant un morceau de vache, se querellant pour une marmite, jurant en patois cosaque, il éprouva un serrement d'âme auquel sa lassitude corporelle ajouta un profond recueillement d'égoïsme. Il ne put pardonner à son imagination d'avoir trompé sa prévoyance, et tomba des hauteurs de l'enthousiasme dans l'abrutissement des inquiétudes animales.

Il saisit le moment où les préparatifs du départ éloignèrent le lieutenant, pour se trouver un brosseur et une bête de somme. Il s'adressa en vain à plusieurs chasseurs ; l'un d'entre eux, vieux cosaque qui, pendant vingt ans, avait habité les bois pour éviter le servage moscovite, le traita de damoiseau, le déclara indigne de commander à des hommes libres, et proposa à ses camarades d'aller sur le champ demander au lieutenant

le renvoi d'un infirme qui n'avait pas la force de porter son sac.

La honte et la colère montèrent au front du sergent ; mais ne trouvant sur toutes les figures qu'une expression unanime de moquerie ou d'indifférence force lui fut d'aller cacher son dépit sous un chariot qui servait à la fois de fourgon et d'ambulance au bataillon insurgé.

Bientôt le lieutenant revint suivi des postes avancés. Il emboucha une corne de buffle qu'il portait suspendue par une chaîne à sa ceinture, et tout le monde courut aux faisceaux. Boleslas alla se placer en tête de la première compagnie, et la troupe se remit en marche.

Les plus noires idées encombrèrent son cerveau naturellement enclin à l'exagération. Sa mauvaise humeur couvrit toutes ses affections et tous ses souvenirs sous un brutal sentiment d'humiliation. Tout lui parut ridicule parce qu'il se sentait ridicule lui-même. En comparant le misérable aspect de l'insurrection à l'éclat des troupes czariennes il s'en voulut d'être né Polonais ; il confondit ciel et terre dans un immense blasphème et envia le sort des privilégiés de ce monde qui n'ont pas besoin de conquérir le repos et le bien-être à la sueur de leur corps.

Il traversait alors une de ces grandes steppes que les rayons de mai dorment de

toutes les splendeurs d'une nature à la fois ardente et pudique ; mais elle lui parut déserte, aride, odieuse. Le bataillon étant hors d'atteinte, le lieutenant permit aux soldats de chanter, et prononça lui-même les premières paroles de la marche Ukrainienne.

Un roulement de voix rapides tonnantes, saccadées comme les chutes du Borystène, fit vibrer les airs, trembler les grands chênes, ondoyer les savanes, tourbillonner la poussière jusqu'au ciel. Le bataillon poussé par ses propres accents frappait le sol en cadence, et filait comme un aigle. L'espace fuyait derrière lui ; la fatigue courait après l'écho ; et le soleil l'escortait.

Boleslas seul, muet et courbé, cheminait d'un pas irrégulier sans rien voir, sans rien entendre.

La sublime harmonie de ces âmes si grandes dans leur simplicité lui semblait un hurlement sauvage, une criarde cacophonie de notes absurdes ou de refrains endormants. Le malheureux ne pensait qu'au moyen de se débarrasser de son sac.

Le soir, le bataillon s'arrêta à l'entrée d'un grand village, d'où sortit tout-à-coup une foule de vieillards de femmes et d'enfants avec des paniers remplis de vivres.

Un vieillard de cent quinze ans se fit conduire devant le lieutenant, et baisa le

fourreau de son épée ; puis il lui annonça que tous les hommes en état de porter les armes étaient sortis la veille armés de faux, et s'étaient dirigés vers la frontière Autrichienne, par où, disait-on, Dwernicki devait rentrer en Podolie. Il fit ensuite un signe à la foule qui enveloppa le bataillon avec des clameurs d'enthousiasme et de naïve admiration. Les femmes s'avancèrent avec des gobelets et des cruches d'eau-de-vie, burent les premières, et présentèrent ensuite les vases pleins aux chasseurs qui se les passèrent à la ronde en criant : Vive la Liberté !

Les enfants armés de branches d'arbres, se formèrent en colonne, nommèrent leurs chefs, et envoyèrent un aide-de-camp au lieutenant pour lui déclarer qu'ils entraient sous ses ordres, et lui demander le poste qu'ils devaient occuper. Boleslas vit avec la plus grande surprise, sortir de leurs rangs Stas avec un pantalon de toile pour tout vêtement, deux feuilles de chou attachées sur ses épaules nues, en guise d'épaulettes brandissant une longue broche dans sa main et déjà à moitié gris.

— Comment coquin, c'est toi ; qu'est-ce que tu fais donc parmi ces négrillons ?... Et ta cousine ?...

— Là-dessus, motus, fit le garnement en posant son doigt sur sa bouche ; c'est, comme disait le conseil, un secret d'État.

Quant à ma présence ici, cela signifie que je suis capitaine et que je veux me battre. Pourquoi as-tu l'air tout penaud ?... Tu es tout comme hier, quand tu faisais le fou dans la prairie, pendant l'orage.

— Tais-toi, je t'en prie, s'écria le sergent, qui craignait que l'on interprêtât les indiscretions du gamin.

— Oh ! si c'est encore un secret d'État, je me tais, dit d'une voix confidentielle celui-ci en faisant trois cabrioles et cinq entrechats, sans lâcher sa broche ; puis d'un bond il se trouva devant le lieutenant, qui promenait ses regards humides de groupe en groupe.

— Que veux-tu, mon enfant ? demanda le lieutenant au délégué.

— Je ne suis plus un enfant, je suis capitaine ; je suis élu par mes camarades, comme quand on élisait les nonces de la noblesse dans les diétines, qui se tenaient chez messire Marchocki. Je viens de la part de notre régiment vous annoncer que nous sommes prêts, et qu'il nous faut des fusils et de la poudre. Tout de suite, tout de suite, entendez-vous ?...

— Tes camarades sont de braves enfants, de pur sang polonais (ici le lieutenant essuya une grosse larme), mais dis-leur qu'ils ne peuvent nous suivre, qu'il faut qu'ils restent auprès de leurs mères et de leurs grand-

pères. Si tu veux servir avec moi, tout seul, j'aurai encore un coin de mon manteau pour t'abriter. Tu as l'air dégourdi, je t'ai vu dans le château aux coupoles. Tu feras un bon petit tambour. Veux-tu ?...

— Puisque vous ne voulez pas de nous, nous ferons la guerre pour notre compte. Quant à moi je ne déserte pas mon régiment comme ça. Je ne suis pas capitaine pour des prunes. Je m'en vais, bonsoir.

— Sang de héros ! s'écria le lieutenant en tendant la main aux vieux paysans qui l'entouraient. Tous les pères de ces enfants sont donc partis ?...

— Cent cinquante d'ici et des environs ont quitté le village hier à midi.

— Si peu que cela ? demanda le lieutenant tout étonné.

— Que veux-tu, répondit le vieillard de cent quinze ans ; les Russes ont pris les autres. Voilà la troisième levée que les brigands font depuis quatre mois. Il n'y a pas quinze jours qu'ils en ont emmené une dernière fournée. Deux régiments de cavalerie ont cerné le village ; ils ont emboîté les jambes de nos hommes dans des *dyby*, leur ont passé des fourches au cou, et les ont chassé devant eux comme des bêtes prises au piège. Il a bien fallu marcher. À l'heure qu'il est, ils savent sans doute s'aligner, charger un fusil et tirer,

ça fait des grenadiers comme d'autres. Nous n'avons plus que ces marmots à te donner pour la défense de la patrie. Prends-les, chef. C'est notre amour c'est notre avenir c'est la dernière goutte de notre sang. Prends-les tout de même. C'est petit, mais ça ne craint rien ; ça a le cœur haut et l'œil frais. Ça fourrera bien une cartouche dans un fusil, et ça pressera une détente tout comme un braconnier. Prends-les, frère.

— Prends-les, s'écrièrent les mères en tombant à genoux, ou bien les Moscovites les prendront.

— Mais que voulez-vous que j'en fasse, mes amis, dit le lieutenant d'une voix étouffée ; c'est trop jeune, ça périra en route.

— Vous les porterez devant vous comme des boucliers, reprit le vieillard ; en voyant leur sang, les pères n'auront peut-être pas le cœur de tirer.

— Prends-les prends-les, répétèrent les femmes agenouillées ; puis un silence lugubre s'étendit comme un suaire sur les vieillards, les femmes et les chasseurs. Quelques sanglots comprimés se firent entendre et les enfants même étonnés, suspendirent leurs hurras, baissèrent leurs branches d'arbre et se regardèrent entre-deux...

— Chasseurs, attention ! Portez les armes !

Par le flanc-gauche marche ! Retirez-vous, mes amis, livrez-nous passage !

Le lieutenant porta ce commandement de sa voix officielle ; voix sévère que démentaient ses joues rouges et toutes sillonnées de larmes. Mais il avait compris qu'il fallait en finir.

Le vieillard fit un signe à l'assemblée, qui comme balayée par une puissance invisible s'écoula en faisant le signe de la croix et en pleurant tout bas. Les enfants mécontents suivirent leurs mères en brisant leurs branches contre les haies. Seulement Stas, sans respect pour ce deuil religieux, hurlait une chanson bachique en enfonçant sa broche dans les taupinières.

# X

Dès cet instant une vie nouvelle entra en Boleslas ; son énergie, retremnée au saint amour de la patrie, se releva calme, fière, solennelle comme un martyr qui va monter vers Dieu dans la flamme de son bûcher. Il conçut la Liberté avec ses grandes douleurs et ses joies plus grandes encore ; il devint en un moment plus que n'avaient ambitionné ses rêves. Il devint plus que les maîtres de l'Univers ; il devint citoyen.

Les masques qu'avaient gardés ses compagnons devant son égoïsme, tombèrent devant sa foi. Il vit sous des enveloppes de marbre palpiter des cœurs de héros ; il apprit à lire dans un regard, dans un geste, dans le silence même des chasseurs, tout ce que les livres ne lui avaient appris qu'à épeler. Il comprit comment une nation se lève dans un jour de colère et périt tout entière avec joie pour racheter des siècles de lâcheté. Ce fut le plus bel instant de sa vie !...

Il s'élançait léger, rapide terrible et bon à la fois. Il regretta de ne pas vivre au temps des Romains, quand un soldat portait une armure de fer et soixante livres par-dessus. Il regretta

de n'être pas Atlas, ou le Christ ; il lui semblait qu'il eût enlevé l'Olympe sur ses épaules ou porté une croix géante au Golgotha de la Liberté. Il ne sentit plus le fardeau de son sac.

— Halte ! commanda le lieutenant à demi-voix, lorsque le bataillon eut gagné la lisière d'une grande forêt qui embrassait le village à l'ouest.

La troupe s'arrêta, et le lieutenant l'ayant pliée en carré, se plaça au milieu, et parla ainsi :

« Frères, le conseil de l'insurrection Podolo-Ukrainienne a reçu cette nuit un avis sinistre. Le corps de Dwernicki est entré en Autriche, et y a mis bas les armes. Un rugissement étouffé grommela sur les quatre faces du carré. « Silence et courage, frères, poursuivit le vieil officier, notre cause est sacrée et Dieu est juste. Il y a encore cent mille Polonais debout et armés sur le sol de notre vieille république. Ce n'est que deux mille lances de moins. Il n'y a plus rien à faire en deçà du Bug ; c'est vers la Vistule que reflue tout le sang de la patrie. Heureux qui y arrivera assez tôt !

» Le conseil a décidé que l'insurrection s'y rendrait par colonnes détachées. La cavalerie a tourné la gauche pendant que nous tournions la droite de l'ennemi. Nous nous retrouverons tous sous Zamose à soixante

milles d'ici.

» Maintenant nous allons longer la frontière gallicienne, afin de rejoindre les soulèvements Volhyniens, et d'entrer avec eux dans la Lublinie. Il faut encore percer à travers les quinze mille hommes de Rudiger comme nous venons de percer à travers les douze mille de Roth. Nous sommes peu tant mieux ; ne pouvant compter sur notre force, nous compterons sur notre agilité et sur notre valeur. Maintenant, attention, et foi en Dieu ! Un sourd murmure s'éleva dans les rangs, mais le lieutenant le fit rentrer dans les poitrines, d'un seul geste de sa tête ; puis il replia le carré en colonne de marche, et lui accorda deux heures de repos, après avoir pris les mêmes mesures de sûreté que le matin. Les chasseurs se couchèrent l'un sur l'autre, et s'endormirent sous la protection des sentinelles. La nuit tombait ; Boleslas tendit la main au lieutenant, et les deux amis se dirent dans un regard mutuel tout ce que la parole n'aurait pu qu'effleurer ou que fausser.

Le vieillard se replia sur lui-même, appuya son front sur ses genoux, et s'assoupit. Boleslas contemplait le ciel avec amour et orgueil. Il était satisfait de lui-même, reconnaissant envers la fortune qui lui ouvrait une si large voie de luttés et de devoirs, glorieux d'avoir tout à conquérir, rien à ramasser ; mais la même énergie qui lui

révélaient toutes les vertus latentes de son âme, toute la dignité ressuscitée de sa nature, lui rendait aussi ses déchirantes incertitudes d'amant. Durant son abatement ses amours n'avaient pas eu une seule de ses pensées. La douleur bestiale n'avait point laissé de place aux alarmes du cœur.

Il aurait donné toutes les femmes du globe pour une heure de halte. Mais en revêtant son auréole d'archange, il sentit rentrer en lui tout ce qu'il lui fallait de saintes souffrances pour la mériter. Jeanne, la sublime Jeanne, cette martyre dans la couche d'un tigre et sous la griffe d'un autre tigre, lui apparut blême et mourante, implorant un ami, ne trouvant que des bourreaux ; demandant une larme pour désaltérer son âme, une goutte d'eau pour désaltérer sa poitrine ne rencontrant que l'impitoyable ciguë... que la mort des Czars auxquels elle s'était enchaînée...

Ce grand remords, mieux en harmonie avec la purification religieuse de Boleslas, le rendit indifférent, pour quelque temps au moins, au sort de Sosthénie. Il sentait que l'immolation de Jeanne avait été faite en faveur du jeune colonel. Il se croyait quitte envers le plus matériel de ses deux amours.

Cette réaction spirituelle, nourrie par l'excitation de tout ce qu'il y avait en lui de généreux, de désintéressé, sembla résoudre

enfin le problème de sa double passion. Il voulut franchement renier Sosthénia, et se promit de vouer sa vie à la plus malheureuse des deux sœurs... Cette belle résolution comportait malheureusement un subterfuge d'une insigne mauvaise foi... Il pressentait que sa servitude ne serait pas longue, il pressentait la mort de Jeanne.

Mais si l'inextricable énigme de son cœur n'y gagnait qu'un leurre de plus, son jugement politique trouvait peut-être dans son exaltation une profonde et durable garantie. — Décidément, se dit-il, l'honneur est à la fois la plus exigeante et la plus nette splendeur de l'homme ; l'amour ne tient jamais d'emploi inamovible dans son âme et y passe des plus hautes régions aux derniers caprices sans altérer sa fierté, ni déplacer ses tendances. L'amour est dans le cœur de l'homme un hôte trop inévitable pour y être traité avec cérémonie ; l'amour le sait si bien qu'il n'attend pas qu'on l'y invite pour s'emparer de bonne heure de la plus vaste portion de notre existence, mais aussi quand il s'en va, s'en va-t-il comme il est venu, ne laissant après lui ni vide, ni dégâts, ni remords surtout ; ce qui prouve qu'il est une faculté et non une vertu. — L'amour, se dit-il encore, a été calomnié dans les livres, par des hommes qui n'ont aimé que de tête. Cet amour-là est, il est vrai querelleur, insatiable tracassier, pointilleux. Il ne sait jamais son

âge ni ses attributions, et ressemble à un roi détrôné ou à un vieux garçon. N'ayant point de place assignée dans les marges du cœur, il prend celle des autres s'appelant tantôt délire, tantôt poésie, tantôt affinité, tantôt religion quelquefois estime, et alors il est le plus insupportable. L'amour de tête a plus de vanité que l'honneur, autant de prétentions que la foi, moins de raison que l'amour. Il a cela surtout, de fatigant qu'il ne s'avoue jamais lui-même ses défaites, et que pouvant, par suite même de sa nature contestable, subir toutes sortes de transfigurations, il n'a jamais la conscience nette de sa mort, et comme le Polype recoud sans cesse les lambeaux de son corps. Un amour de tête est très constant, parce que le cerveau a une bien plus longue jeunesse que le cœur, et qu'il peut, sans inconvénient, gaspiller ses richesses. L'amour de tête n'est point une douleur, mais c'est un embarras, un dérangement perpétuel qui se fourre partout, veut tout savoir, brouille les affections, désoriente le raisonnement exagère les dangers compromet l'honneur dans les mesquins complots de l'amour-propre, et rend l'âme inhabile à toute fonction régulière. Ses bruyantes prétentions lui ont souvent fait obtenir un rang auquel l'amour de cœur n'a jamais aspiré. L'imprudent jeune homme décriait en lui-même l'amour de tête, sans s'apercevoir qu'il intentait ainsi, un

grave procès à celui qu'il éprouvait pour l'infortunée duchesse.

L'amour de cœur, au contraire, bon enfant, despote quand il le peut, philosophe quand il le doit, jouit bien, mais jouit vite ; se dépêche de dévorer son héritage, et se fait enterrer sans regrets et sans épitaphe. Quoique braque et aveugle, il sait vivre en bonne intelligence avec ses voisins, et ne dispute pas le pas à la vertu. Quand il a jeté tout son éclat, il cède son trône sans murmurer, va même parfois occuper bravement un coin obscur du cœur, et s'endort content de son passé ; c'est un grand seigneur mal élevé, qui a cependant conservé son savoir-vivre et dépense sans discernement, mais paye comptant et se fait payer de même. Il se ruine mais ne s'endette pas. Il n'a pitié de personne et ne demande de pitié à personne. Quand il a perdu son dernier enjeu il se brûle la cervelle, et personne ne le pleure.

Chez l'homme il est tôt ou tard mis au rang des interjections ; il n'est jamais qu'un ou plusieurs accidents dans sa vie, et ne doit par conséquent jamais faire l'objet d'une étude spéciale, au détriment de la politique qui, seule, peut suffire à la dignité et à l'ambition d'un cœur bien organisé. L'amour de la femme peut étourdir l'honneur ; mais l'amour de la société seule peut le satisfaire. On meurt ivre sur le sein de son amante, on meurt content sur le sol de la patrie.

À peine Boleslas avait-il établi ces distinctions paradoxale entre l'amour de Jeanne, l'amour de Sosthénie et l'amour de la patrie, qu'une grande lueur farda le ciel. Il réveilla le lieutenant qui, par un instinct d'habitude, porta sa corne de buffle à sa bouche, et d'un seul son dressa sur pied tout le bataillon. Puis il monta sur le plus haut des arbres, et examina attentivement l'horizon.

— C'est l'incendie du monde, dit-il en descendant ; ces bandits d'Asie veulent faire un seul bûcher de toute la Pologne ; mais au milieu des cendres resteront les hommes et les canons. Sergent, prenez la moitié de votre compagnie et filez en avant-garde, en vous orientant sur la plus grande lueur. Marchez sans bruit et faites-vous éclairer par quelques tirailleurs intelligents. Holà, chasseurs ! Qui est du pays ?

— Moi s'écrièrent plusieurs voix ensemble.

— Sur Tynne avec le sergent ; je vais vous suivre.

L'avant-garde se mit en mouvement ; le lieutenant jeta deux chaînes de tirailleurs sur ses flancs, et s'enfonça dans la forêt avec le reste de sa troupe. Au bout d'une demi-heure de marche silencieuse, un coup de fusil, puis un vif roulement de mousqueterie éclatèrent à l'avant-garde.

— Caporal Dyrek, courez dire au sergent

qu'il se retire lentement en tirillant. Deuxième compagnie à gauche, baissez vos fusils et attendez mon coup de trompe. Troisième et quatrième par le flanc droit dans le taillis ; marche !

Les deux parts de la troupe s'écartèrent et se tapirent dans de hautes broussailles en laissant la voie libre à l'ennemi qui, en refoulant l'avant-garde, ne tarda pas à s'engorger dans le piège.

C'était un régiment de Jegers, escortant une levée de recrues à l'armée du sud.

Lorsque la chaîne des tirailleurs Russes eut dépassé l'embuscade, Boleslas qui se retirait sans cesse, laissa faiblir son feu, et l'ennemi rassuré relâcha ses rangs et s'écarta sur les bords du chemin en traînant une longue queue d'éclopés sur ses traces. Un rauque soupir retentit dans le taillis et une grêle croisée s'abattit sur les Russes. Les Polonais ne leur donnèrent pas le temps de se reconnaître et fondirent de toutes parts sur leurs pelotons débandés en poussant des cris de cannibales. La mort devançait la surprise ; les ténèbres, l'encombrement les hurlements des tueurs et des mourants, empêchaient de compter les assaillants. La déroute des Russes fut complète, le carnage épouvantable. Les recrues liés deux à deux, et entassés dans leur chute impuissante, formaient cinq ou six monceaux palpitants,

d'où s'échappait un mélange affreux de râles et de blasphèmes.

La moitié de ces misérables avait été impitoyablement égorgée par ses conducteurs lardés eux-mêmes sur les cadavres de leurs victimes. On dégagea le reste avec beaucoup de peine de dessous les morts, on rompit leurs entraves, et on les arma avec les fusils conquis. Le vieux lieutenant se trouva à la tête de trois bataillons.

Boleslas put ajouter à la somme de ses expériences, celle d'une première victoire.

En essuyant sa baïonnette toute sanglante, il regretta seulement de n'avoir eu qu'à frapper. Son premier laurier ne lui sembla pas acheté assez chèrement ; et cependant sa conduite avait gagné l'estime de tous les soldats ; le vieux cosaque lui-même, tout à fait revenu de ses préventions déclara qu'il n'avait pas encore vu de fausse retraite mieux ménagée et de retour plus fougueux. Le lieutenant l'embrassa devant le front des chasseurs, et lui donna le commandement des deux bataillons de recrues, auxquels on adjoignit des officiers pris parmi les plus anciens braconniers.

Là, commença pour le jeune homme une série de triomphes qui s'emparèrent de toute son ambition, et effacèrent dans son âme toutes ses autres joies et toutes ses autres

douleurs. En dix jours il remporta six victoires contre des forces presque toujours supérieures, formant ses soldats en marche, glissant entre les masses trop épaisses dispersant celles qui ne s'étaient pas encore réunies, grossissant ses forces de tous les débris ramassés sur son pas sage, puisant des ressources dans la destruction même.

Le lieutenant, éclipsé par son jeune ami, jouissait de ses succès avec une grandeur de sentiment qui n'est l'apanage que de quelques âmes d'élite, et qui manque presque toujours au génie. L'ardeur par trop emportée du sergent, donna deux fois à Jasiuk l'occasion d'employer son expérience au salut du régiment ; mais il s'y prit de manière à ne pas affaiblir la confiance du jeune homme en lui-même, pensant que cette sorte d'orgueil, dangereuse dans les autres carrières, est le véritable secret de celle des armes, et que la plupart des grands capitaines n'ont été que d'heureux téméraires. Par suite du même principe, il cacha au sergent pendant tout le trajet le nombre des colonnes volantes qui cerclaient sans cesse les insurgés, et la situation plusieurs fois désespérée de ceux-ci. Il se chargea des soins obscurs mais essentiels de la vigilance, de l'administration des reconnaissances et de la discipline, ne laissant à son protégé que l'éclat des coups décisifs ; il le conduisit ainsi par la main

jusque sur le Bug, à travers la Volhynie, en balayant tout sur son passage, et en ne dirigeant sa jeune épée que sur des lignes ébranlées d'avance.

Boleslas quoique radieux de ses succès n'en conçut pas la présomption qu'on aurait pu attendre de son naturel inquiet et fébrile. Le lieutenant remarqua avec joie que la gloire ne faisait qu'anoblir son cœur et qu'augmenter ses dispositions à la générosité et à la candeur. Il trouva en lui un enfant enthousiaste et confiant, parfois capricieux, facile à décourager, mais plus facile encore à relever. Il sentit qu'une vigueur pareille ne pouvait exister qu'à force d'aliments dignes d'elle et il comprit comment, sans une guerre d'indépendance sans une cause aussi sainte et aussi exigeante elle aurait été obligée à chercher sa pâture dans des passions vulgaires ou dans de honteuses bizarreries.

Après vingt jours de prodiges la colonne aperçut les glacis de Zamose. À la vue des premières vedettes nationales une acclamation générale s'éleva dans les rangs des insurgés. Ce fut une ivresse un orgueil, un bonheur immenses ; c'était la terre de Chanaan après la pénitence dans le désert, quelque chose que ne peuvent concevoir que de pauvres vagabonds qui, pour la première fois voient des remparts, des canons, des uniformes à eux.

Les vedettes, puis les grand'gardes, puis les demi-lunes répondirent aux clameurs du régiment Podolien par trois longs vivats. Le commandant des ouvrages avancés arrêta les trois bataillons dans une grande place-d'armes, et conduisit le lieutenant chez le gouverneur. C'était un petit homme maigre, plat, assez laid, souriant d'un air méchant et dédaigneux.

— Que nous amenez-vous, monsieur le lieutenant, demanda-t-il avec distraction.

— Général, je vous amène un renfort de dix-huit cents hommes, ils attendent vos ordres dans les ouvrages avancés.

— Où avez-vous ramassé tout cela ? est-ce habillé ? ça sait-il l'exercice ?

— Le régiment se compose d'un bataillon de franc-chasseurs, tous vieux soldats des légions, et de deux bataillons de recrues arrachés aux griffes des Moscovites. Ils savent se mettre en ligne, se plier en colonne et en carré, charger un fusil et tirer à mi-hauteur d'hommes, la baïonnette fait le reste. Les capotes sont râpées, les bottes en morceaux, mais les armes sont en bon état.

— Je vous avouerai que je n'ai que faire d'eux. Tous ces vieux traînards des légions sont ivrognes, paresseux et insolents ; quant aux deux autres bataillons, vous pouvez les renvoyer chez eux. C'est une déloyauté que

de les avoir enlevés à leur gouvernement légitime et ce serait un embarras de les garder ; ça mangerait plus que cela ne vaut, ça dépareillerait l'armée constitutionnelle. D'ailleurs ils seraient de mauvais exemple pour la garnison ; nous tolérons les soulèvements de la petite Russie, mais nous ne pouvons les encourager ouvertement, en assimilant leurs aventuriers aux troupes régulières. Si j'ai un conseil à vous donner, c'est de licencier vos miquelets, et de demander du service dans l'armée de ligne. Je vous garantis votre grade de lieutenant et la demi-solde que vous touchiez dans le corps des vétérans avant la révolution.

Le lieutenant, pâle de fureur, muet d'indignation, porta machinalement la main à son épée, en tordit la garde dans une crispation convulsive, et s'élança dehors en crachant sur le seuil.

— Et voilà là les généraux Polonais ? hurlait-il en traversant les poternes, voilà les misérables auxquels la patrie a confié son salut ?... Infamie ! trahison ! mort ! Égorger toute cette canaille, brûler leurs cadavres et en jeter la cendre au vent, dresser des gibets à tous les quartiers-généraux ; sinon nous crevons comme des chiens ; le Russe nous passera sur la gorge, et ces gredins en riront avec lui... Non pas, rage de Dieu ! vaut mieux un peu de sang maudit que cent ans d'esclavage...

— Qu'avez-vous donc mon ami, lui de, manda Boleslas en le voyant arriver les yeux hagards et la bouche écumante... quelque désastre sans doute ; le général vient peut-être de vous faire part de la défaite d'Ostrolenka ?...

— La défaite d'Ostrolenka !... s'écria le vieillard exaspéré, encore une trahison !... Nous sommes donc vendus comme en pleine foire ?

— De quelle trahison parlez-vous mon ami ? La bataille d'Ostrolenka est notre plus beau fait d'armes ; nous sommes restés maîtres du champ de bataille, nous n'avons été épuisés que par la victoire même. Demandez plutôt à ce camarade qui l'a vue de près.

— Certainement, lieutenant, dit un jeune porte-enseigne qui se trouvait là ; j'y ai été, et je puis vous assurer qu'après le carnage du Bois d'Aulnes, c'est la plus glorieuse affaire où se soit trouvé notre régiment. Avec deux divisions d'infanterie et deux batteries privées de leur second rang de caissons, nous avons arrêté pendant quinze heures toute l'armée Russe. On ne s'est battu, de notre côté, qu'à la baïonnette ; le soir les ponts se sont écroulés sous le poids des cadavres ennemis, c'était horrible à voir ; mais nous étions trop peu. On accuse le généralissime de s'être laissé surprendre. Au

fait, personne ne sait comment et pourquoi s'est livrée cette boucherie. Avant d'entrer en ligne nous aurions dû rallier toutes nos forces ; c'est au moins ce que disent entre eux les officiers.

— Trahison ! trahison ! murmura encore le lieutenant. Boleslas, faites porter les armes, et en route... Nous partons pour Varsovie.

— Comment ?... nous quittons Zamosc ? Je croyais que le gouverneur désirait du renfort. Déjà Rudiger investit la place au nord.

— Oh ! il faut d'autres gaillards que nous au gouverneur ; c'est un homme difficile, voyez-vous.

— On vient de me dire qu'il est vendu aux Russes et qu'il correspond avec Thiemann. La garnison est indignée de sa négligence et de sa froideur pour la cause nationale. C'est une vipère dangereuse.

— Oh ! si vous saviez ce que ce misérable m'a dit !... Je ne sais qui a arrêté mon bras... Je vous conterai cela plus tard.

Boleslas aimait respecter la réserve de son ami. Il lui savait une grande répugnance pour les révélations, et il résolut de ne pas plus l'interroger sur ses vues politiques qu'il ne l'avait fait au sujet de Sosthénia. La colère des vieillards est froide, sombre et implacable à la fois. Elle ne se compromet pas d'avance elle se tait, agit, ne se trahit que par ses

effets. Elle ne cherche point de complices, juge sans appel, exécute sans remords. C'est la glace qui se fige silencieuse clans les fentes des rochers les écarte et les déracine sans autre fracas que celui de leur chute même. C'est la passion sans passion ; c'est cette grande colère du Dieu hébreux dont ont parlé les prophètes.

Le lieutenant resta quinze jours sans ouvrir la bouche, et tous disaient : C'est mauvais signe.

Le régiment arriva ainsi sous Varsovie. Tout y était déjà en feu. La récente trahison de Jankowski, et celle déjà soupçonnée de Gielgud excitaient le désespoir du peuple. Tous les jours une foule exaspérée, bondissait du palais du généralissime au château-royal où étaient enfermés les prisonniers-d'État, criant sans cesse : Mort aux traîtres ! Mort aux traîtres ! La défiance était dans tous les cœurs en même temps que le découragement s'emparait des plus intrépides. La soif fiévreuse de sang que le généralissime se refusait d'étancher sur l'ennemi, se portait sur les chefs connus par leur malveillance à l'égard de la révolution. L'autel de la Liberté réclamait des victimes.

— Boleslas, dit un matin le lieutenant, en donnant au jeune homme un paquet cacheté vous allez partir pour Varsovie, et vous remettrez ces dépêches au capitaine

Malinowski, que vous avez vu un jour avec moi au café de Hanusia, et que vous y trouverez encore.

— Mais, mon ami, ne pourrais-je pas connaître le contenu de ces papiers ?

— Non, répondit sèchement le vieillard en fronçant les sourcils et d'une voix que Boleslas ne lui connaissait pas encore.

Le sergent arriva à Varsovie dans la nuit du 13 août. Il eut de la peine à percer la foule qui couvrait les places publiques. Il s'informa çà et là du motif de ces attroupements mais personne ne sut satisfaire sa curiosité. Il entendit seulement proférer de vagues imprécations contre le généralissime, récemment destitué, contre les traîtres, contre les prisonniers conjurés et contre ce qu'on nommait communément alors les aristocrates.

Ce langage, étranger à sa naïveté politique, lui sembla comme des sons appliqués à la vue, ou des couleurs appliquées à l'ouïe. En combinant cependant ce qu'il voyait avec les sinistres menaces du lieutenant, il pensa que les dépêches dont il était porteur se rattachaient à quelque terrible mouvement populaire. Il courut donc au café de Hanusia, tourmenté par un mélange confus de souvenirs de pressentiments de peur et de curiosité. C'est là qu'il avait appris la vie.

Le premier salon était rempli d'officiers en uniformes râpés et sans épaulettes. Leurs yeux lançaient de sombres éclairs, et leurs lèvres livides ne se desserraient que pour se renvoyer des monosyllabes d'un effrayant laconisme. Quelques jeunes gens, qu'à leur mise négligée et à leur air prétentieux on reconnaissait facilement pour journalistes étaient montés sur les tables, et déclamaient contre l'ineptie du gouvernement, contre la timidité du tribunal révolutionnaire, et contre l'indulgence avec laquelle on traitait les anciens agents de Constantin et les prisonniers Moscovites. Le branlement de tête et les gestes impatients des officiers semblaient leur répondre : « Vous nous fatiguez de vos continuelles répétitions, vous nous avez déjà dit et écrit cent fois la même chose. Descendez donc de vos tribunes, et venez plutôt nous aider à pendre les aristocrates et les traîtres. »

Ces terribles menaces saillaient en lettres de feu sous une main invisible qui ridait tous les fronts et les enveloppait d'un crêpe sanglant.

Boleslas passa inaperçu au milieu de cette troupe de spectres, et pénétra jusqu'à la salle de billard en cherchant le capitaine auquel était adressée la dépêche. Il ne tarda pas à reconnaître l'invalides qui, tranquillement accoudé sur un petit guéridon recouvert d'une toile cirée, humait son pot de bière

chaude, exactement comme le jour où Boleslas l'avait trouvé pour la première fois avec le lieutenant. Il le salua, lui remit le paquet ; puis, poussé par je ne sais quelle réminiscence ou par je ne sais quel instinct, il ouvrit la porte du dernier cabinet, et y plongea un regard inquiet.

Un glapisement enroué s'échappa de sa gorge ; il referma la porte avec violence, et s'enfuit comme un sauvage qui retourne au désert.

Il avait aperçu Sosthénia, la tête appuyée sur l'épaule du cornette, qui, sans doute pour échapper aux recherches des Varsoviens, alors fort mal disposés envers les prisonniers Russes, s'était déguisé en garçon de cuisine et avait cherché un asile auprès de la jeune fille. Mais comment celle-ci était-elle retournée à sa première condition ? pourquoi avait-elle abandonné sa glorieuse carrière d'amazone, elle, l'enfant des montagnes et de la Liberté ?... Sans doute pour revoir son cornette cette pensée replongea le sergent dans l'abîme d'où l'avait retiré son enthousiasme militaire. L'amour se réveilla avec la jalousie. La blessure cicatrisée par l'encens de la poudre se rouvrit plus large, plus saignante plus hideuse que jamais. Toutes ses colères engourdies sous quelques lauriers, secouèrent leur torpeur et se refondirent en un torrent de haine sardonique implacable dédaigneuse. Il blasphéma sans

pitié, sans examen, sans appel. La Circassienne ne fut plus à ses yeux qu'une louve de steppe que chair de harem. Il la maudit, oubliant, le misérable combien elle lui avait été indifférente depuis que la gloire avait absorbé sa passion. Il la maudit parce qu'il l'aimait, et il ne se rappelait cet amour que pour la maudire. Il n'avait eu qu'une larme pour pleurer sa perte, qu'une heure de deuil pour la poursuivre de ses regrets ; deux mois s'étaient écoulés sans elle sans son ombre même ; jusque-là le carnage lui avait suffi, mais voilà qu'il lui redemande ce qu'il a lui-même jeté au vent de l'oubli. Il s'indigne de son infidélité ; lui, l'amant de tous les souffles, de la terre !

Il s'enfuit de Varsovie et erra deux jours dans les bois comme une bête fauve à laquelle des tourments ont ôté le sentiment de ses véritables désirs.

De retour au camp, il trouva tout sous les armes, morne et silencieux. Le vieux lieutenant lisait avec un sourire amer la liste des misérables sacrifiés dans la nuit du quinze août.

— Belle proie pour la Liberté, murmura-t-il en levant les yeux sur Boleslas... C'est bien, ma foi ! trente mouchards qu'il lui fallait en holocauste !... et il s'arrêta en couvrant de sa main l'expression haineuse de sa bouche.

— Allons, chasseurs ! portez les armes et

marchons !

— Où allons-nous donc ? demanda le sergent.

— À Janow, sur la haute Vistule. On nous envoie à Rozycki pour livrer plus commodément Varsovie. On tient au reste à nous immoler avec éclat ; voici pour vous un brevet de capitaine et une croix d'officier.

Les yeux de Boleslas étincelèrent de joie, et il se jeta avec l'avidité d'un enfant sur le brevet, en oubliant aussitôt trahison de femme et trahison de généraux. Puis, par un retour pudique sur lui-même, il s'arrêta honteux, gêné, et demanda au vieillard, en balbutiant, si ses services étaient également récompensés.

— Moi, je ne suis bon qu'à faire un lieutenant de braconniers et à mourir à la tête d'une colonne ; vous le savez, capitaine.

Boleslas déchira son brevet.

— Les voleurs jettent du pâté aux dogues gardiens ; mais bon chien ne mange pas de toute main, murmura Jasiuk en serrant le sergent contre sa poitrine.

# XI

C'était par une fraîche nuit de septembre sur les rives de la Vistule.

Il était une heure du matin.

Un géant noir accroupi sur le fleuve allongeait sa trompe vers les hauteurs de Janow, et de sa large queue couvrait les versants opposés.

De faibles lueurs sillonnaient ses flancs à travers l'onde qui, murmurant des plaintes inintelligibles couronnait de sa blanche haleine toute la vallée.

Sur la rive droite attente et vigilance. Sur la rive gauche silence et sommeil. Deux camps étaient là...

— Garde à vous ! cria une ombre en se dressant sur un tas de schakos et de havre sacs couchés pèle-mêle devant des faisceaux d'armes... La rive droite ouvrit une gueule rouge, chassa une bouffée de fumée, et poussa un rauque soupir. Une gerbe d'étincelles frisa les hautes vapeurs du fleuve et un obus vint ramper aux pieds des faisceaux Polonais.

La rive gauche, réveillée en sursaut, se

leva tout entière ; et un bourdonnement mêlé de cliquetis, courant comme un frisson de colline en colline, alla mourir dans les vieilles forêts de Zwolin. Six mille fers se hérissèrent sur la sombre vallée muets droits immobiles comme la lame d'un maître d'armes qui pare un coup... Tous les murmures rentrèrent dans les poitrines pour livrer l'espace à l'écho d'un second défi... mais le canon Russe ne le donna pas ; et enveloppé dans les plis blafards de sa première fumée, il parut se rendormir... Seulement deux râles lointains, perdus dans les brouillards de l'ouest, répondirent : Bientôt ! bientôt !

— Mauvais signe dit tout bas un sergent de la grand'garde ; ce coup de canon ressemble furieusement à une question et cet écho là-bas à une réponse. Si je ne me trompe, c'est Davidow qui cause avec Rudiger, et nous sommes probablement le sujet de cette ingénieuse conversation Qu'en dites-vous capitaine ?...

Le capitaine, beau brun, à la taille cambrée et à la moustache cirée, ne répondit pas, mais il tira un petit peigne de sa poche, et tout en étageant son abondante chevelure sur sa tempe gauche, bâilla, se secoua pour ramener son manteau fourré sur ses épaules, et se mit à fredonner en la un refrain du Paysan millionnaire. Le sergent secoua la tête et alla rejoindre un vieux lieutenant qui alignait à tâtons un peloton de faucheurs et

visitait les armes des fusiliers... Une patrouille glissa sur le flanc de la grand'garde ; le commandant échangea quelques bons mots avec le beau capitaine, et disparut avec ses cavaliers.

— Rassurez-vous, dit le capitaine au lieutenant ; c'est un signal convenu entre les Russes et le général qui leur envoie un parlementaire pour leur proposer la suspension d'armes dont il a été question il y a quelques jours. Pour mon compte j'en suis bien aise, car cette guerre de Calabrois commence à me lasser et j'ai soif de repos. Le lieutenant fronça ses sourcils roux et cracha de côté sans répondre. Le capitaine sourit avec dédain, se roula dans son manteau et s'étendit par terre.

— Boleslas ! dit le lieutenant au jeune sergent, vous êtes un noble et vaillant jeune homme ; il est temps que vous compreniez nos malheurs. La Pologne est perdue... non pas comme un brave soldat qui brûle sa dernière cartouche et meurt le dernier sur un tas de morts ; non pas comme un magnat qui vend son honneur pour un crachat, non pas comme un martyr qui se couche sur sa tombe et attend le coup de grâce mais comme un damné qui, encore jeune, encore bouillant, encore fier, se sent roulé dans l'abîme par l'impitoyable jugement de Dieu, maigre ses blasphèmes et ses cris. Les cœurs insoucians ne sentent rien de tout cela mon

pauvre ami ; ce beau capitaine a drapé ses membres dans une fourrure ; son âme, dans l'indifférence, rêve au whist et aux filles de Varsovie ; d'autres noient les menaces de l'avenir dans les joies féroces du carnage ; ceux-ci oublient les grandes douleurs de la nation dans les petits triomphes de l'amour-propre ; ceux-là n'oublient rien parce qu'ils n'ont rien su et ne veulent rien savoir... L'orgueil de l'existence se trahit encore dans le port prétentieux de cette malheureuse cohue qui se croit une puissance et qui n'est plus qu'un squelette. Il y a bien là encore des drapeaux, des uniformes et de la bravoure mais sur cette fête maladive plane nuit et jour un nuage sinistre, un fantôme de dérision, une sentence de mort, quelque chose d'incompris et d'effroyable. Les yeux ordinairement clairs du vieux lieutenant s'assombrirent comme les ténèbres qui voilaient encore l'horizon et un gros soupir grommela dans sa large poitrine comme un tigre encagé.

— Vous voyez tout en noir, mon cher lieutenant, répondit le jeune homme en serrant les mains calleuses du vieillard entre ses doigts de fille et penchant son front de côté. Dernièrement, vous prétendiez que Praga était au pouvoir de Golowin ; c'était Ramorino qui faisait mettre bas les armes à Werpachowskoï ; vous ne donniez pas trois jours d'existence aux remparts de Varsovie,

et voilà deux semaines que Paszkiewitz se morfond devant Szymanowo. Vous vous défiez de Krukowiecki, et vous voyez pourtant que le furieux vieillard barricade les rues avec des rem parts de morts, et transforme la ville entière en un seul fourneau de mine. Il se fera sauter sur la dernière pierre de Varsovie plutôt que de rendre son épée au feld-maréchal...

— Dieu le veuille ! murmura le pieux lieutenant en se signant, et une larme brûlante vint jouer avec sa rouge moustache. Le jeune homme ému leva les yeux vers le noir firmament en y cherchant une étoile, mais il n'y trouva que de lourdes nues qui, balancées çà et là par un vent indécis, étendaient leurs ailes immenses sur les deux armées.

— Père dit-il au vieillard dans sa langue de poète, lisez-vous dans le ciel ; que disent ces sombres géants ?

— Je suis bon catholique et peu lettré...

— Depuis quarante ans je sers ma sainte-patrie, et j'écoute la messe sans vouloir pénétrer les mystères de Dieu.

— D'où vous vient donc votre empire et votre pénétration ?...

— Du cœur, mon enfant... La douleur m'a beaucoup appris... Cinq fois j'ai vu l'aigle d'argent briser ses fers et en secouer les

débris aux quatre vents du monde, et cinq fois j'ai vu les démons de l'égoïsme et de l'inconstance couper ses ailes et tailler ses serres. Au temps de Pulawski j'étais un pauvre enfant, serf, fils de serf, chair de serf dans les biens de monsieur Potocki. Le noble seigneur m'attelait à la charrue avec un autre paysan comme moi, qui, comme moi, s'est enfui et est devenu émir en Arabie. Moi, je m'enrôlai dans la bannière de Zaremba, contre la tyrannie Moscovite. Nous vainquîmes, et Zaremba se vendit à Saldern. En 1794, je repris les armes sous Poninski ; nous vainquîmes encore, et Poninski nous vendit à Ferzen. En 1798, je m'embarquai pour l'Égypte avec Zaionczek, nous vainquîmes pendant quinze ans... Zaionczek se vendit à Alexandre brisé, usé, rouillé comme une vieille carabine... tu sais, enfant, ce que je fis le 29 novembre... Nous avons vaincu à Grochow, à Wawer, à Boremeli, en Podolie partout... Nous avons couronné puis chassé Chlopicki qui ne voulait point de Pologne ; Skrzynecki qui ne voulait point de bataille ; Dembinski qui ne voulait point de peuple... Krukowiecki a juré sur ses cheveux blancs qu'il nous rendrait la victoire et la liberté ; nous l'avons fait tout ce qu'il voulait... tout ce que vous vouliez, vous autres pauvres jeunes gens enthousiastes et crédules... Eh bien ! mon enfant, il nous vendra après une victoire, comme nous ont

vendus Zaremba, Poninski et Zaionczek...

— C'est épouvantable Dieu ne veut point de Pologne ! murmura le sergent, qui comme toutes les âmes ardentes, passait sans réflexion de l'orgueil au désespoir.

— Monsieur, vous blasphémez ! s'écria le vieillard en se dressant sur ses jambes... Dieu veut une Pologne, mais il la veut purifiée par l'épreuve, rajeunie par la foi... montée au Golgotha de l'Univers, à travers de longues alarmes... Et comme si le pauvre lieutenant eût commis quelque indiscrete révélation il retomba soudain dans une honte d'enfant, et chercha visiblement à se donner une contenance en brossant sa vieille redingote avec son vieux bonnet de police, et en promenant son regard embarrassé sur les contours encore insaisissables de la vallée.

Le sergent, familiarisé avec le caractère de son vieil ami, le quitta pour rôder autour du peloton, qui, muet et debout devant trois baraques de branchages attendait le com, mandement du lieutenant.— Armes au repos ! Formez les faisceaux ! dit à demi-voix l'officier. Sergent ! ne laissez point dormir vos hommes.

Cependant quelques taches blanchâtres commençaient à poindre vers l'orient. Les nuages culbutés par une brise mieux décidée se refoulaient en noirs pelotons vers les forêts de Zwolin. Le rideau céleste déchiré

contre les crêtes de la rive droite écharpait en franges irisées et traînait avec lui un essaim de flocons roses, orangés, violets, qui chassés en biais comme une neige de rubis, volaient à l'avant-garde du soleil et ouvraient sa marche conquérante. Les saillies des parapets russes se détachaient en immense crémaillère sur cette toile flottante, ouvrant leurs gueules railleuses et grinçant leurs dents de bronze ; un collier de baïonnettes se roulait, se déroulait, se croisait, s'alignait sur ces montagnes ciselées sans qu'on pût apercevoir les ressorts vivants qui écrivaient ces étranges hiéroglyphes. On eût dit la main invisible traçant *Thékel-Pharès* sur un tertre de cimetière. La lumière ruisselant par-dessus les hauteurs de l'est, embrasa les chemins couverts, puis le pont, puis la tête-de-pont devant laquelle s'était brisée la veille toute l'infanterie de Rozycki. La brise, du matin balayait jusque dans les rues de Janow, des panaches, des lambeaux d'uniformes, des bracelets d'aides-de-camp. De riches pétales de cervelle et des festons de sang caillé se balançaient en guise de fleurs après les pâles robes des bouleaux, pour faire mentir la nature. Il y avait là une horrible dérision de l'enfer ; une couronne d'immortelles sur un calice de fiel pour la Liberté expirante...

Sous les décombres enfumés des masures s'écrasaient des monceaux de cadavres sur lesquels l'ange de la nuit avait jeté son

linceul en attendant que la terre ingrate, pour la défense de laquelle ils étaient tombés, daignât leur prêter un coin de son tombeau. La mort couchée sur l'automne dans la Pologne mourante, pour une foi mourante, étalait au loin ses pompes épouvantables. Mort dans les âmes, froid dans les cieux, ruines sur la terre, doute partout ! Seulement l'éternel sapin ; emblème de résurrection infinie, planait sur les morts et sur les vivants, toujours vert ; toujours jeune, toujours beau mais d'une verdure qui attriste l'âme, mais d'une jeunesse qui ignore ses années, mais d'une beauté qui fatigue les regards.

Tout-à-coup le fond du tableau s'enlumine d'une rougeur malade ; le camp Polonais s'agite, se rompt, se délaie avec les hauteurs de Janow sur la gauche, la forêt de Zwolin sur la droite, le chemin de Sandomir devant lui. Les colonnes saluent l'aurore d'un immense vivat : Pauvre aurore ! pauvres colonnes ! Comme chassé de l'orient par ce cri d'amour, l'œil de Dieu soulève sa paupière de feu et enveloppe les retranchements russes d'un regard de colère. Les canons étincellent, les baïonnettes rayonnent, les embrasures versent sur la vallée des trombes de lumière qui fouettant le paresseux brouillard viennent jeter leur auréole aux pieds des martyrs. Le soleil s'élançe vers le zénith comme un bouquet d'artifices et met le feu aux batteries

de Davidow. Douze obus éclatent devant la grand' garde polonaise, et comme trois heures auparavant, Rudiger, accourant de Radom avec vingt mille hommes et quarante pièces d'artillerie répond par la gueule du bronze : « *Bientôt, bientôt !...* »

— Rejoignez les colonnes et doublez le pas, cria un aide-de-camp, en passant ventre à terre devant le front de la grand'garde. Davidow a refusé l'armistice et nous sommes pris entre deux feux.

— Cela me rajeunit dit au vieux lieu, tenant le beau capitaine qui, à part ses habitudes de dandy et son orgueilleuse bêtise, était un brave officier. Il n'y aura pas à traîner l'affaire en longueur, foudre de Dieu ! Nous tuerons ou nous serons tués... Il relevait la tête pour surprendre sur la figure du lieutenant l'impression qu'avaient pu produire ses paroles, lorsqu'une balle l'étendit raide mort devant sa petite colonne.

— Grenadiers, dites un Ave Maria pour son âme, grommela le lieutenant en prenant sa place ; sergent, par ici ! Déjà une colonne Russe débouchant par la tête-de-pont, en deçà de là Vistule, éparpillait ses tirailleurs derrière les murs ruinés de Janow, et une grêle de plomb sonnait un carillon funèbre contre les hautes et larges faux de la grand'garde.

— Faucheurs, serrez vos rangs ! Fusiliers, à

gauche, et faites face à cette canaille ! Là, un peu plus près, abritez-vous dans la ravine ; tirez lentement ; visez bien ; sergent, vous m'en répondez ; n'abandonnez votre poste que lorsque vous vous trouverez à la hauteur des dernières colonnes qui sans doute vous relèveront...

Boleslas détacha trente hommes poudreux, armés de mauvais fusils autrichiens, et les plaça dans un pli de terrain, d'où on voyait sans être vu.

— Mon chien ne tient plus, le canon de mon fusil est crevé ; il y a du son et de la suie dans nos cartouches ! crièrent ensemble en jurant, les soldats de Boleslas.

C'était tout de même à Ilza et à Solec ; bougres de recrues, ça ne vous a pas empêché de briser les belles lames de Tula et d'embrocher les dragons de Wurslemberg. En avant, traînards !... Les soldats, animés par la voix de leur sergent, poussèrent un hurra ; et oubliant la recommandation du lieutenant crachèrent dans leurs inutiles bassinets et se précipitèrent la baïonnette haute contre une large tête de colonne qui noircissait la plaine. Boleslas enivré par l'âcre encens de la poudre, rugit comme un taureau blessé, et en deux bonds se trouva en tête des siens... Eu cinq minutes le groupe roulé, sanglant, pressé flanc contre flanc fut cerné de toute part. Un jeune officier russe ramassa dans sa

petite main blanche trois baïonnettes portées sur le cœur du sergent et lui cria de se rendre ; mais Boleslas l'étendit mort d'un coup de crosse et donna tête baissée dans la foule, qui fouettée par son regard enflammé baissait ses lames écarlates, et se refoulait sur elle-même.

— En avant, sang de chien ! Mort au Lach, tue-le ou je t'écrase race réprouvée, fit une voix méridionale en montant le tintement d'une énorme carabine au diapason de son organe... Mort à toi, vilain roux, répétait-elle en face du sergent, qui poussé comme un obus à travers morts et mourants s'était heurté contre le géant.

Les deux antagonistes étreints par la cohue se trouvèrent collés poitrine contre poitrine sans pouvoir ni se fuir ni lutter. — Mais faisdonc place au jeu de ma baïonnette, sale rebelle ! hurlait le géant en bavant de rage et de fatigue... Tu vois bien que j'ai soif de ton sang maudit... Mais il cherchait en vain à dégager son arme d'entre deux cadavres qui, ternes, livides, et debout, frémissaient au gré de la presse toujours croissante des combattants. Dix fusiliers Polonais encore sur, vivant à la boucherie, écartaient tout devant eux pour arriver jusqu'au sergent, et la masse ennemie affluée autour de cette poignée de furieux, s'étouffait et se lardait elle-même, cherchant en vain à imprimer une direction décidée à son balancement.

Un nuage de poussière enveloppa ce désordre épouvantable, et le géant profitant d'une large trouée ouverte par un boulet, au milieu de la foule fit un saut en arrière, et d'un coup de baïonnette renversa le sergent. Le fer amorti par les buffleteries ne fit qu'effleurer les chairs mais le jeune homme étourdi du choc, roula sous les pieds des Russes en grinçant les dents... — Oh ! ne le tuez pas, s'écria une voix lamentable, qui, comme une rédemption de Dieu, descendit au cœur du sergent... C'était le vieux lieutenant qui, du haut d'une colline, ayant vu l'imprudent peloton s'abîmer dans une forêt de baïonnettes, était accouru avec ses faucheurs pour dégager les fusiliers de Boleslas.

Et les larges faux lancées et baissées sans cesse fendaient l'air, fendaient les armes, fendaient les têtes, fendaient les cadavres et les clouaient au sol empourpré. — Arrière, brigand ! lâche ce jeune homme ou je hache toute la Moscovie ! criait la voix lamentable au géant qui, un pied sur la gorge de Boleslas, parait la chute des faux. Trente guillotines ailées s'élevaient en sifflant dans l'espace, pirouettaient, puis rebondissaient contre la lourde carabine du Russe qui dépassait de toute sa tête les plates coiffures des faucheurs Polonais. Boleslas râlait sous ce pied d'éléphant, et rendait l'âme dans une mare d'écume. L'instant était décisif... Le

vieux lieutenant, malgré ses soixante-huit ans, sauta par-dessus les cercles de fers qui lui cachaient Boleslas saisit son jeune protégé par les cheveux et l'arrachait déjà de dessous le pied de son bourreau lorsqu'un coup de crosse le renvoya hors de l'enceinte des combattants. L'invincible géant debout sur ses victimes bravait toutes les fureurs. Les faux reculaient devant son œil de Titan, et les Russes ralliés derrière ses larges épaules comme derrière un parapet, retournaient à la charge pour la troisième fois. Déjà l'impitoyable grenadier, débarrassé de ses antagonistes, suspendait la pointe de sa baïonnette au-dessus de la poitrine du sergent, quand un jeune sous-lieutenant, à la parole brève et au regard impérieux, d'un geste désarma le premier, et d'un autre fit relever Boleslas...

— Père ! tu me réponds de sa vie... fit l'officier en s'éloignant. Et il jeta un coup-d'œil plein d'indécision et d'anxiété sur le sergent qui ne parut pas le reconnaître. Quinze faucheurs désarmés et pris avec Boleslas glissèrent entre deux rangées de cosaques et de fantassins qui, conduits par le géant, se dirigèrent vers la tête-de-pont.

— Rends grâce au sous-lieutenant, grommela le géant en affermissant sa baïonnette gluante au bout de son fusil ; sans lui tu aurais accompagné ceux-là, et il montra le tas de morts qui encombraient son

passage.

— Plût au ciel qu'il en fût ainsi, répondit le malheureux prisonnier...

Pendant les éclairs, les colonnes et les tourbillons emportés dans un cri de détresse, filaient, comme une comète échevelée vers le sud.

La division Polonaise enveloppée par les escadrons venus de l'ouest et chassée en queue par la sortie de Davidow, se débattait, en courant vers les montagnes de Sainte-Croix. Une forêt de lances, de faux et de baïonnettes balayées par le siroko de quarante pièces, tantôt s'inclinait de terreur, tantôt se hérissait de colère comme la crinière d'un sanglier. Boleslas accroupi sur un parapet au milieu de ses compagnons de servitude, planait sur cette horrible tempête. La vallée étranglée entre la Vistule et les hauteurs boisées de l'ouest, d'où débouchaient les masses de Rudiger, se déroulait à ses regards comme un tapis de roulette, comme un damier gigantesque où se jouait l'avenir de sa pauvre patrie. Les colonnes Polonaises serrées en minces losanges sur la roulé de Chodeza, brillaient encore entourées d'une auréole de feu et d'ombres comme une perle de rosée sur un panache de cyprès, comme une dernière étoile sur un ciel orageux, comme un nom aimé sur une bière d'ébène. Tout-à-coup le

diadème d'airain qui couronnait la plus haute montagne de l'ouest secoua ses fleurons avec d'épouvantables fracas, et concentra ses rayons ardents sur un pli noir que la distance empêchait de bien distinguer. Les fers Polonais, jusqu'alors ramassés en un faisceau compact, se dispersèrent comme les étincelles d'un foudre sous le marteau d'un cyclope ; et les bonnets noirs et blancs de la cavalerie de Rozycki disparurent derrière des spirales de poussière. C'était au passage d'un pont à demi-écroulé sous les obus. Les Polonais refoulés vers cet étroit défilé s'écrasaient sur la rive infernale qui ne leur laissait de choix qu'entre les flots et le boulet.

Un râle un seul râle atroce immense, s'éleva du fond de cette gorge mortelle, vers l'impitoyable soleil qui, impassible sur son palanquin de feu, souriait en dardant à plomb sur les vainqueurs et sur les vaincus...

— Eh bien, misérable ! dit à Boleslas, le vieux géant, nonchalamment couché sur un affût... Où est ta patrie ? Où sont vos lauriers, malheureux fous qui de votre doigt d'enfant menaciez le trône du Czar ?..... Vois tu là-bas dans ce tourbillon rose, agonisent vos derniers soldats... Dans ce cri de détresse que pousse votre dernière batterie, s'en vont votre âme et vos lois.

— Tu en as menti, esclave ! Rudiger triomphe ici d'une poignée d'imprudents,

mais votre feld-maréchal succombe sous les remparts de Varsovie. La patrie est là-bas... le sang de la Pologne a reflué vers le cœur ; vois-tu... Demain, vous apprendrez, la défaite de vos hordes...

— Tais-toi, fou ! murmura le géant en pleurant comme une femme.

Boleslas le fixa avec étonnement... À l'instant même, le pont de Janow craqua sous le galop d'un courrier, suivi de quatre dragons. L'officier laissé à la tête d'une compagnie dans le fort, courut à leur rencontre et rompit le cachet d'une dépêche que lui remit le messenger. Un sourire d'orgueil se promena sur ses traits, et un roulement de tambour ramassa les soldats russes, dans une petite place d'armes qui donnait sur le pont. Les prisonniers furent rangés à l'aile gauche, et un aide-de-camp lut à haute voix la proclamation suivante :

« Fidèles défenseurs de la patrie, humbles sujets de sa majesté l'empereur et autocrate de toutes les Russies roi de Pologne, de Sibérie et d'Astrakhan ; grand duc de Lituanie, de Samogitie, de Livonie et d'Estonie, prince souverain de Tiflis et d'Erivan protecteur des peuples Valaques et Moldaves ;

» Le maître des Cieux, qui récompense la fidélité et châtie la trahison, a couronné les efforts des invincibles armées Russes contre

une poignée de misérables que, ni les menaces ni la clémence de l'empereur et autocrate, n'avaient pu détourner de la voie de perdition où les avaient engagés leur folie et leur orgueil. Varsovie aux triples remparts... Varsovie, ce cimetière sanglant d'où des réprouvés ont osé porter leur main sacrilège à la couronne des Romanow... Varsovie qui, pendant dix mois a insulté notre puissance a été emportée d'assaut dans la nuit du 7 au 8 septembre. Les rebelles sentant tout le poids de leurs crimes, et n'espérant plus en la miséricorde tant de fois méconnue : de l'empereur se sont défendus avec acharnement ; mais l'intrépidité de nos héros a triomphé de leur audace, et la fière capitale du royaume de Pologne est à nous. Soldats ! rendez grâce à l'Éternel, et reconnaissez sa main inexorable dans les ruines de la cité rebelle... »

» Signé, Son Altesse le prince feld-maréchal,

« PASZKIEWICZ ERYWANSKOÏ. »

Un hurra sinistre retentit dans les airs, et les faces ternes et cuivrées des fantassins russes reluirent d'une joie stupidement sanguinaire.

Sans trop comprendre l'emphatique proclamation du feld-maréchal, les brutes pressentaient sans doute, par un instinct de parias affamés, qu'il y avait sous ce chiffon

de papier quelques rations d'eau-de-vie et de gruau. Ils narguèrent les prisonniers avec insolence ; quelques-uns leur crachèrent à la figure, puis leur présentèrent leurs gourdes avec une grimace qui tenait du chat-huant et de la panthère. Le jeune officier auquel Boleslas devait la vie, les écarta à coups de plat d'épée, vint parler à l'oreille du géant, puis courut au commandant qui lui remit une lettre pour le feld-maréchal, en lui ordonnant de monter à cheval et de partir à l'instant même pour Varsovie. Boleslas remarqua que tous les regards intelligents étaient fixés sur lui. Il affecta un calme parfait ; mais lorsque le jeune messenger eut franchi la poterne de la place-d'armes et eut lancé son cheval sur la route du nord, le pauvre sergent sentit une rage d'enfer s'abattre sur son cœur, et des sanglots entre-coupés de sourds blasphèmes s'échappèrent de sa poitrine.

— Prenez soin de cet oiseau caporal, dit le commandant au géant, en braquant sa lunette sur le sud... La canonnade s'éloignait de minute en minute comme les soupirs d'un mourant. — Maintenant, canonniers, à vos pièces, et faites trembler la terre rebelle en l'honneur des vainqueurs de Varsovie !... Que le tonnerre de vos canons porte l'épouvante aux âmes perfides, et la nouvelle de notre triomphe aux oreilles de notre grand empereur !...

Quinze embrasures vomirent à la fois, et

des vociférations sauvages prolongèrent la note de ce terrible concert... Le bruit lointain des feux de peloton se perdait dans l'espace, mais les lignes de bataille brodées sur l'horizon, se dessinaient encore nettement. Boleslas attachait un regard désespéré sur un petit zigzag bifurqué qui semblait jaillir en gerbes bleuâtres d'un four embrasé. C'étaient les débris de la malheureuse division qui, s'étant fait jour à travers le pont, les colonnes ; et la mitraille, cherchait à se rallier dans les plaines immenses de Chodcza. Le zigzag se fit étoile puis éclair puis carré, puis parallélogramme, puis cône infini. Un nuage passa dessus et le parsema de paillettes qui, rayonnant en tout sens, rendirent un faible ronflement. Des miettes brunes s'en détachèrent puis le rejoignirent puis s'en détachèrent encore. Tout autour brillait une frange écarlate que les noires masses de l'ennemi s'efforçaient en vain d'effacer. Un baldaquin de fumée roulait ses nappes blanches sur cet immense boa dont le ruban de la Vistule singeait les détours et épiait les pas ; mais la tache diminuait, se ramassait, pâlisait sans cesse... Ses contours enlevés un à un se confondirent avec les colonnes Russes... La tache se changea en flocon, le flocon en ombre, l'ombre en brouillard, le brouillard en point... Puis le point trembla et sombra dans l'horizon... Sur le tapis désert, il ne resta que l'onde argentée du fleuve, les

plis veloutés des montagnes, et des bataillons muets de sapins qui, les bras tendus vers les pôles montraient les limites de l'empire des Czars et planaient comme des croix mortuaires sur ce cimetière géant.

Le sergent laissa tomber son front brûlant dans ses mains, puis le releva pour envelopper la vallée d'un regard douloureux. Le dernier feu de sa prunelle tomba sur l'impitoyable bastion où l'enchaînait son sort. Alors seulement, il s'aperçut de sa misère. Les soldats Russes alignés et immobiles comme une palissade occupaient l'angle opposé de la redoute. Des sentinelles debout aux saillies jalonnaient les lignes des remparts ; les quinze prisonniers avaient disparu. Le Circassien, sombre et muet à côté de Boleslas, l'épiait comme un mauvais génie préposé à la garde d'une âme damnée. Boleslas fatigué de ce regard lourd, moite, gênant, se retourna de côté comme un malade sur sa couche ; mais l'œil du sauvage pesait toujours pesait sans cesse filtrant comme une lave ardente à travers les chairs du prisonnier. Le sergent troublé prit le parti d'affronter son gardien. Il se dressa sur son séant et le regarda en face avec cette expression de dédain affecté que s'impose la peur pour se donner une contenance.

— Pourquoi me toises-tu ainsi, Calmouk... Crois-tu ma ceinture remplie d'or ou bien es-tu las de me garder ?...

— C'est dommage, murmura à part le caporal, car c'est un cœur de montagnard dans les flancs d'un archange... Il y a là de quoi incendier un empire et en construire un autre...

Et une énorme étoile bleuâtre éclata au front cuivré et nu du vieillard, comme une étincelle de foudre à la cime d'un conducteur électrique. Des fleurons de saphir et de diamant jaillirent de son schako ; la lourde crosse de son fusil s'arrondit en boule de sceptre, et la croix de ses buffleteries rayonna sur sa vaste poitrine comme un soleil. Il y avait alors en lui du démon et du roi, du rebelle et de l'esclave. Un rire amer sillonna sa figure, et un blasphème s'échappa de son sein ; mais l'âme étrangère s'envola avec ce terrible soupir et lorsque les yeux de Boleslas d'abord abattus par la majesté de l'idole se furent timide, ment relevés, ils retrouvèrent le Circassien dans son obscure et brutale enveloppe de soudard.

Boleslas se hasarda à lui demander pourquoi il avait soupiré. Le soupçonneux caporal jeta autour de lui un regard inquiet, fit une grimace, chargea sa pipe, cracha, se rapprocha du jeune sergent, mais ne répondit point.

— Bah ! c'est une brute qui fume et bâille, mais qui ne soupire pas, pensa en lui-même Boleslas ; changeons de front d'attaque — Le

tabac que vous fumez là, mon ami, doit vous étrangler, rien que son odeur me donne des nausées. Si vous vouliez essayer du mien... Et sur ce, le sergent lira de sa poche une magnifique blague de velours bleu, brodée en argent, et la présenta au caporal. Celui-ci fit un geste de surprise et s'empara de la blague avec l'avidité d'un bédouin, et la joie d'un enfant. De grosses larmes étincelèrent dans ses orbites sanglants comme les reflets de l'aurore dans des cavernes de bandits. Les angles sinistres de son profil moghol s'effacèrent de nouveau dans une auréole de lumière qui lui rendant sa magie passagère, remplit l'âme du jeune homme de respect et d'attendrissement.— Oh ! mon père, s'écria Boleslas, ne me cachez plus vos pensées !... Vous n'êtes point un simple sbire ; sous vos buffleteries de caporal bat un cœur de héros, et la grandeur méconnue de votre être se trahit dans ce regard tantôt épouvantable comme celui de Magog, tantôt sublime comme un rayon du ciel, tantôt navrant comme une plainte de fille ; quel souvenir a pu réveiller en vous ce morceau de velours ? ... Croyez-vous à l'influence des couleurs...

Mon cher enfant, murmura en sanglotant le grenadier, qui a brodé cette blague ?

— Une divine coquette qui m'a fait bien du mal.

— Son nom ?

— Lequel ? car elle en portait un autre tous les jours...

— Enfant, vous parlez en homme piqué ou en ingrat ; quel est celui qu'elle portait le jour où elle vous remit ce gage de tendresse ?...

— Le même, je crois, qu'elle se donnera demain soir avec le jeune officier qui vient de partir pour Varsovie... quelque chose en phie, en lie, ou en nie... Que vous importe au reste, mon vieil ami son cœur ne vaut pas le vôtre assurément, quoiqu'elle ait l'œil noir comme vous et quelque chose de votre majesté.

— Dites-moi, au moins, où vous l'avez connue.

— À Varsovie même, au fameux café de Hanusia, où mademoiselle servait avec assez de grâce les officiers du quatrième de ligne, avec beaucoup de grâce les cuirassiers de Knoryng, avec infiniment de grâce les gardes Volhyniens.

Le vieillard cessa ses questions ; tiraillé qu'il parut par des doutes pleins d'angoisses. Puis il attacha sur son prisonnier un regard de pitié céleste et de protection infinie un regard de roi qui pardonne et de père qui adopte. Il ouvrit la bouche pour parler, puis il secoua la tête avec une sorte de résignation oublieuse. Boleslas ne comprit rien ; une gênante timidité s'empara de lui, et il rougit en se rappelant avec quelle légèreté il avait voué

son enthousiasme et sa confiance à un vieux caporal, avec quelle maladresse il lui avait livré les deux ridicules de son cœur, sa candeur et sa jalousie...

— Jeune homme, dit le Circassien après quelques minutes de réflexion, la nuit approche et va bientôt envelopper la vallée dans l'obscurité. Vous avez douze heures pour rejoindre les vôtres ; si vous vous sentez le désir d'échapper à l'esclavage... fuyez...

Le captif toisa le vieillard avec surprise et défiance...

— Pourquoi me regardez-vous ainsi, balbutia le pauvre caporal moitié blessé, moitié chagrin ; qu'y a-t-il d'extraordinaire dans mon offre ?... Vous êtes jeune, riche de courage et d'espérances ; vous ferez un bon soldat, un bon poète, un bon prêtre, que sais-je, moi ?... vous ne feriez au contraire qu'un mauvais prisonnier... car voyez-vous, mon enfant, le cuivre de l'Oural est dur à travailler la glace de la Lena, dure à fendre, le cœur de l'empereur dur à fléchir... La Sibérie est une triste patrie, un triste tombeau même... Il n'y a point d'héroïsme point de constance, point d'obstination à l'épreuve de ses supplices. La vie y est une silencieuse et morne agonie. Les plaintes n'y ont point d'écho, les larmes gèlent dans l'air avant d'arroser la neige ; les soupirs y enveloppent le désespoir dans un suaire éternel de brouillard ; point d'eau pour

se noyer point de feu pour se brûler, point de fer pour se poignarder. On vous emboîtera les jambes dans un soliveau à deux trous, mon pauvre enfant, et on vous dira que le monde est vaste et que l'empire des Russes est un bel empire... On vous dira d'y chercher votre nourriture...

Le vieillard releva son pantalon, et Boleslas aperçut à travers les lambeaux de ses chaussettes, des anneaux bleutés et saignants comme rivés pour l'éternité aux jambes du malheureux.

Si vous préférez les souterrains au désert, mon enfant, on vous logera aux frais de l'empereur dans les casemates d'Orenbourg ou dans les mines de Nertschinsk. On vous accouplera avec une brouette en vous la clouant aux hanches. Ce sera votre unique compagne, votre unique richesse... votre unique amour... Oh ! ne souriez pas, monsieur... J'ai connu un misérable qui est mort de fureur et de chagrin, quand il fallut changer sa brouette qui tombait en débris... Il y avait sculpté avec ses dents une bouche et des yeux qu'il baisait en pleurant, et auxquels il adressait des prières et des cantiques... Il répondait à chaque grincement de la roue, il interrogeait avec une sollicitude inquiète, la vétusté des planches ; il se couchait dessus au risque de se briser les os afin de cacher les infirmités de sa vieille amie aux autres prisonniers ; vers la fin

il se faisait assommer de coups de knout plutôt que d'achever sa ruine en l'employant aux usages auxquels elle était destinée. Quand on lui en eut arraché le dernier vestige, le malheureux se rua le front contre une saillie de houille, et tomba à côté de la brouette neuve qu'on voulait substituer a son ancienne épouse comme il l'appelait... Remarquez, monsieur, que c'était un caractère de marbre ; un héros de résignation ; il y avait vingt-cinq ans qu'il brouettait dans les mines sans jamais avoir poussé un soupir ou proféré un blasphème... Vous voyez qu'il y a encore des affections possibles dans les mines de Sa Majesté ; jeune homme ! voulez-vous essayer de la brouette ?

Boleslas était pâle comme la lune qui de son crâne de nacre, perçait déjà les nuages du soir... Il voulut adresser des remerciements au vieillard, mais ne trouva point de paroles convenables... Il se leva, fit quelques pas indécis, et s'arrêta en face du Circassien sans oser lever les yeux... Le Circassien le prit par le bras, le conduisit par un pas-de-souris vers les descentes des fossés, évita la sentinelle, et tous les deux se trouvèrent dans la place d'armes qui donnait sur le pont. Là, le Circassien défit sa capote de bure fauve, et la présenta au jeune homme qui l'endossa machinalement par-dessus son uniforme polonais.

— Maintenant, dit brièvement le vieillard, en rompant un long silence, tu vas traverser le pont et te glisser dans les oseraies de la rive gauche ; s'il prend au poste de la tête-de-pont envie de t'interroger tu montreras ceci : (le vieillard lui remit une des bûches de sapeurs qui se trouvaient fichées dans le talus du parapet). Ceci veut dire que tu vas chercher du gazon de revêtement. Le mot d'ordre est... Ici seulement le vieillard hésita ; de larges gouttes de sueur étincelaient dans les rides de son front... les fatales paroles tordaient sa bouche sans pouvoir en sortir... Boleslas frémissait d'impatience. Un bruit léger se fit entendre dans les fossés déserts... — *Varsovie. Fidélité*, dit à demi voix le Circassien... puis il ajouta : Sosthénie vous aime toujours, mon enfant ne doutez point de son cœur, si vous désirez sincèrement l'élever jusqu'à vous...

Le sergent bondit par-dessus la fraise, et s'élança vers le pont, sans même donner un regard d'adieu à son libérateur... La liberté est si enivrante à dix-sept ans ! la reconnaissance est bien pâle à côté...

Quand, cependant, il eut fait une dizaine de pas déjà, dans les roseaux de la rive gauche une sorte de remords lui fit tourner la tête ; mais le vieillard avait disparu dans les plis du chemin couvert... L'étourdi se crut absout, et gagna la plaine en glissant inaperçu derrière les éboulements de la rive,

et en tournant les chevaux-de-frise qui liaient  
les ouvrages de la tête-de-pont à la Vistule.

Fin du premier volume.

## XII

Messieurs, connaissez-vous Stuttgart ? cette noble petite ville où le roi est si bien logé, où le peuple est si lion, où la bière mousse si fort. Or, par une matinée du mois de janvier de 1832, c'était grand émoi dans la noble petite ville. Tout ce qu'il y avait de vieux carrosses et de calèches neuves dans la capitale du Wurtemberg, filait au grand trot sur le chemin de Plochingen. Toute la garnison, savoir : un régiment d'infanterie, un de cavalerie et une jolie batterie aux affûts fraîchement peints et vernis s'alignaient en bataille à droite et à gauche de la, chaussée. Les soldats se redressaient avec une évidente prétention, les jeunes et roses sous-lieutenants fronçaient les sourcils en signe d'importance ; les commandants qui avaient fait les guerres de l'empire, rabaissaient leurs moustaches grises sur leurs bouches, branlaient la tête et soupiraient. Avoir tous les yeux avidement braqués sur les forêts de l'est, on eût dit des fils attendant le retour de la génération ensevelie depuis vingt ans dans les neiges de la Moscovie. Des vedettes échelonnées sur trois lieues de distance, se renvoyaient des signaux que répétait toute la

ligne. Au bout d'une heure, la petite armée se trouva enveloppée, par une foule immense qui, filtrant par les intervalles des pelotons et des voitures, cherchait à gagner la grande route, et interrogeait l'horizon avec une tumultueuse impatience. De longs chapelets de jeunes filles, fraîches, blondes et rieuses, manœuvraient en zigzags à travers l'épaisse cohue des gravés Bourgeois, pour occuper la tête de la colonne, qui grossie sans cesse d'affluents transversaux, s'allongeant en masse infinie jusqu'à la station de poste où tout un escadron de chevaux et de postillons attendait depuis la veille. Les petits enfants attelés aux pans des longues redingotes toutes neuves des bons Allemands hurlaient : — *Noch ist Polen, nicht verloren !* Les étudiants aux longs cheveux, aux casquettes vernies, au regard Vertérien, la pipe à la bouche et de grosses cannes à la main, formaient une chaîne incommensurable, parallèle au chemin, et immobile comme un état-major devant le quel défile une armée. Wurtzbourg, Nuremberg et Augsbourg avaient envoyé aux heureux Stuttgargeois la moitié de leur contingent universitaire, afin de représenter dignement auprès de la providence attendue, la génération frondeuse de la jeune Bavière.

Outre les députations officielles des collèges Bavaois, des troupes d'étudiants Hanovriens, Hessois, Saxons et Prussiens,

arrives depuis quinze jours dans le Wurtemberg, se trouvaient confondues parmi les brillants tapageurs de Stuttgart... Beaucoup d'entre eux avaient eu plus de deux cents lieues à faire par la plus rude saison de l'année, pour arriver au rendez-vous général de cette croisade sympathique. C'était comme un pèlerinage au tombeau de la Liberté ; comme une sainte expression de funérailles fraternelles. Les plus âgés, les plus renommés de chaque université se disaient un beau matin : — Frères, l'orage a cessé de gronder par delà l'Allemagne, c'est que l'Arimane a vaincu ; c'est que les ténèbres de l'esclavage se sont affaissées sur notre sœur la Slavonie. Voilà que le tourbillon poussé par les vents de l'Asie s'avance déjà vers nous, chassant devant soi les débris de nos remparts, et murmurant des menaces sinistres et railleuses contre l'occident. Y a-t-il parmi nous de vrais Germains qui veillent voir en face les exilés, afin d'apprendre d'eux comment on meurt en défendant ses foyers ? Et les plus hardis se levaient sans répondre, boutonnaient leurs habits, enfonçaient leurs pantalons dans les tiges de leurs bottes, prenaient leur bâton, allumaient leurs pipes et marchaient. Et ils marchaient ainsi des journées, des nuits, des semaines entières sans s'adresser la parole l'un à l'autre, chantant seulement des hymnes graves et mélancoliques comme l'hiver, comme leurs

âmes d'Allemands.

Tels étaient les plus anciens des *Bursch* étrangers qui assistaient ce jour-là au triomphe de Stuttgart ; mais la jeunesse indigène gâtée par le voisinage de la France affectait la bruyante et superficielle camaraderie des carabins de Paris. On la distinguait facilement à sa mise plus soignée et à son air persifleur. Elle avait peu à peu substitué la fine mouche espagnole à la barbe de christ, le chapeau à la casquette, la canne à dard à la massue et le cigare à la pipe. Elle avait presque renié les redingotes de Manchester, et s'avisait même de porter le manteau et le parapluie ; elle jugeait de bon goût de chanter faux, de jouer au billard avec trois billes et de causer en buvant. La seule vertu universitaire qu'elle ait conservée dans sa simplicité germanique, c'était l'hospitalité. Afin de recevoir dignement ses frères de Bavière, de Prusse et de Hanovre, et de ne pas blesser leur puritanisme, elle avait résolu de faire le sacrifice momentané de ses coutumes gallicanes, et de rentrer pour quinze jours dans le giron de l'église-mère. Elle revint donc à la pipe et à l'habit râpé, essaya de ne plus grasseyer, de chanter juste, et de rire avec douceur et décence ; *comme les séraphins aux premiers baisers de l'aurore, comme Anselm sous la branche de sureau.*

Puis ils hissèrent une grande bannière

bleue et blanche au bout d'une pique toute chamarrée de rubans rouges, se firent suivre d'une multitude, de bannières inférieures, et coururent au-devant des exilés. Déjà la deuxième heure se passait depuis que la multitude toujours croissante en nombre et en enthousiasme, ondoyait en large torrent de la barrière à la station de poste. Les vedettes n'annonçaient encore rien, mais chaque bouquet d'arbres à l'horizon semblait un groupe de voyageurs, chaque voiture vue à distance s'allongeait en caravane, chaque soupir de la terre ou des nuages murmurait, comme une acclamation lointaine.

Enfin vers dix heures du matin, un cri d'allégresse poussé à la station de poste ricocha de bouche en bouche et vint allumer un tonnerre de clameurs. — Ce sont eux ! ce sont eux ! En avant à leur rencontre !... Et trente mille hommes, femmes et enfants comme balayés par le souffle de Dieu, s'envolèrent au-devant des exilés. L'armée et l'Université restèrent seules immobiles à leur poste. Il semblait que la Guerre et la Science dussent attendre sur leurs chaises curules le triste héritage leur mère la Liberté.

Ici cependant il eut contestation.

Les étudiants de Stuttgart naturellement enclins aux démonstrations agitées, voulaient qu'on se formât en colonne fraternelle, bras dessus bras dessous sur douze rangs de

profondeur, bannières et fanfares en tête, et qu'on se portât à la rencontre des exilés en entonnant le chant sacré. Mais les étrangers, pénétrés de la gravité germanique, si fort recommandée dans les statuts universitaires, s'y opposèrent unanimement et avec énergie. Ils prétendaient qu'une attente solennelle seyait mieux qu'une bruyante charge à la triste et touchante mission qui leur était répartie. — C'était, disaient-ils un martyr et non un triomphateur qu'ils avaient à recueillir dans leur sein... La discussion prenait un caractère à la fois gauche et sérieux. La logique est le faible des cerveaux allemands ; leurs débats les moins métaphysiques ont toujours quelque chose de paradoxal, et la pauvreté de leur langue sociale fait ordinairement dégénérer leurs délibérations en controverse scolastique. La sublimité de leur puissance individuelle les prévient sans cesse contre tout jugement collectif, et il est à croire qu'ils n'acquerront que difficilement la tactique des associations et la science parlementaire. Il n'y a qu'un seul moyen d'arracher une résolution, quelconque à une troupe d'Allemands c'est de parler à leur cœur. Un Allemand attendri est tout ce que l'on veut. C'est sans doute avec l'intime connaissance de ce caractère à la fois têtue et naïf, qu'un des vieux *Bursch* de la députation de Jena demanda la parole.

Ce privilège d'accaparer l'attention

publique peu usité en Allemagne où l'art des délibérations est encore dans l'enfance, ne fut accordé à l'étudiant que par une faveur toute spéciale... Un murmure flatteur l'accompagna jusqu'au tonneau qui devait lui servir de tribune ; et quand sa longue face blême plana sur l'auditoire avec cette profonde expression de mélancolie qui dit tout un poème dans un regard, les murmures se fondirent dans un vivat étourdissant, unanime, solennel. Puis les deux partis ralliés sous cette pâle bannière firent silence, et prêtèrent l'oreille :

— Frères du sud, du septentrion et du couchant ; Trinité Germanique, espérance de la Liberté nouvelle ; qu'importe aux exilés le rite d'après lequel vous adorerez leur misère ? La voix du cœur a-t-elle donc besoin des pompes vulgaires ; lui faut-il donc un frein ou un fouet. Son inspiration ne lui vient-elle plus de Dieu ?... Faisons comme les flocons d'encens que secoue le souffle des anges, comme le pollen des fleurs que la brise sème par l'espace. Élançons-nous chacun où nous pousse notre élan ; n'enchaînons point notre amour dans un mur de poitrines. Que les impatiens marchent, que les réfléchis restent ; tous nous les verrons, tous nous toucherons leurs plaies, tous nous recueillerons leurs plaintes. Que nos transports ne ressemblent point à une parade de guerre, et que nos hymnes ne leur

paraissent pas tirés de quelque chapitre du cérémonial scolastique. L'épanchement de l'âme aime l'anarchie, mes frères ; l'ordre humain tue l'amour.

— Vive le frère Gantz ! s'écrièrent deux mille voix après avoir entendu cet éloquent paradoxe. L'ordre tue l'amour ! Répétèrent-elles avec une sérieuse exaltation dispersons, nous comme le pollen que la brise sème par l'espace... et l'épaisse phalange, remuée comme une fourmilière, s'essaima aux quatre coins de la plaine.

Le frère Gantz resta debout sur son tonneau en regardant le ciel. Trois étudiants de Jena, ses disciples, placés à ses côtés, interrogeaient ses traits avec inquiétude. Le *Bursch* resta ainsi immobile, la hanche droite appuyée sur son gourdin, le front tourné vers les nuages. Il ne bougea même pas à l'écho des clameurs qui, roulant rapidement sur la route, gagnaient déjà la plaine de Stuttgart, et se frayaient un passage dans la ville, à travers la troupe alignée devant la barrière. Déjà les plus avancés de la multitude, refoulés pèle-mêle avec les arrivants enveloppaient la file des voitures dans un noir tourbillon. Des cris traînants, des chants coupés, un immense bourdonnement accompagné de détonations ? ébranlaient les airs et la terre. L'armée jusqu'alors muette et immobile se retira derrière ses luisants canons, et fit cinquante-et-une fois résonner

l'airain.

À une portée de fusil de la troupe, la foule s'écarta et laissa entrevoir le précieux catafalque qu'elle escortait. En tête s'avançaient, à pied, trois hommes en lambeaux d'uniforme polonais. C'étaient le vieux lieutenant Jasiuk, le sergent Boleslas et un colonel de Krakus ; le bras en écharpe. Ils cheminaient lentement, promenant leurs regards attendris sur ces bonnes grosses faces de Wurtembergeois, puis tournant la tête pour parler à leurs compagnons qui, nonchalamment étendus sur de grandes charrettes remplies de foin, les suivaient de près.

Chaque chariot attelé de quatre chevaux s'avancait au pas, portant deux rangées de têtes coiffées de bonnets rouges ou de petites casquettes plates ceintes de chaînettes en cuivre. Sous ces espèces de chaperons roussis au feu du canon reposaient de longues figures hâves et barbues. À travers les nuages de fumée de tabac qui planaient gravement sur la caravane, étincelaient des prunelles ardentes, les croix d'or de *Virtuti Militari*, et quelques poignées de sabres laissées aux déshérités comme unique document de leur histoire. Quoique la parole manquât à tous ces spectres, les chariots semblaient rendre pour eux je ne sais quelles plaintes amères, quel tintement de chaînes, quel vagissement de tombe et

d'agonie. Un génie ricaneur battait des ailes sur le convoi, et crachait des larmes de sang sur l'immensité de la plaine. Les acclamations de la multitude, d'abord franches et sonores, s'étaient peu à peu enrrouées et affaiblies. Les poumons oppressés par une indicible tristesse s'efforçaient en vain de monter au diapason des cœurs. Toutes les têtes se retournaient vers l'est comme si le grand fantôme de Nicolas escorté par ses armées de bronze et par le choléra, se fût déjà dressé des limbes au firmament, sur les frontières de la vieille Allemagne.

L'haleine du Czar brûlait déjà l'Europe Ses drapeaux jaunes comme la mort, noirs comme le néant, enrrouaient le monde dans leurs plis. Sa serre posée sur le cœur de l'humanité faisait râler l'avenir sous son étreinte, et glaçait la sève de la terre depuis un pôle jusqu'à l'autre. Son épouvantable domination réfléchie dans chaque nue, dans chaque vent, dans chaque son, s'annonçait à la génération future comme la grande comète rouge qui contempla l'univers damné durant les quarante jours qui précédèrent le déluge.

À la vue de ces longues colonnes de proscrits qui, coulant à travers l'Allemagne comme des sillons de sang échappés d'un cadavre, réveillaient la terreur sur leur passage, les peuples et les rois se couvrirent la face en demandant tout bas : Est-il loin ?

Le sourire des femmes, les chants des jeunes hommes, le gémissement des cloches le salut des canons même se voilaient dans de mélancoliques échos. La joie avait quelque chose de sinistre ; l'admiration se cachait derrière l'inquiétude. La peur faisait mentir l'amour. Les hommes ne se voyaient plus qu'à travers un crêpe. C'était comme une noce de morts.

Quand la première charrette fut à portée des troupes alignées devant la barrière de Stuttgart, la gêne inexplicable qui, tout à l'heure, avait glacé l'enthousiasme fraternel de la multitude, s'abattit également sur les soldats de la confédération. Leurs yeux se baissèrent comme s'ils craignissent de se compromettre dans l'orgueil funèbre des proscrits. Les jeunes chefs alarmés comme si leurs gestes pussent être dénoncés au Czar, s'éclipsaient derrière les rangs, et de là regardaient les chariots avec une curiosité à la fois ardente et timide. On eût dit de jeunes filles assistant, derrière un rideau, à un spectacle défendu. La multitude tendait les bras aux exilés avec, la résignation exaltée que l'on met à accomplir, un dernier sacrifice ; les mères baisaient leurs enfants en pleurant, les signaient, puis les élevaient par-dessus les têtes de la foule, comme font les sauvages qui dévouent leur race à quelque terrible divinité. Il semblait que le regard des proscrits marquât les fronts d'un

signe sacré mais fatal auquel devait s'attacher à jamais l'implacable vengeance du vainqueur. Le roi oublié sur la surface de son petit empire s'était enfui dans son palais. À peine si la pitié, enveloppée dans l'irresponsabilité du nombre, osait se trahir par d'inintelligibles accents. C'étaient des cœurs sourds et plaintifs comme le murmure d'un torrent perdu sous les rochers. C'étaient des airs sans paroles dont la note seule osait dire le mystère.

Les bannières même des étudiants dansaient tout autour sans avoir le courage d'approcher ; il y avait dans leur allure et du respect et de l'effroi. L'unité universitaire rompue d'ailleurs par les paroles de Gantz flottait au gré de la foule, et son esprit comme délayé dans la crainte universelle, ne s'exprimait que par des hymnes isolés.

Au milieu de ce chaos roulant pèle-mêle avec les proscrits vers la ville, Gantz, toujours debout sur son tonneau, resta immobile pareil à un bloc de pierre jeté en travers d'un fleuve. Il ne proféra pas une parole, ne poussa pas un soupir, mais son regard se promena fièrement sur les charrettes et tomba comme celui de Niobé sur le cœur des proscrits. Tous admirèrent son audace et conçurent pour lui cette estime que le courage donne au courage. — C'est dommage que ce ne soit qu'un Allemand ; se dirent-ils entre eux.

En entrant dans la ville, Boleslas, pâle, fatigué, abattu de corps et d'âme, attachas ses yeux interrogateurs sur le vieux lieutenant. — Vous me demandez ce que signifie tout ceci ? dit Jasiuk qui lisait dans chaque geste de s'en compagnon... C'est la paresse en lutte avec l'honneur, mon enfant. Ces hommes donneraient leur vie pour nous venger, si la vie pouvait se donner sans dérangement. Ils ont peur de la gloire.

— Passé en Autriche où règne le génie de la sainte-alliance ; passe encore en Bavière où le gouvernement a une puissance réelle, et, les prétentions d'un état constitué ; mais ici, sur ce méchant lambeau de terre que n'embarrasse aucun intérêt politique, et que sa nullité même rend indépendant, qui donc peut influencer les épanchements du peuple et terrifier toute cette foule ?... Si nous lui sommes indifférents, que ne nous laisse-t-elle continuer paisiblement notre voyage. Pourquoi nous importuner de sa peureuse tendresse ?...

— Ignorez-vous donc les Allemands en entreprenant votre pèlerinage ?...

Boleslas se tut, n'ayant rien à répondre à cette observation.

Arrivés sur la place carrée, les réfugiés descendirent des charrettes au son touchant d'invisibles sérénades. Les fenêtres pudiquement voilées de leurs jalousies

soupiraient de tendres symphonies. Les cloches lentement balancées dans les airs tintaient comme de vagues réminiscences. Toutes ces braves maisons brunes, regardaient les proscrits d'un œil attendri. Le peuple retranché derrière ses vieux murs se groupa comme une famille autour des malheureux et osa leur parler tout haut, Seulement sa joie toujours indécise ne monta pas jusqu'à ces frénétiques ; acclamations dont la multitude Italienne ou Polonaise, saluerait ses élus. Elle semblait ménager de grandes douleurs. Elle traitait le mortel chagrin des proscrits avec la précaution que l'on met à calmer un enfant ou un amant.

— Messieurs, venez chez moi ; j'ai promis à mes petits enfants, s'ils étaient bien sages, de les faire bénir par les Polonais ; ne me refusez pas cette joie. Venez, messieurs, venez.

— Mon aîné se meurt ; il sanglote nuit et jour disant qu'il ne verra le ciel que lorsqu'il aura touché à une épée de proscrit. Au nom de Dieu ! venez, venez pour qu'il s'endorme content dans le sein de Dieu.

— Vous trois, qui portez le même uniforme bleu et blanc, venez avec moi, je vous en prie, disait un troisième ; ma femme enceinte a rêvé cette nuit vos deux couleurs. Un séraphin d'albâtre secouait sur sa tête de larges ailes d'azur. Venez, venez, vous

porterez bonheur à ma postérité.

— Messieurs, je suis un pauvre peintre sans ouvrage. Venez partager mon frugal déjeuner. Je tâcherai de saisir vos traits, et ma fortune sera faite pour la vie. Rendez-moi ce service en échange de l'amour que je vous porte.

— J'ai deux filles tendres et douces qui se meurent de virginité ; j'ai cent mille florins de rente à laisser à leurs époux après ma mort, qui ne peut tarder, car je suis vieux et infirme ; Venez, messieurs ; qu'elles choisissent parmi vous, ces pauvres petites !

— De grâce, mes nobles amis, venez visiter ma pension et accepter un gîte chez moi, disait un maître de collège. Depuis que l'on a répandu la nouvelle de votre émigration, mes enfants ne veulent plus rien faire. L'impatience de vous voir, les absorbe en entier. Permettez qu'ils se rassasient de votre présence. C'est une surprise que je leur ménage.

Tous parlaient à la fois, révélant ainsi avec une naïveté toute allemande leurs plus intimes secrets domestiques, immolant leur discrétion de pères, d'époux, de fils, de citoyens, de maîtres, à cet expansif sentiment d'hospitalité que les peuples voyageurs conçoivent seuls dans toute sa franchise.

Toute contrainte avait disparu. Une douce

familiarité s'était assise eu matrone sur la place publique. Elle enlaçait les bras, rapprochait les joues, entassait les poitrines, confondait les sexes, les conditions et les âges. Les enfants s'étaient emparés des épées, les hommes, des malles, les femmes, des manteaux. Les jeunes filles essuyaient le givré et là poussière du front des proscrits, puis reposaient leurs lèvres tremblantes dans le calice de leurs blondes moustaches.

Pour comprendre cette sainte fraternité, il faudrait pouvoir d'un souffle abattre les murailles, repeupler le solde mystérieuses forêts, dépouiller l'homme de son travestissements menteur, rendre à la terre les richesses de son enfance ; puis dans quelque sanctuaire ainsi virginisé au milieu de l'ancienne Allemagne, amener deux tribus qui se seraient cherchées pendant cent ans à travers l'espace. Il faudrait pouvoir redemander à la tombe ces fameuses alliances Germaines et Scandinaves, que cimentaient les fiançailles de l'anneau et du sang.

Les exilés, les yeux pleins de larmes, la poitrine haletante sous le battement de leurs pauvres cœurs navrés, s'élançaient de bras eh bras ne sachant où se fixer, n'osant accepter le foyer de l'un de peur d'offenser l'autre. Pourtant, après deux heures d'hésitations, les deux cents réfugiés partagés en une trentaine de groupés allaient

entrer dans le sein de leurs nouvelles familles, lorsque les étudiants, revenus à leurs prétentions, formèrent opposition à ce qu'ils appelaient cet accaparement du bien public. Ils barrèrent bravement les neuf issues de la place carrée avec des tonneaux pleins de vin et de bière et debout sur ces tribunes consacrées par les plus anciens statuts de l'Université, ils croisèrent les bras sur la poitrine à l'instar de Gantz, et entonnèrent un chant bachique. Dans l'intervalle de deux couplets, un basse-taille, d'une complexion athlétique, monta sur les épaules de ses compagnons, et remplissant de sa voix la place tout entière, couvrant tous les bruits d'un seul mugissement, harangua de la sorte :

— Bons compagnons des universités Germaniques, bourgeois de la franche, ville de Stuttgart, et vous, grenadiers de la liberté ; avant de violer cette enceinte sacrée, écoutez, je vous en supplie les paroles d'un des plus vieux buveurs de bière de la confédération universitaire. À vous qui péchez par ignorance de nos statuts, je vous préviens qu'il est dit dans Grimm que toute bonne ville du saint Empire doit abandonner aux bons compagnons, l'exercice des l'hospitalité publique ; qu'étranger ne sortira de la place centrale qu'après avoir vidé trois gobelets en l'honneur des Facultés, et mangé un plat de choucroute préparée par un des

*Bursch* du Chapitre ; que le droit d'essuyer la sueur d'un front proscrit nous appartient exclusivement, et que toute usurpation de nos droits demande réparation et amendement publics. En conséquence de cet incontestable privilège, nous exigeons qu'ayant toute répartition par feux ou par nids, les proscrits nous soient préalablement livrés comme chair à engraisser, à souler et à pétrir. La soupe au fromage et les saucisses fument sur les tables de maître Kloproth. Vous ne pourriez, même d'après le droit profane, sans nous indemniser de nos frais, condamner nos comestibles à un chaumage honteux. Il serait inouï, dans les fastes de l'Université de voir le pain de Dieu jeté au vent de l'oubli. Vous voyez, mes frères, que nous usons modérément de nos prérogatives, et que nous n'en réclamons l'accomplissement que dans leur réserve la plus essentielle et la moins douteuse.

— Bien dit ! bien dit ! hurlèrent les étudiants en masse ; mais leur voix, prolongée d'abord en âcre bourdonnement, fut coupée net par l'apparition du frère Gantz qui, monté gravement sur une des barricades opposées, d'un geste obtint un silence de mort.

— Je ne viens point contester à l'Université le droit d'hospitalité sur les étrangers. Les Statuts sont trop précis à cet égard, pour que la mauvaise foi où l'esprit de contradiction

puissent même leur donner une interprétation paradoxale ; mais des lois de l'Université, j'en appelle à son bon sens, tribunal réputé suprême par le docteur Spazins, par Keller et par Grimm lui-même. Or, mes bons compagnons, croyez-vous qu'il soit raisonnable de fatiguer ces nobles étrangers de vos bruyantes orgies ? Ne lisez-vous pas sur leurs fronts la soif du recueillement et du repos. Ne sentez-vous pas ce qu'il y aurait d'ironique à souler leur douleur ?... Répondez, compagnons.

Cette allocution ne produisit pas l'effet désiré. L'Université s'était promis trop de plaisir dans son banquet pour y renoncer si facilement, et la voix du Bursch fut, pour la première fois, méconnue.

— Les statuts ! les statuts ! répliqua-t-on de toute part.

— Les statuts ?... s'écria le Bursch en promenant sur l'assemblée un regard de lion irrité. Les statuts ont mis en tête de leurs lois : *La foi aime le mystère !...* Or, l'hospitalité est une foi !...

Cette conclusion quelque peu obscure, tomba comme une goutte d'eau fraîche dans une chaudière bouillante. Mille voix mugirent à l'unisson : *La foi aime le mystère, et la foule, balayée par une sentence, ouvrit les barricades, et s'écarta devant les exilés.*

Boleslas et le lieutenant, étaient tombés en partage à un pasteur. Le bon homme, ivre de sa capture, s'avança triomphalement au milieu d'une nuée d'enfants auxquels il jeta des poignées de figues et de noisettes dont il avait coutume de remplir ses poches. Puis quand cette sorte de munitions fut épuisée, il se défit de son mouchoir, de ses gants, de sa tabatière, de ses manchettes et de sa bourse. Le brave vieillard étourdi de son bonheur, aurait jeté sa tête s'il l'avait pu, pour se frayer un passage à travers les importuns, et arriver plus tôt à sa demeure avec ses chers hôtes.

Du plus loin qu'il aperçut ses pénates, il se mit à crier : — Minhenne ! Lilenne ! Loulou ! Marguerite ! Voici ces saints martyrs, ces envoyés de Dieu. Accourez, mes filles, essuyer la sueur de leurs fronts partager avec eux vos vête, mens et votre goûter, recueillir avec amour chacune de leurs larmes. Accourez, accourez ; mes enfants !

Sur la façade d'une jolie maison de briques s'ouvrirent deux contrevents verts, et sept têtes toutes blondes, toutes roses, toutes mignonnes, en éclorent à la fois comme sept boutons de fleur dans le même calice.

Le cœur de Boleslas palpita plus fort, son visage, s'empourpra, d'un doux embarras et ses yeux se baissèrent. Le lieutenant essuya une larme. Le pasteur les prit tous les deux

par la main, et les amena sur le perron où les sept chérubins se groupaient tumultueusement en se cachant l'un derrière l'autre.

— Ne vous étonnez pas, mes bons amis, dit le vieillard aux réfugiés ; jamais homme n'a mis le pied dans ma demeure. Mes petites ne sont pas encore familiarisées avec ces sortes de visites, et vous paraîtront d'abord un peu gauches. Mais vous n'êtes pas des Parisiens, et vous pardonnerez leur simplicité en faveur de leur tendresse. Elles n'ont point l'art du monde, mais elles sont douces et aimantes comme la compagne que Dieu envoya au premier homme dans l'Éden. Allons, mes petits enfants, ne vous cachez donc pas comme cela. Ne craignez point ces étrangers ; ce ne sont point ; des hommes comme les autres. C'est une race nouvelle que la Providence a poussée ai travers les peuples endormis dans la corruption, afin d'annoncer par leur bouche le grand Évangile de la régénération des mondes. Leurs pieds saignent, et leurs manteaux sont déchirés comme ceux des pèlerins qui précédèrent la sainte vengeance des croisés au sépulcre du Christ. Leur âme est loyale dans Sa colère, et ne sait point railler et séduire comme celles des Gentils qui nous viennent du couchant. Aimez-les et fiez-vous à leur regard, mes enfants, car le seuil que leurs pas effleurent, sera sacré devant les hommes futurs.

Les filles du pasteur, rassurées peu à peu, entourèrent les étrangers et leur tendirent leurs charmantes petites mains, en gazouillant des paroles d'une délicieuse bienveillance. La plus jeune, enfant de sept ans, courut ouvrir les battants et écarter les chaises, appelant les chiens et les chats à la rencontre des hôtes. Les deux proscrits, comme emportés sur un nuage de chevelure et de parfums, entrèrent ainsi dans une grande salle toute blanche. Un énorme poêle en bronze, placé dans l'angle occidental de l'appartement rugissait tout essoufflé, en avançant sa gueule écarlate d'où s'échappaient de rares étincelles, et un petit jet de fumée que la jeune ménagère courut refouler au fond du foyer. Le canapé et les quinze chaises qui, recouvertes de fourreaux couleur de neige, régnaient tout autour tendirent leurs bras aux hôtes, fatigués. Le pasteur, accompagné des cinq plus jeunes de ses filles, alla activer les apprêts du déjeuner ; pendant que les deux aînées, appuyées chacune sur le dos des sièges occupés par les proscrits, essuyaient leurs joues et leurs cheveux, et s'enquéraient avec une tendre sollicitude de leurs désirs et de leurs peines. Trois petits caniches blancs et frisés comme des agneaux, vinrent appuyer leurs jappes sur les genoux du lieutenant, et plongèrent leurs regards brûlants d'intelligence et d'affection dans les yeux un

peu abattus du vieillard.

Les proscrits qui avaient plusieurs fois accepté de splendides réceptions avec indifférence, se trouvèrent émus, presque gênés de celle-ci. Leurs nobles cœurs se sentirent obligés en raison de l'immense et virginale tendresse que mettait cette sainte famille dans son hospitalité. Elle dépassait toute reconnaissance, décourageait les convenances, mettait le cœur Et la tête dans un véritable embarras.

Le vieux lieutenant se tira d'affaire en prenant une attitude muette et mélancolique qui seyait à son âge et à sa physionomie ; mais Boleslas ne pouvait donner de prétexte raisonnable, à son silence. D'ailleurs, la connaissance des principales langues européennes est si familière aux Polonais, que les jeunes filles ne pouvaient supposer que leurs hôtes ignorassent l'Allemand et qu'ils se tussent par impossibilité de s'exprimer dans cette langue, Il y eut un instant de douloureux malaise entre les obligeants et les obligés. Les jeunes filles quoique étrangères aux habitudes du monde et élevées dans un isolement qui les avait préservées des petites vanités sociales, comprirent, par un instinct tout féminin, qu'il manquait quelque chose à leur joie mutuelle.

Pour faire cesser ce petit supplice, Boleslas hasarda les premières paroles qui se

présentèrent au bout de sa langue.

— Où est votre maman, mesdemoiselles ?

Les jeunes filles poussèrent à l'unisson un profond soupir, et se mirent à pleurer en indiquant du doigt un portrait suspendu à l'un des angles de la chambre et entouré d'une guirlande de Cyprès et d'immortelles.

— Elle est morte ? demanda le sergent profondément ému.

Les jeunes filles firent un geste de tête, et cachèrent leurs figures dans leurs mouchoirs.

Boleslas fut étonné de partager un genre de douleur qu'il éprouvait pour la première fois dans sa vie. Jusque-là, il n'avait point soupçonné ce qu'on nomme une affection, un repentir, un regret filial. Il se sentit de nouvelles entrailles ; il ouvrit une case jusqu'alors absente dans son cœur ; puis aussitôt il éprouva le besoin de la remplir, de lui donner un nom, d'y placer une idole. Il se rappela qu'il n'avait que dix-huit ans ; et à cette époque d'abondance où la nature n'a pas encore eu le temps de nous isoler sur la terre, la nécessité d'aimer quelque chose de plus âgé que soi est une soif presque aussi avide que l'amour vulgaire. Le vieux lieutenant tenait depuis ; quelque temps lieu de père au jeune homme ; mais une mère, cette tendre et douce Providence qui se prépose à la garde de notre berceau, cette

céleste image de la protection divine, qui donc avait pu la remplacer dans cette âme ardente ?..... Jusqu'alors, ç'avait été la gloire, l'ambition, l'inquiète agitation d'une existence sans vocation déterminée ; maintenant, de vagues rêveries, peut-être l'espoir de la trouver dans quelque coin ignoré du globe ; car les larmes des jeunes filles venaient de ranimer en lui une étincelle endormie.

— Pourquoi n'aurais-je point une mère comme le reste des hommes ?... pensa-t-il en se levant tout bouleversé, et en s'emparant par une sorte de sympathie des mains des jeunes filles. N'est-ce pas, continua-t-il tout haut en pressant les orphelines contre son sein, n'est-ce pas que tout homme doit avoir une mère ?

— Est-ce que la vôtre est morte aussi, de manda l'aînée, avec une vivacité pleine de sollicitude... Oh ! alors vous seriez bien malheureux...

— Je l'ignore, car je ne l'ai jamais connue.

— Il ne l'a jamais connue ! reprit la plus jeune ; et les deux sœurs se regardèrent avec une sorte de stupéfaction. Ces pauvres enfants ne concevaient pas que l'on pût vivre sans avoir été longtemps réchauffé par l'haleine d'une mère. Elles se dégagèrent doucement des bras du sergent comme saisies d'une secrète terreur.

Dans l'entrefaite, le pasteur rentra accompagné de ses autres enfants, et suivi d'une table à roulette qui, poussée par une énorme servante, entra majestueusement dans le salon, garnie de neuf couverts.

— Allons, à table mes enfants ; ne vous attendez pas à un splendide repas ; c'est le pain de Dieu. Debout et à la prière. Quoique d'une autre communion, nos amis ne se refuseront pas sans doute à unir leurs voix aux nôtres pour obtenir la consécration des aliments.

Tout le monde prit place autour de la table et attendit, debout, que le pasteur eût prononcé quelques paroles pleines de simplicité et de ferveur, que les petites voix des femmes encensèrent de leur murmure argentin. Il y eut quelques minutes de recueillement. Puis les convives s'assirent, et les plats passèrent à la ronde. On mangea peu et on parla de même. La curiosité absorbait les plus jeunes filles ; une sorte de douloureuse contrainte retenait les aînées. Boleslas sombre et distrait hachait son pain en miettes sans dire mot. La servante se levait sans cesse pour mettre et remettre tout en ordre. Le vieux lieutenant jouait avec les caniches. En vain le pasteur essaya d'animer la conversation en demandant s'il y avait des cornichons en Pologne ; si la bière y était aussi bonne qu'en Allemagne, et si les repas s'y servaient aux mêmes heures et de

la même manière. Le vieux lieutenant, peu causeur de son naturel, s'exprimait d'ailleurs avec peine en allemand. Quant à Boleslas, il répondit si mal à propos et avec si peu de suite, que le bon vieillard prit l'alarme sur sa santé, et ne l'entretint plus que de choses indifférentes. Il craignit même d'avoir réveillé quelque torture assoupie au fond du cœur des proscrits ; il s'accusa d'étourderie et d'indélicatesse ; il en voulut sérieusement ; son âme vieillie dans une candide défiance d'elle-même se créa vite, des torts imaginaires.

Le vieux lieutenant qui observait lentement, mais avec un jugement solide, apporta, une distraction à cette gêne mutuelle. Il comprit que la plupart des embarras de ce genre naissent, sans motif réel et ne demandent qu'un prétexte pour cesser. Il proposa au sergent, de raconter son pèlerinage à travers l'Autriche. En plaçant ainsi l'attention des convives, il offrait également à l'amour-propre et à la crainte une capitulation honorable.

Boleslas fit les difficultés d'usage. — Vous savez, mon ami, dit-il, le rôle humiliant que nous ayons joué dans ces drames obscurs,. D'ailleurs de pareils récits ne peuvent intéresser que des Polonais.

— Et pourquoi cela, s'il vous plaît, s'écria le pasteur avec une vivacité qu'il n'avait point

montrée jusqu'alors ?... Ne sommes-nous pas vos frères de pensée et d'amour ? Chacune de vos saintes larmes, chaque goutte de votre sang, n'ont-elles pas filtré comme celles du Christ, jusqu'au fond de nos entrailles... Y a-t-il rien d'humiliant dans les douleurs du martyr ; chaque couronne d'épines n'est-elle point une gloire céleste, une auréole d'immortalité ?... Ah ! dites-nous ce que vous avez souffert ; le souvenir du malheur est une espérance... N'est-ce pas, mes enfants, que cela vous intéressera ?...

— Oh ! oui ! oui ! papa nous aimons tant les contes, s'écrièrent ensemble les cinq petites filles, en bondissant de joie sur leurs chaises, et en battant dans leurs mains-. Oh ! oui racontez-nous cela ; nous serons sages, bien sages, nous vous le promettons...

Les deux aînées ne répondirent rien, mais leurs regards attachés avec une fébrile ardeur sur les traits pâles et fatigués du jeune proscrit, exprimaient la soif de savoir qu'éprouva la première femme aux paroles de Satan.

Les chaises reculèrent, les Convives se levèrent, la table roula vers la porte.

— Bonne Catherine apportez-nous du bois, et faites-nous du thé, puis vous viendrez écouter l'histoire de l'ogre aux cent cornes.

— Oh ! quel bonheur, une histoire d'ogre,

se dirent les enfants en se pressant l'une contre l'autre avec un mélange de peur et de plaisir. Écoutons bien.

Tout le monde se groupa autour du poêle, et Boleslas commença en s'adressant au lieutenant.

## XIII

« Vous savez par quel miracle j'ai échappé à la servitude Moscovite. Une vie entière de gratitude ne paiera pas le dévouement de mon libérateur. Il y a d'ailleurs dans cet immense service, quelque chose de mystérieux que je ne suis pas encore parvenu à m'expliquer. Mais si ce caporal, n'a pas été inspiré par quelque intérêt étranger, c'est un de ces grands caractères que l'aveugle fortune a ravis aux splendeurs de l'histoire, et à l'admiration de la postérité. »

Les petites filles qui s'étaient attendues à un joli conte de fées ouvrirent de grands yeux.

Catherine apporta du bois prépara le thé, et prit place parmi les enfants. Le pasteur remplit et distribua les tasses. Boleslas posa la sienne sur la saillie du poêle, et continua :

« Je profitai de la nuit pour gagner les montagnes de Sainte-Croix, en me dirigeant sur les roulements lointains de la fusillade. Au lever du soleil, je me trouvai dans une bourgade brûlée qui montrait ses longues cheminées droites et noires, comme des cyprès sur un cimetière. La plus profonde

solitude régnait autour de moi. Je remarquai seulement des pas d'hommes fraîchement imprimés sur la cendre et j'entendis bientôt une sorte de murmure sortir d'un soupirail, à quelque distance de l'endroit où je m'étais accroupi pour prendre un peu de repos. Je me dirigeai du côté d'où partaient les voix, et m'étant glissé sans bruit le long d'un pan de muraille épargné par l'incendie, je me penchai sur le soupirail, et je saisis quelques paroles qui me révélèrent le nombre et le caractère des interlocuteurs. C'étaient deux brocanteurs juifs assis sur une douzaine de cadavres Russes et Polonais dont ils se partageaient tranquillement les dépouilles. Je m'armai de la première lame de fer que je rencontrai parmi les débris dont était jonché le terrain, et j'en présentai le bout par le soupirail, en criant aux misérables de m'indiquer l'entrée de leur repaire. L'un d'eux tomba à la renverse, comme atteint d'une balle mortelle ; l'autre se dressa sur ses jambes en élevant ses bras suppliants, et en demandant grâce d'une voix lamentable. Quand son premier mouvement d'effroi fut calmé, il me dit de faire le tour de la mesure, et de m'enfoncer dans une touffe de broussailles à travers lesquelles un passage à demi-comblé par les ruines descendait dans la cave. Lorsque j'eus opéré cette manœuvre, je me trouvai dans une espèce de sépulcre fétide en présence de mes deux juifs terrifiés.

Je leur dis que leur métier de chacals les conduirait tôt ou tard au gibet ; mais que cette fois ils en seraient quittes pour la peur. Je les interrogeai sur ce qu'ils pouvaient savoir du sort et de la position des deux armées, et je me mis à examiner les effets qu'ils avaient déjà entassés et emballés dans un des coins du caveau. En remuant les morts, j'aperçus le bout d'un papier tacheté de sang dans la poche d'un sous-officier de chasseurs entièrement défiguré par une blessure de feu et plusieurs coups de sabré. Je pris la lettre et je remarquai que, par un hasard singulier, une balle, en traversant le corps du jeune homme, avait enlevé le cachet et à demi-déployé la feuille de papier. J'hésitai d'abord à la lire, mais enfin la curiosité l'emporta.

» C'était une expédition du général de cavalerie S\*\*\* au général Rudiger. Le chef Polonais annonçait à celui-ci, que par suite des conventions secrètes faites entre les généraux K\*\*\* P\*\*\*, C\*\*\*, M\*\*\* et L\*\*\* avec le feld-maréchal, les réservés de la cavalerie Polonaise cantonnées dans la Cracovie, au lieu de soutenir les efforts du gouverneur-général des Palatinats du Sud, seraient dirigées sur la frontière Autrichienne, où elles étaient attendues par les troupes Impériales pour être désarmées ; qu'afin de ne point éveiller trop tôt les soupçons des officiers et des soldats, le général ferait mine de

manœuvrer vers Miechow, par escadrons morcelés ; que là il se laisserait envelopper par les généraux Wurtemberg et Dillinghausen ; et que saisissant ce prétexte pour opérer une retraite excentrique qui l'éloignerait de plus en plus du corps de Rozyeki, il licencierait en chemin ce qu'il pourrait, et jetterait le reste en Galicie. Il insistait surtout sur l'exactitude des généraux ennemis, et demandait qu'ils amenassent des forces assez imposantes pour le dispenser de combattre, et suffisamment légitimer sa retraite aux yeux des Polonais : — Car, ajoutait-il une fois mes escadrons engagés, je ne serais plus maître de leur fougue.

» L'infâme ajoutait, dans un P.-S., qu'il avait pris ses mesures pour détruire en une nuit les fonderies et les magasins à poudre qui, jusqu'alors avaient approvisionné l'insurrection et pour enlever les équipages de pont, réunis sur la haute Vistule par les colonnes qui espéraient traverser le fleuve et se jeter dans les Palatinats de la rive droite.

» Cette missive terminée par des réponses assez inintelligibles, mais faites évidemment à des questions déjà parvenues au traître, prouvait que ce n'était pas un début de correspondance ; et que les partisans de la Russie travaillaient depuis longtemps à la ruine de la révolution. J'en conclus que le général S\*\*\* attendrait pas de réponse à sa lettre pour vendre ses troupes, et que tout

était perdu.

» Les renseignements que me donnèrent mes deux juifs, fort au courant des sourdes influences de l'ennemi dans ce pays, confirmèrent mes alarmes, et me persuadèrent qu'il n'y avait plus pour moi aucun espoir de rejoindre l'armée. Je demandai aux juifs s'ils connaissaient suffisamment la Sandomirie et la Cracovie ; s'ils pensaient qu'il y eût moyen d'éviter les coureurs Russes, et d'atteindre l'Autriche sans tomber entre leurs mains ; enfin, si une récompense raisonnable saurait les déterminer à servir de guide à un honnête sergent, assez fort d'ailleurs pour arracher à la peur ce que l'humanité ne pourrait obtenir. Je fis siffler madame d'une main, et de l'autre je tirai la blague bleue des plis de ma capote russe. Le plus timide feignit des scrupules, mais son compagnon le décida en ajoutant d'une voix câline que je n'aurais pas, sans doute, la cruauté de les priver de leur petit butin. En même temps il fit un paquet de tous les objets de prix trouvés sur les morts, fit signe à son compère et m'indiqua le passage. Nous sortîmes tous trois du caveau, et nous prîmes la direction des montagnes.

» Je ne puis passer légèrement sur les détails de mon trajet jusqu'à la frontière. Ils forment une série d'aventures si pleine de déceptions et d'amertume, que la parole ne doit pas craindre d'en importuner la mémoire.

C'est un, long adieu, une agonie sans fin, une lutte misérable entre des lueurs d'espoir et d'accablantes tortures. La tenace résistance de Rozycki dans les montagnes de Kielce, de Miechow et d'Olkusz, ayant encore déjoué la trahison de S\*\*\* pendant près d'un mois, je tentai plusieurs fois de rejoindre mon régiment à travers le cercle d'escadrons qui pressait jour et nuit nos héroïques phalanges ; tous mes efforts échouèrent. Je rôdais com me un banni autour de l'enceinte sacrée, sans trouver par où y pénétrer. Parfois, du haut des montagnes, je distinguai nos minces pelotons qui, serrés sous les charges incessantes de dix mille chevaux, disparaissaient dans quelque gorge profonde, puis semblaient sortir du sol, en taches imperceptibles, tout au fond de l'horizon. La connaissance exacte qu'avaient mes guides des environs que nous parcourions, nous aidait à nous tenir à hauteur des poursuivis et des poursuivants. Mais quand nous croyions nous être glissés par quelque traverse dans le rayon de la lutte, de sombres masses de dragons et de uhlands nous coupaient le passage, et nous obligeaient de nous blottir dans les taillis ou dans quelque fente de rochers.

» Pendant ce triste voyage, j'eus l'occasion d'étudier le caractère de mes guides. J'eus d'abord la consolation de trouver à ces malheureux des qualités qui ne demandaient

qu'un champ plus vaste, que des circonstances moins obscures, pour devenir de véritables vertus. D'une sobriété inconcevable, d'une patience à toute épreuve, d'une docilité absolue ils parlaient peu et ne se plaignaient jamais. Privés peut-être du courage qui provoque le péril, ils avaient celui qui supporte sans murmure et sans désespoir les plus dures besoins, les plus sombres menaces, les plus terribles fatigues. Intrépides marcheurs, éclaireurs pleins de ruse et de pénétration, prudents ou hardis selon l'occasion, ils me sauvèrent plusieurs fois des dangers que recherchait sans cesse mon impatience. En dépit de la réputation d'insensibilité et d'égoïsme faite aux Israélites en généra ! ces bons diables me vouèrent une affection et un respect qui tenaient de l'idolâtrie. Pendant les haltes ils veillaient sur mon sommeil ; ils ne goûtaient à rien que je n'eusse d'abord satisfait mon appétit ; ils se couchaient en travers de mes pieds ; ils s'ingéniaient à ; me surprendre, à me distraire, à me procurer des soulagements dont l'état de misère et de crainte où nous eux. étions plongés, doublait le prix et triplait le mérite. La défiance qu'ils m'avaient d'abord inspirée se dissipa dès le second jour ; de notre pèlerinage. Je m'abandonnai entièrement à eux.

» Eh bien ! la nature de race l'emporta sur la nature individuelle. Je remarquai en trois

jours de douleur, de regrets et de combats intérieurs. Je les vis toute une nuit verser des larmes silencieuses, se pencher sur ma couche de bruyère, les mains jointes, la poitrine haletante, la bouche contractée, comme pour baiser mon ombre et implorer mon pardon. Ils causèrent longuement dans leur barbare idiome, s'ensevelirent dans de profondes réflexions ; puis l'un d'eux se leva et sortit, pendant que l'autre surveillait mes mouvements.

» Ne pouvant me douter de leur trahison, je me rendormis tranquillement. Je me réveillai au milieu de quatre grenadiers Russes. J'aperçus Judas debout et tout en larmes devant la porte de la maison où l'on m'avait surpris.

» — Ah ! gredin ; il faut au moins que je t'étrangle pour me consoler, m'écriai-je en m'élançant du milieu de mes gardiens, et en saisissant mon juif à la gorge.

» — Faites, mon cher monsieur, répondit-il avec résignation ; nous sommes des infâmes.

» — Eh ! que vous ai-je donc fait, malheureux ! pour être ainsi vendu, lui dis-je, désarmé par son repentir et tombant accablé sur un siège.

» — Monsieur, on nous a donné, pour vous trahir, le double de ce que vous nous avez offert pour vous sauver. Nous ne pouvions

résister, monsieur, c'est notre loi. Et il sortit en sanglotant de honte et de désespoir.

» À l'instant même, je vis entrer un jeune aide-de-camp. Jugez de ma surprise : c'était encore cet infernal sous-lieutenant que Satan a jeté en travers de mes joies et de mes douleurs, comme une dérision éternelle. »

Ici Boleslas raconta à la famille Allemande, le plus modestement et le plus chastement qu'il lui fut possible, ses amours de Varsovie, sa captivité au château de Minkowce, et l'aventure de la redoute de Janow. Puis il reprit le fil de son premier récit :

» En m'abordant, le jeune officier me dit d'un ton sec et méchant :

» — J'ignore, monsieur, quel prix le général Rudiger attache à votre possession. Il m'a recommandé de vous traiter avec égards et respect, et ses ordres me seront sacrés ; mais la fatalité qui vous rend le fléau de tout ce qui m'est cher, m'a personnellement aigri contre vous. Je vous en préviens avec une franchise qui doit mettre ma loyauté à l'abri de vos soupçons. Je vous en préviens, afin de vous prémunir contre la guerre que je vous déclare en dehors de mes fonctions officielles. Je vous en préviens, afin d'avoir le droit de vous perdre sans recourir à la trahison et aux avantages momentanés que me donne sur vous la victoire.

» — Ceci est noble et chevaleresque répliquai-je, mais je ne comprends rien aux plaintes que vous portez contre la fatalité. J'ignore en quoi elle m'a été favorable ; je pense quelle vous a mieux servi que moi, et que jusqu'à présent j'en suis seul la victime. De toutes les personnes auxquelles j'ai été fatal, une seule que je sache a pu vous intéresser. Vous ne sauriez en parler sans orgueil. Elle vous a préféré, rien de plus juste. Vous voyez que je n'y mets point de dépit. C'est la seule conquête que je ne vous envie pas.

» L'âcreté que je mis dans mes dernières paroles, firent monter le rouge au front du sous-lieutenant. Je m'attendais à un éclat ; mais il fit violence à sa colère, et me dit seulement qu'un jour peut-être je connaîtrais tous les motifs de sa haine. Il m'invita à monter avec lui dans une voiture qui nous attendait depuis une heure, et nous partîmes pour Cracovie, où déjà entrait le corps de Rudiger pour couper la retraite aux débris des insurgés Polonais. Nous étions escortés par un escadron de hussards qui formait l'arrière-garde de la colonne de Dyllinghausen. Le soir nous nous arrêtâmes un instant à Olkusz pour changer de chevaux. Je remarquai que le vieux mougique barbu du sous-lieutenant avait cédé son siège à un jeune jockey dont l'obscurité me cachait les traits. Le sous-lieutenant qui, pendant le relais, était

descendu pour allumer son cigare, reprit sa place à côté de moi sans observer ce changement. Il s'enveloppa dans son manteau et s'assoupit, après m'avoir courtoisement demandé si je n'avais besoin de rien, et m'avoir couvert les jambes avec un des parié de sa fourrure.

» Le chemin traversant une grande forêt, la cavalerie, obligée de manœuvrer pour y entrer, nous barra le passage ; notre conducteur saisit ce prétexte pour prendre sur la droite et ralentir la marche des chevaux. Nous nous trouvâmes bientôt dans un chemin creux, en arrière de l'escorte à laquelle l'obscurité avait dérobé notre mouvement. Le jeune homme arrêta brusquement la voiture, me mit un pistolet dans la main et me dit de fuir. J'obéis sans hésiter, et je m'élançai dans les taillis. En tournant la tête, j'aperçus encore le sous-lieutenant s'arrachant violemment des bras du conducteur qui cherchait à le calmer par des caresses et des remontrances. Je compris facilement que le jockey était une femme déguisée ; mais j'étais trop pressé pour pousser plus loin mon examen. Je gagnai les profondeurs du fourré, et en trois heures de marche j'atteignis les bords de la Vistule jalonnés de longues lignes de feu. C'était enfin le corps des insurgés. Une ivresse passagère s'empara de tout mon être. Il me sembla que je voyais le foyer paternel au

retour d'un pénible voyage. J'oubliai que ces malheureux disaient leur prière d'agonie ; je ne compris que le bonheur d'avoir retrouvé mon drapeau.

» Je me fis conduire au quartier-général, où je trouvai soixante officiers autour d'une table chargée d'armes, d'argent et de papiers. Toutes ces figures empreintes d'un morne désespoir avaient les yeux fixés sur la plume du général qui volait de feuille en feuille comme un baiser d'adieu. Elle signait leurs états de services. Elle leur délivrait une feuille de route pour un pèlerinage perpétuel.

» On ne fit pas attention à moi. Quelques amis seulement me jetèrent un regard douloureux, et le lieutenant qui se trouvait là me serra silencieusement la main. Lorsque le général eut posé sa signature sur toutes les feuilles, il demanda aux officiers s'ils n'avaient point d'avis à lui donner, si la résolution de chercher un refuge en Autriche ne soulevait parmi eux aucune objection et s'ils s'engageaient à partager la solidarité de cette triste extrémité.

» Quelques-uns prirent la parole, en demandant qu'on leur prouvât l'urgence de cet humiliant expédient. Le chef d'État-major se leva, et leur fit un tableau fidèle du misérable état de ce qui ne pouvait même plus porter le nom d'un corps d'armée. La cavalerie vendue par S\*\*\* avait, la veille

même, brisé ses lances au milieu d'un cercle d'escadrons et de batteries ennemis, dans un marécage boisé où l'avait conduite le traître. Les caissons étaient vides, et les bataillons ne comptaient plus quinze hommes par peloton.

» Comme le chef d'État-major terminait ce désolant rapport, quelques coups de fusil se firent entendre et le cri : Aux armes ! retentit dans la plaine. Les officiers s'élançaient vers la porte pour se mettre à la tête de leurs troupes, quand deux trompettes Russes, suivis d'un parlementaire ceint d'une écharpe blanche, leur barrèrent le passage. Les chevaux de ces trois hommes étaient couverts de bave ; leurs jambes écartées et raidies vibraient sous le poids de leurs corps ; des trombes de vapeur jaillissaient de leurs naseaux. La mort était dans leurs yeux.

» — Votre général, demanda avec anxiété l'officier ennemi.

» — Entrez, répondirent les Polonais en courant à leurs pelotons.

» Je suivis mon ami, et nous ramassâmes les débris de notre troupe. Je ne retrouvai plus que le squelette de mon régiment. Quelques vieux faucheurs me saluèrent avec enthousiasme ; beaucoup ne me reconnurent pas. Nous étendîmes notre ligne de bataille sur les hauteurs même de la rive, en cachant notre faiblesse derrière quelques plis de

terrain. Le feu avait cessé, mais de sombres masses nous enveloppaient de toute part n'attendant qu'un signal, qu'un soupir, pour nous culbuter dans le fleuve.

» Les radeaux que le général avait demandés aux autorités Autrichiennes, pour passer sur leur territoire, n'arrivaient pas ; seulement de grands carrés blancs et bleus se dessinaient dans le lointain, et quelques escadrons de hussards Hongrois, envoyés en reconnaissance parcouraient la rive impériale. Nous étions étreints entre deux armées sur le dernier coin de notre sol, obligés de demander au lit de la Vistule la place nécessaire au déroulement de nos minces bataillons.

» Une heure se passa dans cette mortelle attente, dans cet atroce et humiliant supplice dans cette stupeur pire que le carnage, pire que la servitude ;

» Nous vîmes enfin le parlementaire sortir de la maison du général. Au bout d'un quart d'heure le feu par demi-batterie commença sur toute la ligne, et les boulets russes arrivant par six à la fois balayèrent nos cadavres dans le fleuve. Le général traversa notre front de bataille eh criant : — Soldats, on exige de nous une lâcheté. On veut que nous nous rendions à discrétion ! Et les soldats répondaient : — Périr plutôt jusqu'au dernier !

» Dans l'intervalle un aide-de-camp qui me cherchait par toute la ligne, m'aperçut au milieu de mes tirailleurs qui, pelotonnés en groupe informe, s'acharnaient à la défense d'un petit taillis derrière lequel se traînaient et s'entassaient nos blessés.

» Il me conduisit à l'écart et me dit précipitamment — Voilà dix minutes que je vous cherche de la part du général. Le parlementaire a demandé que vous soyez livré au général Rudiger qui prétend avoir je ne sais quels droits paternels sur vous. Il offrait en échange une suspension d'armes, à la faveur de laquelle les débris de nos troupes se réfugierait tranquillement sur le territoire Autrichien.

» — Eh que ne l'ai-je su ! m'écriai-je, au désespoir ; me croyiez-vous incapable de me sacrifier au salut de tant de braves ; que n'avez-vous accepté cette proposition ?

» — Le général a cru indigne de lui et de ses soldats d'entrer dans ces sortes de marchés. Il a feint de ne point connaître votre retour, et a affirmé que vous étiez déjà passé en Autriche. Il m'a aussitôt appelé pour vous donner l'ordre de prendre son meilleur cheval et de traverser la Vistule à la nage. Vous dégagerez ainsi son compromis, et vous l'aurez sauvé d'un mensonge qui, sans doute, tourmente sa conscience, toujours comme vous le savez pleine de scrupules et

d'inquiétudes.

» — Moi, abandonner mes drapeaux ?... Fuir lâchement pendant que ces braves gens meurent sur la dernière lisière de notre patrie ?...

» — Monsieur, je n'ai pas le temps de discuter la question. Je vous apporte un ordre ; l'ordre d'un général malheureux, souvenez-vous-en.

» Il mit pied à terre, me laissa entre les mains la bride de son ardent étalon, et disparut dans la mêlée.

» Je connaissais notre général. Cœur candide dont une ombre de remords pouvait empoisonner le repos. Je compris que l'unique moyen de l'absoudre, à ses propres yeux, du rejet qu'il avait fait d'une proposition capable de sauver la vie de ses soldats, c'était de disparaître de justifier son affirmation par mon absence. D'ailleurs, déjà quelques misérables acculés au fleuve se cramponnaient aux pentes de la rive avec les ongles ; puis roulaient dans l'eau en serrant convulsivement des poignées de terre dans leurs mains saignantes. Déjà les Russes, renforçant sans cesse leur gauche, avaient poussé une batterie à cheval sur un mamelon saillant vers le sud, d'où elle plongea dans notre dernière ligne, et enfila le lit de la Vistule. Les radeaux attendus avec tant d'anxiété, parurent enfin, escortés et

descendus par un détachement d'Autrichiens ; mais leur marche était si lente que l'ennemi pouvait nous culbuter tous dans l'eau avec pièces et chevaux, avant qu'ils arrivassent à notre portée.

» Je m'élançai vers l'endroit où l'escadron que nous eussions se jetait à la nage. Je passai à côté du général qui, la montre à la main, calculait avec un admirable sang froid le temps nécessaire à la descente des radeaux, comparé à la vitesse des progrès de l'ennemi et à la ténacité possible de notre résistance. Il était là calme et immobile sous un dais de boulets et d'obus qui renversaient tout, autour de lui, et allaient ricocher sur la rive Galicienne.

» Trois de nos pièces veillaient à côté de lui, l'œil ardent et chargées jusqu'à la gueule avec de la ferraille et des balles de plomb. Il ordonna de jeter les caissons et les étendards à l'eau ; de retirer les détachements avancés dans les taillis, et de ramasser tous nos débris sur une hauteur qui, faisant face à celle qu'occupait déjà l'artillerie volante de l'ennemi, voilait le petit bassin où devaient aborder les radeaux.

» Cette retraite oblique opérée rapidement et suivie d'un à gauche général de toutes les troupes qui nous enveloppaient, changea notre ordre de bataille, et nous rapprocha des radeaux en en éloignant l'ennemi. La figure

du général rayonna de joie ; mais en me voyant passer elle s'assombrit de nouveau. — Encore ici, monsieur ?... me dit-il avec colère. Je me précipitai comme une flèche dans le fleuve tout agité ; mon étalon fendit l'onde comme un requin, et en six minutes je me trouvai sur la rive droite où notre malheureux escadron s'alignait déjà en face d'un bataillon Impérial.

» Je vis s'élever alors sur notre gauche un immense tourbillon de poussière dans lequel se dessinaient de vagues contours de têtes, de crinières et de lances. Nous crûmes tous à une grande charge de cavalerie sur nos revers, et comme les radeaux étaient encore à quelque distance, un affreux cri de détresse s'échappa de nos rangs, et nous tendîmes les bras à travers l'impitoyable Vistule pour recueillir le dernier souffle de nos frères. Tout semblait perdu. Nous remarquâmes en même temps que les radeaux s'étaient arrêtés dans les oseraies, à une portée de fusil de la hauteur où le général massait nos sanglants débris. Toute la ligne s'en aperçut sans doute de la rive opposée, car de grandes clameurs éclatèrent autour du général, et tous les bonnets élevés au bout des faux et des baïonnettes saluaient les Autrichiens en les suppliant de leur porter secours.

» Croyant d'abord que quelque obstacle retenait les radeaux, et que l'escorte ne pouvait les dégager des oseraies, nous

conjurâmes les soldats blancs qui nous cernaient, de nous laisser courir à son aide. Mais l'officier qui les commandait nous ordonna de mettre pied à terre et de faire silence. Puis il tira sa montre, regarda l'heure, et la rempocha tranquillement en se promenant en long et en large.

» Tout-à-coup le tourbillon, que nous voyions bondir depuis un quart-d'heure à travers la plaine, creva sous une gerbe de feu. Comme quelque chose de trop plein, et nous aperçûmes une centaine de chariots de toute forme et de toute grandeur, chassée vers le fleuve par trois lignes de cavalerie. C'était la Pologne mourante, la Pologne en pleurs, la Pologne en lambeaux, balayée vers l'abîme dans des charrettes de Tartares. Femmes, vieillards, petits enfants à la mamelle, suspendus par les bras aux échelles de ces espèces de cages ambulantes, fuyaient de tous les coins de la Cracovie vers l'endroit où ils avaient entendu dire que Rozycki traversait la Vistule. Tous les plis, tous les refuges, tous les sanctuaires de la république inondés de sang dégorgeaient leurs misères. La Pologne embrasée comme une grande savane du Sénégal, laissait refluer sa vie vers les extrémités. Les cent charrettes accoururent déposer l'embryon des générations à venir dans les joncs de la Vistule, comme un berceau de Moïse.

» L'armée se mit à sangloter comme un

seul homme. Le général tomba à genoux et se cacha la figure dans les mains. Nous nous jetâmes sur les baïonnettes Autrichiennes pour nous frayer un passage vers l'escorte des radeaux. Les deux rives, émues jusque dans les profondeurs de la terre, poussèrent de longs gémissements. Je vis des Autrichiens même, qui pleuraient. Ce fut un instant de détresse et d'horreur qui ne peut s'exprimer dans la langue des hommes.

» — Au nom de Dieu, au nom de votre Empereur, au nom de votre mère, commandant, laissez-nous courir aux radeaux, m'écriai-je, en tombant à genoux devant le chef Autrichien. Ne voyez-vous pas ces chariots qui se culbutent là, dans le ravin. Ne sentez-vous pas l'haleine des chevaux cosaques, qui de leurs poitrails renversent tout dans le fleuve. Vous voyez bien que ce sont de misérables créatures sans armes, sans défense, sans voix même pour implorer la pitié de Dieu. Sauvez-les donc, si vous êtes un homme !... Pourquoi êtes-vous là ?... Que faites-vous les bras croisés devant cette épouvantable destruction ?...

» — Monsieur, relevez-vous et allez rejoindre votre rang. Vous oubliez que vous êtes mon prisonnier, et point mon conseiller. J'ai ordre de fournir des radeaux à quatre heures précises ; il n'est que trois heures et demie, Regardez plutôt. Et l'impitoyable bourreau tira de nouveau sa montre de son

gousset et me la fit sonner à l'oreille.

» — Mais, commandant...

» — À quatre heures précises, entendez-vous ?... Et il s'éloigna en nous abandonnant, immobiles d'indignation et de désespoir, au milieu de ses impassibles grenadiers.

» Le fleuve roulait déjà vers nous des cadavres et des débris de chariots. L'onde tourmentée par les ébats des noyés ballottait vers nous de grosses fleurs d'écume teinte en rouge, et couvrait de ses sifflements les hurlements de la multitude. Tout un pan de fourgons, de voitures, de chevaux, d'hommes morts et vivants entassés contre quelques arbres qui bordaient la rive, nous cachait le massacre. Les cris des femmes arrivaient cependant jusqu'à nous, et les enfants hissés au bout des piques comme des bannières de Magog, planant par fois sur cet atroce échafaud, nous envoyaient leurs adieux dans des râles d'agonie. Puis un craquement épouvantable fit trembler la rive. Les arbres s'inclinèrent sous le poids des chariots, et tout s'écroula dans la Vistule en faisant déborder ses eaux. Un escadron de Baskirs, entraîné par cette chute, s'abîma avec.

» Au plus épais de ce chaos, je vis une femme voilée qui, écartant tout devant elle, poussait son cheval à travers les cadavres que charriaient les flots, et remontait le courant. J'aperçus en même temps mon ami

qui, accompagné de trois nageurs armés de haches, fendait les vagues pour l'atteindre... Tous les yeux et toutes les carabines semblaient dirigés sur eux. Aux cris d'encouragement qui s'élevèrent de la montagne encore occupée par nos troupes, nous comprîmes que les quatre héros se dévouaient pour le salut de tous. Les Russes et les Autrichiens, ne concevant pas d'abord leur intention, se contentèrent de leur envoyer quelques coups de fusil ; mais lorsqu'ils eurent franchi en biais la largeur du fleuve, et qu'ayant gagné le remous de la rive droite, ils se furent approchés à cent brasses des radeaux, une grêle de balles leur arriva des deux bords, et deux nageurs disparurent sous l'écume empourprée de leur sang.

» Je me rappelle maintenant qu'en passant devant nous, l'héroïne me fit un signe plein de résignation et de tristesse ; mais la profonde émotion que cet adieu produisit en moi, fut aussitôt étouffée par une alarme mortelle. Mon ami avait disparu avec ses deux compagnons. Je passai cinq minutes d'angoisses inexprimables, sourd à tous les cris, aveugle à tous les désastres. Ma prunelle attachée, aux vagues y cherchait le dernier, peut-être l'unique objet de mes affections. Je le dis avec sincérité la perte de ma patrie ne m'a pas tué ; la mort du lieutenant l'eût fait. »

Ici Boleslas s'arrêta un instant, suffoqué

par de sourds sanglots que provoquaient depuis un instant les larmes silencieuses de son vieil ami. Les enfants terrifiés par ce sombre récit, s'étaient blottis en un groupe immobile. Les deux aînées, enivrées comme des bayadères par l'encens, fixaient le jeune homme avec des yeux égarés. Le bon pasteur pressait les mains du lieutenant dans les siennes, sans oser détacher son regard d'une grande croix noire peinte sur le mur du salon. Le lieutenant fâché de l'impression que faisait sa douleur sur la jeune et naïve famille du pasteur, essuya ses larmes, et pria Boleslas de continuer :

» J'étais abîmé dans cette horrible perplexité, lorsqu'un cri d'admiration involontaire retentit sur les deux rives. Le cheval de l'héroïne avait les jambes de devant posées sur l'un des radeaux, et mon ami, qui l'avait suivi en plongeant, aborda tout-à-coup, et d'un coup de hache sépara les câbles qui les retenaient aux pieux d'attache. Les Autrichiens se précipitèrent dans l'eau pour les arrêter, mais la violence du courant rendit leurs efforts inutiles. Un ruban d'écume s'ouvrit entre les bacs et la rive, et s'en alla s'élargissant sans cesse jusqu'au milieu du fleuve, d'où l'impétuosité des eaux entraîna rapidement la flottille à hauteur des troupes polonaises, qui s'y précipitèrent pèle-mêle avec les fuyards de la campagne. Ce fut une nouvelle scène d'abomination et d'horreur.

L'amour de la vie se réveillant dans tous avec l'espoir de la sauver, chacun s'élançait par-dessus les autres pour gagner plutôt les radeaux, et s'y cramponner avec fureur. Les malheureuses mères désespérant de les atteindre elles-mêmes, s'avançaient dans l'eau jusqu'à la ceinture, y lançaient leurs enfants avec une force que leur prêtait leur divine tendresse, puis s'abîmaient sous les flots, écrasées par la foule ou fusillées par les cosaques.

» Notre brave général resta le dernier sur la hauteur avec son état-major et ses trois pièces. Quand l'ennemi eut gagné le plateau, et se fut formé en bataille devant ses quinze compagnons, comme devant une armée tout entière, il commanda le feu à ses canonniers, et tourna son cheval vers la rive. Il se détourna, encore pour dire aux trois canonniers d'enclouer les pièces et de le suivre ; mais eux refusèrent d'obéir, se placèrent à cheval sur leur bronze et reçurent ainsi la mort. Les quinze chevaux furent tués dans le fleuve même, avec dix aides-de-camp. Le général blessé lui-même gagna notre bord sans connaissance et tout couvert de sang.

» Ce dernier acte du drame avait entièrement absorbé mon attention. Je ne remarquai pas d'abord ce qu'étaient devenus mon ami avec la jeune femme voilée, ni ce qui s'était passé autour de moi pendant que

les radeaux, chargés de monceaux informes de chairs et de débris, touchaient le rivage impérial. Je fus comme réveillé au milieu de cet affreux cauchemar par une espèce d'officier de police, qui, un papier dans une main et, un crayon dans l'autre, me demanda brusquement mon nom et mes qualités. Un rapide coup-d'œil m'apprit qu'il tenait mon signalement ; mais ne pouvant trop pénétrer ses intentions, je lui répondis sans hésiter : — Boleslas, dit le bâtard, sergent porte-enseigne dans la légion de Podolie. Mon homme ôta son chapeau, s'inclina jusqu'à terre, et me pria avec une politesse où perçait la joie du juif qui découvre son débiteur, de monter avec lui en voiture pour le suivre au quartier du général *Pidol*, gouverneur militaire du district.

» Alors seulement j'aperçus que l'on m'avait séparé de l'escadron qui avait franchi la Vistule avec moi. Je jugeai tout détour comme toute résistance inutile, et j'obéis sans même paraître étonné. En traversant les lignes Autrichiennes, j'envoyai un dernier adieu à quelques groupes de malheureux qui, entassés comme du bétail dans des carrés d'infanterie attendaient avec l'insouciance de la stupeur qu'on vînt leur signifier leur arrêt de servitude, de mort ou d'exil. Quelques bras sanglants s'élevèrent pour me rendre mon adieu ; d'autres m'appelèrent faiblement par mon nom ; la plupart levèrent la tête,

puis la laissèrent retomber sur leurs poitrines pour s'ensevelir dans le repos du néant. Notre calèche passa rapidement sur des troncs de faux, de drapeaux et de carabines brisés et semés par l'espace comme les lettres d'une grande épitaphe. Il fallut nous détourner de notre chemin pour ne pas écraser quelques misérables couchés à plat ventre contre le sol, et d'autres qui, la poitrine en lambeaux et l'œil hagard, venaient se précipiter sous les roues de notre voiture pour ne point survivre à leur honte et à leur esclavage. Parmi les blessés et les morts que l'on emportait devant nous, la plupart étaient frappés au front ou au palais. On compta cent trente suicides dans ce jour de Jugement dernier. La nuit était close, lorsque nous arrivâmes au château de Wadowice presque aux pieds des Krapaks, où Pidol avait établi son quartier-général. Nous le trouvâmes jouant au whist avec des seigneurs Galiciens et deux officiers Russes, que je me rappelle avoir vus parmi l'état-major du Czar, lors de son arrivée à Kalisz. Ces messieurs, délégués par Rudiger, venaient d'apporter l'ordre de Saint-Wladimir au général Autrichien, comme encouragement et garantie de bonne alliance entre les tyrans des deux rives de la Vistule. L'illustre société se leva tout entière à mon approche, et m'accabla d'attentions et de prévenances. Je me crus une seconde fois au

château de Minkowce. C'était à qui s'inquiéterait de ma santé et de ma fortune. Tous voulaient échanger leurs fracs chamarrés contre ma capote de bure. — Oh ! que vous avez dû souffrir parmi les rebelles, monseigneur !., me, disait l'un. Comment avez-vous fait pour vous échapper de leurs mains ? me demandait l'autre. Comment avez-vous réussi à traverser leurs rangs en uniforme russe ? Pourquoi n'avez-vous, pas demandé de suite à être échangé. Il n'y a point de général, jaloux des grâces de Sa Majesté, qui n'eût rendu aux rebelles tous leurs prisonniers pour un seul de vos cheveux. Ils vous ont donc tenu au secret ? Vous n'étiez donc, pas impatient de revoir vos amis, votre patrie, la cour de Carskoe-Selo, cette glorieuse., cette triomphante ville du grand Pierre, qui vous attend depuis vingt ans.

» J'arrêtai ce flux d'ironiques absurdités en répondant avec colère et dédain, que railler un prisonnier de guerre était une lâcheté bien digne de conquérants qui avaient demandé leur victoire aux perfidies et à la trahison ; que fusse-je seigneur ou bohémien, Eusse, Polonais, Turc ou Juif, l'uniforme du Czar me pèserait également, et que je ne l'avais endossé que comme une livrée de baigne bonne à tromper des galériens. Que ma ruse n'ayant pas réussi, je me dépêchais de la leur jeter au nez pour mourir sous les lambeaux

sacrés qui, pendant cinq mois, m'avaient cuirassé contre leurs balles. Je me défis en même temps de ma capote russe, et je leur montrai mon vieil uniforme podolien que j'avais toujours conservé dessous. Je vis avec une surprise mêlée d'effroi que mes paroles produisaient sur les deux Russes exactement le même effet qu'elles avaient fait au château de Minkowce sur les seigneurs Podoliens. Ils reculèrent avec un douloureux respect, et se mirent à chuchoter avec le général et les Galiciens qui détournaient sans cesse la tête pour me dévorer de leurs regards curieux et inquiets.

» Je me mis à réfléchir aux inexplicables fatalités de ma vie. Je récapitulai rapidement en moi-même la coïncidence, les rencontres, l'enchaînement des persécutions dirigées contre moi depuis mon entrée dans le monde. J'admirai l'impitoyable acharnement avec lequel me poursuivait la main invisible dont les hommes, la nature et la Providence se faisaient l'instrument partout et sans cesse. Quoiqu'une précoce expérience m'eut déjà raidi contre toutes les misères terrestres, je crus à l'empire occulte d'un de ces effroyables démons que les âmes fortes nient en vain. J'étais trop jeune, trop faible trop obscur pour avoir pu exciter la vengeance personnelle de tant d'ennemis. Ils n'étaient évidemment que les agents aveugles d'une mauvaise divinité, que j'offensai jadis sous

une forme inconnue. Mes croyances premières en la métempsychose se réveillèrent avec une vigueur qui ne s'est plus éteinte. J'ai la conviction sincère, profonde de ce principe que confirment, toutes les phases de mon aventureuse existence. Amis, plaignez-moi, car je ne suis pas de ce monde. »

Le lieutenant fronça les sourcils et prononça à demi-voix les mots de blasphème et de faiblesse. Le pasteur baissa la tête, et les jeunes filles reculèrent épouvantées.

» Enfants, plaignez-moi, mais ne m'abandonnez pas, poursuivit le narrateur. Un regard d'affection me fait le bien que cause l'attouchement d'une main courageuse au pestiféré. Mes malheurs ne viennent point de mes faiblesses ; mes faiblesses viennent au contraire de mes malheurs. Je suis comme le fou qu'un fantôme a épouvanté dans son enfance. »

La voix du jeune homme prenait un ton de mélancolie que le lieutenant ne lui connaissait pas. La sainte famille du pasteur comprit qu'il y avait là une grande douleur à consoler. Elle se rapprocha tout entière du proscrit qui avait cessé de parler, et regardait le portrait de la mère défunte avec une expression ineffable de tendresse.

Les enfants prirent ses mains dans les leurs, et se mirent à pleurer.

— Allons mes petites amies, ne pleurez pas, dit à son tour le sergent auquel ces larmes étrangères rendaient sa juvénile énergie. Je vais continuer. Écoutez-moi bien.

— Loulou, ne pleure donc pas.

— C'est toi qui me fais pleurer.

— Aussi, pourquoi ont-ils été si malheureux !

— Écoutez, écoutez bien.

Tout le monde essuya ses larmes, et le sergent reprit son récit :

» Bonne nuit, monseigneur, me dit un des officiers russes, lorsque j'eus demandé un flambeau pour me rendre dans l'appartement qui m'était destiné. Nous vous expliquerons demain comment nous avons été prévenus de votre arrivée, et nous vous communiquerons l'instruction qui nous a été donnée à votre égard, par le général Rudiger. Qu'il vous suffise, pour la tranquillité de votre sommeil de savoir que demain même nous partons pour Cracovie où nous ne nous arrêterons que le temps nécessaire aux préparatifs de notre voyage de Saint-Pétersbourg, Dormez calme, monseigneur, et confiez-vous dans le dévouement de vos serviteurs.

» En me couchant je me sentis saisi d'une fièvre violenté. Je rêvai à la Sibérie, aux

mines de Nertschinsk, au knout, aux harengs salés, à tous ces infâmes supplices que l'Europe ne connaît que de nom. Les ironiques menaces de l'aide-de-camp me bourdonnaient dans le cerveau sans relâche, sans pitié. Je me réveillai à chaque soupir des vents d'automne, croyant entendre les grincements de la kibitka et le pas des soldats. Je nageais dans la sueur. Je me tordais sur ma claie humide. Je veillais en dormant. J'éprouvais toutes les tortures de l'enfer. Vers deux heures du matin, je crus entendre distinctement le cri aigu et sauvage que poussent les mougiques en conduisant la fatale charrette du désert. Je sautai à bas de mon lit, et je, courus à la fenêtre. Le cri avait cessé ; un calme immense régnait sur les plaines qui rampent aux pieds des Krapaks, Les monts couverts de suaires blancs, s'élançaient vers l'azur des cieux, tristes et muets comme des vieillards qui ont survécu à leur patrie. Les étoiles posées sur leurs fronts comme une couronne de pâles immortelles frémissaient dans l'Éther, en priant la nature de ne point les réveiller. Ils dormaient là, fatigués de cinquante siècles de garde, La veille encore ils avaient assisté à un jour de deuil. J'eus pitié d'eux et je me tus aussi, moi, misérable.

» Au bout de cinq minutes d'un silence plein de terreur le cri recommença, se rapprochant sans cesse. Bientôt je distinguai

la note, et jusqu'aux paroles de ce chant plaintif que j'avais pris à tort pour le sinistre refrain des cochers Sibériens.

» — Ingrat, pourquoi désespérer ?... Ne suis-je pas à toi pour la vie ? N'as-tu pas traversé les plus sombres épreuves ?

» Et quand les vents d'automne passent en fleurant dans les gorges des montagnes, n'est-ce plus moi qui te parle ?

» Et, quand les étoiles fixent leurs prunelles de diamants sur toi, n'est-ce plus moi qui te regarde ? " Et quand une voix s'élève sur le tombeau de ta pauvre patrie n'est-ce pas moi qui t'appelle ?...

» Ingrat, pourquoi désespérer ?...

» C'était bien la note des montagnards du Krapak, mais les paroles me transportèrent dans le passé. Les vagues souvenirs d'un amour déçu me saisirent au cœur. Je me crus une fois encore au donjon de Minkowce, en cette nuit d'ivresse où la pierre s'était faite ange pour me révéler le bonheur d'un monde inconnu. Je manquai de retomber dans mes lâches affections et il me fallut une fois encore invoquer la rigueur du serment de haine et de mépris, que m'avait arraché la trahison de la fille d'Abaze.

» — Maudite soit l'infâme m'écriai-je, qui a appris la haine à mon cœur. Maudit soit le chant qu'elle emprunta aux montagnes pour

le tromper... Maudits soient les souvenirs des joies menteuses qu'elle m'a promises. Mieux vaut le cri du mougique ; mieux vaut le grincement de la kibitka. Comme j'essayais une larme amère qui malgré moi sanctifiait un amour condamné, une échelle se dressa contre le mur, et de vagues chuchotements montèrent jusqu'à moi.

» Comme la saillie de la fenêtre m'empêchait de rien voir, j'élançai la moitié de mon corps hors de l'embrasement, et je me trouvai face à face avec un montagnard qui atteignait le dernier barreau de l'échelle.

» — Ne craignez, rien me dit-il, en me voyant tout troublé de son apparition. Nous sommes de vos amis, et venons vous délivrer.

» — De quoi ? de la part de qui ?

» — De la servitude, mon maître. De la part d'une jeune dame, votre parente, qui a traversé hier la Vistule avec l'armée polonaise. Ne perdez pas de temps, habillez-vous, et suivez-nous. Le temps presse ; l'aurore va bientôt baiser les montagnes au front.

» La trahison des deux juifs était encore fraîche dans ma mémoire ; j'hésitai quelque temps. Mais après tout, me dis-je, danger pour danger, esclavage pour esclavage, que peut-il m'arriver de pire que la Sibérie ? Je me vêtis à la hâte, je pris ma blague, ma

casquette, et un gros bâton qui avait remplacé mes armes, et je me précipitai vers la fenêtre. Je descendis l'échelle, et je me trouvai sur une large bosse de granit où m'attendaient trois vigoureux paysans. Je jetai un coup-d'œil furtif autour de moi, pour saisir les traces démon ange sauveur ; mais il avait disparu. Je crus seulement apercevoir une ombre flottante jouer dans les fentes du rocher comme une écharpe livrée au vent. Mon pauvre cerveau était au reste si malade, que je ne puis garantir la réalité de ses perceptions, dans cette nuit. Ma répugnance pour les explications m'empêcha de questionner davantage mes conducteurs, et le témoignage de gratitude que je dois à mon invisible libératrice est resté dans mon cœur comme l'encens que l'on enferme au fond des autels. Les anges de là-haut lui rediront mes pensées.

» Le plus âgé des montagnards me montra l'itinéraire de notre route qu'elle avait tracé, d'une main tremblante, au crayon. Elle avait d'avance pourvu à tous nos besoins. Nous étions tous les quatre, montés et armés comme des contrebandiers. Nous devons traverser les Krapaks et gagner la Bohême par la Hongrie. Elle nous recommandait d'éviter les villes où mon signalement serait sans doute envoyé dès le lendemain, et de ne rejoindre la vallée du Danube que le plus près possible de la frontière Autrichienne. Elle

espérait que le passage des réfugiés dont une partie devait se rendre en France, me fournirait l'occasion d'atteindre la Bavière, où un nom supposé suffirait pour me dérober pendant quelque temps aux recherches de mes ennemis. Elle me donnait rendez-vous à Paris pour le mois de février, à l'hôtel Vendôme, la France étant encore l'unique asile qui me fût réservé sur la terre contre l'implacable démon que le destin avait attaché à mes pas.

» La France ! que la France ! m'écriai-je en mesurant de la pensée l'espace qui m'en séparait. Pas une heure de repos, pas un jour de sécurité avant d'avoir franchi le Rhin ?... Quel est donc l'Arimane qui tient l'Europe sous sa serre, et d'un seul regard la perce d'outre en outre ?... Oh ! lui ! le géant de la steppe, lui qui râlait sous notre pied, à Wawer, à Boremel... Lui qui tremblait naguère au fond de ses palais de bronze et de glace, demandant sans cesse à ses chevaliers-gardes : — Ne voyez-vous rien venir sur la route de Narwa ?...

» — Fuyons, amis, continuai-je en m'adressant à mes montagnards ; cherchez les sentes les plus obscures, les plus inaccessibles rochers les forêts où jamais pied de cheval n'a posé ; demandez à l'espace ces voies les plus secrètes, car les digues qui arrêtaient les hordes de l'Oural sont rompues, et il n'y a plus de frontières

d'ici au Rhin. Le Baskir va fouiller l'Europe comme un sac de contrebande ; d'ici au Rhin, il n'y aura plus de tête qui ne soit au Czar. Tout ce qui fera saillie sur la surface du globe, sera marqué au fer chaud, comme un serf de colonie, comme un ballot de chair à canon. Le souffle de la Sibérie tombera sur les âmes, et toute créature sous la coupole des cieux sera chose de l'empereur des Moscovites. Vos rois se feront colonels de cosaques, vos prêtres chasseront le Christ des autels pour mettre le buste du géant à sa place ; vos bardes accorderont leurs cysthres au grondement de ses menaces ; les peuples tomberont la face contre terre, et paveront de leurs tombeaux sa voie triomphale. Amis, l'humanité est un lâche bâtard qui reconnaît pour père tout monstre qui a l'audace de l'asservir. Défiez-vous de tout ce qui respire. Marchons toujours, marchons sans cesse ; ne nous arrêtons ni au sourire des enfants, ni au murmure des torrents, ni aux, regards des étoiles ; les sourires mentent, les murmures mentent, les regards mentent ; Dieu lui-même est vendu au Czar. Il nous livrerait pour un Te Deum.

» — De par la guerre éternelle des montagnes contre les trônes, nous pouvons nous fier aux cavernes des Carpates mon maître, répondit le vieux montagnard ; celles-là ne nous trahiront pas. Roue de canon n'a encore jamais profané cet asile ; hors de là

ma foi, je ne garantis rien.

» — Hors de là, s'écria l'un de ses fils, nous reste la mort des braves. Je me tuerai plutôt que de me rendre à l'Autrichien.

» — Eh bien oui ! reprit le père, il me vient une pensée ; faisons ici, au lever du soleil, le serment de nous tuer les uns les autres, si l'on tentait de nous arrêter.

» — Jurons ! m'écriai-je ; et nous nous agenouillâmes tous les quatre sur le plateau de *Babiar-gora* où nous étions déjà parvenus. Le soleil encore en embryon pour le reste de l'Europe, nous présentait déjà son large bouclier, et versait des flots de pourpre sur les deux flancs des montagnes. Au sud dormaient encore d'un sommeil calme et paisible les riches vallées de la Hongrie. Au nord tout était rouge, brun ou noir. De longues traînées de fumée et de poussière suivaient les colonnes conquérantes comme l'écumeux sillage qui court sur les traces d'un requin. Les montagnes de la Cracovie semblaient des volcans ; les villes, des cercueils ; les fleuves, des mares, de sang ; les clochers, des gibets. Tout s'affaissait sous le poids des canons. Les forêts même jaunies au souffle de l'automne avaient revêtu la livrée impériale, et penchaient leurs fronts vers la terre.

» Mais sur ce monde enchaîné nous planions, nous autres, fiers et libres comme la

nue qui laisse ramper et croupir le brouillard au-dessous d'elle, tandis qu'elle s'élançait de montagne en montagne jusqu'au dais des séraphins. Il nous semblait que l'esclavage fait pour les couches inférieures ne s'adressait point à nous, habitants des régions où jamais loi royale n'a monté, que jamais pas d'Allemand n'a flétries. Nous eûmes pitié de cette misérable planète qui gémissait et tintait sous nos pieds comme un boulet de galérien rivé au trône de Dieu. Nous lui criâmes de monter jusqu'à nous pour s'arracher aux étreintes de Nicolas. La malheureuse n'en eut pas la force et nous répondit de descendre jusqu'à elle pour partager ses misères et sa honte.

» Et nous descendîmes ; et pendant trente jours nous errâmes comme les sauvages de l'Orénoque, fuyant la lumière du ciel et le regard des hommes. Le jour, nous nous cachions comme d'immondes reptiles. Le soir, nous sortions de nos retraites avec le hibou, le crapaud et la hyène évitant les lieux habités nous orientant sur la lune et les étoiles, ou bien suivant de loin les traces des bandes de Bohémiens et de Morlaks qui se dirigeaient vers Vienne. En abordant le Danube à Steinbourg pour gagner la Bohême, comme nous le recommandait notre itinéraire nous fûmes surpris par un poste de houssards. Nous nous jetâmes à la nage sous le feu de leurs mousquetons ; mais sans le

secours d'une inconnue qui accompagnée de jeunes seigneurs Hongrois descendait le fleuve dans une grande barque, nous eussions été entraînés par l'impétuosité du courant. Lorsque, revenus à nous, entre les bras de ses gens sur la rive gauche, nous tournâmes nos regards vers la barque, nous n'en vîmes plus que le contour effacé dans un nuage de brouillard sur lequel flottait un voile vert.

» Bientôt, remontant la March, nous gagnâmes le cœur de la Moravie où tout était déjà bruit et mouvement. Les populations entières se précipitaient au-devant des réfugiés qui, chassés vers l'ouest, filaient de tous les points : de la Galicie sur Olmutz et Brunn. Nous flanquâmes leur marche jusqu'au centre de la Bohême, où je crus pouvoir congédier mes conducteurs. Trois fois ces généreux montagnards avaient exposé leur vie pour me sauver... Deux fois nous fûmes sur le point d'accomplir notre serment. Deux fois nous nous posâmes nos pistolets sur le cœur au milieu des : gendarmes Impériaux ; chaque fois une main invisible sut distraire l'attention de nos : bourreaux, et rendre notre résolution superflue, en nous frayant une voie inespérée de salut. Dans ce triste pèlerinage où les éléments et les hommes semblent tous conspirer avec l'implacable vengeance du Czar, je ne sais qu'admirer, de la fatalité qui me poursuit ou

de la Providence qui me protège. Dans cette lutte obscure où je représente le principe neutre en butte à deux puissances divergentes, mon courage ne trouve point l'occasion de s'exercer. L'empire occulte qui me domine de toute la hauteur de ses épouvantables mystères m'ôte le mérite de la résistance et de la volonté. J'ai traversé en un an toutes les phases des grandeurs et des misères terrestres sans avoir gagné un laurier une croix, un souvenir. J'ai dévoré les humiliations de la douleur, sans même en trouver le prix dans le jugement de ma conscience. Martyr sans palme, soldat sans drapeau, proscrit sans titres, amant sans maîtresse, héros sans spectateurs, vagabond sans regrets, je marche au hasard à travers l'Europe qui me hait sans me connaître ; Dieu m'a donné toutes les soifs des âmes privilégiées, sans me fournir de quoi les étancher. Il m'a privé de la dernière consolation des condamnés d'un but à ma reconnaissance, et d'un but à mon aversion. J'ignore le non ! des anges auxquels je dois mon salut, et le démon auquel je dois mes tortures est hors des atteintes de mon bras. Au milieu de ce monde étranger, un seul homme a fixé l'inquiète énergie de mes affections. Cet homme que le hasard seul a jeté à mon amour, vous le voyez à côté de moi.

» Je le retrouvai à pied, couvert de

poussière, alignant son petit peloton, au milieu d'une colonne de réfugiés que je rejoignis à Budweis après avoir congédié mes montagnards, car toujours simple et réglé dans son héroïsme, le lieutenant n'a jamais quitté ses habitudes militaires. Depuis, nous ne nous sommes plus séparés. Quoique nous ayons eu la précaution de nous attacher à un corps qui n'avait point fait la guerre avec nous, et où personne ne m'avait connu, j'ai manqué être arrêté en Bavière, dans un bourg peu éloigné de Ratisbonne où mon signalement était déjà parvenu. Le désordre et la rapidité de notre marche a une fois encore dérouté mes ennemis. Je chemine ordinairement à pied pour éviter l'examen de mes compagnons, dont une indiscretion involontaire pourrait me perdre ; je crains toute liaison, je fuis les assemblées, je me dérobe avec soin aux éclatantes réceptions dans lesquelles ces généreux Allemands traduisent leurs sympathies ; je m'efface sur la surface du monde, où un sourire imprudent, une parole de trop suffirait à la ruine de mes dernières espérances. »

« Sainte famille, descendue dans un rayon de lumière céleste, amis pieux et discrets, vous êtes, en Allemagne, l'unique dépositaire de mes obscures souffrances ; je me suis soulagé dans votre sein avec une confiance que vos regards candides ont provoquée ; c'est la seule expression de gratitude dont le

proscrit peut aujourd'hui payer votre  
hospitalité. »

## XIV

Un long silence succéda aux dernières paroles du sergent. L'univers nouveau qu'il venait de dévoiler à cette famille, où jamais les bruits du monde n'avaient pénétré, avait ému les âmes sans les éclairer ; les enfants n'avaient compris que les aventures du proscrit ; le pasteur avait frémi pour son salut éternel ; les aînées avaient seules plongé dans l'abîme de ce cœur désolé, que Dieu avait livré aux impitoyables épreuves de la fatalité ; mais leur vague pénétration s'était arrêtée à l'analyse de ses souffrances, et leur ardente curiosité s'était éteinte dans une profonde pitié. Anges tentés elles étaient redevenues jeunes filles timides et sensibles ; peut-être avaient-elles compris que le cœur du proscrit n'était plus à conquérir. Chez la jeune fille toute exaltation vient du désir de plaire, toute poésie vient de l'espoir d'être aimée, toute énergie n'est que soif d'amour ; le malheur ne l'intéresse sérieusement qu'en tant qu'il peut être calmé par un baiser ; Dieu, dit-on, l'a voulu ainsi.

Mais si l'effet y perdit, l'hospitalité y gagna. L'homme, créature chétive et vulgaire, se livre avec gêne et défiance aux

enchantements d'exception ; l'affection surtout redoute les choses surnaturelles, et n'est à son aise que dans les mondes bien expliqués ; la tendresse ne s'adresse avec sincérité qu'à ses pareils, et l'amitié de l'homme vaut mieux que son admiration.

En résultat, cet effet un peu bizarre, mais très réel, amena une douce familiarité au sein de tous ces êtres sympathiques. Les sept jeunes filles ne virent plus dans le proscrit qu'un pauvre petit frère revenu d'un long voyage. Elles entourèrent les deux amis de mille soins minutieux. Elles les interrogèrent sur les détails inexpliqués de leurs misères. Elles leur ouvrirent, sans honte ni scrupules, jusqu'aux naïvetés de leur enfantine ignorance.

Ce jour fut pour elles une époque de transfiguration intellectuelle, d'autant plus sérieuse, que les illusions de la passion n'y eurent aucune part.

Boleslas, non plus, n'éprouva que de l'amitié, rien que de l'amitié ; il s'en effraya, car il comprit qu'il aimait encore l'infidèle Circassienne.

Vers le soir, ce petit univers de candides affections fut dérangé par des bruits extérieurs. Le pasteur sortit pour s'enquérir des motifs de cet émoi. Il revint aussitôt en annonçant à ses hôtes qu'une nouvelle colonne de réfugiés venait d'arriver, et que

les étudiants, pour se venger de l'échec qu'ils avaient éprouvé le matin, lui faisaient les honneurs de l'hospitalité, à l'exclusion des habitants. Ils avaient introduit la colonne entière dans un immense carré de tonneaux, et la tenaient assiégée en l'obligeant à boire.

Cette nouvelle parut inquiéter Boleslas. Le lieutenant, expédié en reconnaissance, rapporta que le détachement fraîchement arrivé était composé de Podoliens auxquels, chemin faisant, s'étaient accrochés des aventuriers de toute espèce. La crainte de détruire l'idée presque religieuse que s'étaient faite les Allemands du pèlerinage des proscrits, imposant aux Podoliens l'obligation de couvrir de leur nom les turpitudes de ces incommodes compagnons, plaçait ces âmes sévères dans une position assez désagréable. Heureusement que la moralité était une vertu de second ordre et une recommandation peu prisée aux yeux des Bourschs. Bien boire après s'être bien battu, c'était la plus énergique garantie de sainteté qu'il fût possible de leur donner, et personne mieux que les Bohémiens, les Magiars et les vagabonds arrivés ce soir-là pêle-mêle avec les Polonais, n'était capable de justifier l'opinion que s'était faite la bambocheuse Université du malheur philosophe. Aussi c'étaient des transports, des vivats, des sanglots d'ivresse et d'amour à faire crouler les églises, à faire honte aux

banquets des démons. — Oh ! quelle différence s'écriait l'adversaire de Gantz, chancelant entre les bras de deux juifs renégats ; oh ! quelle différence entre ces vrais enfants de la vengeance et ces autres fantômes démoralisés et taciturnes, qui dès le matin se sont enfouis chez les péquins sans avoir desséché un seul baril de bière. Honte ! honte éternelle aux âmes, faibles que l'adversité abat et dégrade ; honte aux malheureux qui, pareils à un mauvais buveur, se découragent au second verre, ignorant que la consolation et l'espérance sont au fond du tonneau. Gloire à vous, fiers Titans qui, du fond de l'abîme, raillez votre vainqueur. Gloire à vous, martyrs des premiers âges de la chrétienté, qui marchez au bûcher la joie dans les yeux et le chant à la bouche. Gloire à vous volcans indomptés qui hurlez encore sous la vague du cataclysme qui se précipite sur l'Europe. — Chantez, hurlez, buvez, amis, à la face de vos tyrans, comme les sauvages de l'Amérique. Ronflez sur votre cercueil ; la mort est une belle fiancée, l'ivresse est une douce agonie. Riez, amis, riez comme Satan ; que l'écho de votre joie aille réveiller les ruines dont le Calmouk s'est fait un piédestal. — Riez, amis, buvez, amis, chantez amis ; la consolation et l'espérance sont au fond du tonneau !

— Buvons ! hurlaient les vagabonds, affranchissons-nous des liens de la terre ;

montions au ciel dans la fumée du Schnaps. Notre corps est au tyran, mais notre âme s'en va folle et libre comme un bouchon de vin de Champagne.

— Mon enfant, disait à Boleslas le lieutenant qui venait d'examiner avec une profonde contrariété ces scandaleuses bacchanales, tâchons de fuir ce soir même ; mon cœur saigne, mon front rougit, mes entrailles se bouleversent ; je pleure d'avance sur la honte imméritée qui va s'attacher à notre nom. Si j'avais encore quelque autorité, je ne quitterais pas le pavé de Stuttgart, que notre sainte ligue ne soit purgée de cette mousse impure qui s'est attachée à la pierre de notre sépulcre ; je tuerais de ma main toute cette canaille, avant qu'un nouveau soleil puisse la montrer à nos hôtes. L'exil est une noble douleur, mais le malheur impudique c'est l'infamie, c'est le pilori, c'est pis que l'esclavage. Dans notre impuissance contre cette prostitution du martyr, fuyons ; il n'y a point de courage à mourir avec des lépreux.

— Mais vous me disiez, mon ami, qu'il y avait des Podoliens parmi ces misérables.

— Oui, venez les voir... Les malheureux réfugiés dans un angle de l'abominable enceinte où les Bourschs ont emprisonné la colonne, dévorent leur rage dans un silencieux désespoir ; j'ai reconnu à la lueur

des feux qui couvrent la place, toutes ces nobles et graves figures que vous avez vues au combat de Minkowce.

Une profonde alarme s'empara de Boleslas, son cœur battait rapidement, ses joues se couvrirent d'une pâleur de tombeau ; il se crut reconnu, trahi, livré ; une affreuse anxiété agitait tout son être.

— Vous avez raison, allons les voir... L'obscurité nous protégera contre leurs regards... Ou bien non restons ici ; si quelque soupçon arrivait jusqu'à nous... Mieux que cela, fuyons, fuyons à la faveur de la nuit.

Quoique cette conversation eut lieu à demi-voix et en langue étrangère la double consternation des proscrits n'avait pu échapper à l'inquiète attention de la famille du pasteur ; les jeunes filles, incapables de la discrétion que donne l'étude du monde, entourèrent leurs hôtes avec les larmes aux yeux, et interrogèrent avidement leurs gestes et le son mystérieux de leurs paroles. Lorsque le sergent, tourmenté par une mortelle indécision, eut fait quelques pas vers la porte de la cuisiné où le pasteur se tenait les bras pendants et la bouche béante, les sept enfants s'attachèrent à ses habits et à ceux du lieutenant, en les suppliant tous les deux de ne pas quitter leur asile.

— Où allez-vous ? disaient-elles, ces bruits sont de mauvais signe ; c'est peut-être le

Czar qui vous poursuit, sa puissance est si grande, son sabre est si long ; restez parmi nous, jamais ils ne devineront que vous avez cherché un asile auprès de sept pauvres filles.

— Au nom du Christ, restez ! s'écria enfin le pasteur revenu de son effroi ; jamais pas humain n'a violé le seuil de ma maison. Quoique je ne comprenne pas les craintes que peuvent vous inspirer des compatriotes bannis comme vous malheureux comme vous, il suffit qu'il vous répugne de les rencontrer, pour que ma porte leur soit fermée. Ici la figure du brave vieillard, qui ne concevait pas que l'on pût sérieusement redouter l'indiscrétion ou l'importunité d'un compatriote, prit, une expression de méfiance qui navra le cœur des deux proscrits. — Il nous prend pour des imposteurs, dit tout bas le lieutenant.

— Sortons voir ce qui se passe, je ne peux rester plus longtemps dans cette inquiétude.

— Ils vous reconnaîtront aussitôt.

— Il fait sombre, nous n'approcherons qu'autant qu'il le faudra pour voir sans être vus.

— Réfléchissez, mon ami, c'est une imprudence.

— Je suis dévoré d'anxiété ; je veux m'assurer par mes propres yeux de ce qu'il

en est ; nous verrons ensuite s'il faut fuir où rester.

— Et le pasteur ?

— Nous lui promettrons de revenir.

Les deux proscrits déclarèrent au pasteur et à ses enfants que des considérations urgentes les obligeaient de sortir, mais qu'ils ne tarderaient pas à rentrer.

Ils sortirent sans adieu, laissant les enfants tout en larmes, et le pasteur luttant entre le doute et les regrets, se reprochant, d'avoir blessé peut-être la fierté de ses hôtes et cependant soupçonnant la véracité de leurs récits, tourmenté à la fois par sa bonté et par sa faiblesse.

Arrivés dans une impasse obscure qui donnait sur la place carrée, les deux proscrits examinèrent à leur aise l'étrange tableau que nous allons décrire. Dans l'enceinte des tonneaux, sur lesquels, pendant toute la journée, s'étaient tenus debout, et de grands verres à la main, près de trois cents étudiants, toute la colonne des réfugiés s'était partagée en deux groupes distincts. Le premier, peu nombreux et composé de Podoliens et de Galiciens, était assis ou couché sur une vaste litière de paille, devant un brillant feu de bivouac, allumé avec des débris de barils, de bancs et d'échelles. Une profonde tristesse ridait tous ces nobles

fronts, et de rares paroles, s'échappant de leurs lèvres, tombaient comme des pointes de glaces sur les jeunes fous qui cherchaient en vain à les compromettre dans leur joie. Il s'était formé autour d'eux comme une auréole déflorante, comme une zone de douleur où tout pâlisait, tout desséchait, tout faisait silence. Ce rayon funèbre d'abord restreint aux proscrits eux-mêmes, s'était étendu peu à peu à une partie des étudiants qui las d'avoir bu toute la journée, succombant de sommeil, se roulaient dans leurs manteaux et se couchaient en cercle autour des étrangers. De ce côté-là les chants avaient cessé, les toasts s'étaient éteints, les verres abandonnés sur les tonneaux pleuraient leurs dernières larmes, les tonneaux eux-mêmes, à demi-vidés, rendaient un son de cloches fêlées. Le feu, soufflant des gerbes d'étincelles bleuâtres sur les toits, planait sur ce festin de morts et rappelait aux proscrits la veille d'une bataille. Gantz en sentinelle dans un coin de l'enceinte promenait son œil mélancolique sur tous ces spectres muets, pour leur arracher le secret de leur douleur. Gantz, cet étudiant vagabond, que depuis dix ans la lune n'avait jamais vu dormir deux fois au même endroit, enviait aux vaincus leur beau pèlerinage à travers les peuples. Gantz, qui demandait sans cesse à la vie ses plus terribles rigueurs ses plus poignantes

épreuves, ne trouvait rien de plus sublime que l'exil, peut-être parce qu'il n'avait point de patrie. Gantz examina longuement les figures amaigries des Podoliens, cherchant un œil qui comprît le sien. Il s'arrêta enfin à celui d'un vieillard qui, arrivé fort tard et soigneusement enveloppé dans un vieux manteau, se tenait à l'écart, de manière à n'être pas aperçu de ses compagnons.

Boleslas, auquel le bivouac avait apporté dans un déluge de lumière les trente figures des conjurés Podoliens, chercha à saisir les traits ou au moins la tournure du vieillard dont Gantz se rapprochait sans cesse ; mais là distance et surtout le second groupe qui plus proche de lui, masquait la moitié de la perspective, empêchèrent le sergent de satisfaire son inquiète curiosité.

— N'avez-vous pas remarqué ce vieil homme enveloppé dans un carrick troué, qui vient de se cacher derrière les tonneaux avec un étudiant ? demanda Boleslas au lieutenant.

— Non ; mais je viens de reconnaître dans cette foule qui vocifère et trinque avec les Bursch ici tout près de nous, un enfant que je crois avoir déjà aperçu quelque part. Tenez, tenez, il vient de se glisser derrière cette grande cuve sur laquelle trois étudiants battent le tambour.

Le sergent monta sur une borne qui dépassait l'angle de l'impasse, s'effaça de son mieux, et plongea ses regards dans la multitude qui, par opposition aux graves Podoliens, tourbillonnait dans un orage de bruit et de fumée, à peu de distance de lui. L'infatigable adversaire de Gantz faisait rouler la tourbe dans l'orbe de ses transports bachiques ; une horrible cacophonie de jurements, de chœurs et de cliquetis de verres, couvrait les vingt idiomes différents dans lesquels ce ramas de cosmopolites cherchait à se communiquer ses furieuses sympathies. Ils s'étaient tous en une heure créé une langue commune de gestes et de monosyllabes au moyen de laquelle le Bohémien Transylvain comprenait le puriste de Gœtingen, et le Turc baptisé se disputait avec le juif de Brody, comme s'ils fussent nés dans la même forêt, élevés sous la même tente, nourris au même foyer.

Rien de fraternel, d'expansif, de tendre comme la gueuserie ; et quel merveilleux accord dans ses blasphèmes, dans ses bénédictions dans ses désirs dans ses aversions, dans ses doutes et dans ses croyances ! Vous parlez des amitiés grecques et scandinaves, des franc-maçonneries aristocratiques des, accouplements chevaleresques !... Mais voyez clone ce mendiant tout huilé, aux cheveux crépus et au nez aplati, voyez-le, comme il fond son

âme dans l'âme de cet autre Diogène au front concave, à l'œil sanglant, à la langue pendante, qui égoutte son sixième litre de bière noire dans le creux de sa main-. Voyez comme leur haine contre la société se marie dans les flammes de leurs regards ; leur vengeance commune s'est-elle donné rendez-vous, des deux extrémités de la terre, dans une petite ville d'Allemagne ? La terre n'a-telle point tremblé sous la secousse de leur anathème ?..., Qu'est-ce que ce désordre épouvantable qui vient d'agiter la foule ?...

— Venez donc, venez donc, mon ami... Dieu me damne ! c'est messire Wopata aux prises avec l'adversaire de Gantz !... s'écria le sergent en tirant le lieutenant par le bras pour lui montrer une figure cramoisie sous une chevelure ébouriffée, qui dansait comme un balai de stryge autour de l'étudiant.

— Qu'est-ce que messire Wopata ? demanda le lieutenant étonné.

— Eh ! regardez donc, il va se faire assommer, le malheureux ; toutes les bouteilles sont levées sur lui Grand Dieu ! Stas est à côté de lui...

— Tenez, voilà l'enfant dont je vous parlais tout-à-l'heure... s'écria à son tour le vieillard le reconnaissez-vous ?

— Parbleu ! c'est Stas, ce petit mauvais sujet que messire Marchocki élevait dans son

château de Minkowce comme un faucon de chasse, et que nous avons retrouvé à la tête des enfants insurgés, dans un village de la Podolie.

Boleslas avait à peine achevé ces paroles, qu'une torche échevelée tomba à ses pieds et le montra aux cosmopolites ; messire Wopata qui cherchait à sortir entier de l'échauffourée qu'avaient provoquée ses fanfaronnades, saisit cette révélation providentielle avec le prompt et hardi instinct de la détresse. « Au bâtard ! au bâtard ! s'écria-t-il en désignant des deux mains le malheureux sergent ; citoyens ! voilà le sublime parricide auquel la Pologne doit ses palmes, l'histoire sa plus belle page, l'Europe une leçon d'avenir ; contemplez-le, et agenouillez-vous devant son auréole. »

Toutes les bouteilles restèrent suspendues dans l'air ; la foule s'écarta devant le Bohémien ; les torches coururent vers le proscrit, et entourèrent son immobile statue d'un soleil de gloire. L'enthousiasme aviné des étudiants et des vagabonds, distrait de sa mesquine colère tomba sur les deux amis que l'honneur empêchait de fuir, le dégoût d'avancer.

Le groupe des Podoliens que, jusqu'alors, les indécentes des cosmopolites n'avaient qu'affligés, fut lui-même saisi d'une vague alarme ; tous se levèrent spontanément et

montèrent sur les tonneaux que l'évolution des vagabonds venait de leur abandonner ; un cri général retentit dans les deux détachements confondus ; mais chacun ayant connu le sergent dans des circonstances différentes, et personne n'étant initié au vrai mystère de sa vie, il en résulta la plus étrange, la plus discordante des acclamations collectives, dans vingt idiomes à la fois.

— Le bâtard ! l'espion ! le franc-chasseur ! l'agent de Rozniecki ! le prisonnier de Minkowce ! le frère de la colonelle ! le héros Podolien ! le sergent ! — Non, non, c'est le fou ! gare le fou ! hurra sus ! criait à tue-tête l'inferral gamin, que le plus mauvais génie du sergent avait hissé sur les épaules de Wopata, comme une vigie de malheur ; c'est le fou qui à peur du tonnerre ! le fou que le diable a condamné à errer par la tempête !

La voix perçante de Stas, dominant toutes les autres, aussitôt traduite en allemand, commençait à rallier celle des étudiants, lorsque messire Wopata secouant le petit démon avec désespoir, s'élança vers les deux solitaires, s'agenouilla devant eux, puis tournant la tête vers la foule, prononça avec solennité et en latin, le mot d'Ovation. Les Podoliens qui venaient de distinguer la grave figure du lieutenant, et que toute manifestation ridicule poignardait, restèrent immobiles sur les tonneaux ; mais les étudiants et les cosmopolites, qui ne savaient

comment terminer leur nuit, accueillirent, avec une approbation délirante, la motion du Bohémien. Une forêt de mains, de têtes, de torches, de bouteilles, de brandons, se précipita vers le sergent comme des étendards qui viennent baiser les pieds d'un conquérant ; cinq cerceaux arrachés aux cuves, à défaut de palanquin triomphal, s'avancèrent, malgré, la presse, en lui tendant leurs bras impatients. La ville tout entière se réveilla en sursaut ; les croisées, longtemps sourdes aux clameurs des vagabonds, bâillèrent de toute leur largeur, et montrèrent des touffes de bonnets de nuit, des faces effrayées, des chevelures en désordre, des seins mal cachés, de petites lumières railleuses qui se renvoyaient la bonne nuit. Le malheureux sergent frémit de colère, frémit de peur, frémit de dépit, mais frémit surtout d'être l'objet de la curiosité et des risées d'une ville d'Allemagne.

— Allons, mon cher, battez en retraite, lui dit le lieutenant avec son sang-froid ordinaire courez demander un asile au pasteur ; le seuil de sa porte est inviolable preste et vite, moi je vais reprendre mon vieux métier, je vais couvrir votre mouvement rétrograde : allons pas d'hésitation, pas de fausse honte. En même temps il poussa le jeune homme dans les ténèbres de l'impasse, s'assit sur la borne angulaire, et allongea ses jambes en travers.

— Or çà mes amis, que me demandez, vous ?

— Le bâtard impérial ! Le bâtard qui fuit ! cria la foule en se heurtant contre l'impassible vieillard.

— Ayez d'abord la bonté de ne pas me marcher sur les jambes dit-il, en renvoyant d'un coup de coude, à cinq pas en arrière, le malencontreux Bohémien que les étudiants poussaient devant leur phalange comme un gabion farci. Quanta vous, messieurs de l'Université, vous ignorez sans doute ce que vous voulez ; vous vous trompez évidemment d'objet ; qui appelez-vous le bâtard ?... La voix grave, brève, l'attitude insouciante du vieillard dégrisèrent la tourbe ; il se fit un silence de mort, et tout recula.

—Vous ne voyez donc pas que le vieux nous enjôle, hurla Stas en polonais, et pour traduire ses paroles, il sauta par-dessus les jambes du lieutenant, et ricocha comme une flèche sur les traces de Boleslas...

La foule ne comprit que le geste du gamin, mais cela lui suffit ; elle retourna à la charge, étourdie de ses propres clameurs, regriyée au vertige de sa folie.

Le lieutenant se vit obligé de reculer, mais comme le passage était étroit et que la colonne avait en tête ses plus bruyants, c'est-à-dire ses plus lâches tapageurs, il fut facile

au vieux tacticien de disputer le terrain pied à pied ; il ne désirait, au reste, conquérir que juste le temps nécessaire à Boleslas pour gagner la maison du pasteur ; malheureusement l'impitoyable Stas avait déjà atteint sa victime, et s'était accroché à ses jambes comme un boulet de galérien.

— Stas, mon enfant, mon ami, mon petit ange, lâche-moi... je te donnerai tous mes ducats...

— Je n'en veux pas, j'en ai plus que toi, et le gamin fit sonner les poches de sa vieille culotte de toile, toute cousue d'or.

— Stas, mon petit Stas, je te ferai colonel.

— Oh ! le fou, qui se croit roi, s'écria l'enfant en riant aux éclats !...

— Stas, je te donnerai ta cousine.

— Tu sais donc où elle est, s'écria Stas en le lâchant tout-à-coup et en attachant sur lui ses yeux brillant de curiosité et de luxure... dis où est ma cousine, et on ne te mettra pas de couronne de paille.

Mais Boleslas, dont l'esprit et la force ne s'éveillaient que dans les occasions héroïques, resta court devant l'apostrophe de l'enfant, et né trouva pas d'innocent mensonge à sa portée ; il n'eut même pas la présence d'esprit de profiter de la relâche que lui accordait le petit démon, et il s'arrêta

interdit, embarrassé immobile sous le fléau des cris et de la foule qui déjà le cernait de tous côtés ; il fit encore vingt pas eu arrière en renversant les plus importuns, et gagna la petite cour au fond de laquelle s'élevait la maison du pasteur. La jalousie verte se leva et les sept têtes d'anges apparurent. Le pasteur sortit en tendant les bras au malheureux sergent, mais les railleuses clameurs de la multitude pétrifièrent le faible vieillard.

— Le bâtard ! l'espion ! le héros ! le franc-chasseur ! le fou ! le fou qui a peur du tonnerre !...

— Monsieur, vous m'en avez imposé, dit le vieillard en tremblant, vous êtes un malfaiteur que poursuit la colère du ciel et des hommes, vous n'êtes point un martyr politique.

— J'en atteste le ciel, monsieur, j'ai dit vrai ; sauvez-moi ! sauvez-moi.

— Père ! père ! sauvez-le, s'écrièrent en sanglotant les jeunes filles, ils vont le tuer.

— Non ! nous allons le couronner, répondirent à l'unisson le Bohémien et le Boursch en plaquant un diadème de paille et de feuille sur le front de la victime ; puis le porter en triomphe au temple de l'Immortalité, hurlèrent ensemble tous les vagabonds en le faisant asseoir, bon gré mal

gré, sur deux cerceaux entrelacés, et en l'élevant au-dessus de la multitude.

— Tu n'aurais pas de couronne de paille, vilain fou, si tu avais consenti à me dire où est ma cousine, criait Stas, qui déjà perché sur la croisée du pasteur, accrochait ses ongles après les dentelles de Linhen, et faisait pleuvoir une grêle de baisers sur les bouches et les cous des jeunes filles. Malgré le tendre intérêt que les .pauvres enfants portaient déjà au sergent, elles furent obligées de baisser précipitamment leur jalousie devant l'insupportable gamin et la curiosité de la multitude que Boleslas avait attirée sous leur fenêtre. Le pasteur rentra, se reprochant avec amertume d'avoir commis une lâcheté ; il n'osa revoir ses filles, se retira dans son cabinet, et resta en prière durant toute la nuit.

Boleslas avait perdu la tête ; affreuse idée de, folie qui l'avait déjà tant tourmenté au château de Minkowce s'attacha de nouveau à sa terreur ; il se crut démon planant sur le Pandémonium. Les noires maisons de Stuttgart lui semblaient atteindre la plus sombre profondeur des cieux ; d'incommensurables colonnades chargées de milliers de têtes plongeaient dans les nues, et tantôt silencieuses comme les ruines de Thèbes, le contemplaient avec pitié, tantôt agitées comme de grands arbres secouaient des feuilles sèches et des étincelles sur sa

couronne de paille. Parfois il croyait descendre, descendre, parfois monter, monter le long d'immenses rochers, dans le creux desquels roulait le déluge et bruissaient faiblement des nations englouties. Des essaims de toute couleur bourdonnaient sous ses pieds, élevant vers lui une confusion de drapeaux, de corps mutilés et de charpentes ; Parfois, il croyait reconnaître certaines figures dans un lointain incalculable ; toutes se débattaient avec angoisse dans un brouillard de sang, et le priaient de laisser tomber une feuille de sa couronne pour qu'elles s'en fissent une Arche ; cet horrible brouillard montant jusqu'à lui, il se crut des ailes et fit un effort pour s'envoler, mais une chaîne d'or le rivait à son trône que Nicolas fouettait comme une toupie et faisait pivoter dans un orbe infranchissable ; du sein des cataractes dont l'écume s'attachait en franges de rubis à son manteau de mendiant, il vit s'échapper une trombe de feu, puis trois, puis neuf, puis vingt-sept ; les palais craquèrent, les colonnes croulèrent, les têtes se mirent à pleuvoir ; le firmament se déchira, et tout au haut de la voûte des mondes il vit les sept filles du pasteur lui sourire avec amour en lui montrant de leurs doigts le Nadir, où reposait, dans un petit cercueil de nacre le cœur de Jeanne, le cœur qui n'avait jamais aimé, le cœur que Dieu avait isolé sur la terre

et dans les limbes.

Il se secoua avec fureur, et tout s'évanouit comme un flocon de fumée ; il se retrouva sur son brancard d'ivrogne, porté par une troupe braillarde, en face d'un grand feu de bivouac, à travers lequel ricanait la face de messire Marchocki ; il se frotta les yeux et ne vit plus le vieillard, mais le feu pétillait, la foule hurlait, Stas riait aux éclats, Wopata chantait la Varsoviennne, l'adversaire de Gantz battait aux champs sur un baril vide qu'il avait suspendu à sa ceinture.

Tout-à-coup résonna une trompette ; et le trot d'une trentaine de chevaux conduits par un officier de ronde, fit rouler sur le pavé de la place carrée les torches à demi-consumées que la procession avait semées sur son passage ; un gendarme muni d'un signalement et d'un mandat d'arrêt se détacha de l'escadron, traversa la foule, vint se placer en face du triomphateur, et le pria de descendre de son palanquin. Les vagabonds se dispersèrent en laissant Boleslas sur le pavé ; mais les étudiants se mirent à crier bravement que c'était une violation des droits civiques, un blasphème contre la charte de Wurtemberg, une injure aux immunités universitaires, un attentat aux plaisirs hospitaliers de la confédération bambocheuse ; l'adversaire de Gantz cita les lois de talion prescrites en pareils cas par les traditions Wéhemiques, et menaça le

gendarme de la pierre, de l'eau et du feu, trinité vengeresse des éléments conjurés. Les commentateurs de la loi en commencèrent même l'application en jetant des pierres aux carreaux, en lâchant les fontaines et en jetant un mannequin aux flammes du bivouac ; mais Boleslas qui redoutait par-dessus tout, la fraternité des Bourschs et des Bohémiens, se réfugia dans les bras du gendarme, et supplia ses vengeurs d'ajourner leur justice.

Lorsque le sergent fut amené devant l'officier de ronde jeune diplomate en uniforme d'aide-de-camp, celui-ci le conduisit à l'écart et lui parla de la sorte :

— Il paraît, monseigneur ; que vous avez joué un grand rôle dans la malheureuse révolution de Pologne, puisque sa majesté l'Empereur de toutes les Russies, daignant vous honorer d'une vengeance toute spéciale, vous excepte de l'insouciant mépris avec lequel elle a autorisé ses illustres alliés à libérer les débris de l'armée qui s'est réfugiée sur leurs territoires. Si nous l'en croyions, vous devriez être arrêté partout où le hasard vous livrerait à notre pouvoir, et immédiatement envoyé à Berlin, où l'ambassadeur Russe vous attend avec une impatience trahie par les nombreuses dépêches dont il inonde à votre sujet tous les cabinets de la confédération ; mais comme l'indépendance dont jouissent les états de sa

majesté le roi de Wurtemberg, ne l'oblige que d'une manière facultative aux condescendances de cette nature, et comme il n'est point dans la politique du ministère de Stuttgart d'ébruiter ce qu'il peut cacher, ni de sacrifier les individus à des ressentiments étrangers, le ministre de l'intérieur vient de me charger de vous faire délivrer un passeport à la faveur duquel vous partirez cette nuit même pour la France. La haute position dont vous paraissez jouir dans le monde, vous donne droit à des égards exceptionnels ; vous serez reconduit à la frontière par les postillons de la cour, et muni de toutes les ressources que peut exiger votre voyage. L'indiscret enthousiasme de la populace, ayant malheureusement révélé votre passage par ici, vous ne manquerez pas d'être poursuivi et observé peut-être même atteint, avant d'avoir gagné les frontières de France. On prétend que le gouvernement de Bade, dont vous avez encore à traverser le territoire, est peu favorable aux réfugiés politiques ; cependant le mystère et la célérité peuvent, vous donner assez d'avance sur vos ennemis, pour que vous ayez quitté l'Allemagne avant qu'ils aient concerté, avec le cabinet de Karlsruhe, leur projet d'arrestation ou d'enlèvement.

— Mais, monsieur, j'ai ici un ami que je ne puis abandonner, permettez-moi au moins de le retrouver.

— Vous n'avez pas une minute à perdre, mes ordres sont précis, vous devez partir seul, absolument seul ; ici le jeune fashionable ne put s'empêcher de sourire ; ses yeux venaient de tomber sur la tête du proscrit encore ornée de son diadème de chaume. Boleslas se l'arracha du front avec honte et fureur, et voyant qu'il avait affaire à un fat poli et froid comme le marbre, il se résigna et suivit la ronde qui enfilait au pas une allée solitaire au bout de laquelle brillaient quelques lumières ; c'était le palais du ministère. Il tourna plusieurs fois la tête dans l'espoir d'apercevoir le lieutenant, mais il ne vit que la foule échevelée, dominée par la figure pensive et immobile de Gantz qui, monté sur un échafaudage, semblait étudier silencieusement les aberrations humaines posant complaisamment devant lui dans toutes leurs formes et dans toutes leurs *relations*.

Il paraît que tout avait été prévu d'avancé, car, au bout d'une heure, Boleslas, expédié et embarqué, roulait au grand galop sur la route de Vaihingen.

— Ma foi, pensait-il en s'assoupissant, la fortune s'est chargée de ma vie ; décidément, je ne puis rien ni pour ni contre.

Il rêva à trois joies ; à la joie qu'il éprouverait en mettant le pied sur le sol libre de la France à celle de se jeter aux pieds de

sa mystérieuse providence, à l'hôtel Vendôme et à celle de trouver une femme de quarante ans qui voulût bien s'avouer sa mère. La servitude, la fatalité et la bâtardise lui pesaient par-dessus ses autres croix. Il se réveilla à un relais de poste des frontières de Baden, tourmenté par ses trois joies probables, et par toutes ses douleurs certaines. L'espérance l'emporta cependant, même en veillant, et il oublia patrie asservie, amis perdus, amante morte, amante infidèle, amantes négligées, gloire ensevelie, fortune manquée, pour se livrer avec une confiance d'enfant aux séductions de l'avenir.

— Ma foi, pensa-t-il, je n'ai pas vingt ans, tout est à refaire et à retrouver ; une patrie se reconquiert, des amis il en pleut, la gloire est au bout d'une épée, la fortune au bout de la gloire et les amantes au bout de la fortune. La France, la belle France est une magnifique mine d'or ; quand le diable y serait, elle ne se laissera pas cracher à la figure par les Tartares ; elle ne peut abandonner la Pologne sans se déshonorer ; or, une fois la guerre décidée, on formera des légions, comme au temps de Dombrowski. Tout jeune que je suis, j'ai commandé trois bataillons, ce qui me donne grade de colonel. Colonel dans l'armée Française !..... c'est beau... quel train ! quels appointements ! quel uniforme ! quelle considération !... Et puis la guerre ! la guerre ! avec ses chances incalculables ; ses

dramas immenses ! ses dangers voisins de l'immortalité !... Puis rentrer victorieux ; sur ; les ruines d'où on a été banni ! Puis caracoler sur un beau cheval alezan sous les fenêtres des jolies Varsoviennes ; puis balayer la Russie jusqu'à la Dzwina, jusqu'à Moscou, jusqu'à Tobolsk ! Oh ! quelle joie ! quel retour !... Revenir général, aller en poste aux eaux de Baden, à Paris, en Italie ; repasser en triomphateur, par où on a passé en fugitif, en mendiant, en aliéné, en aventurier !... Oh ! que je me moquerai des femmes... comme je ferai le dédaigneux... je serai froid, railleur, poli, oh ! oui, très poli... mais cruel... impitoyable... Puis., quand la Pologne sera rétablie, quand j'aurai mon grade de général, la croix de commandeur, une voiture à moi, des laquais, un château à Bielany ou à Willanow... Bah ! que je suis niais ! Bielany et Willanow ne seront plus que des faubourgs de Varsovie ; il faudra aller à Jeziorna pour trouver la campagne... N'importe, il me faut un joli château avec une façade à colonnes dentelées, un jardin taillé, aligné, poudré à la française, une serre, un haras, des chenils, des fem... non, je ne veux plus de femmes... mais il me faut une mère, une bonne petite maman pas trop vieille, qui puisse s'appuyer sur mon bras, me gronder, me caresser, me raconter sa vie...

Ici le sergent sentit une larme couler sur sa joue... Ses châteaux en Espagne frémirent,

sous le battement de son cœur... Au milieu de ses rêves d'enfant, il se surprit isolé, errant par cette steppe désolée que l'on nomme l'univers... seul de sa famille, seul de sa race, seul de sa planète... Il se sentit comme le corail arraché à sa roche chérie et échoué sur le sable des landes Oh ! si j'avais une mère ! s'écria le malheureux, fût-elle mendicante, fût-elle voleuse, fût-elle aux bagnes j'irais m'agenouiller à ses pieds, et je dirais au monde avec orgueil : regardez ! moi aussi j'ai une mère, regardez-là, c'est elle qui m'a soufflé la vie ; j'ai été porté comme vous tous dans une enveloppe de chair et de sang ! je ne suis point né de la fermentation ni de la pluie ni des caprices d'un chimiste, ni de la sueur d'un mort, ni de la pourriture des herbes ; je suis engendré et conçu comme vous autres !... Tenez, voilà celle qui vous le dira...

Mais par cette singulière mobilité d'imagination qui caractérise le jeune homme avant vingt ans, et dont une providence consolatrice avait au plus haut point doté le sergent, cette boutade de soif filiale fut aussitôt noyée dans une affluence de distractions à la fois, grotesques, joyeuses, sublimes, inquiètes et sérieuses. Sa pensée, vagabonde parcourut le zodiaque des domaines humains en moins de temps qu'il n'en eût fallu à la lumière pour les traverser ; mais, voyageuse insatiable, elle ne se fixa

nulle part, ne creusa rien, n'emporta rien, qu'un peu de craintes et beaucoup d'illusions ; elle avait déjà franchi l'Océan, conquis cent peuples, gravi le Chimboraso, lorsque les vibrations des ressorts et le claquement des fouets la ramenèrent, en une seconde, aux frontières de Baden. La voiture s'était arrêtée au relais de Phorzheim, et déjà les postillons, debout devant la portière ouverte tendaient leurs casquettes vernies dans une attitude respectueusement insolente.

— Que vous dois-je ? demanda le sergent légèrement troublé.

— Quinze fédéricks d'or, et ce qu'il vous plaira de pour-boire monseigneur.

Boleslas se mordit les lèvres, chercha vite sa blague, et s'aperçut avec terreur qu'elle contenait un peu plus que la somme demandée.

— C'est un peu cher, dit-il avec une hésitation qui prouvait qu'il prononçait ce mot pour la première fois de sa vie.

— C'est le prix, monseigneur, répondit le plus jeune des Phaétons en souriant avec dédain et mauvaise humeur ; les honneurs de la cour ne se marchandent pas. Le murmure des trois autres postillons sanctionna cette observation et le sergent, se reprochant déjà ses paroles, jeta trente ducats dans la

casquette tendue, y ajouta huit ducats de pour-boire, et descendit en sifflant, pour cacher sa consternation devant toute cette valetaille.

— Et vos effets, monseigneur ?

— Mais... je... Ils sont partis en avant...

Cette réponse fut interrompue par l'apparition d'un monsieur, boutonné jusqu'au col, portant des lunettes et un chapeau à cornes, demanda à Boleslas, d'un air pressé, où était sort maître ; le sergent s'apercevant que le monsieur aux lunettes, trompé par sa mine bizarre et commune, le prenait pour un laquais, balbutia, en rougissant, qu'il était lui-même maître et valet.

La surprise du monsieur ne pouvait être comparée qu'à sa soupçonneuse inquiétude.

— Vous êtes donc le duc de Blakstein, que nous a annoncé, il y a deux heures, un courrier expédié devant vous par le ministère de Stuttgart ?...

— Précisément, répondit le sergent devenu couleur de cerise.

— Daigneriez-vous exhiber vos papiers ?

— Les voici, fit Boleslas en présentant son passeport wurtembergeois, qu'il n'avait même pas lu et qu'il tremblait de trouver en, contradiction avec sa réponse.

L'agent Badois promena alternativement

son œil scrutateur du papier à la personne et de la personne au papier, ramenant sans cesse ses lunettes sur la bosse de son nez, et portant de temps à autre sa main indécise à la corne de son chapeau. Boleslas, que cet examen commençait à fatiguer, tira sa boîte à cigares, demanda très haut du feu, en tournant la tête d'une manière impérative, siffla, renifla et cracha sur la botte du monsieur.

À ces gestes, évidemment de bonne compagnie, l'agent fut désarmé tout d'un coup. Il recula, se plia en deux et laissa tomber le passeport pour saisir son chapeau à deux mains.

— Ah ! monseigneur, excuser ma méfiance ; mais, en ces temps d'émigration, tant de polissons ont abusé de noms augustes, tant de faces dangereuses, suspectes, duplexes, exotiques, indéchiffrables se sont présentées et se présenteront encore aux frontières du Grande Duché, que nous ne saurions apporter trop de sévérité dans l'exercice de nos fonctions... d'ailleurs votre extrême ressemblance avec certain personnage...

— Avec quel personnage ? interrompit le sergent d'un air nonchalant...

— Tenez, voici son signalement qui ne me quitte jamais ; c'est également un illustre fugitif auquel sa majesté l'empereur de

toutes les Russies porte évidemment une haine ou un intérêt tout particuliers, car, depuis un mois, chaque jour un courrier se présente au relais de Phorzheim en s'informant du résultat de nos recherches, hélas ! jusqu'aujourd'hui entièrement infructueuses.

— N'est-ce pas un soi-disant sergent polonais, bâtard de naissance ?... une espèce d'Asvérus sans nom et sans patrie, qui prend tous les noms et toutes les patries qu'il trouve sur son passage ?... Un jeune blond, taille moyenne, nez pointu, voix vibrante, costumé douteux ?...

— Mais vous le connaissez donc ?... c'est son signalement tout craché... C'est lui, c'est lui-même ! Oh ! monseigneur, vous êtes ma fortune, mon bienfaiteur, ma providence !... Grand Dieu je vais mourir de joie !... trente mille florins accordés au mortel qui le livrera vivant aux autorités de Berlin... Trente mille florins monseigneur ; c'est près de cent mille zvanzigers... Au nom de votre père, de votre mère s'ils vivent, au nom de leurs mânes, s'ils reposent dans le sein de Dieu, ne divulguez point votre secret à mes confrères... dites-le-moi, à moi, à moi tout seul... je vous cède le tiers de... Ah ! pardon, mille pardons, je suis un misérable fou... je vous bénirai pendant et après ma vie... dites-moi, à moi tout seul, dites-moi où vous l'avez rencontré.

Les lunettes du malheureux avaient glissé sur le bout de son nez où elles ne s'étaient arrêtées que grâce à une tubercule de la forme et de la couleur d'une framboise ; le tricorne pirouettait au gré du vent, et une petite queue pointue que le sergent n'avait pas d'abord remarquée, remplissait envers le mobile occiput du monsieur les fonctions d'un gouvernail.

Boleslas, auquel le danger de sa situation et la féroce bonhomie de l'agent Badois avaient donné une audace imperturbable, répondit qu'il avait eu le plaisir de dîner la veille à Stuttgart, avec le bâtard, qui venait d'Italie et se rendait en Prusse, d'où il avait l'intention de s'embarquer pour l'Angleterre, ou les États-Unis ; le sergent ajouta que les poursuites dirigées contre lui ne paraissaient l'inquiéter nullement, et qu'il ne prenait aucune précaution contre ses ennemis.

— Et a-t-il couché à Stuttgart ? s'écria l'agent presque en délire.

— Je ne vous l'assurerai pas car quoique très insouciant sur sa destinée, il aime voyager comme la foudre, et passe sur la terre comme sur des barres rouges ; il s'arrête rarement plus de deux heures dans le même endroit ; c'est, je vous le garantis un sujet curieux à étudier.

— Excusez-moi, monseigneur, dit le mouchard en pâlisant d'impatience, mais il

faut que je monte à cheval à l'instant même ; holà ! postillons, le meilleur coureur du relais, et un courrier en avant sur la route de Stuttgart.

— Un mot encore un seul mot, fit le sergent avec un petit sourire rancunier.

— De grâce, dépêchez-vous, monseigneur, vous me volez là les plus riches heures de ma vie.

— Quel est le prix d'une course d'ici à Stuttgart, par la poste royale, s'entend ? j'ai à payer les postillons...

— Payer les postillons ! s'écria l'agent... mais les coquins ont été payés d'avance, ne faites pas de sottise, au moins.

La figure de Boleslas prit une singulière expression de dépit, mais la crainte de provoquer une explication qui aurait pu le trahir le conseilla ; il salua l'agent et s'éloigna d'un pas rapide, n'ayant plus le courage de se réjouir de son artifice.

— Ah ! les gredins ! pensa-t-il en passant à côté d'une grande auberge blanche où les Phaétons buvaient et riaient à sa santé ; que vais-je faire des quinze ducats qui me restent ! Pour la première fois de sa vie il songea au prix de l'argent, et réfléchit aux brumeuses conséquences de son dénuement. Cette sorte d'expérience toujours plus tardive à venir que celle des dangers des femmes et

de l'ambition, avait été enfouie, plus avant encore dans l'âme du sergent, par la surveillance providentielle qui s'était étendue sur sa jeunesse. Jusque là la manne avait plu pour lui dans le désert, sans qu'il eût eu à s'inquiéter d'autres misères que de ses malheurs romanesques. Mais à mesure qu'il pénétrait dans l'atmosphère de l'occident, le culte du terrible métal se trahissait de plus en plus. À mesure que les forêts s'éclaircissent, que les routes se redressent, que les quais s'élargissent, que les auberges, les corps-de-garde et les ponts en pierre se multiplient ; à mesure que les tours des églises s'abaissent et que les préfectures de police s'élèvent, l'importance de l'or augmente avec une effrayante progression, la monnaie est la médaille que l'homme frappe en mémoire de ses triomphes sur la nature.

Or, Boleslas, que d'abord l'état, ensuite la guerre, enfin un séraphin invisible avaient nourri, vêtu et logé comme un insecte, comme un arbre, comme une chose de Dieu, se trouva au milieu des grandes villes d'occident, des douanes et des grugeurs avec quinze misérables ducats et son éternelle capote russe à laquelle il avait fait coudre un collet polonais. La précipitation avec laquelle on Payait expédié de Stuttgart, l'avait privé du petit porte-manteau qui résumait sa lingerie, son mobilier et sa garde-robe. Il réfléchit, pour la première fois dans sa vie,

aux inconvénients de n'avoir qu'une chemise, qu'un pantalon et qu'une paire de bottes ; cette dernière partie de son costume surtout, excita ses alarmes. Lui qui, quoique chargé d'or, avait traversé la Hongrie et la Bohème pieds-nus, à peu près sans s'en douter, se mit à compter avec une scrupuleuse détresse les clous de ses semelles ; il remarqua, avec un véritable désespoir, deux vides triangulaires dans la quintuple rangée de pointes dont avait été garnie sa chaussure plus, l'affaissement des talons, qui la menaçait d'un prochain chavirement. Cette critique découverte absorba toute sa pensée, et il résolut, avant tout de gagner la première ville badoise pour s'y pourvoir d'une paire de souliers.

## XV

En s'enfonçant dans un bois voisin de Wilferdingen, sans trop songer d'abord à la direction qu'il choisissait, et simplement par une vieille habitude de proscrit, il réfléchit aux dangers des villes capitales, et résolut de tourner Karlsruhe, puis de prendre les traverses qui pouvaient le conduire plus sûrement et plus directement à Kehl. Afin de concilier cette précaution avec le besoin de souliers neufs qui le tourmentait, il demanda à un paysan la petite routé de Baden, et marcha toute la nuit, par un beau clair de lune, pour atteindre cette ville au point du jour.

Vers cinq heures du matin, il se sentit horriblement fatigué et affamé ; il s'arrêta dans Une jolie petite auberge verte, isolée dans une clairière ; il demanda une soupe au fromage et une bouteille de vin, puis s'assit derrière une table déjà garnie de deux couverts. Presqu'aussitôt entrèrent deux gendarmes, puis un mendiant, qui, tous les trois, parurent l'examiner avec une égale attention.

Le sergent, façonné à ces sortes de

rencontres, entama la conversation avec les gendarmes qui bientôt désarmés par ses plaisanteries et la communauté de bouteille qui s'établît insensiblement entre les trois convives, le laissèrent payer et sortir en lui serrant là main ; un dernier coup-d'œil, cependant, lui fit comprendre que leurs soupçons étaient mal assoupis, et qu'il n'avait que juste le temps de profiter de leur indécision.

Il gagna prestement ses chers taillis et courut, sans reprendre haleine, pendant un grand quart-d'heure. Arrivé sur une hauteur, en vue de Baden, il s'assit sur un bloc de pierre épuisé de lassitude : il laissa tomber sa tête dans ses deux mains, et ne put résister aux tentations du sommeil.

Il fut bientôt réveillé par un bruit de pas ; il se leva droit comme un if, et se trouva face-à-face avec le mendiant qui l'avait observé tout à son aise dans l'auberge verte.

— Mon cher ami, vous avez là une capote bien chaude ; c'est bon pour la saison...

— Est-ce qu'elle vous plairait, par hasard, répondit Boleslas d'un ton goguenard, et en lorgnant les lambeaux de camelote qui flottaient, comme une vieille voiture, sur les reins, nus du mendiant.

— Si fort, que je vais l'avoir, répliqua le garnement en tirant une paire de pistolets

des poches de son méchant pantalon, et en faisant au jeune homme un geste clair et intelligible.

Boleslas, voyant que la distance de la ville ne lui offrait point d'objection raisonnable contre un argument de cette évidence, se résigna en franc fataliste, et ôta son habit.

— Comme vous m'avez l'air d'un bon garçon, nous allons partager en frère ; je vais vous laisser ma tunique.

Et ce disant, le mendiant laissa choir ses guenilles, et s'empara de la capote.

— Que diable voulez-vous que je fasse de ce réseau, dit le sergent en regardant le mendiant à travers les trous de sa tunique.

— Ce que j'en ai fait moi-même pendant trois ans, mon cher ami ; je vous jure que, depuis cette époque, le nombre des trous n'a pas augmenté ; leurs contours ont seuls gagné de l'ampleur ; mais en restant assis et en ramassant bien les plis sous les aisselles on peut encore braver l'atteinte immédiate de la pluie et du vent.

Tout en réhabilitant la valeur relative de son échange, le bon gueux, déjà serré dans l'épaisse bure de la capote russe, en visitait les quatre poches avec préoccupation et impatience.

— Ah ! ça, mon ami, vous ne portez donc

pas votre blague dans les poches de votre capote ?...

— Quelle blague ? balbutia le sergent.

— Eh ! vous savez bien, ce joli petit sac bleu-argent qui vous a fourni le prix de votre déjeuner... vous me l'avez montré ce matin en payant votre écot... à l'auberge verte.

— Ce Tartare là a tout observé, pensa le sergent consterné ; voyez-vous, c'est un simple souvenir : il contient si peu de chose que je le roule comme une chique de tabac, dans le gousset de mon pantalon.

— Montrez toujours, reprit lé mendiant en examinant les batteries de ses pistolets ; j'aime tendrement les souvenirs ; c'est sans doute quelque femme chérie qui a brodé les chiffres de votre blague : les emblèmes d'amour m'arrachent des larmes délicieuses ; j'ai beaucoup lu Paul Richter et Goethe. Montrez, montrez toujours, mon enfant.

Le sergent tira sa bourse bleue, et la présenta au gueux.

— Qu'est-ce que ce papier qui vient de tomber de votre poche ?

— C'est mon passeport.

— Ah ! vous avez un passeport : il m'en fallait un précisément... je suis blond comme vous, exactement de votre taille, plus vieux de dix ans, mais on n'y regarde pas de si

près.

Il ramassa la feuille et l'examina.

— Duc de Blakstein... diable, avec cette bure de galérien... Eh ! pardieu, vous la portiez bien, vous, monseigneur... Il paraît qu'il erre maintenant, par le monde, beaucoup de ducs proscrits... rien de bien improbable... Au reste, je n'en ferai usage qu'à toute extrémité... Maintenant, monsieur le duc, malgré le véritable attachement que j'ai conçu pour votre aimable personne, il faut que je vous quitte ; si vous rencontrez quelque vieux Bursch à Baden ou à Rastadt, dites-lui que vous avez eu l'honneur de vous trouver en relation avec le seigneur Franz von Gelbenthordwaldgishmenveine, doyen des Bursehenchafts de Leipzig, ancien archiviste des illuminés, pour le moment, sans emploi bien déterminé, mais toujours à la disposition de ses enfants de l'Université, et veillant du fond de sa sainte retraite à l'honneur et à la prospérité de l'Ordre ; si vous rencontrez surtout un nommé Gantz...

— Comment vous connaissez Gantz ! s'écria le sergent, chez lequel la surprise domina un instant la honte et la fureur.

— Gantz est mon filleul spirituel... Mais au revoir... car voici les gendarmes...

En effet, le galop de cinq' chevaux fit craquer les branches éparpillées sur la route,

et tinter le sol durci par le froid. Boleslas n'eut que le temps de se jeter dans une ravine d'où il put observer sans péril les manœuvres des cavaliers. Il remarqua d'abord que les deux gendarmes avec lesquels il avait déjeuné ne se trouvaient point parmi eux ; puis il les vit tous les cinq aborder au pas le mendiant qui se promenait gravement en long et en large, battant le briquet ; pour allumer un des cigares qu'il avait trouvés dans la poche de la capote de sa victime.

— Que faites-vous ici par un temps pareil, lui demanda le maréchal-des-logis, en examinant son costume.

— Je me promène, comme vous le voyez, c'est mon tour de digestion.

— Vous déjeunez donc de bien bonne heure.

— Mais Oui... Aussitôt que je me lève, je me garnis l'estomac, et comme je ne me couche jamais... ;

— Voudriez-vous bien me décliner votre nom, et me montrer vos papiers ?

— Je suis le duc de Blakstein, voici mon passeport.

— C'est précisément le costume que l'on nous a dépeint à Phorzheim, dit à demi-voix un des gendarmes y en s'approchant du

maréchal-des-logis.

— Auriez-vous l'extrême obligeance de nous suivre, monsieur le duc, dit ce dernier en portant la main à son casque, et en se penchant sur le cou de son cheval.

— Je n'ai point l'habitude de voyager à pied, mon ami ; si vous voulez bien envoyer un de vos hommes à Baden pour demander mes équipages à l'hôtel du Cygne noir, nous fumerons en attendant un cigare. Ici le ci-devant archiviste des illuminés présenta la boîte de cigares au cavalier qui, tout en acceptant l'offre avec une respectueuse gratitude, répondit qu'il était désolé de la sévérité de ses instructions, mais qu'elles n'autorisaient point ces sortes de délais et voulaient impérieusement que le duc suivît immédiatement l'escouade quelque part et dans quelque circonstance qu'il fût découvert.

— J'en suis fâché pour vous, mais vous serez obligés de me porter en croupe ou bien sur un brancard, attendu que mon médecin m'a défendu tout exercice violent. La goutte m'empêche de marcher.

— Eh bien, monseigneur pour tout concilier je vais vous céder mon cheval jusqu'au premier relais, où nous vous trouverons une chaise de poste, et d'où nous expédierons un courrier à Baden. Comme nous nous arrêterons sans doute à Karlsruhe, vos

équipages auront le temps de vous rejoindre.

— Est-il bien dressé, votre cheval. Je suis très difficile en fait de monture.

— Doux comme un agneau leste comme le diable. Tenez mollement la bride, car il a la bouche d'une exquisite sensibilité.

L'honnête gendarme sauta à terre avec un empressement plein de vanité, tint l'étrier au mendiant, puis monta lui-même en croupe d'un de ses camarades. L'escouade s'éloigna au petit trot, abandonnant Boleslas à la gelée et à son désespoir.

— Que vais-je devenir, grand Dieu ! Pensa-t-il, en tâchant en vain de ramener les lambeaux de sa fétide houppelande sur les innombrables yeux à travers lesquels sa chemise regardait le ciel. Pas un kreutzer avec cela !... Il se jeta la face contre terre en grinçant les dents, et resta une heure ainsi couché dans une immobilité parfaite, sans penser, sans respirer sans pleurer sans vivre. Au bout, d'une heure, il se leva, s'assit, se redressa sur ses jambes, s'assit encore, puis il se mit à regarder avec un stupide hébètement les fines étoiles de neige qui se pourchassaient comme des moucheron, sous l'haleine attiédie de la brise. Il resta deux heures ainsi, muet, comme une borne routière. Vers-midi, il se sentit glacé jusqu'aux os et tenté d'un indicible besoin de sommeil. Il se rappela tout-à-coup, l'horrible

léthargie de Mokotow ; se leva épouvanté et se mit à courir vers la ville par ce simple et fatal instinct de brute qui n'a plus que la mémoire des misères éprouvées.

Arrivé à l'entrée du faubourg, il s'arrêta effrayé de la splendeur des rues, de l'orgueil des façades, de la dédaigneuse hauteur des tours. Il se sentit honteux et farouche comme une louve que la disette chasse des bois ; il n'eut point le courage de franchir la barrière, et s'accroupit sous un des grands peupliers nus qui bordaient la chaussée. Il implora en vain le bienfait d'une larme, le soulagement d'un sanglot. Sa poitrine était brûlante, ses yeux rouges et secs comme des charbons, sa bouche bavait la faim et la rage. C'était un, dimanche, et je ne sais plus quelle solennité d'État ; les cloches sonnaient à pleines volées ; le canon grondait au loin ; les calèches armoriées débouchant par cinq à la fois sur les larges allées de l'est, balayaient devant elles la foule des promeneurs.

Les troncs des peupliers mis a contribution par les marchands de joujoux de quincaillerie, de mercerie, de gâteaux et d'amulettes, se revêtaient comme des faisceaux consulaires d'une cuirasse de vernis, de guirlandes et d'acier. Sur les sentiers protégés par un double alignement de jeune ormes, défilaient les bonnes entourées de petits enfants, de caniches et de chanteurs Tyroliens ; puis des bataillons d'écoliers armés de baguettes

blanches, et conduits par leurs vieux régents en habits marron râpés ; puis les confréries d'ouvriers en culottes de Manchester, puis les tourbillons de givre, puis le vent, puis les mouchards, puis les mendiants.

Ces derniers conduits par une attraction sympathique vinrent s'abattre par nuées auteur de Boleslas ; autour des mendiants, les cornacs d'ours et de singes, et autour des cornacs, une circonvallation de bivouacs allumés, avec des branches sèches et des tabourets, dépaillés, par une trentaine des plus huppés parmi les apprentis cordonniers.

Ce campement en forme attira nécessairement une reconnaissance, puis une charge d'agents de police.

Les apprentis se dispersèrent en éclaireurs, tiraillèrent longtemps à coups de pierre et d'injures. Le corps des mendiants se serra en masse, et battit en retraite avec majesté, silence et résignation, transportant ses pénates et ses haillons dans une vaste plaine où brillaient des os de chevaux morts et les dépouilles encore chaudes d'une tribu de Bohémiens qui y avait naguère dressé ses tentes. Boleslas roulé sur lui-même comme un drapeau abandonné resta sous le peuplier.

— Arrière ! lui cria un agent en le poussant du pied, suivez les vôtres.

Le misérable leva lentement la tête et la

laissa retomber sur son sein sourd à l'insulte, insensible aux coups. L'homme de police en eut pitié et le laissa là. Une jeune dame venant à passer avec ses enfants, lui jeta quelques pièces de monnaie, et dit à son petit garçon de lui donner sa tartine de confitures. Le sergent fondit en larmes, et accepta l'offre de l'enfant, car il avait faim, une faim d'anthropophage, une faim plus âcre que le désespoir, plus puissante que sa honte.

Les larmes lui firent un peu de bien ; il ramassa les pièces de monnaie, se leva, et s'en alla par les vergers du faubourg, suivi d'une foule importune que son accoutrement avait attachée à son ombre. En traversant la largeur de la route pour gagner un grand jardin abandonné qui conduisait à la barrière opposée de la ville, il essuya les rires des belles dames, les mottes des gamins, l'aboiement des chiens, le tout sans véritable émotion. Une seule voix pénétra jusqu'à son âme et la déchira. Elle provenait d'un homme âgé et vénérable.

— Quelle honte, quelle horreur... Un jeune homme de vingt ans, beau, bienfait et robuste, mendier... traîner ces infâmes haillons dans un pays où le travail abonde. À une époque où l'argent cherche les bras... Il mérite le pilori... C'est pis que le vol, moins excusable que le meurtre, plus lâche que la prostitution.

Boleslas s'enfuit comme flagellé avec des serpents. Il marcha comme un fou, animé par une fiévreuse vigueur, poussé par un aveugle instinct vers la frontière de France. Il marcha toute la soirée, puis toute la nuit jusqu'à ce qu'il tombât de lassitude. Il n'eut que le courage d'allumer dans la plaine un feu de branches, devant lequel il s'étendit mort d'épuisement.

En sortant de son engourdissement, il aperçut à l'horizon une immense ligne bleu-or assise sur une écharpe de rochers, de tours en ruines et de taches rouges. Le grondement dû Rhin encore étouffé par la distance lui disait des paroles consolantes, je ne sais quel cantique de pitié. C'était la France !... ce pays de magnifiques illusions, cet Edda de liberté et d'ambition où toutes les puissances de l'avenir, toutes les croyances foulées, toutes les âmes mourantes, toutes grandeurs rêvées, toutes résurrections s'étaient donné rendez-vous avant d'abdiquer sur leur tombeau.

Boleslas se jeta à genoux, et fouilla au plus profond de sa conscience pour y chercher un souvenir de Dieu... Il n'y trouva rien ; rien qu'une haine horrible contre l'Univers, qu'une négation absolue de toute Providence raisonnable. Il considérait d'ailleurs la foi, dans la détresse, comme le comble de la lâcheté. Le désespoir le soutint. Cette religion négative lui donna un calme plein de mépris

et de fierté. S'il triomphait dans sa lutte contré le ciel, il voulait ne rien devoir à l'indulgence ; s'il succombait, il voulait emporter dans la tombe toute sa colère et tous ses droits d'ennemi, n'importe contre qui.

Il se releva essuyant ses genoux avec un amer sourire, et s'avança droit vers le fleuve à travers hameaux, bois et montagnes. Il trouva sur le bord, vis-à-vis Drussenheim, comme à point nommé, une barque de pêcheur cachée dans les joncs et fixée à la rive par une chaîne cadénassée. Il saisit une grosse pierre, broya le cadenas avec une rage convulsive, sauta dans la barque, et d'un coup de rame gagna le large. Dans un quart-d'heure il fut sur l'autre rive. Il entra hardiment dans le bourg français au milieu des murmures et des rires de la foule. Il s'arrêta au milieu des groupes attroupés sur son passage, et promena sur eux un anathème de sang. Il se sentit un besoin infernal de vengeance. Il élargit ses narines, fit rouler ses prunelles enflammées dans leurs orbites, se lécha les lèvres, et fit deux fois le tour du cercle importun qui l'étreignait de ses dérisions. Les enfants et les femmes s'enfuirent épouvantés. Les hommes, même, que la présomption ou une conscience solide de leur énergie musculaire ne soutenaient point, se retirèrent en deuxième ligne. Ceux restés en première cessèrent de rire ; ils

troussèrent les manches de leurs chemises, reculèrent un peu et observèrent le sergent avec une attention inquiète et sérieuse. Ils comprirent qu'ils avaient affaire à un fou furieux, affreuse espèce de bête plus intelligente dans son extase haineuse que l'homme, et plus féroce que le tigre.

En un clin-d'œil, et d'un seul bond, il parcourut la diagonale de l'enceinte, saisit de chaque main un forgeron d'une énorme stature, et les étouffa l'un contre l'autre, puis il tomba lui-même sans connaissance. Quinze hommes se jetèrent sur lui, l'enlacèrent dans des courroies et des sacs et le traînèrent chez un marchand de vin.

Pendant qu'on le dépouillait de ses guenilles, un petit gamin qui convoitait les boutons de son pantalon, profila de la presse pour en couper deux. Un clerc d'avoué à prétentions artistiques, qui se trouvait là pour étudier les mœurs populaires, arracha au gamin sa capture, et remarqua avec surprise des aigles polonaises sur les deux boutons. Des emblèmes correspondants sur les bretelles, et surtout un papier trouvé sous la chemise du proscrit, révélèrent à l'instant même son origine ses malheurs et sa patrie.

Aussitôt des murmures de pitié et des cris d'enthousiasme entourèrent Boleslas. On mit en pièces sa houppelande, et on s'en disputa les lambeaux avec fureur. C'était le premier

martyr que voyait enfin une petite ville de la France. La Providence le lui envoyait en avant-garde, aliéné, blasphémant, misérable comme mesure des spoliations qu'elle avait laissé accomplir, comme miette du banquet satanique qu'elle avait autorisé de sa philosophique indolence.

— Appelez donc Stanislas le vigneron, s'écria le père Farelle, propriétaire du cabaret. Dites-lui qu'y a un pays qui veut lui parler. Y sera bien aise, le vieux.

Pendant qu'on remplissait les ordres du père Farelle, Boleslas toujours évanoui était l'objet des plus tendres sollicitudes. Un médecin conduit auprès de lui, écarta les curieux, le fit porter dans une chambre isolée le tira de son assoupissement, et le saigna. Le sergent se laissa faire sans proférer une seule parole\* Ses yeux ternes et fixes n'exprimaient ni surprise ni douleur.

Dans l'entre faite entra Stanislas le vigneron. C'était un brave homme, alors de cinquante ans, ancien lancier de la garde impériale, qui avait profité de la débâcle de 1814 pour rester dans un petit hameau, aux environs de Drussenheim, où il s'était marié et établi en 1820. Il avait ardemment désiré voler au secours de sa patrie ; mais, comme il disait, le gouvernement et sa femme l'en avaient empêché. En attendant, il avait gagné quelques écus et l'amitié de tout

Drussenheim qu'il édifiait par sa piété, attendrissait par sa bonhomie, et réjouissait de son sauvage baragouin ; car le bonhomme avait oublié le polonais sans avoir jamais pu apprendre l'allemand ni le français.

Inspiré cependant par la solennité de la circonstance, il parvint, non sans suer, à coudre cinq paroles c'est-à-dire dix-sept syllabes prises chacune dans l'une des dix-huit langues de l'Europe, que le vétérana avait jadis comprises. Ses gestes remplaçant l'intonation et les virgules, le tout réuni et répété trois fois, fit entendre au sergent que Stanislas était son compatriote, et désirait lui être utile. Le jeune homme, pour toute réponse lui tendit la main et lui indiqua un siège ; puis, après quelques minutes de silence, il prononça le mot de Paris en levant le bras dans la direction de l'ouest.

— Vous voulez aller à Paris ? demanda le médecin. Boleslas fit un geste affirmatif.

— Mais vous êtes encore bien faible, il faut vous reposer. Attendez jusqu'à demain.

Le père Farelle rentra brusquement, et annonça que les autorités instruisaient au sujet du meurtre involontaire commis par le proscrit sur les deux forgerons. Il ajouta : qu'afin de lui faire gagner du temps et de sauver un malheureux auquel la folie ôtait la conscience et la responsabilité de ses actes les témoins, qui tous d'ailleurs le plaignaient,

avaient affirmé que les forgerons avaient été écrasés contre un mur par une charrette surchargée ; que cependant cette explication n'avait point satisfait le maire, et que la vérité ne pouvait tarder d'être découverte ; qu'en conséquence, le conseil des bons enfants réuni en bas au comptoir, avait décidé que le réfugié filerait à l'instant même où bon lui semblerait ; et que dans le cas où il ne serait point en état de marcher tout seul, on lui donnerait une voiture et un guide jusqu'à l'endroit qu'il désignerait lui-même.

Boleslas qui ne se rappelait que confusément les circonstances de son meurtre, ne comprit que les conclusions du père Farelle. Il se leva, et suivit Stanislas qui, tacitement et sans mot dire, s'était constitué son conducteur et protecteur. Ils descendirent par les derrières, dans un petit clos de betteraves où le père Farelle vint remettre au vigneron le produit d'une collecte improvisée par les bons enfants, plus un pantalon, une veste, une blouse, une paire de souliers et un panier de provisions.

— La carriole du boucher va vous rejoindre au sortir de la ville sur la route de Salerne. Vigneron, vous ménagerez le cheval ; c'est un tout jeune.

Les deux voyageurs sortirent par une petite porte qui donnait sur de grandes mesures abandonnées ; au bout de quelques

minutes ils se trouvèrent à l'embranchement des routes de Salerne et de Haguenu, où effectivement une charrette peinte en rouge, sang de bœuf, conduite par un gamin, venait de s'arrêter. Les deux Polonais montèrent à côté du gamin, et partirent u galop, malgré les recommandations du père Farelle.

Arrivés à quelques lieues de Salerne, Boleslas se sentant capable de continuer le voyage à pied, pria Stanislas de renvoyer la carriole. Ce furent d'ailleurs à peu près les seules paroles qu'il prononça de Drussenheim à Paris. Sa sombre et muette mélancolie ne se dissipa pas un seul instant. Insensible aux paroles des hommes, aux splendeurs de leurs œuvres, aux séductions de leurs manières, il traversa des villes magnifiques sans détacher ses regards de la terre. Il cheminait vite, couchant dans les étables, ne mangeant presque pas, semblant ignorer qu'il avait un compagnon.

Un jour qu'il entrait à Nancy son cauchemar léthargique fut interrompu par un tonnerre d'acclamations, de roulements et de fanfares. Le pauvre Stanislas, croyant distraire son désespoir, lui fit comprendre que c'était le passage d'une première colonne de réfugiés qui soulevait ainsi la cité où reposaient les cendres du bon Leszczynski. Il le tira par le bras pour l'entraîner dans cet immense tourbillon de joies et de transports ; mais le sergent s'arracha de ses mains, et

s'enfuit du côté opposé. Le vigneron, chagrin et confus, le suivit de loin, et ne le rejoignit qu'à Velaine où il résolut de le quitter. Il profita de son sommeil pour glisser dans ses poches une trentaine de francs, essuya une larme, et s'en retourna à Nancy la nuit même.

Boleslas se réveilla, et reprit son chemin sans s'apercevoir de l'absence de son compagnon. Il traversa Toul, Bar-le-Duc, Châlons, sans remarquer ni leur aspect, ni leur nom, ni leurs habitants ; foulant pierres, hommes et grandeurs, comme l'herbe d'une savane, comme le gravier d'un rivage inconnu. Les ponts, les façades, les clochers, les grilles, les quais les pavés tout lui semblait de la, même forme et de la même matière. Toute la France, toute cette France si longtemps couvée dans ses songes de jeune homme passa devant lui comme une incalculable quantité d'unités homogènes, semblables, aussi fatigantes à voir que les deux cent mille feuilles d'un même arbre. Il traversa toutes ces merveilles sans s'étonner, sans rien examiner, sans rien comprendre. Il n'admira pas plus les bijoux de ce beau diadème, que le naufragé n'admire les bulles de l'écume qui l'étouffé, la splendeur de la foudre qui le frappe, les horribles magnificences de l'abîme. Il arriva ainsi un beau matin à la barrière de Bondy, se doutant à peine du chemin qu'il avait fait. Il ne se réveilla qu'au bruit des omnibus et des

crieurs ; qu'à ces clameurs sourdes mais incessantes, mais solennelles que la grande Lutèce élève depuis mille ans sous son suaire éternel de brouillards... — Voilà donc Paris ! s'écria-t-il comme ressuscité..... Paris, la capitale de la France...

Il n'y a personne parmi nous qui, tout jeune encore, en prononçant le nom d'une grande ville inconnue, ne se soit fait une idée ordonnée et minutieuse de son étendue, de sa physionomie et de sa situation. Il y a comme des formes et des couleurs absolues affectées à certaines consonances, au point que l'imagination se trouve sérieusement blessée de voir l'expérience démentir ses promesses. Boleslas n'avait jamais prononcé, ni entendu prononcer le mot de Paris, sans y attacher aussitôt des contours gigantesques, majestueux, infinis ; il s'était toujours figuré de ces prodigieux alignements de colonnades, de voûtes, de portiques, de ces amphithéâtres terrassés et à perte de vue, de ces rues bordées de statues colossales et de vieux arbres que, sur la foi de quelques ruines, la poésie aime supposer aux anciennes cités de Palmyre et de Ninive. Il lui avait paru que, dans cette ruche de géants, dont le bourdonnement semble se faire entendre à cinq cents lieues à la ronde, les fontaines devaient être des cataractes, les réverbères des soleils, les angles de rues des promontoires, chaque église au moins un

temple de Bélus, chaque impasse un arc-de-triomphe. Imaginant aussitôt une race particulière pour cette étrange planète, il n'avait jamais entendu parler d'un Parisien, sans sentir se dresser devant son enfantine admiration une de ces formes à la fois souple, robuste, pincée et bouclée, qu'il avait vu étaler complaisamment aux fenêtres des tailleurs de Varsovie. Quant aux femmes parisiennes, il les avait toutes comparées, dans son utopie, à Jeanne et à Sosthénia, et s'il ne leur avait point accordé encore d'ailes et d'auréoles, c'était moins par respect pour les impossibilités que par crainte de se cacher leurs magnifiques épaules et leurs fronts d'albâtre. L'encombrement la saleté le rabougrissement d'espèce inévitables dans une masse d'un million d'habitants, n'avaient jamais effleuré le diorama de sa nouvelle Jérusalem.

Quoiqu'une morne atonie pesât sur toutes ses facultés, il éprouva un douloureux serrement d'organes à la vue des basses, brunes et hargneuses mesures qui, d'abord clair-semées à l'entrée de Bondy se pressent flanc contre flanc à l'approche des faubourgs. Il se sentit arrêté, à la barrière par des hommes en ha, bits d'un vert honteux, et en casquettes cirées, assez semblables aux agents de police de Russie ; ils lardèrent son sac, et le laissèrent passer à travers une cohue de figures sinistres, de filles crottées et

de bétail. Le souffle tièdement fétide de la grande ville délayait la neige qui tombant en flocons paresseux sur le pavé boueux, comme des lambeaux de charpie sur un cancer, donnait aux maisons, aux voitures et aux coureurs, une couleur uniformément terne et douteuse.

Tout ce monde allant, venant, tourbillonnant la tête basse et les mains dans les poches, semblait avoir perdu la parole dans quelque récente catastrophe. Les glapissements sauvages par lesquels il essayait parfois de dominer le grondement monotone des omnibus et des chariots ressemblait aux cris de détresse que s'envoient des barques de pêcheurs battues par la tourmente. D'ailleurs, rien d'européen, rien d'humain même dans cette stridente cacophonie de syllabes inachevées, de ronflements suspendus, de râles désespérés chacun cherchant en vain à distraire la morne préoccupation du torrent qui, toujours filant et toujours immobile, couvrait de son remous éternel un abîme invisible. Noces avinées funéraires insouciantes, baptêmes, postes de garde, cirage anglais, légions de balayeuses, colleurs d'affiches, chaînes de galériens, carrosses armoriés, naissance et mort, amour et mépris, opulence et misère : tout se confondait dans une sorte de négation fatigante, insaisissable qui se jouait de l'observation et des sens.

Boleslas, arrêté par une affluence de voitures, fixa son regard étonné sur l'espèce de nuage qui dansait devant lui, et essaya de surprendre quelque caractère remarquable dans sa physionomie et dans son mouvement ; mais s'il attachait sa prunelle à certain objet d'une forme et d'une dimension déterminées, aussitôt un paravent jaune et noir s'interposait devant, puis devant le paravent glissait une cavalcade puis devant celle-ci une mer houleuse de chapeaux, de crinières, d'aigrettes, de ballots, puis tout disparaissait sous un toit bosselé de taffetas multicolore, pareil aux feuilles de nénuphar sous lesquelles grouillent les reptiles d'un marais. Au bout de trois minutes, un voile douloureux s'affaissa sur ses paupières, et sort corps, entraîné par un courant irrésistible, se laissa aller sans essayer aucune résistance.

Il se trouva tout-à-coup devant une noire et majestueuse masse de pierre toute revêtue d'emblèmes de triomphe ; au-delà semblait s'ouvrir un monde nouveau un champ large et frais, une autre région atmosphérique. Le jeune voyageur voulut faire une station devant cet arc de St-Denis, placé comme une borne de démarcation entre la ville du peuple et la ville des limonadiers, mais les cris multipliés, incessants de gare ! l'emportèrent sans pitié et le jetèrent sur le trottoir méridional du boulevard.

Là ; il respira un peu ; une réminiscence de jeunesse et de vie dilata sa poitrine, et soit que la spacieuse élégance des boulevards lui rendît ses facultés appréciatrices soit qu'un rayon d'espérance fût capricieusement tombé sur cette âme désolée, la boue lui parut moins noire, les omnibus moins pesants, le peuple moins déguenillé.

La torpeur, qui assombrissait son regard, fut secouée par les vibrations d'une musique de vent et de cuivre, qui, balayant l'espace devant une colonne de grenadiers., semblait monter à l'assaut et passer triomphante sur les souillures de la grande Babylone. En ramenant ses yeux sur lui-même, le sergent se trouva la propriété d'un Auvergnat qui, l'ayant cambré et ployé à sa guise, usait son pantalon et ses souliers avec une muette ardeur.

— Qui vous a dit de me broser ? s'écria, avec effroi, le pauvre sergent, qui, se rappelant la flouerie de la poste wurtembergeoise, avait conçu une insurmontable aversion pour tout service banal.

— Ce qui vous plaira, monsieur, répondit le décrotteur avec un sourire câlin, et en posant à terre la jambe lustrée du voyageur.

Boleslas tira dix sous de sa veste, et les donna au commissionnaire avec embarras ; ensuite, il ouvrit la bouche pour demander un

renseignement, mais les paroles expirèrent sur sa lèvre flétrie, et une rougeur étrange lui monta au front ; il lui semblait que son mauvais génie avait mis l'univers entier dans la confiance de ses misères ; il frappa du pied, se retourna, balbutia quelques paroles inintelligibles ; mais, avant que ses grognements aient eu le temps de se formuler en phrase humaine, la pénétration divinatrice de l'Auvergnat lui avait évité le tourment d'une explication. Une espèce de conque, balancée sur deux vieilles courroies de cuir, attelée d'une maigre haridelle et marquée au dos comme une recrue, moscovite, d'un gigantesque 364, le lutinait déjà coquettement, et lui livrait les douceurs de ses coussins râpés et dépaillés.

— Où allons-nous, mon brave ? Demanda le cocher.

— Rue Neuve-des-Petits-Champs, hôtel Vendôme, dit le sergent, tout bas et en hésitant.

Le Phaéton fouetta, à coups redoublés, sa malheureuse rosse, en sifflant la Parisienne ; puis, remarquant je ne sais quoi de militaire dans la physionomie de Boleslas, il essaya d'entamer une discussion politique.

— On dit que ces gredins de Russes sont à Varsovie... *Ah ! les braves Polonais !...* c'est dommage qu'ils soient si loin... mais, c'est égal, nous les *revengerons*, n'est-ce pas, mon

brave ? Si seulement Périer n'était pas si *coënne*, etc.

— Sommes-nous bientôt arrivés ?

— Dans deux minutes ; v'là la colonne Vendôme, ah ! si celui qui était dessus vivait encore, ce loup-garou de Nicolas ne mangerait pas les enfants de Varsovie... mais, c'est égal, nous les revengerons n'est-ce pas, mon brave ?

— C'est-là la colonne Vendôme ? demanda Boleslas, en pensant à tout autre chose ; et le colosse de bronze, qui lui parut gros comme une quille, s'abîma derrière l'angle de la rue où tournait le cabriolet.

La rosse s'arrêta, et une oscillation en place annonça qu'on était arrivé ; un tremblement plein de malaise s'empara du sergent, qui aurait donné ses derniers quinze francs pour avoir encore une lieue à faire ; il s'enfonça dans le cabriolet, ferma les yeux et se mit à compter les violentes pulsations de son cœur.

— Allons, mon brave, nous y voilà, et n'oubliez pas le pour-boire.

— Combien vous dois-je ? demanda enfin le voyageur, en faisant semblant de renouer son paquet.

— Dam, mon brave, vous savez, c'est quarante sous la course, et le pour-boire.

Boleslas descendit lentement, sans regarder l'hôtel, paya, et resta quelque temps immobile, sur le seuil de la porte-cochère, la face toujours tournée vers la rue, appuyé sur son gourdin.

Tout-à-coup il fait volte-face, et se précipite sur l'escalier.

— Qui demandez-vous ? lui crie une voix aigre du fond de la loge.

— Madame Moreau.

— Montez au premier n° 1.

Boleslas s'arrête, haletant, pâle les yeux presque fermés, sonne, et se sent inondé d'une sueur glacée ; la porte s'ouvre, une petite soubrette paraît, et toise le sergent avec défiance.

— Qui demandez-vous, monsieur ?

— Madame Moreau.

— Que lui voulez-vous ?

— Lui parler, répondit le sergent d'une voix éteinte, et en s'appuyant contre la boiserie de la porte.

— Comment vous annoncer ?

— Boleslas.

Un long frôlement de soie se fit entendre, la soubrette disparut ; une main tremblante s'empara du bras du sergent, et l'entraîna à

travers un salon assombri par d'épais rideaux. Une telle obscurité régnait dans les appartements, que Boleslas ne distingua point d'abord les traits de la jeune femme. Une grande robe noire enveloppait dans ses plis les contours de sa taille, mais l'agitation de son sein en trahissait les richesses ; deux longues tresses d'une largeur, inégale remontaient en diadème parfumé sur un petit peigne de vermeil, après avoir serpenté, en spirales capricieuses, tout autour de sa tête ; deux prunelles noires étincelaient d'une clarté d'étoile au milieu des courbures encore insaisissables de son visage, qui, légèrement détourné, ne recevait que les pâles reflets d'une grande glace détamée. Il y avait de la joie et de la tristesse, un bonheur immense et un doute poignant dans l'inclinaison de sa tête dans les palpitations de son sein, dans la lumière de son regard, jusque dans l'arrangement des plis de sa robe.

— Sosthénia ! s'écria enfin le sergent, dans une agitation impossible à décrire.

— Madame Moreau, murmura la jeune fille, en posant sa petite main sur la bouche de son amant, et en le plongeant mollement dans une bergère.

Puis elle s'assit sur ses genoux, entoura sa tête d'un embrassement maternel et la couvrit de baisers.

— Boleslas, mon bien-aimé... Et la pauvre

enfant n'en put dire davantage ; mais des larmes balsamiques inondèrent les cheveux de Boleslas, et un silence sacré enveloppa les deux amants de ses délicieux mystères.

Boleslas se dégagea tout-à-coup des bras de la jeune fille, serra fortement ses deux mains dans les siennes, et la regarda avec une sorte d'audacieuse terreur.

— Savez-vous bien mademoiselle, que c'est infâme.

Sosthénia pâlit et se leva.

— Et que dira le cornette ?

— Plus bas, ami, fit la jeune fille avec un mélange d'inquiétude et d'étonnement.

— O Sosthénie ! pourquoi me tromper ; pourquoi asservir ma gratitude à votre infidélité, m'obliger à adorer vos faiblesses ? Sosthénie, au nom de votre père dégagez, moi d'un vasselage qui nous déshonore tous deux... Le cornette est ici... Avouez-le, mademoiselle... Je vous jure de ne faire de cet aveu que l'usage qu'en réclame ma dignité.

— Celui que vous nommez le cornette, répondit Sosthénie, avec un soupir, est loin de nous.

— Vrai ?... s'écria le sergent, en tombant aux genoux de sa belle maîtresse.

— Bien vrai... mon ami ; mais pourquoi tant

le haïr ?... pourquoi l'envelopper lui, chétif et obscur soldat, dans la vengeance que vous méditez contre nos tyrans. L'homme ne fait point sa destinée. Si Dieu ne t'eût pas élevé par de grandes et nobles infortunés au-dessus de la vie commune, si une enfance pleine de choses étranges ne t'eût point imposé d'avance la sainte croix du martyr et de l'exilé, n'aurais-tu pas subi comme Georgy les fatales nécessités de ta carrière ? O vous ! fiers vaincus qui, du haut de votre bûcher, jetez vos orgueilleuses malédictions sur vos bourreaux, vous ignorez ce qu'il y a peut-être d'angoisses et de regrets dans leurs cœurs ! Esclaves de la faux que le démon de l'Asie leur a confiée, il faut que comme le vampire de la fable ils tourmentent leurs proches et boivent leur propre sang. Et personne ne les plaint, et jamais parole de pitié ne rafraîchit leur sein consumé d'une soif de repentir qu'ils n'étancheront que dans la tombe. Écrasés, bannis, fugitifs, déshérités, vous avez pour refuge l'amour des peuples et la protection de Dieu ; mais eux, chacals condamnés pour l'éternité à chasser pour leur seigneur, oripeaux d'une couronne étrangère, qui prendront-ils pour témoins de leur désespoir ; devant qui protesteront-ils de leur innocence ?... Le maître ordonne, et ils marchent, sans halte, sans relâche, à travers morts et victimes, à travers le monde bouleversé qui, pour éviter la souillure de leur

attouchement se revêt de silence et de ruines sous leurs pas. O Boleslas ! dans cette guerre fatale, le vainqueur c'est vous ; soyez généreux et pardonnez comme le Christ, car ils ne savent ce qu'ils font.

Cette douloureuse invocation fut sanglotée plutôt que dite, mais d'un accent inquiet, mobile, préoccupé. Au nom de Georgy, le sergent s'était redressé comme inondé d'une clarté révélatrice, et avait contemplé la jeune fille dans une admiration silencieuse.

— Le cornette est ton frère, fille d'Abaze.

— Je n'ai point dit cela, s'écria Sosthénie.

— Non, mais un ange vient de me le murmurer à l'oreille. Il vient de me dire aussi que quand l'exaspération des Varsoviens menaçait lui et les autres prisonniers Russes d'une extermination expiatoire, tu quittas le camp Polonais et le trône de gloire qu'on t'y avait élevé, pour aller couvrir ce frère de ton amour sauveur... Ce même ange t'a vue sur le siège de la calèche du cornette, dans les flots de la Vistule, sur les rochers de Wadowice, dans les flots du Danube, partout et sans cesse, sur mes traces... C'est pourtant alors que je t'aurais tuée... comme j'ai tué ta sœur Jeanne.

— Et comme tu as tué mon père, murmura-t-elle tout bas en fondant en larmes et en s'inclinant sur le sein de son amant, pareille

au tendre peuplier qui retombe sur la hache qui vient de le frapper.

— Ton père !... moi, j'ai tué ton père !... Aurait-il servi contre nous ?

— Le vieux grenadier qui t'a libéré à Janow a été fusillé le lendemain sur la berme des parapets. Mais sa mort lui a été douce... Elle avait racheté le bien-aimé de sa fille.

— Il est donc écrit là-haut que chaque soupir de ma vie sera fatal aux imprudents qui se trouveront sur mon passage ! O Sosthénie ! tu le vois... mon regard imprime au front la *Tache de Caïn*, mon haleine meurtrit, ma tendresse maudit... Si j'avais un nom, mon nom serait un blasphème ; si j'avais une mère, ce nom-là la tuerait, comme mon amour a tué Jeanne comme ma liberté a tué le vieillard... Si j'avais un père il faudrait sans doute que je le tuasse aussi ; et c'est pourquoi, Dieu effrayé lui-même de son ouvrage, m'a isolé sur la terre. Sosthénie quittons-nous, car tu mourras pour moi, comme ta sœur, comme ton père... Moi seul j'errerais sur vos tombes, comme une sentinelle de malheur... Sosthénie adieu...

Le sergent s'arracha des bras de sa maîtresse, et s'élança vers la porté, puis il s'arrêta tout interdit... Un bruit étrange se faisait entendre sur l'escalier. Des éclats de voix arrivèrent brisés aux oreilles des deux amants. Sosthénie qui retenait encore le

sergent par la main pâlit horriblement.

— Qu'est-ce donc ?

— C'est la fatalité, mon enfant, je reconnais la voix de Stas. Cache-toi, ou nous sommes perdus.

— Stas ici ?...

— Cache-toi là, dans cette alcôve... je t'expliquerai plus tard. Et sans laisser au sergent le temps de réfléchir, la jeune fille l'entraîna, le poussa dans l'alcôve de son lit, et croisa les rideaux sur lui.

## XVI

Stas se disputait avec la soubrette, sur le seuil de la porte ; une troupe de carabins trépignait sur les marches de l'escalier. Messire Wopata en costume tout neuf de Saint-Simonien les haranguait en mauvais latin.

— Moi connaître brune jolie, mademoiselle Plater...

— Je vous répète que vous vous trompez. Il n'y a point de demoiselle Plater dans la maison.

— Sosthénia... cousine à moi.

— Ni de Sosthénia... Allez vous-en ou je vais faire venir le commissaire de police.

— À bas la police !... vive mademoiselle Plater !... Vive l'héroïne Polonaise ! hurlèrent les carabins.

— Mousique, s'écria l'ancien majordome de messire Marchocki ; et aussitôt un orchestre anarchique d'instruments à vent, à cordes, et à cloches, remplit l'hôtel de râles sauvages.

Pendant que la soubrette épouvantée descendait à travers tout ce tumulte,

implorer l'appui des gens de l'hôtel, Stas, à moitié gris, et un bonnet phrygien sur la tête, se précipitait dans les appartements de sa cousine.

Il trouva la jeune fille tranquillement assise dans une bergère, le dos tourné à la porte.

— N'est-ce pas que c'est bien toi, cousine, s'écria le gamin, en lui posant ses deux mains sur les yeux.

— Tiens, c'est toi, Stas ?... laisse-moi donc, mauvais, tu me décoiffes.

Stas voitura la bergère vers la fenêtre, et regarda sa cousine avec une curiosité, hébétée ;. — Embrasse-moi donc...Qu'est-ce que tu as ? Et sans attendre la réponse de la jeune fille il plongea sa tête dans son sein, et baisa les bouffes de la soie avec frénésie.

— Qu'est-ce que tout ce tapage, demanda Sosthénie en cachant sa terreur.

— Bah... si tu veux, je vais les chasser... J'aime mieux t'embrasser tout seul.

— Ils sont donc venus m'embrasser, fit Sosthénie en feignant de rire.

— Non, c'est une farce. Ils m'ont grisé pour savoir où était mademoiselle Plater... Ils se sont mis dans la tête que cette pauvre fille était à Paris avec nous, et ils nous tourmentent, pour que nous les conduisions chez elle. Ils veulent la porter en triomphe, la

régaler, lui faire de la musique, lui chanter la Varsovienne, est-ce que je sais, moi ?

— Mais tu sais bien que je ne suis pas mademoiselle. Plater.

— C'est une niche que j'ai voulu leur faire. Et puis j'ai pensé que cela te causerait une agréable surprise, d'être portée comme ça dans les rues... Tu sais bien, au château de Minkowce, comme on te balançait dans un palanquin... Mais du moment que tu ne veux pas... Embrasse-moi donc ?

— Je ne t'embrasserai que quand tu auras renvoyé tes amis.

— Vrai ! tu m'embrasseras toute seule... Avec tes deux bras et puis ta bouche.

— Avec mes deux bras et puis ma bouche... Mais va vite leur dire tu t'es que trompé... que c'est autre part... que...

— Ah ben va, ne t'inquiète pas, je leur aurai bientôt flanqué une colle.

Le gamin sortit, et annonça aux étudiants que mademoiselle Plater avait quitté l'hôtel, la veille. La sérénade poussa un soupir de désappointement, et se tu. Les étudiants et la foule déjà attroupée dans la rue s'écoulèrent dans divers sens. Les plus tenaces allèrent tuer la jour née dans un café voisin. Afin de ne point exciter leur défiance, Stas alla s'ébattre avec des en fans de son âge sur la

placé Vendôme, puis revint à pas de loup à l'hôtel, et se glissa in aperçu dans les appartements de sa cousine.

Les deux amants qui avaient facilement prévu ce prompt retour, n'avaient pas bougé.

— Ah ! maintenant, faut bien m'embrasser, cousine, s'écria Stas, dégrisé par le mouvement qu'il venait de se donner.

— Tu t'en souviens donc ?

— Tiens, si je m'en souviens. Tu me croyais donc tout à fait lancé ?... prrrr. C'est pour enjôler les autres. Les coquins ne paient ! à boire que pour rire de mon ivresse... ça les amuse... Puis ils me font jaser, chanter... Je lui raconte la guerre de Pologne... À chacun, je la raconte autrement... Mais c'est égal, ça les amuse ; ils ont l'air de comprendre mon baragouin, et ils paient à boire. Ils m'appellent le *jeune héros*, la jeune victime, et comme je n'ai jamais connu mon papa, je leur dis que je me nomme *Poniatowski*. Alors c'est des cris, des hourras, des sanglots, tout comme parmi les étudiants d'Allemagne.

— Tu aimes donc bien tout ce bruit là ?

— Pas tant qu'un baiser de toi, boudeuse... Embrasse-moi vite, vite, pour que cela me dégrise tout à fait. Sosthénie essuya le front du gamin avec une pitié pleine de sollicitude, et l'embrassa.

— Ah ben va, tu m'embrasses comme une maman, et puis tu ne me serres pas du tout... C'était pas la peine de me faire renvoyer les bons enfants... Embrasse-moi comme il faut ou je fais le souûl.

Sosthénie fixa sur le mauvais-sujet un regard sévère qui fit baisser ses yeux effrontés. Mais il se ravisa bientôt, et feignant l'ivresse, il renversa deux chaises, et alla rouler contre les rideaux, derrière lesquels le sergent tremblait d'indignation et d'inquiétude.

Sosthénie frissonna jusqu'à la moelle des os.

— Stas, venez ici, fit-elle en lui tendant les bras.

Stas s'élança comme une flèche, et l'étreignit avec fureur. Les rideaux frémirent légèrement.

— Tu n'aimes donc plus ta cousine comme autrefois, dit Sosthénie avec câlinerie.

— Oh ! si, je l'aime mieux, encore qu'autrefois.

— Pourquoi donc lui fais-tu de la peine ?

— Je ne lui en ferai plus ; je serai bien sage. Il ne faut plus nous quitter...

— Et que diront tes amis ?

— Ah ! des amis comme ça... Je ne les

connais seulement pas. Tous les jours c'en est d'autres.

— Où demeures-tu donc, où dînes-tu, où couches-tu ?

— D'abord je ne dîne jamais, mais je mange toujours, je bois sans cesse... dans de grands salons tout dorés, où il y a une vingtaine de laquais frisés, en tabliers, la serviette sous le bras... cravates blanches, bas blancs, souliers luisants... Tous les jours, à chaque heure presque, c'est autre part. À dire vrai, ça commence à m'ennuyer. Ils me font avaler des soupières pleines d'eau-de-vie, de sucre, de rhum ; de la bière, des citrons... Et les petits verres, et les croquets... ça me bourre, ça me gorge, ça me brûle... puis le soir faut chanter... encore s'ils chantaient comme à Leipsig ou à Stuttgart... Mais c'est des cris, des contorsions... enfin j'en ai assez... Ah ! puis la nuit... dis donc, la nuit, c'est drôle... C'est comme les nuits au château de Minkowce avec les tigresses et les ours... Seulement que les filles... Ou bien non, je ne t'en dirai rien, car c'est trop drôle... Puis je ne sais pas comment ça s'appelle en polonais.

— Et tu te laisses régaler par tout ce monde comme un mendiant, dit Sosthénie en interrompant avec précipitation le bavardage naïvement sale du gamin.

— Oui, c'est ça ! s'écria celui-ci en se

redressant avec hauteur ; cette belle vie me coûte plus de cent ducats depuis huit jours.

— Et où as-tu donc pris tout cet argent ?

Stas, regarda sa cousine dans le blanc des yeux, et ouvrit la bouche pour répondre... Mais il s'arrêta et se contenta de dire d'un secret air à la fois fin et soucieux. — C'est un secret... c'est un secret.

— Tu as donc des secrets pour ta petite cousine...

— Ah ! si tu voulais bien m'aimer, je n'en aurais peut-être pas...

— Tu vois bien que je t'aime, mauvais... Et elle l'embrassa de nouveau.

— Bah, non... Je ne peux pas te le dire... Il me tuerait le geôlier...

Un doute et un éclair traversèrent en même temps l'esprit de la jeune fille... et elle dit nonchalamment :

— Je sais bien qui te donne de l'argent ; mais n'y a-t-il que lui seul qui t'en donne ?...

— Qui ? lui demanda avec effroi le gamin.

— Eh ! lui... le geôlier... l'écrevisse...

— Qui, t'a donc dit tout cela... Oh ! mon Dieu, je suis perdu... il me tuera. Et toute l'insolente audace de Stas fondit en larmes. Il cacha sa tête dans les bras de sa cousine, en poussant de lugubres sanglots.

Sosthénie versa quelques larmes silencieuses, et reprit :

— Sois franc, Stas, et ne crains rien. Nous ne sommes plus au château de Minkowce... Tu es libre ici... libre comme l'air, entends-tu. Libre comme quand tu t'es échappé avec moi... Conte-moi tout ce qu'il t'a dit.

Malgré cette apparente assurance, la jeune fille baissait toujours la voix, et jetait des regards vers la porte et les murs...

— Tu as peur toi-même, cousine, répondit le gamin, d'une voix étouffée, il sait que tu es ici... le terrible. Il sait déjà sans doute que j'y suis moi-même. Il sait tout, tout. Les rideaux tressaillirent.

— Mais comment m'a-t-il découverte ?

— Va le lui demander... Le terrible t'a suivie depuis la Hongrie... Il dit comme ça qu'il te tient au bout de son nœud de pipe... que ton abdication est refusée, et que tu seras reine malgré toi. Il m'a recommandé de...

— Achève donc, n'aie peur de rien, mon Stas...

— Il m'a ordonné de te garder à vue.

— Et tu t'es fait son espion, toi, mon petit Stas, qui prétendais tant m'aimer... Toi, que j'ai bercé sur mes genoux quand tu ne parlais pas encore... Ah ! Stas, tu as le cœur bien méchant.

—Dam, le terrible m'a enjôlé...Il me grise, et puis me dit que cet imbécile de fou, tu sais le sergent... le bâtard... Ah ! tu ne sais pas... à propos, je lui ai joué un drôle de tour au bâtard...

Sosthénie fit semblant de s'essuyer le front avec son mouchoir.

— Plus tard je te conterai cela...Enfin il m'a dit que le bâtard, c'était ton amoureux.

— Et qu'est-ce que cela te ferait à toi, mon petit Stas ?

— Qu'est-ce que cela me ferait !...s'écria avec fureur le gamin, en faisant un bond rétrograde, comme le bélier qui prend son essor. — Qu'est-ce que cela me ferait ?... répétait-il, en rendant à sa petite figure fatiguée, cette expression sauvage et déchirante que lui avaient imprimée les enseignements de messire Marchocki. — Mais je voudrais bien le voir le fou à côté de toi ; il doit faire une drôle de grimace... le vilain crétin... ha ! ha ! ha !... Met-il sa couronne de paille, pour t'embrasser ?... le beau coco...

— Pourquoi le hais-tu ?... il t'aime pourtant bien, lui...

— Je me moque pas mal de son amitié...

— Où crois-tu qu'il soit, maintenant ?

— Est-ce que je sais, moi ?... Tu l'as peut-être caché sous tes jupons.

Sosthénie rougit et fit un geste pour se lever, plus étonnée encore de l'embarras qu'elle éprouvait devant un enfant de neuf ans, que de l'inconcevable précocité du vice dans ce petit monstre.

— Ne fais donc pas ta mijaurée, grasseya Stas avec un air d'expérience vraiment effrayant ; nous en disons bien d'autres au Caveau des Aveugles, et il faut bien qu'on nous écoute.

— Qu'est-ce donc que le Caveau des Aveugles ? demanda étourdiment Sosthénia, de plus en plus troublée.

— Eh ! tu ennues avec tes questions, tu es comme une petite fille de trois ans, faut tout t'apprendre ; enfin, c'est un souterrain où des aveugles tapent sur des tambours et jouent du violon ; puis, il y a des colonnes comme dans les cuisines du château de Minkowce ; on boit, on rit, on s'amuse... Il y a des farceurs avec des perruques en filasse... des tables, des tabourets, de la bière, des filles, des croquets, des petits verres..... Ah ! bah ! qu'est-ce que je te conte, fit-il enfin avec un geste de dédain, qui voulait dire : « Tu n'es qu'une pauvre sottie, j'aurai beau t'instruire, tu n'y comprendras jamais rien. »

— Et c'est l'Écrevisse qui te conduit dans tous ces lieux-là ?...

Cette question tomba sur l'insolente

distraction du gamin, comme une ondée sur des tourbillons de poussière ; il se fit petit, craintif et se mit à pleurnicher en tournant ses deux poings entrouverts dans les orbes de ses yeux.

Sosthénie, émue de sa terreur, et en même temps ravie d'avoir trouvé le faible du démon, l'attira de nouveau sur ses genoux pour en obtenir les aveux qu'elle croyait indispensables à son salut.

— Comment vous êtes-vous donc retrouvés vous deux ?

— Un jour, que nous sortions de Neuhaus, moi et des Bohémiens, v'là que nous entendons derrière nous, clic ! clac ! clic ! clac ! brrrr... un train, un tapage, trois courriers, cinq calèches, deux berlines... puis, des chevaux, des chevaux à n'en plus finir... Un petit Bohémien, qui me dit comme ça, dans son baragouin : « Il y a de l'huile la dedans... » De l'huile ? que je lui demande. — Oui, de l'huile à graisser tout un régiment de croates... si tu veux, nous en mangerons ce soir. — Et comment ça ? — Faut-être aussitôt arrivé qu'eux, ce soir à Budweis. — Bah ! quand nous aurions des jambes comme les échasses de ton frère le magicien, comment diable veux-tu que nous courions de front avec ces équipages ? — Connais-tu la fable du renard et de l'écrevisse ? qu'il me fait. (Les Bohémiens sont toujours à

marmotter des fables). — Non, que je réponde, mais je riais, parce que ce mot d'écrevisse me rappelait le terrible.

— Attends, je vas te la raconter, me dit-il en me retenant par le bras et en laissant défiler les six premières voitures ; puis, il fit un saut de chat, et se trouva suspendu aux ressorts de la septième ; je l'imitai, et nous voilà tous deux accrochés comme des chardons après un râteau à dents de fer, qui formait saillie derrière la calèche. On eût dit que ces longues machines pointues étaient faites tout exprès pour nous, et je fus fort étonné d'apprendre, de mon camarade, qu'elles étaient destinées à empêcher les gamins de profiter des chevaux des grands seigneurs. Bon, nous v'là donc juchés de notre mieux, avec une chaise de valets au-dessus de nous ; il y avait deux personnes dedans, mais, comme c'étaient des amoureux, ils n'avaient pas le temps de faire attention à nous ; nous filions, filions. La famille du petit, qui avait cheminé avec nous, disparaissait dans des tourbillons de neige. Je dis, comme ça ; au petit : « Et tes parents, tu les quittes donc, sans leur dire adieu ? » — Je les retrouverai à Budweis ce soir. — Bah !... ils viendront donc à cheval sur une bouffée de neige ? — Il n'y a que la vieille qui voyage comme ça, dans la nuit du vendredi-saint, mais ce n'est pas d'elle que je veux parler ; j'ai des parents à Budweis, comme à

Neuhaus, comme à Inspruck, comme à Trieste ; j'en ai partout des parents, toute la Tsiganie est ma parente.» Ce que me disait le petit, me contrariait ; il paraissait si fier d'avoir tant de parents, devant moi qui n'en ai pas du tout ; je voulais me faire Tsigane comme lui ; avec cela qu'ils mènent une vie qui me convenait, de l'eau-de-vie, des prunes, et puis du lard !... Tu ne te fais pas d'idée, quel lard ; et des filles noires, huileuses, dodues, avec des cheveux épais, crépus, oh ! quels cheveux, c'est comme les crinières des cavales sauvages, dans les haras de Minkowce... Tiens, rien que d'y penser... hum ! Embrasse-moi, je t'en prie, embrasse-moi vite...

— Voyons donc, ton histoire... Tu n'en finiras jamais, dit la jeune fille, en repoussant doucement la luxurieuse étreinte de Stas.

— Comme je pensais au bonheur de me faire Bohémien, v'là que nous reconnaissons, au clic-clac des fouets et au bruit des trompettes, que nous arrivions au relais. — Allons, vite à terre, me dit le petit, en glissant de côté par la courbure du ressort ; toi, tu vas rester ici ; moi, je vais demander l'aumône. — Pourquoi pas nous deux ? répondis-je, curieux que j'étais de regarder dans l'intérieur des voitures. — Eh ! tu n'as pas plus de génie qu'un chrétien, me répond le petit ; tu ne comprends dont pas qu'il faut que tu te conserves pour l'autre relais ; si l'on

voyait toujours les mêmes figures, on se douterait du jeu. Aussitôt que les voitures furent arrêtées, je me blottis dans un coin pour observer les voyageurs, mais je ne vis que quelques casquettes vernies à travers les glaces qui étaient toutes blanches de givre. Le petit, qui venait de trouver, je ne sais où, des béquilles, miaula si bien, en boitant tout autour des voitures qu'on lui jeta une vingtaine de kreutzers. Les chevaux hennissent, les chaînes carillonnent, les trompettes sonnent, les fouets claquent, et nous v'là repartis. Le froid, commençait à nous picoter ferme. — T'as donc jamais froid, toi, goujon, que je demande au petit ; il n'avait qu'une chemise huilée, sur le dos ; et un caleçon de toile tout écharpé au bas des jambes. — Dam ! que veux-tu y faire, qu'il me répond. » Je sentais le chatouillement du collet d'un grand manteau, renversé sur le siège des amoureux ; ça me taquinait. — Dis donc, que je fais, en tirant tout doucement le renard, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de nous glisser ça sur le ventre ? — Pas encore, me répond-il, les amoureux boudent maintenant ; tout-à-l'heure quand il fera sombre...

— Arrive donc, arrive donc à Budweis, dit Sosthénia impatientée des divagations du gamin.

— Oh ! que t'es curieuse !

— Bien, voilà les voitures arrêtées au Cheval-Bai.

— À minuit, ma belle, à minuit... J'avais mendié à mon tour au relais de Wittingau...

— Tu avais mendié ?

— Eh ! tu comprends... c'était une farce... L'idée de regarder le beau monde dans le fond des berlines... mais je n'avais attrapé que des coups de fouet, parce que je n'avais pas de béquilles, et que je n'avais pu m'empêcher de rire en nasillant. Je n'avais encore reconnu personne... mais, arrivé à Budweis, devine qui descend de la première berline ?

— L'Écrevisse !...

— Elle-même, ma chère, mais elle n'était plus en rouge. Le terrible était enveloppé dans une *schouba*, qui ne laissait voir qu'une poitrine de redingote sur laquelle brillait un grand colifichet en diamant ; tout le monde, en sortant des autres voitures, le saluait avec peur et respect ; il faisait à tous un petit signe de la main, et leur montrait l'escalier. Quand toute cette valetaille fut montée, il appela un gros monsieur, tout rouge, et lui par la bas à l'oreille ; le monsieur regarda de tous côtés, monta dans la berline du terrible, et en descendit avec une petite cassette sous le bras ; puis tous les deux s'éloignèrent.

— Hé ! hé ! me cria à demi-voix le petit, en

sortant d'une des calèches, où le coquin venait de *faire de l'huile*, tu ne sais pas ?...

— Non, je ne sais pas. Eh ! bien, ce monsieur rouge, c'est mon oncle... quand je te disais que j'ai partout des parents. — Ton oncle, ce monsieur rouge ? — Ben, qu'est-ce qu'il y a d'extraordinaire ?... parce qu'il a un grand manteau à la viennoise... ça ne l'empêche pas d'être de pur sang de Bohême. C'est le roi du désert... comme dit ma grand'mère... Je me rappelle, qu'étant tout petit, j'ai été, avec les miens, dans un grand château qui ne lui appartient pas, mais où il commandait comme si le château fût à lui ; c'est là que j'ai appris assez de ta langue pour me faire comprendre des marmitons. C'est dans un beau pays de l'autre côté des montagnes. » Je n'écoutais plus le petit parce que j'étais trop curieux de voir le roi du désert ; je me glisse dans les écuries où je l'entendais crier avec les palefreniers, je passe sous ses jambes et je me dresse devant lui... qui est-ce que je reconnais ? messire Wopata... le majordome. — Que fais-tu là ? qu'il me demande. — Je veux voir le seigneur de Minkowce. — Plus bas, me répond-il d'une voix sourde, en m'allongeant un coup de pied. — Tiens ! comme vous êtes devenu fier, depuis que vous avez un beau manteau ! Il me prend par l'oreille, et me conduit hors de l'écurie puis nous montons un escalier tournant, et je me trouve face-à-

face avec l'Écrevisse ; je tremblais comme un chat écorché ; le terrible s'assit dans un fauteuil, et me fit signe d'approcher. — Que faites-vous ici, Stas ? me dit-il de sa voix sévère, mais sans avoir l'air étonné de me trouver-là. — Je gèle et j'ai faim, répondis-je. — On va vous donner à souper ; demain matin, vous vous trouverez assis sur là borne devant la porte-cochère ; vous ne bougerez pas ; que je ne vous le dise moi-même. Il sonna, un laquais me conduisit à l'office, puis dans un bon lit, dont je ne sortis que le lendemain à cinq heures du matin.

Le lendemain, comme je m'asseyais sur la borne, devant la porte-cochère de l'hôtel, j'entendis rouler et je vis partir les sept voitures au grandissime galop. Le train disparut dans l'ombre, et on n'entendait plus qu'un grondement lointain. — Bon, que je fis, me v'là joué par l'Écrevisse ; la rusée a filé sans m'avertir. Mais comme je me secouais pour partir, je sentis une large main me tomber sur l'épaule. Je me retourne, et je reconnais la figure du terrible. Il était en habit de mendiant ou à-peu-près ; il portait une vieille capote, et un manteau plus vieux encore, un chapeau défoncé, et un gourdin dans la main droite ; la lueur du réverbère, qui clignotait sous la voûte de la porte, barbouillait sa figure d'une si drôle de couleur, que j'en eus peur. — « Marche » me dit-il, en me poussant devant lui, et nous

voilà arpentant la chaussée comme dans ce grand tableau que tu me montrais dans le palais aux coupoles et que tu appelais l'*Aumône de Bélisaire*, tu sais ? ce tableau encadré dans des plaques dorées...

— Oui ; oui, je m'en souviens, dit Sosthénia après...

— V'là tout.

— Comment cela ?... et la suite du voyage ?...

— Tu veux donc savoir comment nous sommes venus en France ?

— Mais certainement.

— Une fois qu'il s'est emparé de moi, il ne m'a plus relâché d'un cran ; dans toutes les villes, où nous passions, il fallait nous fourrer dans des tabagies pour écouter les complots et les querelles des étudiants. Quelquefois nous restions trois heures attablés devant une chopine de bière, ayant l'air de bâiller ou de fumer ; puis, tout-à-coup, le terrible se levait pour aller se mêler à la conversation des *Burschs*. Aussitôt qu'il avait fait un certain signe de la main gauche, craché par-dessus l'épaule ou reniflé d'une drôle de manière, on l'entourait, on le pressait, on le regardait, comme s'il fût sorti de la mousse de la bière, ou descendu dans une bouffée de tabac. Les plus vieux et les plus râpés écartaient les gamins et commençaient leurs

litanies, en grognant comme des Juifs ; tantôt ils se parlaient à l'oreille, tantôt ils chantaient à tue-tête, mais toujours d'une façon si extraordinaire, qu'il n'y avait que le diable et l'aubergiste qui pussent les comprendre.

Ce qui m'étonnait, par-dessus tout, c'est que, dans chaque ville, nous rencontrions toujours les mêmes figures. Il y en avait cinq ou six surtout, qui semblaient nous suivre, avec le vent. Un vieux, tout usé, blondasse, un peu chauve, couvert d'une houppelande criblée, de la couleur du manteau du terrible ; les autres avaient pour lui toutes sortes d'attentions, et l'appelaient l'archiviste ; un second, plus jeune, pâle, et moins bavard que les autres ; celui-là, il se signait sans cesse, et avait l'air de soupirer après la lune il se servait rarement de leur baragouin mais on ne l'en comprenait pas mieux pour ça. Je l'aimais assez celui-là ; il me regardait avec bienveillance, me donnait le fond de ses chopines de bière, et me tirait plus doucement les oreilles que les autres ; quand il m'allongeait un coup de talon, c'est que l'archiviste l'y poussait. Il avait une demi-douzaine de noms, mais le plus souvent on l'appelait Gantz. Le troisième qui n'avait pas de nom du tout et qu'on appelait à coups de coudes ou bien en faisant hum ! était toujours soûl. Il se querellait sans cesse avec Gantz, et lui faisait des yeux de serpent, mais Gantz ne lui répondait qu'en haussant les

épaules et en souriant. Enfin je n'en finirais pas si je voulais te les citer un à un ; tous plus farces les uns que les autres. Il y en avait deux qui voyageaient à pied en caleçons, en pantoufles et en robes de chambre ; une longue pipe à la bouche et un album sous le bras. Quand on leur demandait leurs passeports, ils disaient tranquillement qu'ils étaient du château voisin et qu'ils faisaient un tour de digestion. Ils sont venus comme ça de Pest à Paris.

Arrivés à Stuttgart, nous les trouvâmes tous réunis à la *kneup* de Saint-Pancrace. À peine fûmes-nous entrés qu'un cri de joie, aussitôt réprimé par un geste du terrible, attira sous les fenêtres une foule innombrable de badauds. Je reconnus tous les anciens, et beaucoup d'autres que je n'avais vus qu'à la volée.

Le terrible me prit à l'écart, et me dit comme ça, en me glissant un sac plein de ducats dans la poche : — Stas, vous allez courir la ville, recueillir attentivement tout ce qui se dira et se fera dans la foule. Demain matin arrive la première colonne des réfugiés, demain soir, la seconde ; c'est dans : celle-ci que vous trouverez nos anciennes connaissances de Minkowce. Vous y rencontrerez également messire Wopata qui vous communiquera mes ordres. Vous vous attacherez à lui comme compagnon d'armes, et si dans le désordre de la

conversation avec les habitants, on vous interrogeait sur votre position, vous prétendriez avoir accompagné les réfugiés depuis la Moravie. On vous fera boire et jaser... Buvez et faites boire les autres, vous avez de quoi ; mentez, mais ne faites et ne dites point de sottises. Je vous retrouverai quand il en sera temps. Surtout de l'œil et de la mémoire, pour que vous puissiez me rendre compte de tout. »

Juge si j'étais content !... En moins de deux heures j'avais parcouru toutes les kneups, tous les cabarets et tous les pâtisseries, me bourrant de gâteaux à la crème et me gorgeant de vin doux. Je m'endormis je ne me rappelle plus où, et le lendemain je me mis à flâner de plus belle.

Ici Stas fit un long récit de la réception des réfugiés à Stuttgart sans omettre, s'entend bien, l'histoire de la couronné de paille et des filles du pasteur ; puis il ajouta : Ce qui me vexait dans tout ça, c'est que je ne pouvais jaser qu'en gesticulant. Je comprenais tout ; mais je ne pouvais en dire autant que j'aurais voulu ; quand j'en fis l'observation à messire Wopata, il me répondit avec son gros rire bête que c'était précisément ce qu'on trouvait de bon en moi ; tout entendre et parler peu. Aussi lui il parlait pour nous deux, le buffle...

Quand toutes les colonnes furent passées,

que le terrible eut appris ce qu'il lui fallait savoir, et que j'eus dépensé mes ducats, nous nous remîmes en route, tantôt à pied comme des marchands de cosmétique, tantôt à cheval et à franc-étrier comme des courriers, tantôt en carrosse comme de grands seigneurs.

Nous trouvâmes les équipages du terrible à Strasbourg. Toute la ville en causait, disant qu'un prince Polonais était arrivé depuis un mois mais personne ne savait son nom. Quelques-uns prétendaient que c'était *Poniatowski* ; tu sais que ces badauds de Français ne connaissent que ce nom-là puis celui de *la comtesse Plater*. D'autres soutenaient que c'était un ambassadeur russe, et voulaient lui faire un mauvais parti. Les plus malins pensaient que le fameux voyageur quel qu'il fût était à Paris depuis longtemps, et n'avait laissé là Ses équipages que pour enjôler la police, d'autant plus que depuis sa prétendue arrivée il ne s'était jamais montré dans la rue. Le terrible ; qui a toujours du plaisir à se moquer des Français, dérouta les bavardages en filant par une belle nuit. Le troisième jour nous étions à Paris, moi, le terrible et le majordome, et une douzaine de farceurs en habits boutonnés avec des crachats sur la poitrine et des favoris à faire peur au diable. Depuis quinze jours que nous sommes ici, le terrible, qu'on appelle maintenant le duc de Lintz, est

toujours en bas de soie, avec je ne sais combien d'étoiles sur le cœur. Il habite une grande maison de l'autre côté de la rivière, devant laquelle tous les deux jours, le soir, s'arrêtent de beaux carrosses avec des lanternes et des domestiques galonnés. Je vais le voir tous les matins pour lui raconter ce que j'ai fait et ce que j'ai vu la veille ; Messire Wopata qui, maintenant, s'habille à-peu-près comme les cosaques, traîné avec moi pour entortiller les carabins, les auteurs et les Saint-Simoniennes, comme ils les appellent. Ah ! dis-donc, Sosthénie ! si tu voulais être Saint-Simonienne, hum ? Quand je leur ai dit que mademoiselle Plater était à Paris, ils ont tout de suite voulu en faire une Saint-Simonienne... Il y en avait deux surtout, grands, barbus, habillés comme le majordome qui voulaient déjà l'endoctriner, comme ils disent... Hum ? Veux-tu te faire Saint-Simonienne ?

— Enfin, comment a-t-il appris que j'étais ici ? demanda la jeune fille cherchant à distraire par une question quelconque l'idée fixe de Stas.

— Est ce qu'il peut rien ignorer ?... Tiens, il sait déjà que le bâtard est à Paris ; même que je venais pour voir s'il n'était point chez toi... Au reste il ne peut pas tarder à venir, parce que quand le terrible a dit quelque chose, il faut absolument que ça arrive. Il en parle d'une si drôle de façon de ce fou, qu'on ne

peut jamais deviner s'il le déteste ou s'il le craint. Quand je veux le faire devenir rouge, bleu ou blanc, je lui parle du bâtard. Il me dit tout de suite de me taire ; mais moi je fais semblant de ne l'avoir pas bien compris, et je babille sur un autre, ton mais toujours au sujet du bâtard. Il me passe ça, quand nous sommes nous deux ; mais si j'avais le malheur d'en jaser quand il est avec ces messieurs aux crachats ; je crois bien qu'il me tuerait. Dans le commencement, il me faisait tout faire en me donnant des ducats ; mais maintenant que tout ça m'ennuie, quand il veut bien me remuer il conte un tas de bêtises si effroyables, que ça me fait trembler ; puis il me parle de toi et du fou, comme si vous étiez deux amoureux. Alors je me sens bouillir comme une marmite ; je me grise et je suis capable de tout... De tout, vois-tu bien ! fit-il en jetant son bonnet rouge par terre, et en secouant sa chevelure ébouriffée.

— Allons, calme-toi, mon petit Stas et ne sers plus les intérêts de ce vilain homme. Ne te grise plus je t'en prie ; et je t'aimerai bien, mais là, bien... bien... Comme, cependant tu lui dois trop pour qu'il te perde de vue, il faudra faire semblant de lui obéir comme par le passé ; tu seras bien soumis, bien attentif, bien éveillé, tu viendras de temps en temps voir ta petite cousine, et tu l'avertiras du mal qu'on voudra lui faire, n'est-ce pas, petit ?

— À condition que tu n'aimeras plus le fou.

— Bon, bon... D'ailleurs il est si loin que... Elle baissa les yeux, honteuse qu'elle était, non de mentir, mais de mentir devant un enfant...

Mais déjà l'inquiète mobilité de Stas était lasse de sa cousine. Le gamin regarda un instant par la croisée en faisant ronfler la vitre sous ses doigts et en frappant du pied contre la boiserie ; puis essayant un pas d'une de ces danses indécentes que lui avaient apprises ses amis les carabins, il gagna la porte à reculons, et se trouva, sans conscience de fait, dans l'antichambre. Il recula encore, toujours en dansant, enjamba la rampe de l'escalier et glissa ainsi jusqu'en bas en donnant des éperons à sa paresseuse monture, et en songeant à ce qu'il ferait de sa journée.

Sosthénie courût à la fenêtre, et le vit bientôt s'échapper par la porte-cochère, en sautant par-dessus un mendiant qui lui tendait la moitié d'un bras.

## XVII

— Eh bien ! fit Boleslas en quittant sa retraite.

— Il est déjà loin répondit Sosthénie, en regardant son amant d'un air singulier.

— Qu'as-tu donc, mon amie ?

— Je réfléchis à tout ce que vient de nous débiter ce mauvais sujet... Qu'en penses-tu, toi ?...

Boleslas se mit à marcher à grands pas dans le salon.

— Voyons, Boleslas, dis-moi ta pensée, s'écria la jeune fille en l'arrêtant par le bras, et en plongeant dans son âme ce regard interrogateur auquel l'homme ne sait point mentir.

— Tout ce que je viens d'entendre confirme ma première résolution. Je te quitte...

— Pour aller où, grand Dieu !...

— N'y a-t-il plus de place en Europe pour un misérable réfugié ?... Dans quelque ville obscure dans un de ces dépôts où on entasse mes camarades En Afrique... en Belgique... que sais-je, moi... Dans un désert assez

bruyant ou assez silencieux, pour que l'écho de mon nom ne puisse faire répondre ton cœur et trahir ses battements... Tiens, Sosthénie, c'est à cause de moi que ce monstre le persécute... Sa folle ambition s'acharne après mon ombre... J'ignore quelle aberration l'attache à mes pas... C'est quelque chose d'inexplicable, d'infernal d'inouï ; mais cela est, cet homme est peut-être mon père..... Il bondit et se, frappa le front en laissant tomber sur la jeune fille son œil d'aliéné ; puis il se remit à marcher plus doucement, en souriant et en haussant les épaules...

— La despotique bizarrerie de cet homme n'est peut-être qu'un calcul, reprit Sosthénia, frappée d'une idée soudaine. J'ai longtemps tremblé devant sa mystérieuse puissance ; aujourd'hui même que la protection des lois du pays où nous sommes semblerait la désarmer ; aujourd'hui que cinq cents lieues de distance, une mer de sang et une époque de prescription nous soustraient à ses horribles caprices, je ne puis entendre prononcer son nom sans frémir ; voir glisser une ombre sans croire que c'est la sienne, voir remuer l'Univers sans penser que c'est par l'effet de sa volonté. Son regard semble peser sur nous comme un joug sans bornes et sans terme... Et cependant lorsque j'ai invoqué la force de Dieu contre la force de cet homme, cette peur me paraît une

lâcheté, un blasphème. Je me surprends à croire que le souvenir de mes malheurs a asservi ma raison, que c'est un crime de fléchir ainsi sous la fascination d'un bourreau, et je m'arme de toute l'indignation que m'a inspirée sa tyrannie, pour briser l'épouvantable idole que s'est faite ma terreur... Non Boleslas, cet homme n'est pas tout-puissant... La Providence a trop logiquement organisé l'Univers pour en abandonner les rouages à des êtres de cette espèce... Ne fuis pas dans l'espoir de m'épargner une humiliation ou une torture... Si l'infâme a juré notre perte, il nous atteindra séparés comme réunis. Sa méchanceté n'a jamais reculé devant un effort de plus. Restons ensemble, ami ; laissons-le venir, comme deux braves soldats qui ne se sont jamais prosternés que devant Dieu... Il aura peur, à son tour, le misérable !

Sosthénie était un singulier mélange de force et de faiblesse. Forte par les traditions de son enfance, par une énergie héréditaire, par la guerre implacable que lui avait déclarée la fortune ; faible comme femme, comme amante, phénomène dans un monde qui se défie des phénomènes, la pauvre enfant, plus jeune que son expérience, et plus âgée que son caractère ne trouvait plus de conseils que dans les inspirations de son désespoir. C'est que fatiguée de la course violente qu'elle avait faite à travers les

exceptions de la vie, elle avait soif de repos ; son amour plus égoïste que ne l'est ordinairement celui d'une femme de vingt ans réclamait déjà les jouissances calmes et paresseuses de la retraite. Elle n'osait plus lui demander la fatale poésie de ses transes, de ses dangers, de ses amertumes ; elle le considérait comme salaire d'une carrière finie, et comme compensation à toutes les immolations du passé. Elle était alors comme le roi des bois qui, vaincu par l'acharnement des piqueurs, tombe sur le tertre qui lui servira de tombeau ; et l'œil sanglant, la gorge haletante, fait bravement face à la mort qu'il désespère d'éviter.

Dans cette exaltation qui semblait devoir la priver des ressources de la réflexion, elle montra au contraire toute la vigueur raisonnée d'une résolution tranquille, logique et prévoyante. Elle obtint, de Boleslas, carte blanche pour l'arrangement de leur vie commune et elle mit dans le placement de ce capital de bonheur, l'avare et scrupuleuse prudence d'un usurier. Afin de ne point gaspiller le trésor d'amour sur lequel reposaient toutes leurs espérances, elle décida que leur liaison conserverait la sainte fraîcheur du célibat à côté des droits de la parenté. Aux yeux du monde, s'il y avait encore un monde pour deux pauvres exilés, Boleslas serait le frère de Sosthénie. Entre eux, Boleslas serait son amant, sa famille, sa

patrie. Le séjour de Paris étant le plus convenable pour abriter les premiers mystères d'une vie si étrange, les deux amants résolurent d'y passer une année, en attendant que les hourras des émigrations qui, de toutes parts, fondaient sur la France, aient le temps de se noyer dans cette distraite frivolité qui y change d'aliment comme les fracs de coupe, et les journalistes d'opinion.

En quittant la Pologne, Sosthénie avait emporté quelques milliers de ducats, déposés par la duchesse de Lowicz, chez un banquier de Varsovie. Cette petite fortune réduite d'un tiers par les Vicissitudes du voyage, pouvait encore suffire aux premières années de l'exil. On n'eut donc point d'abord à songer aux embarras matériels du ménage, Sosthénie craignit d'abord qu'une fausse délicatesse ne révoltât Boleslas contre les aumônes de l'amour ; heureusement, le sergent était encore trop étranger aux petitesesses de l'individualisme occidental pour rencontrer l'idée d'un pareil scrupule, au milieu du désordre de joies et de terreurs qui bouleversait son âme. Il souscrit à tout, moitié par fatigue, moitié par tendresse.

Comme cela arrive dans les déterminations arrachées à des motifs extraordinaires, on s'occupa de tout, excepté du mobile même de cette détermination. La puissance persécutrice de messire Marchocki, employée

d'abord comme prétexte de cette tendre coalition ; fut oubliée dans le contrat tacite des deux amants. Il semblait que cette révolte de l'amour dût imposer à toutes les tyrannies de la terre.

Et encore, contre toute attente, ce superbe dédain du danger eut un succès qui aurait peut-être effrayé et averti la véritable expérience, mais qui ne fit qu'enorgueillir les présomptions de l'enthousiasme désespéré auquel les deux amants avaient confié leur salut. Rien ne troubla leurs premiers transports. La fortune, l'indulgence et le respect du monde leur donnèrent leur sanction. Messire Marchocki, alors duc de Lintz, envoyé secret de la cour de Vienne demanda la permission de présenter ses hommages à Sosthénie. On avait désiré un éclat, le martyre, la colère du terrible vieillard ; on obtint son silence sa protection ses soins si discrets si timides, et si généreux à la fois, que, ni la haine la plus superbe ni la crainte la plus soupçonneuse n'y trouvèrent de quoi vivre.

Boleslas chercha en vain dans le passé de quoi alimenter son besoin de vengeance. Le duc de Lintz trouva une explication si naturelle aux événements les moins ordinaires, un fond si juste à ses iniquités, une morale si modeste à ses immoralités, une conclusion si claire à ses bizarreries, que le sergent fut réduit à puiser dans son instinct

ou dans ses préventions, une aversion que déjà condamnait son jugement. Il détesta donc toujours le duc, mais sans pouvoir jamais obtenir de la réflexion, un droit patent pour cette antipathie.

» De quoi vous étonnez-vous ? lui disait le duc, ma conduite envers vous et votre sœur a certainement été celle d'un ambitieux ; mais le rôle que je vous préparais dans ce drame trop vaste pour être compris du vulgaire avait-il rien de supérieur à votre génie ou rien d'alarmant pour votre honneur ? Sosthénie héritière du grand Abaze ; Sosthénie née au souffle du canon, Sosthénie dernier espoir d'une famille dispersée par là trahison et la fatalité, pouvait-elle abdiquer son héroïsme comme Jeanne, dans les bras d'un tyran, ou comme Georgy, sous une épaulette de sous-lieutenant ? Cela posé, pouvait-il y avoir rien d'ordinaire dans l'éducation d'une femme qui n'avait plus ni les faiblesses, ni les privilèges de son sexe ? Quant à vous, un hasard que vous n'auriez point maudit si la Providence avait, couronné mes desseins ; un simple hasard vous a livré à moi enveloppé d'un prestige que j'ai cru véritable et qui, pour avoir été démenti depuis par les événements, n'en était pas moins alors l'objet d'une certitude universelle. »

» Il était certainement contraire aux préjugés de l'humanité d'armer le fils contre

le père ; mais dans les implacables théories de réformes et d'organisations fondamentales que soixante ans d'expérience m'avaient inspirées, je trouvais une absolution facile à un tort qui n'était point sans exemple dans l'histoire et auquel d'ailleurs d'immenses intérêts donnaient un caractère tout à fait exceptionnel. Peut-être en me pardonnant l'abus apparent que je faisais de votre inexpérience, ne pourrez-vous me pardonner le choix de la plupart de mes instruments et surtout mon intimité avec un homme trop honteusement célèbre, pour qu'aucune considération politique m'ait dû faire accepter ses services. Soit, le général Rozniecki ne pouvait que souiller mes travaux, que discréditer leur triomphe ; aussi n'y eût-il qu'une part accidentelle et entièrement étrangère à l'ensemble de mes prévisions. Il s'est présenté à moi comme un embarras inévitable dans une entreprise de cette nature ; il s'agissait de l'écartier du mouvement général, sans que sa perfide pénétration pût y trouver un mécompte trop grossier, à une époque où sa puissance transitoire liait ou plutôt enchaînait mon plan au pestellisme Moscovite. Ceci, voyez-vous, est une question si délicate, qu'il faudrait, pour vous la rendre palpable ; ou des volumes entiers, ou une sentence d'une ligne ; cette sentence vous la demanderez à l'avenir. »

Soit que le duc ait découvert par les doubles indiscretions de Stas que sa surveillance inquisitoire était depuis long temps connue des amants ; soit qu'il cherchât à dérouter leur défiance par une insidieuse franchise, il leur parlait avec complaisance de son voyage d'Allemagne, et ne leur cachait, ni les rêves de son ambition passée, ni ses espérances dans l'avenir.

» Mon ambition, leur disait-il, n'est pas morte, mais elle se recueille dans l'attente d'une révolution Européenne. La plus triste déception qu'ait jamais subie mon orgueil de slave, est l'humiliante nécessité de recourir au faux enthousiasme de ces Romano-Celtes ; flétris par la prostitution de leur force et de leur pensée. Autrefois, j'aurais reculé de soixante ans la floraison de ma république plutôt que de la hâler à leur maladif soleil ; mais après tout, je me fais vieux et le monde aussi. La liberté de trois peuples pourrait descendre avec moi dans la tombe, et leur joug pèserait dans l'éternité, sur la pierre de mon sépulcre. Un retour réactif vers la religion éternelle paraît remuer cette vieille race d'Occident qui, après avoir secoué les traditions de son esclavage en renversant ses aristocraties, appelle l'Europe aux armes. Est-ce radotage ou enfance ? est-ce véritable paroxysme d'énergie ? est-ce dépravation de facultés, pareille à cette soif de jeux sanglants qu'éprouvaient les Grecs du bas-

empire ? Peut-être un peu de tout cela à la fois ; il est néanmoins certain que le salut de l'Est dépend de l'adresse qu'il mettra à saisir cette crise d'autant plus précieuse qu'elle sera passagère, d'autant plus féconde qu'elle ne peut servir que de prétexte à une autre refonte humanitaire. Dans un an, nous en causerons plus amplement. D'ici là, j'ai dû accepter le rôle d'observateur. Cela vous explique mon costume de diplomate Autrichien. Cette cour, nous servira peut-être à quelque chose. » Et il souriait avec un air de confiance si plein d'aménité et de fine bonhomie, que l'honneur des deux amants se trouvait intéressé malgré lui au succès de ses vastes et généreux desseins. Boleslas et Sosthénie se surprenaient parfois tout étonnés de n'avoir pas mieux compris cette âme de héros et d'avoir si mal servi ses projets. Ils s'indignaient contre eux-mêmes d'avoir manqué leur fortune et leur gloire ; de n'avoir pas saisi ce qu'il y avait eu de vraiment providentiel dans les hasards de leur jeunesse.

— Sais-tu bien Sosthénie, que si c'était à recommencer, je n'hésiterais plus à me faire bâtard du Czar pour susciter une guerre libératrice contre ce démon ?

— Que veux-tu, mon ami, nous étions si jeunes alors de pensée, La Liberté nous semblait une divinité si chaste et si sévère qu'il valait mieux, à notre avis, la laisser

mourir et mourir avec elle, que la sauver par des moyens terrestres. Peut-être aime-t-elle mieux dormir dans un tombeau sacré, que vivre sous l'empire des sophismes humains. Messire Marchocki est un homme de génie, mais le génie n'est peut-être point l'encens qu'elle préfère.

C'est à la faveur de ces dangereuses familiarités, que le vieillard enveloppait les deux amants dans les progrès d'une lente mais irrésistible protection. La matière qui, chez les jeunes gens, est toujours la moins défiante et la plus vulnérable, céda la première aux secrètes caresses du bien-être. Les deux amants n'étaient pas encore convertis à l'étrange morale du duc, que déjà ils roulaient dans son carrosse, mangeaient à sa table, et fréquentaient avec lui les salons du faubourg Saint-Germain.

Ce qu'il y a de remarquable dans la vie parisienne, c'est l'abandon avec lequel on s'y fait. Les pièges de cette démoralisation sont si habilement cachés sous je ne sais quelle apparence de nécessité que toutes les rigueurs de la conscience se trouvent désarmées avant d'avoir trouvé l'occasion de s'exercer. Un beau jour on se réveille faquin, endetté, joueur, libertin, désenchanté de toute chose noble et sainte, déshérité de toute croyance politique, sans se rappeler comment on est entré dans ce monde déflorant et perfide. On se surprend à sourire

avec dédain aux mots sacrés de patrie et de liberté. On regarde en bâillant, à travers des rideaux de mousseline, le peuple sale et brutal des rues ; on grasseie avec complaisance des noms que l'on a maudits dans les jours de vaillante colère ; on est infâme avant d'avoir été coupable, et on n'a même plus le courage d'avoir un remords. Les mensonges politiques des Français sur leur dérisoire égalité ont cela d'irréparable qu'ils fournissent une absolution toute prête à toutes les espèces d'égoïsme. J'aime mieux la violente tyrannie des Castes qui prétendent avec insolence, mais avec netteté, que le serf est d'une espèce inférieure au noble ; que l'un est fait pour obéir et souffrir l'autre pour jouir et commander ; dans ces pays-là il y aura de franches et loyales jacqueries mais point de bas-empire. Quand un seigneur russe sentira la tourmente Plébéienne bouillonner sous ses pieds, il relèvera sa moustache et ceindra l'épée si le Czar le lui permet. En France, quand le peuple crie qu'il a faim on lui rie au nez ou bien on lui dit : — Bah ! vous plaisantez... Qui vous empêche de monter où je suis... N'êtes-vous pas mon égal?... Et le peuple se tait, non par peur, mais par amour-propre ; il craint, le faraud, qu'on ne le soupçonne de ne pas avoir compris la portée d'un bon mot...

Ce paradoxe assez semblable à celui de ces pauvres gentilshommes de Pologne, qui

se prétendaient égaux au roi parce que chacun d'eux pouvait le devenir, fait le secret du dur et avare égoïsme des Français en général, et du Parisien en particulier. À Paris, être riche est encore plus une vertu qu'un bonheur. On y est riche avec quiétude, avec conscience, avec une douce et grave tranquillité dans l'âme ; et comme la richesse y mène comme toute autre part à la dégradation, il en résulte un pacte singulier, entre le vice et la présomption, qui rend sourd et aveugle à toutes les misères étrangères. On se croit de bonne foi, noble sensible généreux, désintéressé, tout en écrasant la foule de mépris et de pouvoir. On s'étonne franchement des plaintes du misérable, et on y est tyran sans s'en douter. Cette béatitude la plus cruelle et la plus dangereuse que l'on puisse imaginer dans une société qui n'a plus de fanatisme, et qui n'a pas encore de sagesse s'empare si doucement de l'étranger tombé par hasard dans les salons de Paris, que son âme perd sa virginité sans pouvoir jamais s'expliquer comment cela s'est fait.

Mais si cette âme est une âme bannie, un reflet errant par de là les tombes invisibles de ce monde, la misérable obligée de faire son deuil, grimace un rire faux, sous sa chape de plomb, comme ces vieilles filles de joie qui n'ont plus ni âge, ni sexe, ni foyer. Tête de mort assise au festin de Ninive, elle demande

en vain les bienfaits de l'ivresse aux joies étrangères, pour comprendre lesquelles elle n'a ni sens, ni souvenirs. Dans tout ce qu'elle s'impose pour s'assimiler aux stupides corruptions des grandes villes d'occident, il y a quelque chose de distrait et de saccadé qui sent le galvanisme. Le plaisir lui devient un supplice nécessaire, une plaie qu'elle gangrène en la grattant, mais qu'elle gratte avec une jouissance furieuse, irrésistible... Elle se fait couronner de fleurs comme Sardanapal sur son bûcher, elle se fait ensevelir en bas de soie et en claque, elle nargue la torture de l'exil... mais des lèvres seulement ; car il lui semble que dans la vie future, il doit y avoir une solitude éternelle pour les morts sans patrie.

Tel était le tourbillon où le terrible vieillard avait entraîné les deux amants ; peut-être pour les relever brisés de fatigue et domptés par le vertige ; peut-être seulement pour les aguerrir à la vie dont ils n'avaient connu que les mensonges. Était-ce enseignement ou outrage, protection ou vengeance, corruption ou initiation ? C'était tout ce qu'on voulait, selon le sens que l'on croyait devoir attacher aux impénétrables théories de ce sublime charlatan. À l'entendre c'était, avant tout, un étourdissement nécessaire au premier désespoir de l'exil, mais plus nécessaire encore contre la dangereuse absorption d'un amour, satisfait. Trop généreux ou trop fin

pour séparer deux jeunes gens qu'il pouvait employer réunis au triomphe de son génie, il désirait maintenant, non-seulement les placer dans sa dépendance par ce qu'on pouvait appeler indifféremment ses séductions ou ses bienfaits, mais encore disposer leurs facultés aux étranges exercices qu'il s'en promettait à titre de mentor ? de tyran ou d'ami. Il mit donc leur cœur au régime corrosif et desséchant de la haute société parisienne, pour les priver de toute sève luxuriante, et pouvoir, ensuite les pétrir à son gré. Il soufflait sur le bouton de rose pour en déchirer la paresseuse corolle, et donner plutôt jour au pistil ; il égorgeait la mère pour tirer de ses flancs : une hermine, digne de sa pourpre. Dans le prude dictionnaire des moralistes, ceci s'appelle escompter l'avenir, violer la vie, c'est faire une dépense de crime plus rapide que n'en comportent les ressources réelles de là méchanceté humaine ; mais les êtres de l'espèce du duc de Lintz ne peuvent pas plus être flétris avec les mots de ce dictionnaire qu'un pontife d'Égypte ne peut être jugé d'après les canons de l'église Romaine. Le fier vieillard ne comparaisait que devant ses pairs lui ; et de ses pairs, il n'y en avait plus ici-bas.

Boleslas succomba le premier aux exigences de cette vie de serre-chaude. Il était beau, jeune, blond, un peu pâli, un peu voûté, très mélancolique ; il se plaignait

modérément pour un martyr, se mettait sans prétention mais aussi sans négligence, ne racontait jamais ses faits d'armes devant les dames, ni ses succès d'amour devant les jeunes gens ; il fut bientôt remarqué par sa réserve même, et se trouva en peu de temps l'habitué hebdomadaire de cinq ou six hôtels de la rue de Varennes. Soit que messire Marchocki craignît de faire soupçonner ses relations avec les Bonapartistes (le vieillard les trouvait très utiles depuis la mort de Napoléon) ; soit que son nouveau titre d'envoyé Autrichien lui imposât une alliance toute faite avec la vieille oligarchie du faubourg Saint-Germain, soit enfin qu'il trouvât les raffinements d'une société caduque plus propre à former ses élèves, les deux jeunes gens ne furent point présentés dans les salons de la Rez-de-chaussée, moins encore chez les pachas alors si influent de l'opposition. Ils ne connurent donc de ce grand borborygme aux rivés d'or et de cristal, que l'on appelle Paris, qu'un recoin alors enveloppé dans le mystère du deuil et de la peur. Le lendemain des révolutions qui venaient de secouer l'Europe dans son lourd sommeil, à la veille d'une guerre universelle qui semblait devoir en être la plus logique conséquence, le noble faubourg n'avait point encore reconquis ces airs d'insolente componction qui se consolent de la défaite en faisant fi de la victoire. Les lâchetés

littéraires, les spéculations catholiques et la Bourse n'avaient pas eu le temps de replâtrer son écusson ; le noble faubourg tremblait donc pour tout de bon, sans coquetterie et sans fard. Or, la terreur rend facile, naïf et sensible ; il y a des deuils d'une mélancolie prodigieusement séduisante, des misères où la puissance déchue, abdiquant son orgueil, donne de singulières tentations : aux vainqueurs. Tels étaient le deuil et la misère du noble faubourg.

On sent combien les confidences et la fraternité de cette grande chose tombée, combien les langoureux évanouissements de cette jolie malade dut fléchir de duretés et rallier de sympathies chancelantes. On doit comprendre surtout comment la sévérité la plus judicieuse se trouva embarrassée devant une attitude si soumise, si résignée, puis comment la fatuité d'un triomphe bourgeois s'aveugla sur le sens réel de ces humilités aristocratiques. Quoique cette petite digression paraisse étrangère à notre sujet, elle servira à expliquer la capitulation de notre exilé. Après être convenu de l'incroyable empressement que mit la France de Juillet à replacer ses vieilles idoles sur leurs piédestaux, vous aurez, chers lecteurs, quelque peu d'indulgence pour un tout un étranger, qui usé avant le temps et las d'un combat dont il avait perdu l'intelligence, avait bien, si vous voulez, la conscience de sa

faiblesse, mais n'avait point pour s'en défier la moitié des raisons, qu'en ont eu depuis les révolutionnaires convertis. Boleslas savait tout ce que la noblesse, française, si charitablement recueillie à Varsovie pendant ses émigrations, avait d'hostile, de perfide et d'ingrat dans ses préjugés contre les révolutions polonaises. Il comprit que pour accepter l'entrée des salons d'outre-Seine, il faudrait déroger à sa noble bâtardise et à sa dignité de pèlerin, faire bon marché de son républicanisme et retordre toutes ses inclinations généreuses. Il n'était point ignorant à ce point des nécessités de la vie humaine, qu'il ne prévît tout d'abord les irrémédiables exigences du pacte fatal qu'il contractait avec une société qui, en adoptant les asservissantes douceurs de la civilisation moderne, n'a conservé de ses passions antiques qu'une haine rampante et stérile contre le progrès. Il n'y avait point à se faire illusion là-dessus ; c'était une bonne et complète apostasie, non de nationalité mais de religion.

Il est vrai que l'étourdissante adresse du duc de Lintz, et cette puissante irrésistible d'enchantement que nous avons expliquée dans les influences de la vie parisienne, avaient laissé peu de place aux réflexions et à la bonne nature du sergent. Le premier jour il éprouva un genre d'émotion qui n'avait rien de commun, ni avec le remords, ni avec le

désir ; on aurait pu l'appeler *embarras*, chez un roturier français ; mais chez un Sarmate qui se sait noble par cela même qu'il est né entre l'Oder et le Borysthène, cette sorte de gêne inquiète et curieuse que causent les introductions et les noviciats ne se rend pas exactement par ce terme. Le second jour il eut un peu de joie, le troisième un peu de honte, le quatrième beaucoup de regrets, les suivants beaucoup d'ennui. Je ne sais si mon lecteur à remarque que l'ennui est de toutes les choses insupportables, celle qui se supporte avec le plus de philosophie. On se fait à l'ennui comme à un cautère ou à une maladie chronique, comme à toute chose lente, tenace et impitoyable qui ne donne pas prise à l'argumentation ; c'est un ennemi sans drapeau dont on ne peut suivre la marche et dont la tactique consistera faire un désert autour de votre cœur.

Une fois Boleslas ennuyé, ce fut un dandy parfait. L'ennui l'isola beaucoup mieux que ne l'eussent fait la douleur et la joie. Il commença par se débarrasser de ce qu'il y avait de plus saint, c'est-à-dire de plus importun dans ses souvenirs. L'ennui du grand monde français lui fit donc publier qu'il n'était qu'un misérable bâtard élevé par l'ironique charité des, conquérants, de la Pologne ; que ce qu'il avait fait de bon et de noble dans sa vie, il le devait à la modeste expérience d'un vétéran mort peut-être de

faim dans les forêts de l'Allemagne, ou à la tendresse purificatrice d'une femme d'exception qui veillait sans cesse sur son âme débile. Enfin, que les deux années d'épreuves que la Providence avait jetées à sa jeunesse, n'étaient que deux gouttes de l'Océan qu'il avait à traverser pour aller cueillir sa palme de martyr.

L'ennui du grand monde français lui fit oublier la patrie, la reconnaissance, l'amour et l'avenir. La Pologne ; le vieux lieutenant et la fille d'Abaze, s'effacèrent de sa conscience comme le reflet des étoiles du ciel dans les eaux mornes et troubles d'une mare. Oui ! il oublia son ombre, son sauveur, sa sœur chérie...Il oublia Sosthénie, le malheureux.

Là jeune fille en se soumettant à l'insidieuse protection du duc de Lintz, avait fait trop tôt céder ses inquiétudes de reine à son impatience d'amante. Arriver le plus tôt possible à la paisible et légale jouissance de ce cœur indécis que lui avaient disputé toutes les passions et tous les hasards ; trouver un abri pour s'enivrer longuement et sans distraction d'un bien si chèrement conquis ; voilà sans doute tout le secret de sa condescendance envers le terrible souverain de Minkowce. Il y avait déjà entre elle et le duc, comme un engagement tacite par lequel la jeune fille achetait du vieux démon la liberté de son cœur, au prix de sa liberté politique. Elle s'était donnée pour la

deuxième fois à l'ambition du vieillard, à condition qu'elle ne serait point troublée dans son banquet divin ; mais cette transaction, pareille à toutes les transactions de la faiblesse envers la tyrannie ne profita qu'à celles-ci ; ce devait être ainsi. Sosthénie ; la femme d'exception, l'intelligence séraphique, Sosthénie, reine héroïne parmi le monde lâchement esclave ; Sosthénie qui à dix ans commandait un escadron, à vingt combattait pour la liberté de la Slavonie et planait comme une comète augurale sur l'Europe ; Sosthénie, en amour, n'était encore qu'un enfant ! Elle n'avait pas compris que la passion d'un homme ne vit que de résistance et d'obstacles ; que la lutte est aussi nécessaire à l'alliance qu'à la haine et qu'aucune constance n'est à l'épreuve d'un triomphe fini et d'une jouissance incontestée. Elle ne sentait pas, la pauvre enfant, que le bonheur cesse où il est conquis, et que ce qui fait supporter la vie n'est point l'espérance de tout obtenir, mais la certitude d'avoir toujours quelque chose à désirer.

Ces axiomes si vulgaires, si généraux, ne lui étaient jamais apparus que comme de mensongers paradoxes que le cynisme des hommes jette pour appât à la corruption et à la vanité. Elle n'avait même jamais songé à les approfondir et confiante dans les enseignement providentiels qu'elle devait à sa grande destinée elle avait passé à côté de

toutes les théories des moralistes, et des romanciers, comme l'on passe devant ces énormes affiches de police que l'on se croit d'avance dispensé de lire et même de regarder. Elle aurait cru indigne et de son amant et d'elle-même de nourrir leur commune affection dans les étroites précautions de là coquetterie, et d'entourer d'excitants une religion qui, pareille à Dieu semblait devoir vivre de sa propre contemplation.

Son orgueil de ; reine et sa soif d'amante s'étaient ainsi concertés pour lui cacher des vérités mesquines, communes, mais indispensables aux félicités de l'amour et devenues telles, autant parieur évidence que par l'universalité de leur application. C'est une chose triste, mais constante, qu'il faille accomplir les choses les moins ordinaires à-peu près comme tout le monde, et passer en tout paries ! formalités du programme éternel auquel Dieu a soumis grands et petits.

Sosthénie endormie à l'ombrage de sa confiance superbe, se réveilla abandonnée. On eût dit une yole séparée de son navire, durant ces lourdes nuits d'été qui ne sont ni le calme, ni l'orage. La sublime enfant ne fut d'abord que surprise de son malheur ; pareille à ces présomptueux arithméticiens qui, ne pouvant supposer d'erreurs réelles dans leurs calculs s'impatientent de l'inexplicable inexactitude de leurs résultats. Il lui fallut un

mois pour ébranler sa foi ; deux, pour là décider à descendre de son empyrée, quatre pour la convaincre, mais quand elle fut convaincue, elle cessa d'aimer.

Or, voici comment arriva cette révolution. Dans les premiers jours de leur noviciat mondain, les deux amants regardèrent passer les grandeurs parisiennes sous leurs pieds avec le magnifique dédain de deux âmes voyageuses sur une planète étrangère. Boleslas en accepta les jouissances matérielles comme une robe de rechange, sans descendre dans l'intimité de leurs tentations immorales, c'est là au moins ce qu'il prétendait ; mais il ne voyait pas que cette robe était celle de Déjanire, que la peste du Sybaritisme, gluait déjà à sa peau avec le moelleux tissu. Il ne savait pas qu'on ne fait point de demi-marché avec la société, et qu'il n'a été donné qu'au Chris de traverser la mer à pied sec, et l'enfer sans souiller son âme.

Il vit longtemps les idoles de coton et de caoutchouc, comme les appelle je ne sais plus quel romancier, sans autre émotion qu'une envie naïve de bâiller. En général, Boleslas ne retrouvait en France aucune des créations de ses rêves ; mais à l'égard des femmes il se crut victime d'une mystification spéciale du diable. Les femmes française lui paraissaient privées de sexe.

L'affectation ; de leurs manières, les artifices de leur toilette, et l'aplatissement de leurs tailles choquaient ses sens autant que les mensonges de leur vanité, et le vide de leurs sentiments révoltaient son cœur. L'espèce d'aversion furieuse qu'elles lui inspirèrent lui donna un sentiment d'orgueil si profond, si fastueux, qu'il se crut dispensé pour la vie des précautions que tout homme prudent prend contre sa faiblesse. Si, après s'être fatigué à glaner les jolies turpitudes du beau monde de Paris, il levait soudain son regard vers sa céleste sœur, une fierté si pleine de force et de tendresse s'emparait de son être que toute prudence lui semblait une insulte à l'une et à l'autre. Quand il comparait la douce et calme majesté de la fille d'Abaze aux prétentieuses inquiétudes de ces reines de boudoir, qui, depuis l'anoblissement du monde bourgeois, n'existent sérieusement que dans une trentaine d'hôtels du quai d'Orsay et de la rue de Grenelle, il lui semblait voir une vierge de Raphaël au milieu des gravures de la Mode ; un type de perfection sacrée et imprescriptible au milieu des crayonnages fugitifs du caprice humain. Il établit sans aucune étude la supériorité native des peuples d'Orient sur ce salmis Gallo-Franco-Romano-Normand qui vanne et revanne par les trente-deux vents de la féodalité en est encore à se chercher une origine introuvable. Cette différence

apparente beaucoup plus sensible dans le sexe oisif ; se révélait, à Boleslas d'une manière d'autant plus téméraire que son orgueil et son bonheur y étaient également intéressés...

— Oh ! ma céleste amie, s'écriait-il parfois en s'agenouillant devant la fille d'Abaze, après ces-éternelles soirées de bouillotte et de médisance où le duc de Lintz cherchait à user son jeune cœur. Oh ! ma reine d'Orient, que tous les diamants de ces figurantes d'Opéra sont pâles devant votre auréole, que tous les feux de leurs bougies, de leurs glaces et de leurs cristaux ; sont avarés à côté des éclairs de vos yeux ! Quand vous daignez apparaître silencieuse et debout parmi ces femmes de carton et ces hommes sans passions comme sans vertus, il me semble voir une des déesses génératrices de l'Arménie ; une de ces mères du genre humain dont les mystères d'Éleusis ont gardé les noms ; il me semble voir Sémiramis toujours vierge et toujours jeunes se dressant sûr la poussière des siècles pour retrouver quelque goutte de son sang parmi les descendants des peuplades qui ont conquis le monde à son geste. Et quand je pense que vous êtes descendue de votre trône éternel pour me relever, moi, chétif et bâtard, au milieu des ruines d'un peuple oublié ; toutes les insolences humaines toutes les flétrissures de l'exil, toutes les douleurs de

l'expatrié s'effacent devant l'onction suprême de votre amour.

Oh ! Sosthénie, vous le dirai-je ? mais bien bas tout bas, baril me semble qu'il y a là un blasphème doux mais terrible... Eh bien ! je bénis par fois la victoire des tyrans qui m'ayant ôté ambition et libertés ne m'a point laissé de choix entre ma patrie et votre tendresse. Je bénis la fatalité qui m'a jeté tout entier dans vos bras. Je m'enveloppe parfois corps et âme dans l'égoïsme de ma passion, et je baise le glaive qui m'a chassé à l'autre bout de l'Europe ; ici, ici, si loin des tombeaux de mes frères que les râles de leurs ombrés ne viennent plus troubler la joie de mon amour ; ici, ma divine, où vous êtes tout mon Univers, toute ma gloire, toute mon ivresse ; ici où je puis vous donner les prémices de ma jeunesse et les devoirs de ma vie sans que les exigences de la société puissent en réclamer une part. Je me fais avare, petit, oublieux du passé, étranger à l'avenir, je romps avec mon histoire pour n'être d'aucun monde où vous ne régneriez point à vous seule. Je m'enferme en vous comme le papillon dans l'ambre, comme la larme ; dans le corail afin de traverser intact les orages de la terre, et pouvoir à chaque appel de vos soupirs, à chaque caprice de votre amour vous dire : « Sosthénie, je suis à toi sans partage et sans regrets. Ces cris de détresse, ces malédictions, ces rires de

mépris, ces anathèmes que tu entends hurler tout autour de moi ne s'adressent point à ton esclave ; ton esclave n'a pris aucun engagement envers les fous et les furieux de la terre. Que lui importent les misères et les vengeances de ces hommes ?... Viens, Sosthénie, au milieu du sang et des rafales de la guerre, viens briser l'ambre et le corail quand il te plaira ; et tu y trouveras ton insecte, pétrifié, ta larme cristallisée, sans autre tache que celle du baiser que tu lui donnas jadis, sans autre empreinte que celle de sa douce servitude. »

Si la jeune fille eût su repousser ce lâche hommage, si elle avait su lui répondre : — Ami, la reine d'Orient ne veut pas d'esclave pour amant, la reine d'Orient veut un amour vaillant et fier comme une colère de preux ; un amour qui soit une conquête et non une glèbe, Une lutte et non une défaite, une noble souffrance, et non pas une lourde ivresse. Si la jeune fille eût compris que la religion du cœur veut des martyrs comme celle de la foi, elle aurait ennobli pour jamais l'âme faible, mais généreuse du bâtard.

Mais avec une tête d'homme, la fille d'Abaze avait un cœur de femme ; un cœur, sévère pour elle-même et indulgent pour les autres, mais indulgent surtout pour les conquêtes de sa tendresse. Elle n'eut point le courage de refuser un lit de roses à la lassitude de Boleslas, et ne lui laissant rien à

craindre ni à désirer, elle tua à la fois son amour et sa gloire.

Bercés tous les deux à l'ombre perfide de ce mancenillier dans les ailes d'un songe paresseux, sophistique et superbe, à chaque crépuscule ils se redisaient bien la prière de leur enfance, mais comme ces dévots grandis dans l'erreur qui s'endorment tranquilles après avoir murmuré le credo que ne comprend plus leur âme.

Boleslas se jeta au milieu de la mêlée, comme le ferait un chevalier ressuscité, tout bardé d'acier, au milieu des feux de nos pelotons modernes : — Moi amouracher de ces poupées ? s'écriait-il parfois en répondant aux sourds avertissements de sa conscience. Moi, heureux amant de la plus pure, de la plus généreuse des femmes, devenir le jouet de ces coquettes qui ne promettent tout sans jamais rien donner que parce qu'elles n'ont rien qui ne soit à tous ?... Moi, fier bâtard slave, livrer ma belle vie de proscrit aux puérités de leur curieuse froideur ?... Devenir le hanneton de ces enfants cruelles pour qu'elles fassent de moi une épingle de cravate ou un moulinet ?... Non pas, non pas... Puis il achevait sa phrase en murmurant si bas qu'il ne s'entendait pas lui-même...

## XVIII

Un soir, au milieu d'un bal, il attachait ses regards sur la fille d'Abaze, et se répétait tout haut comme pour étouffer je ne sais quelle clameur infernale qui bourdonnait tout au fond de sa poitrine...

— Oh ! mais misérable, vois donc cette taille svelte et riche, comme elle domine ces nains de chair et de pensée ; vois donc cette chevelure royale comme elle flotte au-dessus de tout ce qui l'entoure... Y a-t-il sous ces voûtes un seul regard qui ne se baisse devant le sien un seul de ces sourires français, qui ne respectent rien, que cet œil d'archange ne sache effacer sous ses vibrations solaires ? Oh ! qu'elle est belle qu'elle est à la fois imposante et gracieuse, ma Diane... Oh !...

— Qu'en avez-vous donc à causer tout seul, lui demanda doucement, et avec un sourire bienveillant, un de ces merveilleux impertinents qui ont le secret de vous importuner sans vous laisser le droit de vous en plaindre.

— Je récite des vers, balbutia le sergent avec embarras.

— Qui riment en interjections... Je sais que

la poésie moderne se donne cette licence parmi beaucoup d'autres... Et le sujet de ce sonnet ?...

— Vos femmes, répliqua Boleslas rentré dans la voie du dandy.

— Je n'en vois qu'une ici qui puisse inspirer de la poésie sérieuse.

— Cette blonde enivrante, sans doute, qui balance en face de M. de Geoffroy.

— À moins qu'on ne revienne à la tragédie sanglante ; encore n'y trouverait-on que difficilement un rôle pour elle...

— Pour cette charmante Psyché, si légère, si souriante si jeune ?...

— Et si terrible.

— Vous raillez.

— Non pas, je vous conterai cela un autre jour.

— Alors c'est cette mademoiselle de Falcon, que vous venez de quitter tout-à-l'heure.

— La pauvre enfant pourrait fournir tout au plus le sujet d'un madrigal ; c'est de la vieille école. Sa tante ne voit que des chevaliers de Saint-Louis. Vous faites vainement diversion à mon attaque ; vous savez parfaitement de qui je veux parler.

— Monsieur, c'est ma sœur ; dit

sévèrement Boleslas, en se dépêchant d'affirmer ce dont il n'était pas encore passé par la tête du dandy de douter.

Le vicomte de Chasle (c'était le nom du merveilleux) regarda Boleslas avec une légère surprise ; mais ne soupçonnant pas qu'un homme du monde pût s'impatienter de l'encens prodigué à sa sœur, il reprit un peu ému.

— Vos femmes à vous, homme de l'Est, ont le secret de s'affranchir des servitudes convenues parmi nous, sans donner prise à notre vétilleuse malice. Si une française prenait cet air d'indépendante majesté qui rend votre sœur si remarquable, on ne lui pardonnerait qu'à la condition d'en faire un modèle de peinture ou une héroïne de roman.

— Ne dites point le secret, mais le privilège car c'est un droit dû tout entier à votre charmante galanterie, et à l'indulgence que votre délicate hospitalité aime accorder à tous les étrangers.

— Non pas ; compliment à part nous rions sans pitié de toute anglaise qui se présente sans le passeport d'un nom célèbre, des allemandes qui prononcent les p à la place du b, voire même des italiennes auxquelles nous ne pouvons passer l'insolence de leur beauté ; nous les croyons aussi obligées à être parisiennes que la première duchesse du faubourg Saint-Germain ; et si les dames

slaves sont exceptées de cette rigueur, elles ne le doivent à aucune licence particulière, mais à je ne sais quelle hardiesse originelle qui les place, à priori, en dehors de notre appréciation.

L'impitoyable dandy aurait longtemps encore tourmenté le sergent, si celui-ci n'eut trouvé par hasard le moyen d'intéresser son amour-propre sur un autre point de la salle.

— Oh ! mais regardez donc, mon cher, cette vaillante bayadère qui traîne à sa remorque trois soupirants !... Ce pauvre marquis de Breteuil a bien de la peine à la suivre... Un homme de cinquante ans, c'est par trop téméraire... Qui sont ces deux autres jeunes gens qui se font inscrire sur son éventail ?

Le dandy tourna vivement la tête et se mordit les lèvres.

— Pardon, mon ami, murmura-t-il avec précipitation, mais j'ai une contre-danse à réclamer ; je craindrais que sa mémoire ne me desservît. Et il disparut.

Trois minutes après, lorsque le flux des danseurs se fut reformé en bataille au signal de la ritournelle, les yeux de Boleslas dégagèrent de la foule une femme de trente-six ans, encore belle et fraîche, et singulièrement agitée. L'enivrant désordre de la danse, l'éclat des bougies et une savante

affectation d'abandon et d'oubli eussent ôté à ses formes une dizaine d'années, si une imperceptible expression de dédain et d'expérience ne les eussent rendues à ses lèvres un peu flétries, et à ses yeux légèrement cernés. C'était une de ces étranges créations que l'on aime avec toutes leurs fêlures, peut-être à cause même de ces traces de service. Il fallait bien avouer en l'examinant, qu'elle n'était plus qu'un reflet de charmes et d'amour ; mais pour rien au monde on n'aurait voulu la rendre plus jeune. C'était un de ces portraits qui, sans valoir l'original ; intéressent davantage en fournissant aux écarts de l'imagination un inépuisable sujet de travail et de doute ; une, de ces énigmes enfin auxquelles la curiosité attache à la fois ses plus âpres et ses plus vaines prétentions. On ne pouvait la regarder sans croire l'avoir connue dans je ne sais quel Univers antérieur à la vie présente. — Cette femme, aujourd'hui fatiguée, je l'ai vue quelque part, vierge, tendre, jeune... vue en réalité ou en songe, ici-bas ou là-haut, quand je jouais avec les chérubins du soleil... mais enfin je l'ai vue..... Ce sourire, ce jeu de cils, ce léger frémissement de joues me sont familiers comme les mouvements de mon propre corps ; et pourtant cette femme m'est étrangère.

Ce monologue que tout observateur était obligé de s'adresser à la vue de la comtesse

de Berty, Boleslas se l'adressa aussi dans la première ferveur de ses tressaillements il ne vit qu'elle au milieu du tourbillon qui emportait dans ses secousses cadencées toute une savane de chevelures, de fleurs et de marabouts. Tout se fit transparent pour livrer à la soif de son regard le buste blanc et un peu penché de la comtesse ; mais quand l'évolution de la trémissa eut ramené de son côté la face opposée du quadrille, il fut forcé de remarquer l'heureux danseur, et éprouva un frisson de malaise en reconnaissant le vicomte de Chasle, qui pressait un gant parfumé avec l'imperceptible fatuité d'un droit acquis.

Le bâtard s'éloigna avec un inexplicable mouvement d'impatience. Il rencontra Sosthénie que le duc de Lintz reconduisait à sa place, et il rougit beaucoup.

— Vous en allez-vous avec nous ? lui demanda doucement la fille d'Abaze.

— Je vous jure que je ne lui en ai pas parlé ! répliqua vite et avec distraction Boleslas.

Sosthénie le regarda avec surprise ; le vieillard grimaça un sourire mais si menu, si mignon, que le diable y trouva à peine place pour montrer sa griffe.

— Mais oui... pardon ma sœur... Je vous accompagne, murmura le sergent de plus en

plus troublé... Je croyais que vous m'interrogiez sur le vicomte...

— Le vicomte ? quel vicomte ? fit la jeune fille un peu alarmée, en croyant se rappeler que son amant avait été autrefois sujet à des absences.

Ils arrivèrent ainsi, divaguant tous les trois, dans les vestibules où ils furent arrêtés par l'affluence des personnes qui, comme eux, se disposaient à partir. Les deux amants s'assirent l'un près de l'autre pendant que le vieillard cherchait ses gens. Il y eut entre eux un moment de silence d'autant plus cruel que ni l'un ni l'autre n'en saisirent le véritable motif. Sosthénie, quoique familiarisée avec l'humeur bizarre et inégale de Boleslas crut cette fois, ci remarquer en lui quelque chose de dur et d'impatient qui ne lui était point ordinaire ; le jeune homme honteux de sa gêne s'en prit à la sollicitude de son amie qu'il trouva, pour la première fois, importune et presque indiscrete. Les deux amants montèrent en voilure, partirent, arrivèrent, rentrèrent à l'hôtel du duc sans s'adresser la parole ; seulement en se séparant pour se rendre dans leurs appartenions respectifs, ils se dirent un bonsoir qui ressemblait singulièrement à un adieu.

Boleslas songea toute la nuit à la comtesse de Berty ; mais en ressentant pour cette étrange créature une affection qui n'avait

rien de commun ni avec son ancien amour pour la duchesse, ni avec l'attraction moitié sauvage, moitié mystique qui l'alliait à Sosthénie, il se persuada que les caprices successifs de son cœur étaient autant de passions différentes dans leur principe et dans leur essence. Il crut faire une grave découverte en classant toutes ces sortes d'amour, et pensa s'absoudre de toute infidélité en déclarant qu'il aimait la comtesse autrement que Sosthénie, comme lorsque autrefois il avait cherché à se partager fraternellement entre les deux sœurs.

Une fois compromis dans la logique dérisoire de sa mauvaise foi, il trouva une explication facile à tous les blasphèmes de cette fausse conscience qui ose livrer la sainte morale de l'amour à une espèce de théorie chimique. Ce libertinage d'esprit auquel il cherchait sans cesse un droit et un exemple dans le passé, le conduisit pourtant à une amère déception. Il trouva en dernier résultat qu'il ne lui était plus possible, comme autrefois, de confondre deux femmes dans le même amour, et que l'espèce de frénésie qui l'entraînait dans le sillage de la comtesse, déshéritait entièrement Sosthénie de ses droits et ne lui laissait tout au plus que celui de le maudire.

Il mit son génie à la torture pour écarter cette lueur fatale. Il lutta avec colère contre

la satiété de son cœur, et se répéta mille fois qu'il adorait toujours la fille d'Abaze, en employant comme argument décisif l'incontestable supériorité de cette noble Géorgienne sur toutes les femmes qu'il avait connues jusqu'alors. Il revint avec une minutieuse attention sur tous les détails de son corps si parfait, si riche, si jeune, si plein de force et de souplesse qu'il semblait devoir suffire à la création de dix beautés irréprochables ; mais en s'imposant cette sèche et insolente admiration de sculpteur, le malheureux ne comprenait pas qu'il portait un coup de hache à sa divine statue, et que son ciseau déflorant dépeçait pièce par pièce un chef-d'œuvre qui ne pouvait être adoré que dans son ensemble et sous le voile d'un respect timide et crédule. L'athée d'amour ressemblait à l'athée de foi, et ne voyait pas que tout Dieu échappe à l'analyse humaine ; quoique ses parcelles daignent répondre souvent aux plus sévères recherches de la science. Au bout de chacune de ses investigations, le malheureux se heurtait contre la même réponse. — Oui, elle est plus belle que les séraphins, elle est plus noble que l'archange vengeur, elle est plus tendre que la vierge Marie, mais... mais... mais je ne l'aime plus.

Au troisième écho de cette voix intime qui résonna à la fois dans tous les foyers de sa vie, il sauta à pieds joints sur le parquet et

courut à sa fenêtre. Il lui sembla entendre ce chant mélancolique qui lui avait donné la liberté au château de Wadowice. Il se rappela avec un dépit saturé d'amertume les glorieuses alarmes de ces premiers jours d'exil. Il essaya, mais en vain, de rentrer dans ce fatal Empyrée, et de rendre à son âme les naïves terreurs qui avaient alors rempli si généreusement son existence. Il regretta ces saintes épreuves ; s'il avait encore su pleurer, comme autrefois, il eût pleuré sa misère, sa proscription cette nuit où les montagnards du Crapak lui avaient fait une échelle de leurs bras pour l'élever sur le crâne chauve de Lysa-Gora, et de là défier la vengeance des tyrans de la terre...

Son œil brûlé par l'insomnie mais morne et lourd, tomba sur les lignes maigres et guindées du pavillon opposé de l'hôtel ; il remarqua une lumière rougeâtre et malade aux fenêtres de Sosthénie, et il détourna la tête avec un remords ennuyé. Il chercha un horizon plus large et en rencontra une mince échappée entre les deux saillies de la façade du palais. Trois ou quatre nuages couleur de linceul glissaient paresseusement sur un petit rectangle de ciel gris, une étoile solitaire, sans éclat et sans passions, se reflétait dans une bande jaunâtre et mobile qui en formait la base, et une grille de fer panachée de quelques arbres morts, le coupait en deux comme la brisure d'une vieille glace rapiécée.

Ce triste tableau où les réminiscences de l'exilé cherchaient en vain les contours titanesques de la vallée galicienne c'était le quai d'Orsay, la Seine, le jardin des Tuileries et le ciel de Paris. Amour altéré, périls de proscrit, misères de bâtard, espérances de héros douleurs sanglantes mais magnifiques comme celles de Satan banni des cieux, tout s'était fondu, dégradé, prosaïsé dans les lâches aisances de la vie parisienne, comme un an auparavant dans l'oisiveté du château de Minkowce. Avec cette différence seulement, qu'en Podolie il avait été le prisonnier de messire Marchocki, et que maintenant il était le prisonnier de ses habitudes.

Il eut froid, bâilla et courut se réfugier dans ses draps.

Il se leva beaucoup plus tard qu'à l'ordinaire, mit trois heures à sa toilette, et descendit à deux heures et demie au salon. Sosthénie l'y attendait depuis le matin. Il n'y avait pas un pli de dérangé dans les bouffes de son délicieux corsage, pas une épingle de moins dans sa riche chevelure, mais une pénible et grave mélancolie répandue sur sa figure comme une ombre de crépuscule sur un autel oublié, trahissait vingt heures de doute et de souffrance... Elle se leva, marcha droit vers l'infidèle, lui prit les deux mains et lui dit :

— Boleslas, m'aimez-vous encore ?

Cette foudroyante, question accompagnée d'un regard de Pythie, imposa à Boleslas, sans le toucher. Il cacha sa figure dans les mains de la jeune fille et les couvrit de baisers froids et menteurs. Sosthénie sentit la glace de ces lèvres pénétrer jusqu'à son cœur ; elle eut le généreux courage de ne pas en demander davantage, repoussa doucement le sergent et sortit sans le regarder.

Boleslas s'affranchit pour la première fois du respect, que malgré les progrès de son indifférence il avait toujours eu pour les manières franches et originales de sa sœur. Pour la première fois il murmura les mots d'inconvenance et de ridicule, mots infâmes avec lesquels la corruption sociale absout toutes ses noirceurs.

Ainsi tranquilisé, il se jeta dans un fauteuil, et se mit à feuilleter un journal de mode, cherchant sans le savoir une gravure de coquette qui ressemblât à la comtesse de Berty. Il hésitait entre deux planches à-peu-près pareilles, lorsqu'un valet vint annoncer le vicomte de Chasle. Boleslas se leva un peu contrarié et reçut l'élégant avec une affectation de politesse que celui-ci feignit de ne point remarquer. Après les préambules d'usage, le vicomte amena la conversation sur les plaisirs de Paris, et offrit, gracieuse

ment au sergent ses services de *cicérone*.

Boleslas connaissait, de Paris, à-peu-près tout ce qu'il en faut à un jeune homme pour ne pas paraître trop étranger dans un club de jockeys et dans un salon de *dilettanti* ; trois mois de courses en cabriolet, de loge aux bouffes et de soupers au café de Paris, l'avaient initié au facile argot du dandysme et aux indigestes distractions de ce peuple de désœuvrés qui escompte son avenir en bâillant sur le boulevard de Gand. Mais les premiers jours de cette saison sans sexe, qui emprunte les frimas de l'hiver et les pluies de l'été pour composer un printemps de grande ville, obligeaient tout rose-croix du beau monde à de nouvelles études. On ne pouvait décemment s'en tenir à l'éternel Opéra et aux soirées du faubourg St.-Germain. Les promenades au bois, les matinées d'adieu, les commandes de calèches vertes et d'habits de saison, remettaient en ardeur les activités blasées par les folies uniformes de l'hiver.

Une fausse honte de novice attachait encore l'amour-propre de Boleslas à toutes ces graves puérités, quoique le secret cancer de l'exil les lui eut déjà rendues insupportables. Pour rien au monde il n'aurait voulu découvrir sa plaie à un faquin de l'espèce du vicomte, et il simula le plus ardent intérêt pour les doctes enseignements de la fashion. Il étonna même M. de Chasle

par sa faconde, et reçut sans embarras comme sans fatuité les sincères compliments de son ami sur le merveilleux emploi du peu de temps qu'il avait passé à Paris.

Les deux jeunes gens montèrent dans le coupé du vicomte, et partirent pour le bois de Boulogne. C'était le troisième jour de ce carnaval du grand monde qui s'en va bruyant et splendide, rendre aux Champs-Élysées toute la boue importée pendant l'hiver dans les rues de Paris. Le jour était gris et terne. Le soleil chassieux et maussade, comme l'œil d'un libertin qui a de la peine à se réveiller après une nuit d'orgie, jetait un regard sardonique aux chapeaux roses et aux précoces dentelles. Les épaules trop impatientes de se livrer à ses baisers, se réfugiaient à regret sous leurs corolles d'hermine, et l'étoffe frêle et coquette des parasols se prodiguait avec humeur aux atteintes glacées du brouillard

Boleslas, tourmenté par sa maladie patriotique, avait grande envie de jeter au nez de son compagnon quelque amère diatribe contre les mensonges du climat si prôné de la belle France ; mais il comprit que ce serait là une impolitesse de trop mauvais goût, et se casa silencieusement dans le fond de la voiture, résigné d'avance à convenir de toutes les merveilles que l'enthousiasme du vicomte voudrait bien mettre à la portée de son admiration.

Il écouta d'abord avec une étourderie prévenue, répondant par des inclinations de tête, des sourires approbateurs et des gestes d'étonnement à des phrases qui n'étaient ni des questions, ni des remarques. Au bout de cinq minutes, il s'aperçut de sa distraction, et prêta une attention d'abord involontaire, puis sérieuse aux paroles du vicomte. À la place Louis XV, le sergent trouva de Chasle passable ; au Bond-Point, intéressant ; à l'Arc-de-Triomphe, tout à fait raisonnable. Il remarqua dans sa conversation un fonds à la fois pénétrant et judicieux auquel il ne se fût pas attendu de la part d'un dandy. Ses jugements sur le monde parisien, sans être ni caustiques, ni malveillants frappaient si juste aux plaies de cette grande prostituée, et portaient un caractère d'impartialité si sévère et si courageuse, que Boleslas examina plusieurs fois la figure et les gestes du narrateur suspectant son origine, et se demandant s'il n'avait pas affaire à l'un de ces mécontents qui se vengent et se consolent d'être exclus des Paradis de ce bas-monde en exagérant les vices. Mais l'attitude rigoureusement jeune France du vicomte dérouta toutes ses conjectures, et ne lui laissa qu'un sentiment d'estime admirative pour l'homme avec lequel il se trouvait engagé dans une relation si singulière. Il continua donc à écouter avec une avidité toujours croissante.

Le vicomte lui épargna avec beaucoup d'adresse l'ennui des études préparatoires, en glissant sous de piquantes ou de terribles anecdotes, tous les théorèmes générateurs de la science du monde. Il lui découvrit les fils de cet immense mécanisme qui meut à l'unisson les salons de toutes des grandes villes du globe, et lui montra comment les drames du faubourg Saint-Germain trouvent un retentissement immédiat et simultané à Pétersbourg, à New-York, à Calcutta. Après avoir avancé, comme conséquence des merveilleux progrès de la civilisation, que l'Univers n'est plus qu'une gigantesque unité, il l'effraya parla révélation des plus secrètes pensées des cabinets européens, et lui rappela, ou plutôt lui enseigna ce qui, à la même époque, presque à la même heure, s'était tramé pour et contre la révolution de juillet dans les congrès royaux et dans les loges des Carbonari. — Ceci, ajouta-t-il en souriant, est de l'histoire, et non des indiscretions, mais bientôt peut-être je me déciderai à me compromettre davantage en faveur de l'amitié que vous m'avez inspirée.

— Mais à quoi donc dois-je cette singulière confiance ? s'écria le sergent qui ne comprenait pas encore la portée de cette dernière phrase.

— À votre qualité de... de... d'étranger d'abord, répondit le dandy en faisant semblant de baisser les stores du coupé pour

cachez son hésitation... À beaucoup de circonstances que votre préoccupation de martyr vous a empêché d'observer... D'ailleurs la confiance est une intuition sympathique que les lois de la vie ordinaire expliquent mal... Écoutez plutôt, et ne m'interrompez plus. Le dandy accompagna cet avertissement d'un petit geste si gracieusement familier, que Boleslas reprit son attitude patiente et attentive.

Alors passant de l'histoire au présent, le vicomte parcourut rapidement les tendances de la politique actuelle, toujours en en montrant l'extrême affinité avec les hautes sociétés parisiennes, que la révolution croyait naïvement avoir dépossédées de leur intime puissance.

— Admirez donc, mon cher, ces pauvres révolutionnaires qui croient nous avoir, arraché le sceptre, du monde, parce qu'ils nous empêchent de doter les églises et de porter des habits de cour... Qu'ils pénètrent donc dans ces assemblées ennuyées et frivoles qu'ils exposent en caricature aux fenêtres de leurs libraires ; et ils seront bien étonnés d'y trouver leurs ministres faisant antichambre chez ce qu'ils appellent nos marquises de Prétintaille. Je ne sais trop ce qu'ils concluraient en faveur de leur triomphe, s'ils apprenaient que tous les Ukases de l'empereur de Russie se discutent préalablement dans les boudoirs de nos

comtesses, et que le plus chétif dandy sait par cœur les seize colonnes du Moniteur qui se publiera dans quinze jours.

— Allons, allons, l'esprit de corps vous aveugle ; vous me pariez là du ministère d'Aiguillon et du règne de la Dubarry... Songez donc que nous sommes en 1821.

— Il y a quelque différence, j'en conviens, fit le vicomte avec un superbe sourire ; d'Aiguillon ignore le congrès qui convint du partage de la Pologne. Sébastiani a su de nous, qui le savions de M. de Mortemart, notre cousin, quel jour et à quelle heure serait prise Varsovie.

— Voilà bien une prophétie après l'événement, par exemple... Ils étaient donc bien sûrs de la victoire, ces messieurs ?... Le vicomte ne répondit pas, mais chercha son portefeuille et en tira un billet plié d'une manière particulière qu'il remit au sergent.

Boleslas lut sur une première enveloppe ces sept mots :

« Je vous envoie les calculs du général. »

« Duc de M\*\*\*. »

La lettre contenue dans ce papier était ainsi conçue :

« Nous sommes au 20 août. Nous n'avons que dix jours pour donner à nos arrangements, avec le général. Krukowiecki,

la tournure d'une fatalité ; ce ne serait pas assez avec des gens experts, mais l'héroïsme batailleur n'y regarde pas de si près. Dans dix-huit jours Varsovie sera à nous. C'est la faute de cet entêté de Marchocki qu'une ambition trop exclusive a égaré. Sa république méridionale, en mourant, a voulu entraîner dans sa ruine notre pestellisme, et y a presque réussi. Il a fallu réduire nos vastes projets aux petites proportions d'une conquête ordinaire. Vous y perdez autant que nous, mais la véritable sagesse consiste à tirer le meilleur parti possible de ses misères, et à se consoler de ses mécomptes en leur donnant un nom convenable. Dans quelques mois d'ici nous vous enverrons une pluie de martyrs dont nous serons bien aises de nous, débarrasser. Il y aura à exercer sur ces malheureux une foule de rigueurs impolitiques dont notre conscience de conquérants tient à ne pas être surchargée. Nos amis de Prusse prendront sur eux une partie de ce soin ; il est urgent que vous vous chargiez du reste. Vous avez Alger, la Belgique et l'Amérique, vous aurez le Portugal et l'Espagne, peut-être quelque bonne petite légion comme celle de Saint-Domingue...

» Je crois devoir vous avertir des deux principaux obstacles que vous trouverez à la pacification de l'Europe : l'enthousiasme forcené de ces réfugiés qui en certaines

circonstances pourra leur tenir lieu, de bon sens, et l'activité de ce damné Marchocki qui cherchera à imprimer à cette fièvre un mouvement logique. Contre le premier vous aurez les provocations et les faux-frères ; mais contre la seconde je ne sais trop quelle arme vous emploierez. Violence, surveillance, négociations, tout échouera contre ce génie du mal. C'est un frère à nous ; un de ces puissants d'élite que la terre est trop pauvre pour acheter, trop légère pour écraser trop vieille pour séduire. Ici, on le croit dûment brûlé et enterré sous les cendres de Minkowce, et j'ai trouvé dans les actes du sénat deux extraits de mort à son titre ; l'un de l'année 1826, l'autre de 1831. Le gouvernateur de Kiiow a expliqué cette doublé mort par l'existence de deux frères Marchocki. Cette jonglerie dont l'éclaircissement coûterait trop de temps et trop de sang dans un pays comme le nôtre, a d'ailleurs reçu une sanction suprême par le serment de quatre généraux et de 25 officiers du corps de Roth, tous fort bien en cour, et qui tous ont affirmé sur le crucifix avoir vu de leurs propres yeux le squelette Calciné de messire Marchocki tomber de la plus haute tour de son château embrasé. Malgré la superbe incrédulité que, par le temps qui court, tout anatomiste doit affecter à l'égard des résurrections, je ne serais pas étonné, moi, de voir messire Marchocki en chair et en

os, avec sa grande bouche et sa simarre couleur de sang, planant sur les ruines de son royaume céleste, dont, par parenthèse, vient d'hériter son fils ou son neveu, comme il vous plaira, espèce de capitaine à moustaches dont personne ne s'est occupé jusqu'à présent. Je ne serais guère plus surpris de voir notre revenant apparaître dans toutes, les capitales de l'Europe à la fois, comme feu maître Pinetty. Tenez-vous d'autant plus sur vos gardes qu'il met du retard à briser le couvercle de sa tombe, et qu'il prend le temps de puiser dans le royaume des morts, tout ce qu'il lui faudra d'astuce et de dépit pour déranger le royaume des vivants. Cherchez-le sous toutes les bures de proscrits, sous tous les crachats de diplomates, sous toutes les toques de Saint-Simoniens. Ce sont les trois fallacieux enseignes du jour. Ne vous frottez pas au reste immédiatement contre lui, car le phénix est encore tout chaud et pourrait bien vous brûler les doigts. Je : ne vois qu'un moyen un peu sûr de lui couper les ailes ; ce serait de le frapper dans ses instruments qu'il s'est d'ailleurs aliénés par son orgueil égoïste. Si vous pouviez mettre la main sur une jeune princesse géorgienne qui va sans doute vous arriver avec la première fournée des réfugiés, ; et sur un jeune prince sans nom dont je vous enverrai plus tard le signalement, vous auriez, d'un seul coup,

abattu-les deux bras du Prométhée. L'un, doit lui servir à ébranler les montagnes du Caucase, l'autre à nous occuper chez nous, pendant que le vieux démon courra l'Europe pour-la soulever contré nous, et souffler l'incendié d'un pôle à l'autre. Nous avons ici le frère de la jeune géorgienne, galant et inoffensif capitaine aux gardes, capable tout au plus de nous servir d'otage contre la princesse ; s'il y a encore quelque'otage possible contre une furieuse qui a vu périr son père sous les balles et sa sœur sous le poison, sans venir demander un tabouret de *freiline* à l'impératrice. »

« Votre tout dévoué, »

« GÉN. ALEXANDRE ROZNIECKI. »

Boleslas tint longtemps cette lettre sous ses yeux après l'avoir lue, la bouche béante, le front plissé, immobile et silencieux comme un homme qui craint de bouger sous un éboulement. Le dandy lui retira le papier des mains, et lui en donna un autre moins chiffonné et d'une daté toute fraîche. Le sergent passa à l'examen de celui-ci sans changer d'attitude, et comme un voyageur spleenique qui ne veut pas s'apercevoir du chemin qu'on lui fait faire.

« Varsovie 7 mars 1832. »

« Je suis bien aise que mes calculs se soient réalisés ; non pas que j'y mette le

moindre amour-propre de prophète, mais parce que la hâte de mes avis aurait dû vous donner le temps de prendre vos mesures ; et cependant l'obscurité de vos renseignements, et l'incertitude de vos notes à l'égard des trois *pions* que je vous ai signalés dans ma précédente affaiblissent l'opinion qu'on avait ici de votre sagacité. Sondez, frappez, interrogez vite et vite, car le temps voyage plus rapidement que nos Fjeld-Jegers. Nous enrageons depuis trois mois contre ces badauds d'Allemands qui retiennent chez eux les *martyrs*. Nous avons craint pendant quelque temps que ces derniers ne prissent sérieusement goût à l'hospitalité germanique, et nous regrettions déjà d'en avoir fait sabrer si peu par les hussards Prussiens, lorsque vos premiers avis sur leur entrée à Strasbourg, sont venus nous rassurer. Nous vous savons gré des bruyantes réceptions que vous leur avez faites ; c'est au reste un soin qui vous coûtera peu, et dont vous pouvez laisser l'embarras à vos *patriotes*. Couronnez le bouc de fleurs avant de l'immoler ; baptisez les pèlerins, apôtres, saintes victimes, peu importe ; ne refusez rien au condamné ; grisez-le bien afin qu'il marche sans défiance à l'échafaud. C'est un métier que vous entendez mieux que nous et que nos cousins de Berlin. Nous vous en abandonnons les honneurs à condition que vous ne nous en marchanderez pas trop les

profits. À l'égard de la cohue, vous avez été parfaits, mais vous savez que ce n'était pas le plus rude de nos soucis, et que nos plus sérieuses alarmes portaient et portent encore sur les forbans d'élite. Il paraît qu'à ce sujet vous n'êtes guère plus avancés que nous, et que les trois pions glissent sous vos doigts aussi lestement que sous ceux de nos agents d'Allemagne. Si le peu de données que nous avons réussi à recueillir sur leur compte, peuvent vous aider, à flairer leurs traces, les voici. Elles sont d'une date un peu vieille, mais en les rapprochant des découvertes plus récentes que vous avez pu faire à notre insu, vous en tirerez peut-être quelque lumière.

« 15 *Octobre*. Les vigies militaires de Freustad et de Rosenberg, ont signalé une agitation simultanée dans toutes les vallées qui courent du sud au nord vers le bassin de Zator. Ces mouvements combinés avec la marche des colonnes réfugiées quelques jours auparavant en Galicie, ont fait craindre au général Pidol un soulèvement de montagnards. Tout s'est réduit à l'évasion de quelques prisonniers d'importance parmi lesquels se trouve le prince Boleslas dit le bâtard, ci-devant porte enseigne dans la légion podolienne, fils naturel de l'empereur Nicolas, égaré par les rebelles et en vain réclamé à plusieurs reprises par les généraux de Sa Majesté.

« 3 *Novembre*. La princesse Sosthénia, fille

du dernier prince de Tyflis, et, depuis la renonciation de son frère, le duc Georgy, unique prétendante aux couronnes réunies de Géorgie et de Circassie, a été reconnue en compagnie de seigneurs Hongrois, remontant le Danube entre Comorn et Presbourg. Cet avis ayant été donné trop tard aux autorités impériales les recherches de leurs agents sont restées sans résultats.

« 11 *Novembre*. Messire Marchocki, ayant demandé et obtenu, à Vienne un passeport pour Paris, avant que la police Impériale ait été instruite de l'importance et des antécédents de ce fameux voyageur, le duc de Lintz, récemment entré dans le corps diplomatique de Vienne, a été immédiatement expédié à Paris pour négocier l'extradition de l'ancien souverain de Minkowce.

« 13 *Décembre*. Le prince Boleslas, vainement signalé à toutes les polices de la Confédération Germanique, a été enfin arrêté sur la frontière du grand duché de Bade, à l'instant où il commandait ses chevaux pour Karlsruhe.

« *P. S.* Cette nouvelle s'est trouvée fautive, le prince ne s'étant pas encore présenté à Berlin, où l'attendait, depuis cinq mois, la délégation qui doit le conduire à Saint-Pétersbourg.

« Beaucoup d'autres avis contradictoires

sur ces trois pions, nous sont parvenus depuis ; de tous les points de l'Allemagne. Par exemple, il nous est arrivé, le même jour, cinq rapports différents sur la direction choisie ; par messire Marchocki. Il en résulterait, : comme je vous l'ai prédit, qu'il se trouvait le 15 février, vers midi, à Milan, à Bruxelles, à Hambourg, à Dantzig et à Lisbonne à la fois : ; quelques indices moins plaisants et plus judicieux nous ont révélé plusieurs de ses apparitions successives dans les petites principautés de la Confédération. Mais la singulière adresse qu'il met à changer à propos d'allure et de costume, à se multiplier à l'infini ou à s'éclipser totalement selon les circonstances, dérouté toutes nos pénétrations. Son passeport français, n'est sans doute qu'une ruse de vieux lièvre Pendant que ce pauvre diable de duc de Lintz met en émoi toutes les préfectures de France, le démon remue peut-être de nouveau nos provinces méridionales où, depuis cinq mois, les Cosaques, les Tartares et les Circassiens l'attendent, l'oreille contre le sol, et la main à là garde de leurs yatagans. Ce soupçon qui me paraît le plus raisonnable nous empêche de fermer l'œil. Nous avons fait enlever cinq cent mille hommes pour découvrir sa piste. Nous avons secoué et battu cinq goubernies comme un sac de hardes pour en faire tomber le scorpion ; nous avons fait pendre tout ce qui se cachait ou se déguisait, dans

l'espoir d'envelopper l'inferral Messie dans cette chasse de Hérode. Peut-être l'avons-nous déjà pendu ; mais quelle potence nous garantira contre les résurrections ? Depuis que Dymitr, Pierre III, et tant d'autres Czars sont revenus de l'autre monde redemander leurs sceptres à leurs bourreaux, il n'y a plus, en Russie, de tombes assez profondes, pour quiconque s'y ennuie. Ce n'est pas sans raison que nous avons officiellement aboli la peine de mort.

» Nous sommes donc à-peu-près résignées à l'égard de cet insaisissable Marchocki ; mais nous nous nous consolons ; pas aussi facilement de la disparition du bâtard, et de la Géorgienne. Notre ; amour-propre est vraiment intéressé à ne pas se compromettre dans ce ; jeu de barre avec deux polissons qui pourraient humilier à jamais notre vieux renom. Aidez-nous donc ; inventez moins de coupés d'habits et faites plus de besogne. »

« *P.-S.* Varsovie est tranquille et sage comme un petit mouton. Rien de neuf, sinon que, le prince Erywanskoï, s'est amouraché d'un juif baptisé qui a servi autrefois de docteur de secrétaire et d'espion au souverain de Minkowce, et qui maintenant est parvenu à accaparer toute la confiance du sombre, proconsul. J'ai essayé d'en tirer quelques renseignements, mais le rusé est, ou fait si bien semblant, d'être persuadé de la mort de son ancien maître, que j'en suis pour

mes frais. L'absurde certitude que tout le monde a ici de cette mort, le met à l'abri de toute contradiction. Faut voir les généraux, les évêques et les conseils d'État ramper devant ce Mardochée. Vrai ! ça me console d'avoir été joué par messire Marchocki. »

— Troisième changement de décoration, fit le dandy en glissant un troisième billet dans les mains de Boleslas qui y semblait préparé. Il lut encore :

« 12 *Avril*. Rien de nouveau sur le bâtard et la Géorgienne. Quant au vieux on le croit généralement à Bombay. C'est au moins ce que les rapports unanimes du duc de Lintz, (qui, par parenthèse, est chargé par le prince Metternich, de plusieurs missions de la plus haute importance) de notre ambassadeur à Londres, et de six agents spéciaux, confirment d'une manière assez positive. Concevez-vous ce que cet enragé est allé faire par là ?... Espère-t-il donc soulever contre nous les puissances mahométanes de l'Asie ? Cela ne cadre pas mal avec ses éternels projets sur le Caucase, mais quel chemin singulier prend-il pour arriver à Tyflis ?... Nous avons heureusement pris nos précautions ; les corps du sud entièrement détruits dans la campagne de Pologne, ont été remis sur pied en deux mois ; notre ambassadeur à Téhéran, a reçu de nouvelles instructions, et deux brigades-d'ingénieurs sont parties en poste pour le

Hérat et le Kaboulistan. Après, tout, nous aimons certainement mieux le savoir à Bombay qu'à Paris ou à Kiiow ; Mieux vaut une guerre en Asie que la propagande jacobine ou la jacquerie cosaque dont il semblait nous menacer. Vos réfugiés y perdent singulièrement d'importance, et vous pouvez maintenant les laisser discuter leur code social rue Taranne, ou jouer aux soldats à Besançon, sans que nous nous en inquiétions le moins du monde. La Géorgienne et le bâtard, qui peut-être se cachent parmi eux à la faveur de l'indéchiffrable obscurité de ce mot anonyme et générique de *Réfugié*, ne nous causent plus d'alarmes politiques depuis que le grand maître n'est plus là pour exploiter leur titre commenter leur origine, guider leur enthousiasme. Nous n'en tenons cependant pas moins à les repêcher, et afin d'en finir nous vous envoyons une douzaine de ces beaux officiers d'État-major et de ces apprentis diplomates qui, dans diverses circonstances, ont pu connaître l'un et l'autre. Je vous procure ainsi en passant la connaissance de messieurs Gagarine et Renekampf ; charmants viveurs très assidus aux fameuses solennités du château de Minkowce où ils ont eu mainte fois occasion d'admirer les voltes et les entrechats de la Terpsychore de ce céleste royaume. Puis celle de messieurs Nabakoff, Buturline et

Bezobrazow, anciens aides-de-camps des généraux de la garnison varsoivienne, et que leur ennui nocturne conduisait souvent, en compagnie du cornette Georgy, dans un lieu où, par amour fraternel, Terpsychore daignait se faire Hébé. Je vous recommande enfin messieurs Zyginieff, Zaszalow, Jebatin et Sukinsine qui, soit comme officiers à la suite de l'empereur, soit comme aides-de-camp du général Rudiger, ont attentivement examiné le prince Boleslas à l'école-militaire de Kalisz et au château de Wadowice, d'où ils espéraient le ramener à Saint-Pétersbourg. Ces chercheurs étant partis d'ici depuis longtemps avec ordre de fouiller à loisir toute l'Allemagne, arriveront bientôt à Paris. Nous comptons, et ils comptent sans doute comme nous, sur la franche hospitalité de vos salons pour se dédommager de l'étiquette des grandes, et du romantisme des petites cours Germaniques, des fatigues du voyage et des absurdes préventions que l'on a pu concevoir à l'égard de leur caractère et de leurs personnes.

» Je vous ai prédit dans ma précédente, que l'ancien secrétaire du seigneur de Minkowce nous donnerait du fil à retordre. Ses grands airs d'honnête homme, et son aptitude vraiment remarquable pour les travaux silencieux et positifs du cabinet l'ont malheureusement mis en telle odeur de sainteté que toute l'adresse de nos amis

échouera sans doute longtemps contre cette alarmante faveur. Je le soupçonne déjà d'avoir organisé une contre-police exclusivement chargée de surveiller notre correspondance, et d'en livrer les extraits aux évolutionnaires d'Allemagne. Ces appréhensions que nos petits hommes d'État traitent ici de chimère panique a pris pour moi un caractère d'incontestable évidence, depuis que j'ai entendu répéter presque mot pour mot, dans un cercle de femmes le Contenu, et jusqu'aux expressions dû rapport que je vous ai envoyé sûr le pèlerinage des trois *pions*. Prenez un peu garde à vous, et comme la publicité est la plus habile des discrétions par un temps où les initiations maçonniques se font en plein souper, vous ferez bien de suspendre pendant quelques mois nos relations secrètes et de leur substituer une bruyante et loyale échange d'ambassades.

» Le capitaine Georgy, amant en titre de mademoiselle Orlov, a demandé, c'est-à-dire obtenu pour sa sœur, une amnistie dont la fière sabreuse prendra sans doute bien garde de profiter. »

S'il n'est pas facile de rendre les bizarres émotions que dut éprouver le sergent pendant la lecture de tes trois lettres toutes écrites de la même main et dûment signée d'un nom si largement connu, il est encore bien plus embarrassant de définir l'opinion

qu'il dut se faire d'un compagnon de promenade assez insolent ou assez naïf pour lui communiquer des secrets de cette espèce. — Est-ce menace, interrogatoire ou étourderie ? se demanda-t-il d'abord ; veut-il m'intimider, me deviner ou me distraire ? Est-ce un mouchard, un-inquisiteur ou un fat ? Me connaît-il ? cherche-t-il à me connaître ou bien ignore-t-il tout à fait à qui il s'adresse ? Dois-je payer d'audace, de feinte ou de reconnaissance ? Suis-je averti, confondu ou sondé ?... Toutes questions aussi terribles l'une que l'autre, tous problèmes aussi insolubles que la figure impénétrable du dandy ; qui, semblant n'avoir eu d'autre intention que de répondre d'une manière irrépliquable aux doutes du sergent ; sur le profond savoir des salons, parisiens, serrait tranquillement les trois lettres dans son porte-feuille, et claquait déjà des lèvres comme un modeste narrateur qui reprend un récit interrompu par un incident sans importance.

Deux années de continuelles expériences avaient appris à Boleslas à démêler les plus infâmes, caractères- sous les plus simples apparences, et dans toute autre circonstance, le merveilleux extérieur du vicomte ne lui en eût pas imposé longtemps ; mais la confiance d'une correspondance aussi compromet tante pour, le lecteur que pour l'écrivain, le ton parfaitement indifférent qu'avait mis le dandy dans un acte pareil,

jusqu'à l'insignifiance du prétexte qui l'avait provoqué ; tout cela dépassait de beaucoup trop les jongleries ordinaires du monde, pour que la pénétration d'un jeune homme de 18 ans n'en fût pas confondue. Il était engagé depuis dix minutes dans une inextricable série de conjectures toutes plus extravagantes à mesure qu'elles semblaient logiquement découler l'une de l'autre, lorsque le, vicomte qui sans être écouté, avait paisiblement continué son enseignement sur la science des salons s'interrompit tout-à-coup pour montrera son muet compagnon une brillante cavalcade qui frôlait de ses cravaches et de ses écharpes les glaces du coupé.

La journée pareille à une fille sur le retour s'était humanisée en baissant. Il était près de cinq heures du soir, et le soleil ayant enfin triomphé du brouillard rasait de ses feux obliques les cimiers de la forêt en se mirant dans les loupes microscopiques des gouttelettes que les arbres rendaient à la terre. Les amazones aguerries sous la brume de la journée passaient sous cette lourde rosée comme de braves soldats qui, après avoir essuyé cent volées de peloton et de mitraille, s'inquiètent peu de quelques obus perdus. Chaque fois que les chevaux, pressés sur les bords de l'allée, frappaient de leurs flancs les troncs des charmes, une grosse aspersion tintait sur les feutres des hommes

et des femmes, sans que tout ce monde, quelques heures auparavant si soigneux de sa toilette, parût alors y prêter la moindre attention. Aussi le mouvement de la foule puisait-il dans cette insouciance un aspect de tourbillon, un laisser-aller de désespoir qui lui rendait une physionomie naturelle. Les crinières des cavales, les boucles et les voilés des femmes les cravates dénouées des cavaliers, tout cela humide et pêle-mêle comme un étalage de mercerie jeté au vent, s'envolait par mèches et par flocons dans les rafales va de peur. Ces faces parisiennes allumées d'un incarnat fiévreux et passager ressemblaient assez bien à des faces humaines, et un étranger pouvait, la bienveillance aidant, y trouver une expression de bonne joie et de sincère folie.

— Allons, répondit Boleslas aux signes d'attention que lui faisait le dandy, il paraît que tout n'est pas décors de carton dans votre Paris, et je veux bien croire que sans votre ciel couleur de cendre vous seriez tout aussi susceptibles de véritable plaisir que les Viennois et les Italiens.

À l'instant même un petit escadron qui caracolait à l'unisson du coupé se brisa pour livrer passage à deux amazones échevelées, trempées jusqu'à la chair, crottées jusqu'au front, et qui riaient aux éclats, mais de ce rire uniforme, éternel, inimitable, dont les femmes françaises couvrent bonheur et

angoisses, triomphe ; et honte, vie et mort.

— Connaissez-vous madame de Berty, demanda nonchalamment le dandy.

— Non, répondit du même ton Boleslas, tout entier à l'examen de l'une des amazones.

— C'est ma maîtresse, fit le vicomte avec un air de candide impudence exactement pareil à celui qu'il avait affecté en livrant la correspondance de Rozniecki au bâtard.

— Et cette femme se nomme madame de Berty ? s'écria le sergent qui, dans l'amazone, venait de reconnaître la danseuse de la Veille... Et cette femme est véritablement votre maîtresse ? dit-il avec un mélange si comique de terreur, de colère et d'attente que, malgré sa délicate urbanité, le dandy ne put réprimer un sourire impoli.

— Oui, elle l'est véritablement, mais dans les termes du monde ; c'est-à-dire qu'on me la donne et qu'il n'y a aucun moyen de refuser les présents de la médisance. Elle est ma maîtresse au bal et à l'Opéra, depuis huit heures du soir jusqu'à deux heures du matin ; hors de là, elle ne m'appartient pas plus qu'elle ne s'appartient à elle-même.

— Et son mari, fit naïvement Boleslas, complètement bouleversé et déjà à cent lieues de ses alarmes de réfugié et de ses soupçons de bâtard.

— Le comte de Berty, homme pieux et savant, est depuis trois ans en Asie où il fait des recherches sur l'influence des missions catholiques sur les civilisations Indienne et Chinoise. Circonstance qui, m'ôtant tout le mérite de ma conquête sans m'en donner les bénéfices, me plonge parfois dans une véritable exaspération.

— Mais qui peut vous obliger à subir un joug dont le plaisir ne rachète pas le poids ? reprit le sergent avec un timide soupir d'espoir.

— Je vous l'ai dit, la loi du monde, loi plus sévère que le Code civil, et qui ne tolère les ruptures qu'à la condition de les commenter à sa façon, c'est-à-dire de tuer ou de déshonorer les deux destinées, qu'elle a une fois compromises dans son mensonge.

— Ce n'est que ça ? s'écria de nouveau Boleslas, avec le féroce égoïsme d'un noyé qui appuie son talon sur la tête de son sauveur pour gagner plus vite le rivage.

— Oui, ce n'est que ça, reprit malicieusement le dandy, et si vous tenez à juger par vous-même des embarras de ce peu de chose, il nous serait facile d'ajouter ce petit enseignement pratiqué au cours un peu fastidieux dont je viens de vous accabler.

— Et comment cela ?

— Si vous n'avez rien de meilleur à faire,

nous irons passer la soirée chez la comtesse, et vous pourrez étudier à votre aise le rôle d'amant en titre auprès d'une femme du grand monde.

À cette proposition qui prévenait les vœux de notre héros, il ne put comprimer un de ces éclats indécents et ridicules qui s'affranchissent de toutes les gênes pour soulager la nature humaine d'une joie aveugle et sauvage. Il sauta au cou du dandy, le baisa sur les deux joues et lui mordit le bout des moustaches avec une enfantine câlinerie ; puis tout honteux de son action, il appliqua sa figure contre les glaces de devant, en balbutiant je ne sais quelles observations sur la perspective de la forêt et sur les gigots de femmes alors en pleine croissance. Sa confusion aidée de son bonheur passa une dernière éponge sur les esquisses fugitives de cette fameuse journée. Les révélations calculées pu innocentes du vicomte ; cette correspondance de fiel et de sang dont le sinistre Rozniecki frappait à la fois sa mémoire, et son avenir à cinq cents lieues de distance ; toutes les menaces de cette tempête réveillée qui venait le secouer dans son cilice de proscrit, tout était déjà déplacé par de nouveaux intérêts. L'âme du sergent frémissante, rapide comme les plis d'un torrent, se teignait de tous les reflets de son visage ; mais si parfois quelque ombre plus large venait à se jeter en travers, tout ce

qui précédait ou suivait s'abîmait dans le néant pour la laisser régner sans partage. Cette comtesse entre deux âges pareille à toutes les comtesses, et pourtant seule remarquée de Boleslas était pour le moment cette ombre immense, unique, absolue.

Qui aurait pu examiner en ce moment la figure du vicomte, y aurait surpris un sentiment de pitié et de remords, dont sa physionomie ordinaire ; nie semblait pas susceptible. Cette confiance égoïste, mais irréfléchie du sergent semblait écraser son cynisme. Il fut deux fois sur le point de la troubler ; comme pour donner quelque mérite à son succès, et deux fois un scrupule mauvais l'arrêta et le ramena aux termes de l'impitoyable programme qu'il paraissait s'être tracé à l'égard de sa victime.

— Je vous, prévient, dit-il pour faire diversion aux embarras du sergent, que la comtesse voit un monde dont s'effarouchera peut-être un peu votre puritanisme polonais ; mais ses connaissances ne vous engagent point, car parmi les privilèges du grand monde, il en est un singulièrement favorable aux consciences un peu scrupuleuses ; c'est de pouvoir partager les plaisirs de toutes les opinions sans, en accepter les, rigueurs. On joue, on cause et on dîne sans émotion entre rivaux, co-héritiers ennemis de toutes espèces. C'est une des plus belles conquêtes de l'esprit moderne d'avoir nettement réglé

les jours et les lieux de guerre, et d'avoir clairement déterminé quand et à quelles conditions il est permis de s'observer et de se haïr. Je vous, avertis que dans les salons de Paris de huit heures à minuit il y a armistice général entre toutes les puissances belligérantes. Les étrangers que la société parisienne admet aux jouissances de son empire cosmopolite, ne peuvent être exempts d'une loi aussi bienfaisante, et il n'est point permis à vos naïves fureurs de venir troubler le calme suprême de notre tolérance... Me comprenez-vous ?

— Je tremble de vous comprendre...

— Vous êtes maître de refuser. Notre politique toute décriée qu'elle soit, n'en est pas moins très loyale. Elle est trop puissante pour agir par surprise ; je vous préviens d'avance que vous pourriez rencontrer chez la comtesse, toute cette brillante jeunesse de Saint-Pétersbourg que le général Rozniecki a lancée sur les traces du bâtard impérial et de la reine de Géorgie. Le diable est au reste plus noir que méchant, et surtout très délicat dans l'exercice de ses fonctions. À part leurs fouilles spéciales et totalement étrangères à tout ce qui ne concerne pas l'extradition des deux individus dont je viens de vous parler, tous ces diplomates sont d'une admirable politesse et d'un abord fascinant. Il serait difficile de trouver parmi nous une jeunesse mieux employée, des esprits plus indulgents

et des formes plus gracieuses. Leurs manières n'ont d'asiatique qu'une certaine exagération d'amitié qui vient de leurs habitudes d'étal-major, mais qu'ils savent réprimer à volonté. Vous serez d'ailleurs tout étonné de leur tolérance politique et de leur respect pour vos douleurs de vaincu. Leur prévenance, sans être ni importune comme la pitié, ni arrogante comme le pardon, vous évitera tous ces petits supplices d'amour-propre dont se paient les générosités libérales du parti mal élevé. Je parie que votre sévérité de dix-huit ans ne tiendra pas contre les séductions de leur savoir-vivre, et qu'au bout d'une heure de conversation vous serez aussi bons amis que deux spadassins qui viennent de se voler mutuellement leurs feintes et leurs tierces.

Ce singulier avertissement qui aurait dû glacer le sang dans les veines de Boleslas produisit sur lui une impression toute contraire. Elle bannit de son esprit les soupçons qui l'avaient tant tourmenté à la lecture des lettres de Rozniecki, en le berçant dans la persuasion que le vicomte était loin de savoir à qui il adressait ses leçons et son amitié. L'ardent désir de voir la comtesse le précipita plus loin ; il lui vint l'idée, ou pour mieux dire la passion de braver un danger qui, dans un pays comme la France, ne pouvait être après tout qu'imaginaire ; et il résolut de déconcerter par un acte d'audace

toutes les poursuites dirigées contre lui par le gouvernement Moscovite. L'amour furieux qu'il avait conçu, pour madame de Berty, et l'impatience de connaître intimement cette femme étrange lui soufflèrent tous les arguments qui avaient jusqu'alors manqué à sa sécurité. Il appela à l'aide de sa résolution tous les exemples d'hommes bien autrement compromis et persécutés que lui, auxquels pourtant l'inviolabilité du sol français offrait un asile public. Il se demanda tout-à-coup, en quoi sa position était plus inquiétante que celle de M. Czartoryski, ancien ministre des affaires étrangères en Russie et tout récemment président du Directoire révolutionnaire ; que celle des députés qui avaient prononcé la déchéance du Czar ; des académiciens et des porté-enseignes qui avaient attaqué à main armée le Belvédère ; que celle de tant d'hommes célèbres auxquels s'étaient attachées les plus implacables vengeances du Czar, et auxquels cependant la protection d'une grande et magnanime puissance avait su rendre paix et foyer.

Sans trop pouvoir s'expliquer l'acharnement particulier que Rozniecki mettait dans ses recherches contre lui, (il connaissait trop bien ce vieux Tristan pour ne pas soupçonner une rouerie de police dans les données romanesques que le général répandait sur son origine, il se persuada que

ce qui l'avait légitimement épouvané en Allemagne, n'était plus à Paris qu'une terreur ridicule. Il s'étonna donc d'avoir si longtemps fléchi sous l'empire d'une menace morte à la frontière de France, et il secoua tout-à-coup ses ailes comme l'aiglon qui, depuis quinze jours assez fort pour quitter le nid maternel, n'y a été retenu que par ses habitudes d'impuissance. Ce qu'il y avait de remarquable dans cette détermination, comme sujet d'étude psychologique, c'est que le sérieux, l'unique critérium de tous ces raisonnements, se cachait à la véritable conscience du raisonneur. Il croyait accorder aux conclusions d'une courageuse dialectique ce qui n'était que l'inspiration d'un amour infidèle, et il servait ainsi les écarts de son cœur avec les écarts de son esprit.

# XIX

À huit heures du soir les deux nouveaux amis soupaient chez Véry ; à dix heures ils descendaient, rue de Varennes chez la comtesse de Berty. Une longue file de voitures sommeillait devant l'hôtel faiblement éclairé. Six lampions tapis près des six bornes de là porte cochère, comme des vedettes soupçonneuses, regardaient en dessous, et jetaient une lueur rougeâtre sur les jambes des chevaux et des valets, sur les roues des carrosses et sur les pierres du pavé, tandis que la voûte et les têtes se perdaient dans une demi-ombre.

Cette disposition qui n'avait rien d'extraordinaire, troubla Boleslas. Il écouta, avec un saisissement plein d'horribles souvenirs, quelques paroles russes que se renvoyaient de majestueux chasseurs en livrée verte et or ; et il chercha à cette stupide conversation de laquais un sens mystérieux qu'elle n'avait pas. Dans sa préoccupation, il trébucha contre les premières marches du grand escalier et s'imagina entendre des ricanements ironiques quoiqu'il eût déjà traversé une cour immense où il n'y avait personne. Arrivé au

haut de l'escalier, il se sentit défaillir, et fut obligé de s'appuyer contre une de ces statues de marbre qui éclairent de leurs lampes à gaz les couloirs et les antichambres des hôtels parisiens. La crainte d'être trouvé dans cette attitude méditative par le railleur vicomte, qui s'était arrêté un instant dans la cour pour causer avec une personne inconnue, vainquit heureusement l'émotion du sergent, et lui rendit un calme factice. De Chasle le rejoignit au bout de deux minutes, s'excusa sur cette rencontre d'importun, et tous les deux franchirent le seuil fatal d'un beau salon d'entrée où se promenaient silencieusement plusieurs domestiques en bas de soie et en habits noirs.

— Ah ça, votre nom ? demanda vivement le vicomte à Boleslas sans songer à l'étourderie de cette question. Le sergent, connu dans le faubourg Saint-Germain sous celui de chevalier de Lintz, ne soupçonna pas toute la portée de cette apostrophe, et allait répondre lorsque de Chasle toujours égaré par sa, pensée secrète, reprit sans lui en laisser le temps... — Bah ! le vicomte de Saint-Priest, c'est ça... Annoncez le vicomte de Chasle et le vicomte de Saint-Priest.

Ce nom bizarre que Boleslas avait déjà entendu quelque part sans pouvoir se rappeler où et en quelle circonstance, tinta dans son cerveau comme un de ces échos perdus qui échappent à l'attention positive

pour aller jouer avec les fibres intimes de l'âme. Le seul avertissement qui ne fût pas une illusion échappa ainsi au jugement du sergent pour l'abandonner à ses inquiétudes imaginaires. S'il avait pu conserver quelque sang-froid, il aurait alors facilement remarqué dans l'attitude du vicomte, cette colère contre soi-même qu'éprouvent les gens fins qui viennent de commettre une gaucherie à la place d'un crime ; mais le sergent avait bien d'autres soucis et laissa passer ce croassement de corbeau comme César allant au sénat, et Gustave au bal masqué.

L'éblouissement qui le frappa à son entrées dans les salons de la comtesse, et qui contrastait avec l'obscurité des antichambres comme l'impudence de la haine satisfaite avec l'asthme de la haine qui médite, acheva de brouiller ses idées et le livra désarmé à des impressions d'une nature indéfinissable. Son âme fatiguée d'un continuel malaise, chercha un peu de repos dans la satisfaction des sens. Il fit un violent effort sur lui-même, chassa ses craintes absurdes, et se mit à admirer la magnificence pleine de goût et d'harmonie, qui régnait dans les vastes appartements de la comtesse. Cette admiration n'était à vrai dire qu'un mensonge de conscience comme tous les autres, puisque le bâtard était loin de son apprentissage de grand monde, et voyait tous les jours des choses bien autrement

remarquables ; mais cet enthousiasme d'observation lui était en cet instant trop nécessaire pour qu'il n'y mît pas tout l'entraînement qu'il avait coutume de refuser aux spectacles de ce genre.

Il parcourut d'un œil rapide les glaces, les lustres, les tableaux, les tentures et les meubles ; glaces, lustres, tableaux, tentures et meubles à-peu-près pareils à tous ceux qu'il avait été à même d'admirer jusqu'alors dans le palais du duc de Lintz et dans les trente hôtels de l'aristocratie de sa connaissance, mais qui, en cet instant de charme fébrile, se revêtaient pour lui d'un éclat exceptionnel. Toutes ces richesses prirent pour lui la forme d'une séduction infernale ; et il lui sembla qu'un génie terrible et beau comme un regard de serpent les lui indiquait avec un soin intéressé et pressant.

Ce long éclair d'or et de feu lui cacha toutes les personnes qui avaient les yeux fixés sur lui et le vicomte, comme un éclair d'orage cache les arbrisseaux qu'il couche et broie dans son sillage. Une habitude mécanique du monde suppléa heureusement à sa distraction, et il s'acquitta avec une imperturbable routine de ses devoirs d'hôte sans avoir encore distingué une seule des figures auxquelles s'adressaient ses saluts.

À certain signal intime du diable, tous ces voiles tombèrent, et il vit nettement un cercle

de femmes autour d'un grand foyer, quelques hommes debout derrière elles, deux tables de jeu et un groupe de jeunes gens qui, tout en causant avec le vicomte, le regardaient lui, le bâtard, avec une expression d'étonnement mal cachée sous un air de bienveillance.

— Le retard que vous avez mis à dégager votre promesse, dit une voix qui descendit aux entrailles du bâtard comme les souvenirs d'un monde perdu, est entièrement racheté par la surprise que vous avez su nous ménager dans son accomplissement. J'étais loin d'espérer votre visite et celle de votre ami, en reconnaissant il y a quelques heures votre coupé au bois de Boulogne ; votre promenade ressemblait singulièrement à un voyage. Je vous croyais en route pour l'Angleterre.

— J'avoue, repartit de Chasle, à qui s'adressaient ces paroles, qu'ayant quelque peine à me faire au programme menteur des saisons de Paris, je prolonge le plus que je peux mes précautions d'hiver, au risque de me laisser humilier par les vaillantes amazones que n'épouvantent ni nos regards ni le brouillard. J'en appelle d'ailleurs au sentiment de Boleslas, homme du Nordry qui trouve notre climat détestable.

Le sergent qui, depuis dix minutes, trouvait la France un pays délicieux, se défendit avec chaleur de toute complicité dans le maussade

jugement du vicomte, et rejeta l'explication de la voiture fermée sur le désir qu'avait témoigné de Chasle, de voir sans être vu. En avançant ce petit mensonge, il regarda, avec un sourire étrange, le groupe où il venait de reconnaître messieurs Jebatow, Zyginieff, Zaszalow et Sukinsine ; il s'avança aussitôt vers eux, et les saluant par leurs noms, il les plaisanta à demi-voix sur un passé dont il se croyait solidement affranchi.

Ces messieurs, d'abord surpris de cette audace, reprirent bientôt leur aplomb et lui témoignèrent la franche satisfaction qu'ils éprouvaient de ne plus avoir à le traiter en ennemi. Ils abordèrent, avec le plaisir que trouvent de vieux marins à parler d'un danger qui n'est plus, toutes les aventures où ils avaient joué le rôle de traqueurs à l'égard du sergent ; et ils lui demandèrent en riant s'il avait jamais pris au sérieux l'inférial conte que Rozniecki avait bâti sur ; sa vie, pour mieux intéresser à sa suite les généraux de l'empire et les cabinets de la Confédération.

— Pas plus que la correspondance que vient de me communiquer M. de Chasle, et dans laquelle il fait de vous des mouchards subalternes et des valets de bourreau. Je trouve que ce sbire est bien au-dessous de sa renommée, et que les maladresses de ses vieux jours compromettent singulièrement la triste gloire de toute sa vie ; Je ne comprends

pas comment il a conçu l'espoir de réussir avec de si sots artifices, et il faut que son crédit soit bien usé pour qu'il soit réduit à en jouer les restes dans des tours de cette espèce. Qu'en dites-vous messieurs ?

— Rozniecki, odieux, mais nécessaire à notre gouvernement, dit Zyginieff en baissant la voix d'un ton diplomatique a un système connu de tout le monde, mais qui ne lui en réussit pas moins, et qui ne réussit qu'à lui seul : c'est de compromettre dans ses manœuvres les personnes- et les moyens qu'il n'emploie pas, afin de cacher ceux qu'il emploie. Cette tactique qui semble n'être ni bien nouvelle ni bien savante, a cependant été vaine, ment essayée par nos plus habiles hommes d'État, et malgré la jalousie et l'aversion que cet homme affreux soulève à Saint-Pétersbourg comme à Varsovie, il a su conserver, et conservera sans doute jusqu'à sa mort, un prodigieux ascendant sur le secret mécanisme de l'empire. Ne médisons point des puissants. Quant à vous, mon cher martyr, que vous importe maintenant qu'on vous ait pris autrefois pour ce que vous ne fûtes jamais ?

— Bon pour moi, mes charmants amis, répliqua le bâtard en poussant l'épreuve avec une rare impudence ; mais vous autres hôtes d'une terre impitoyable dans l'exercice de ses lois, ne vous sentez-vous pas un peu rougir de ce vilain nom d'espions (passez-moi le

mot) dont un misérable vous gratifie à votre insu ?

Les jeunes Russes grimacèrent un sourire forcé. Zyginieff reprit :

— Vous tenez donc sérieusement à nous brouiller avec le général ?

— Je ne commente pas ; j'expose des faits ; demandez à de Chasle les lettres qu'il m'a communiquées. Vous y figurez comme agents secrets chargés de découvrir un nouveau bâtard impérial, et sans doute d'en créer un au besoin, puisqu'il est évident que tout ce roman d'Asvérus et de déshérités, n'a d'autre fondement que l'inventive imagination du général.

— Sukinsine, Zaszalow et Jebatine firent un geste d'indignation et d'étonnement ; mais Zyginieff leur lança un regard d'impatience, et conclut brièvement en haussant les épaules : — Eh ! mon Dieu, qui donc n'a pas lu toutes ces paperasses, et ne s'en est pas divertit ? Elles sont déjà froissées comme des journaux courants. Il faut qu'elles soient bien peu dangereuses pour être tombées entre les mains de Chasle !

— La basse *pagne*, comprit le maître et répéta en chœur : Ah ! ah ! de Chasle archiviste delà diplomatie ! Mystères vraiment bien placés !...

Puis Zyginieff prit le bras du sergent, le

conduisit dans un appartement Voisin, et l'entretint pendant une demi-heure de romans nouveaux, de chevaux et d'amours, en jetant des regards furtifs et curieux sur ses jambes. Boleslas n'eut pas de peine à démêler que ce vain bavardage n'était qu'un détour pour arriver à quelque embarrassante confidence ou à quelque question délicate. Boleslas se crut vainqueur dans le plus rude combat qu'ait jamais eu à soutenir un pauvre maudit contre d'impudents scélérats ; il pensa avoir intimidé ses ennemis et leur avoir suffisamment prouvé l'impuissance de leurs artifices. Il écoula parler le diplomate avec un bien-aise silencieux et triomphant. Zyginieff s'arrêta, en regardant toujours les pieds du sergent.

— Bon ! pensa celui-ci ; laissons-le venir.  
— Dites-moi, mon cher, s'écria enfin le Russe avec un effort visible... Dites-moi... mais là sans égoïsme sans jalousie... dites-moi qui vous chausse ?

Boleslas fixa le Russe avec pénétration ; mais il ne put saisir dans le plis de ses lèvres, dans le froncement de ses sourcils dans l'enflément de son nez, rien, absolument rien qui démentît la sincérité de sa question. Le sergent Sourit, Zyginieff reprit, toujours avec le même accent de curiosité et d'inquiétude ;

— Ma question vous surprend je m'y attendais... C'est que vous ne sauriez vous

figurer le rôle que joue une pointe de botte dans la diplomatie. La pointe de botte a remplacé le nœud de cravate ; aujourd'hui la pointe de botte marque dans les transitions de sa forme le progrès des idées... La pointe de botte est le symbole le plus intime des : vacillations humaines. Le monde ne marche plus que sur le bout des pieds. On a appauvri le costume entier pour le résumer dans l'angle saillant de la semelle. Il est permis de porter un habit fripé, un chapeau râpé, du linge douteux, tout ce que vous voudrez, excepté des bottes mal faites. Depuis que je suis à Paris, je suis tourmenté d'une idée fixe, incessante, exclusive... Je regarde toutes les jambes d'homme ; je me promène régulièrement deux heures par jour dans la galerie Vivienne, dans la galerie d'Orléans, dans tous les passages vitrés de Paris, pour trouver une de ces délicieuses paraboles fines, bombées et vernies qui commencent à se substituer à la coupe carrée qui, jusqu'à présent, a régné sans partage... Vous êtes le premier homme dont la botte m'ait plu...

La parole du diplomate avait l'accent sérieux et entraînant d'une manie. Boleslas lui donna l'adresse de son bottier.

— Or ça, mon cher, nous pouvons maintenant rentrer au salon.

Boleslas, perdu dans un vide de conjectures frivoles, rentra dans le salon avec

Zyginieff. Tout le monde était parti, excepté de Chasle et la comtesse qui feignirent quelque'étonnement à la vue des deux jeunes gens. Zyginieff prit congé de madame de Berty, serra la main à de Chasle, embrassa Boleslas avec reconnaissance, et se retira.

Boleslas fit un geste interrogatoire au vicomte qui, pour réponse, lui indiqua un siège entre lui et la comtesse.

—Maintenant, dit, madame de Berty en prenant la main tremblante du bâtard ; maintenant que nous voici délivrés de tous ces charmants importuns, nous pouvons causer à cœur ouvert. Dites-moi donc, mon beau martyr, ce qui vous a si longtemps éloigné de mes salons. La duchesse de Caylus, madame de Brade, mesdemoiselles de Lancy, jusqu'à cette malheureuse baronne de Combenoy, toutes ont eu l'honneur de vos visites, quelques-unes même, dit-on, celui de votre amitié, sans que votre attention se soit en passant arrêtée sur l'hôtel de Berty. Si je ne vous connaissais une sage indifférence pour toute considération politique, j'aurais pu l'attribuer la crainte de rencontrer chez moi des étrangers qui, il y a un an, furent vos ennemis ; j'ai été conduite à former d'autres soupçons, car monsieur de Chasle m'a assuré que vous n'aviez emporté dans votre exil aucune rancune de mauvais goût.

Boleslas se trouva assez embarrassé pour

répondre. Il n'était guère poli d'ignorer les habitudes hospitalières de la comtesse, dans un monde où tous se connaissaient et se voyaient. Il se rejeta sur le manque d'introducteur, de Chasle n'étant bien lié avec lui que depuis la veille.

— Je sais, fit la comtesse un peu piquée, que le duc de Lintz est aussi bizarre dans ses relations privées que dans ses alliances diplomatiques. Il aura oublié ma maison dans la liste de celles qu'il fréquente ; nous ne nous sommes point cependant tout à fait étrangers ; j'ai connu le duc en 1814, lorsqu'un simple observateur, il vint à la suite des alliés étudier la restauration. Nous nous sommes vus plusieurs fois chez le prince de Winzingerode. J'ignorais seulement qu'il fût déjà remarié à cette époque. On dit que vous avez une sœur aînée, extrêmement remarquable par la majesté de ses manières et l'empire qu'elle exerce sur votre père. Vous ne sauriez réparer les torts du duc à mon égard, qu'en obtenant de lui qu'il me l'amène. Un samedi, par exemple, jour de petit comité où je ne reçois que quelques intimes.

La Comtesse accompagna ces dernières paroles d'un geste délicieusement familier, qui fit courir des flammes dans les artères du bâtard. De Chasle, renversé dans son fauteuil, remuait la tête d'un air approbateur, sans paraître d'ailleurs ni gêné, ni surpris. Il

étouffa seulement un bâillement en regardant la pendule qui marquait une heure.

Boleslas un instant inquiet des demi-révélation de la comtesse s'était aussitôt replongé dans l'espèce d'égarément que lui causait cette femme singulière ; car il l'écoutait sans chercher autre chose dans sa voix qu'une volupté de son, qu'une harmonie d'accent qui soulevât et caressât ses fibres. Il aspirait cette voix pour ainsi dire avec l'haleine qui la chassait, avec le regard qui l'accompagnait, avec toute cette création ardente et coquette qui savait communiquer à l'air son corps et ses formes, son parfum et ses promesses de plaisirs divins. Toute l'énergie de ses désirs juvéniles se réveillait avec ce travail intérieur de l'imagination qui escompte en fausse ivresse un bonheur impossible. Il fouilla avec son regard de tigre la soie et la dentelle, plongea par anticipation sous ces voiles importuns, et s'ensevelit dans un abîme de délices. Il vécut pendant dix minutes dans ce paradis d'écolier, perdant le sens des paroles de la comtesse, n'en buvant que le doux murmure. Enfin, de Chasle s'étant levé Boleslas l'imita machinalement, promit de même d'amener le duc et Sosthénie, et sortit avec son introducteur sans conscience nette de ses actions. Son corps était déjà à l'hôtel du vicomte, que son âme, enchaînée aux pieds de madame de Berty, n'avait pas encore achevé son rêve.

Quand le bruit des portes, le mouvement des valets, et la voix un peu railleuse de Chasle l'eurent rappelé au sentiment exact de son existence, il lui sembla avoir aperçu quelque part la figure méchante de Stas ; mais il lui fut impossible de préciser le moment et l'endroit de cette apparition. Il demanda au vicomte s'il ne connaissait pas cet enfant ; le vicomte répondit avec indifférence que non.

— Il est deux heures et demie mon cher, vous n'avez que faire de retourner à l'hôtel du duc ; reposez-vous chez moi, et dans quelques heures je vous reconduirai.

Boleslas accepta l'hospitalité du vicomte. À midi les deux jeunes gens montèrent en voiture. À midi un quart ils franchissaient la grille de l'hôtel de Lintz, n'ayant échangé pendant le trajet que quelques mots insignifiants. Boleslas était de fort mauvaise humeur ; il se sentait au cœur une honte poignante. Son amour lascif pour la comtesse lui brûlait les entrailles comme un poison mortel et quoiqu'il n'osât encore s'en avouer toute la violence, il flairait déjà je ne sais quelle lie, au fond de ce vase impur. Malgré le désordre d'inspiration et d'idées clans lequel il vivait depuis la veille, il saisissait déjà vaguement la partie sinistre du drame où le précipitait de Chasle ; et il ne pouvait se défendre d'un instinct de répugnance à l'égard de cet homme immoral et perfide.

À la vue de toutes les fenêtres ouvertes, au pavillon occupé par Sosthénie, son cœur battit à coups redoublés. Son émotion se changea en angoisse insupportable, lorsqu'en mettant la tête à la portière, il vit la cour encombrée de berlines attelées. J'entendis des voix confuses coupées par le hennissement des chevaux, l'aboiement des chiens et le bruit des caisses traînées sur le pavé. IL distingua au milieu de ce train de voyage une petite ; calèche bleue qui battait des ailes et balançait déjà sur ses ressorts comme un faucon qui prend son élan. Il cria avec violence au valet d'ouvrir la portière ; mais avant que son ordre fût exécuté, la calèche s'était inclinée trois fois et avait disparu. En se précipitant sur le marche-pied il entendit un roulement prolongé. Il s'arrêta stupéfait, et vit toutes les voitures défilier l'une après l'autre et franchir successivement la grille de l'hôtel. Il ne restait plus dans la cour qu'un gros chariot recouvert d'une toile cirée, sous laquelle remuaient et juraient quelques hommes de peine.

Le bâtard, oubliant de Chasle, monta le grand escalier en volant, et se précipita dans le salon à travers une foule de domestiques affairés. Le salon était désert. Il traversa trois appartements également solitaires, et se trouva dans un petit boudoir bouleversé, dont les croisées donnaient obliquement sur le quai. Il en écarta les rideaux avec rage, et

colla son front brûlant contre les vitres. La saillie de l'hôtel voisin lui cachait déjà la tête du convoi ; mais la dernière voiture, ralentie dans sa marche par une affluence de fiacres et de piétons, louvoyant pour rejoindre la file, le bâtard put reconnaître quelques-unes des personnes qui en occupaient les sièges extérieurs. C'étaient les deux femmes de chambre de Sosthénie et Stas ; Stas en culotte d'élan et en veste de jockey, tirant une langue d'un pied, et montrant les poings aux cheminées de l'hôtel. Cette voiture disparut et fit place au gros chariot qui, lui-même, s'effaça derrière un angle de pierre.

Le bâtard resta encore quelques minutes immobile et haletant contre la fenêtre jusqu'à ce que la vapeur de son haleine eût gazé le quai, les murs la Seine et le ciel qui, ce jour-là, était d'un beau bleu d'azur.

Alors le malheureux regardant autour de lui, se sentit navré comme la femme qui, descendant au tombeau du Christ, trouva la pierre soulevée et le creux désert. Il s'affaissa sur un pliant placé devant un chevalet qui portait son portrait inachevé. Autour de lui gisaient des cahiers de musique, des papiers déchirés et quelques-uns de ces délicieux débris de toilette que les femmes sèment sur leur passage comme des pétales de rose épanouie. Comme il cherchait à maîtriser l'épouvantable orage qui s'élevait dans son sein, la grosse face de messire Wopata se

dressa devant lui.

— Monseigneur, le duc vous cherche par tout l'hôtel, ; il vous a vu entrer et s'étonne que vous ne l'ayez pas été trouver dans son cabinet... Mon Dieu ! mon Dieu ! que vous êtes changé depuis la nuit d'ovation, vous savez, à Stuttgart... il y a de cela cinq mois...

Boleslas avait besoin d'éclater contre qui que ce fût. Il remercia mentalement la Providence d'avoir jeté cette grasse proie à sa fureur.

— Va dire à ton maître, sang de chien, qu'il vienne me parler lui-même. Nous sommes assez intimes, ce me semble, pour que le cérémonial ne nous gêne plus. Va, voleur de Bohème !... m'entends-tu ?... et il se leva en sifflant des injures inintelligibles entre ses dents.

— Le loup engraisé n'en est que plus méchant ; c'est ce que me disait ma grand'mère. Votre Altesse souffre donc toujours du cerveau ?... Je croyais pourtant que la bonne chère, les belles dames et le repos viendraient à boutée vous... C'est bien malheureux !... un beau et frais 'gaillard comme vous.

Boleslas se rassit accablé ; il y a un genre de bêtise devant laquelle tout épanchement de colère s'arrête. Le bâtard comprit que la bêtise de Wopata était de cette espèce.

Le majordome se méprit sur là cause de ce, découragement, et l'attribuant à la terreur de son ironie, il eut pitié de sa victime. — Dois-je vous rappeler, continua-t-il, qu'en France l'aliénation mentale n'excuse pas l'impolitesse et que vous avez laissé un monsieur en gants jaunes et en souliers vernis se morfondant sur le pavé ?...

— Est-ce qu'il n'est pas monté ? s'écria le bâtard tout alarmé.

— Sans moi, monseigneur, il vous attendrait encore, ou ce qui est pis, il serait parti avec la plus mauvaise opinion de la courtoisie slave. Mais j'ai senti que l'instant était décisif, solennel ; et je lui ai fait les honneurs de l'hôtel où tout le monde a perdu la tête, excepté nous deux, moi et le duc. Le monsieur aux gants jaunes est maintenant au salon.

Boleslas leva les épaules, et reprit son air froid et ennuyé en laissant son cœur, sa colère et ses regrets sur le seuil du boudoir. En entrant au salon il cacha sa gêne sous de futiles excuses que de Chasle reçut avec préoccupation.

— Mais qu'est ce donc que ce déménagement, dit de Chasle en se promenant d'une fenêtre à l'autre. Est-ce que le duc est parti ? vous ne m'en aviez rien dit...

À l'instant même le duc entra avec une contenance douce et calme, mais où perçait l'orgueil d'un magnifique triomphe.

— Mon père, fit Boleslas en enfermant sa rage dans un sourire, j'ai l'honneur de vous présenter M. le vicomte de Chasle, mon meilleur, mon plus gracieux ami. Il a eu la bonté de venir me chercher hier pour me conduire chez madame la comtesse de Berty, et m'a offert cette nuit un gîte à son hôtel. Veuillez qu'il soit toujours le bien venu au palais de Lintz.

— Les amis de mes enfants sont les miens, J'accepte M. le vicomte de votre main.

Le duc et le vicomte se regardèrent avec une attention également soutenue de part et d'autre. Boleslas lut dans les traits du premier une superbe ironie, dans ceux de Chasle une haine concentrée.

Le soir même le bâtard prit la résolution de quitter l'hôtel du duc. Celui-ci ne s'y opposa nullement ; mais en répondant au congé que vint prendre de lui son protégé, il dit avec douceur : — Vous reviendrez à moi.

— Jamais, murmura le bâtard, et il se transporta à l'hôtel de Chasle.

## XX

Le jour était vers son déclin. Une bise glacée gémissait des chants monotones et lugubres à travers les crevasses et les ifs du bassin d'Ornans. De gros nuages couleur d'étain s'amassaient et s'enroulaient sur la croupe des rochers, comme les plis d'un turban sur une tombe d'Arabe. Des plaques rousses de neige mal fondue, que la tiède haleine du mois de mars n'avait pas encore eu le temps de balayer, se détachaient çà et là sur les escarpements, et cachaient sous leur couche molle et épaisse la filtration des torrents qui, de toutes parts couraient s'abîmer dans la boue. Sur la rive du nord, la rivière grosse et trouble clapotait contre les énormes pierres qui, peu-à-peu, s'étaient détachées des cimes et des flancs des rochers pour lui former un quai primitif. De grands sillons creux et lavés jusqu'au granit marquaient le chemin qu'avaient parcouru ces terribles voyageurs, en s'ouvrant un passage à travers les ceps et les vergers dont l'économe franc-comtois charge toute moite de terre qui daigne grimper et se tenir sur ces pics arides. L'homme, ce qui est fort rare, avait accepté les démarcations de la nature,

et chacun de ces sillons servait de limite longitudinale à une vigne ou à un petit jardin dont des terrassements de gazon de gravier et d'aubépine formaient les bases transversales. Ces sentiers prolongés et parallélisés par une nécessité commune de voisinage, s'étagaient depuis le creux jusqu'au faite de là vallée comme les gradins d'un gigantesque Colisée. Quelques lumières, rouges clignotaient immobiles sûr la rive ; d'autres couraient le long-des sentiers, montaient, descendaient, se croisaient, se groupaient par bouquets de cinq, de neuf, de treize-rayons ; puis pareilles à quelque chose de secoué par l'orage, elles s'effeuillaient en petites traînées de feu pour aller rejoindre à d'autres éclairs eux-mêmes aussitôt dispersés. Sans le grondement incessant des eaux qui couvrait de son écho jusqu'aux ronflements, de la tourmente, on eût entendu de la rive méridionale le roulement du tambour ? des cris d'appel, et quelques détonations indiscrètes. Malgré même cet englobement de bruits, de détail dans le grand bruit de la nature réveillée quelques rouliers conduisant du plâtre sûr la haute chaussée qui longe la rive laissèrent filer leurs chariots, et s'arrêtèrent pour saisir le secret d'un mouvement qui formait un contraste si étrange avec le silence des coteaux méridionaux de la vallée.

— Qué que c'est donc que ces lumières qui

courent là-bas comme des farfadets père Bahu ? C'est t'y que les maisons dansent un avant-deux de l'autre côté de la rivière ?

— C'est peut-être quelque malheur ; le feu a pris à quelque ferme.

— Bah !... est-ce que le feu coure comme ça ?...

— C'est les pompiers avec des torches. Mais je ne vois pas de flamme nulle part... c'est peut-être déjà étouffé. On dit qu'il y a une compagnie d'incendiaires dans le département... que c'est le gouvernement qui les paie pour faire marcher le Phénix, la Salamandre et le Soleil.

— Tiens, je viens d'entendre un coup de fusil... deux, cinq à la fois... Vous êtes donc sourd, père Bahu ?...

— Qué bêtise... des coups de fusil à c't'heure. Ils tirent donc à la chandelle ?... à moins que ce ne soient des voleurs...

À cet instant la conversation des deux rouliers fut interrompue par le trot précipité d'une trentaine de cavaliers qui se dirigeaient sur Besançon.

— Ce sont les gendarmes de Pontarlier, dit le père Bahu à son compagnon. J'ai reconnu le lieutenant et les deux brigadiers qui surveillent les bâtisses de la caserne. C'est pour eux que je mène du plâtre... As-tu vu

comme tout en courant ils regardaient de l'autre côté de la rivière ?... Ils ont passé le pont à Ornans... Il y a du grabuge par là... T'as raison, Philippe, c'est pas un incendie.

— Allons toujours notre bonhomme de chemin, dit Philippe en faisant claquer son fouet, et en courant après les chariots qui sonnaient dans le lointain ; nous saurons ça demain à Pontarlier.

— T'as raison, Philippe. Et les deux rouliers s'éloignèrent.

Au moment où ils rejoignaient leur convoi, une compagnie d'infanterie s'arrêta à l'endroit qu'ils venaient de quitter, et une patrouille démarra deux barques cadénassées à la rive, pour passer sur le bord opposé où les lumières se multipliaient à l'infini. Un lieutenant plaça quelques sentinelles sur les coteaux, et établit trois postes, l'un sur la chaussée, et deux autres sur les sentes escarpées qui conduisent à Ornans par les petits bois suspendus aux flancs des rochers. À peine ces trois détachements avaient-ils reçu leurs instructions qu'une cavalcade de quinze jeunes gens, venant de Besançon, s'arrêta à quelque distance de celui qui barrait la chaussée. Un individu soigneusement enveloppé dans son manteau, mit pied à terre et demanda à parler au capitaine. Un caporal le conduisit dans un fourré où

l'officier avait établi son petit quartier-général, et là, l'agent mystérieux entama une assez longue discussion où dominait la voix sèche et haute du militaire. Tout ce qu'on put en saisir c'est que l'agent demandait au capitaine une chose que celui-ci n'accordait qu'avec humeur, et forcé par des ordres dont il suspectait d'ailleurs l'autorité. L'agent obtint enfin un libre passage pour la cavalcade qui, en traversant au galop l'intervalle des pelotons, renversa un faisceau d'armes et bouscula deux groupes isolés de tourlourous. L'agent ne la suivit pas ; mais il remonta à cheval et retourna au petit trot vers Besançon en regardant de temps en temps les feux de la rive droite :

— Ils ont bien hâte de filer, ces moineaux-là ; dit un sergent en rajustant un trépied de Carabiné et malgré leurs passeports, le capitaine aurait bien fait de les retenir ici jusqu'à demain.

— Le capitaine a sans doute des ordres pour les laisser passer, reprit un fourrier. Ce sont peut-être des gendarmés déguisés.

— Ou des réfugiés.

— Alors, tant mieux s'ils ont des passeports. On les traque assez, les pauvres diables.

— Drôle d'équipage pour voyager. Des chevaux de luxe des habits noirs et point de

porte-manteaux ; où peuvent-ils aller comme cela ?

— En Suisse, parbleu, où voulez-vous donc qu'ils aillent ?...

— Ne voyez-vous pas qu'ils prennent la traverse du côté de Levier.

— C'est vrai, ils vont en partie de plaisir au château de Silley.

La cavalcade venait en effet de quitter la grande route pour se perdre dans une gorge rapide, au fond de laquelle s'élevait un plateau couronné de sombres bâtiments peu réguliers dans leurs détails, mais pleins de majesté dans leur ensemble. Par l'endroit et à l'heure où les quatorze cavaliers en approchaient, les ténèbres en cachaient les tourelles, et la masse noire des ifs semés en amphithéâtre sur le talus du plateau en couvrait entièrement le pied. Il n'était guère possible d'en saisir les contours que par quelques lignes douteuses, tranchées en zigzags, et en pointes sur l'avare échappée de ciel qu'encadraient les deux parois de la gorge. Le chemin, quoique travaillé avec soin, manquait d'appui du côté du torrent, et se trouvait en quelques endroits encombré de quartiers de roches ou coupé en biais par des déchirures qui semblaient devoir le rendre impraticable la nuit. Quelques-uns des cavaliers filaient pourtant au grand trot comme des gens qui vont chez eux, et ont

fait plus d'une fois flairer à leurs chevaux tous les obstacles de la route ; quelques-uns, il est vrai, moins hardis ou moins familiers, étaient obligés de tâtonner le terrain, de descendre parfois et de conduire leurs montures par la bride. Aussi l'escadron était-il fort allongé, et sa tête touchait déjà au Moulin-Pêcheur, que sa queue était encore au passage de la Vaux, espèce de cascade qui, au temps des fontes de neige, roule son écume par-dessus la route et va presque verticalement mourir dans l'abîme.

Les premiers arrivés au Moulin-Pêcheur, s'arrêtèrent, mirent pied à terre, et confièrent leurs chevaux à deux petits crétins teigneux qui servaient de tout au meunier, vieux renard franc-comtois placé devant le château de Silley comme un trou-de-loup à l'angle saillant d'une lunette.

Par la disposition passablement fallacieuse de son moulin, le père Huret s'était rendu maître quand même, commis de péage et seigneur-lige des abords de Silley.

Le chemin, selon le caprice du père Huret, devenait ravin, torrent, digue, étang, chaussée ou casse-cou. Moyennant quatre belles poutres bien équarries et balancées à l'unisson sur un piveau muré, le vieux meunier fermait et ouvrait le passage à volonté ; mais comme il fallait un nom constitutionnel à ce pont-levis féodal, le jeu

de cette machine était censé servir ou de rigole ou de batardeau, selon la direction, l'abondance ou l'impétuosité de l'eau nécessaire au mouvement du moulin. Il ne fallait pas de bien profondes connaissances en hydraulique pour condamner la suspecte complication du Moulin-Pêcheur. D'ailleurs rien qu'à voir ses roues moisies sous deux capes de chaume, son toit défoncé, et son pont ordinaire beaucoup moins soigné que son inexplicable aqueduc, il était facile de deviner que le moulin n'était là que pour servir d'excuses aux farces du meunier. Heureusement que le chemin n'était pas tout à fait une voie vicinale, et que les habitants du château exceptés, personne ne hantait cette singulière retraite. Il y avait pour le commun des mortels, un autre défilé qui partait de la Vaux, tournait la montagne, et allait rejoindre le chemin de Levier par les revers du plateau de Silley. C'est par ce long détour que les voitures abordaient aux fermes et dépendances du château. Quant au chemin du père Huret, c'était comme l'escalier secret des femmes galantes de Paris.

Il paraît que la place avait été bien reconnue, car à mesure que les membres de la cavalcade se rejoignaient au moulin, chaque cavalier sans mot dire mettait pied à terre, laissait la bride dans une main étrangère, passait sans hésiter le pont-levis,

et suivait son chef de file dans une espèce de cabaret adossé à la montagne, à quarante pas du moulin. Quand les quatorze cavaliers furent réunis, ils tinrent un petit conseil à la suite duquel trois d'entre eux, sortirent pour étudier le terrain à fond.

Le père Huret allait et venait avec ses deux crétins et sa grosse servante, sans avoir l'air d'écouter et sans plus s'étonner du nombre de ses hôtes que de leur mystérieux langage. Il répondit nettement, mais avec insouciance, aux questions qu'on lui adressa sur la disposition des pavillons qui composaient le château, sur les distances et communications intérieures, sur les abords du parc et le genre de garde que l'on avait coutume d'y faire. Tous ces renseignements furent demandés donnés et reçus avec une espèce d'intelligence mutuelle qui abrégéa beaucoup les préparatifs de l'étrange attaque que les quatorze chevaliers méditaient contre le manoir. À neuf heures du soir, les trois espions étaient de retour de leur reconnaissance ; à neuf heures huit minutes, la bande, partagée en deux groupes, défilait à pied et dans le plus profond silence, en se dirigeant sur une lumière qui tremblotait derrière quelque chose de long et de transparent comme une grande feuille de palmier dont il ne resterait que les membranes.

Voici pour l'attaque ; voyons un peu la

défense.

À dix heures du matin, madame la comtesse, de Berty, bâillant sur une ottomane, avait reçu la lettre suivante :

« Chère mie, j'arrive demain à Besançon ; c'est le quartier-général d'où je me propose de diriger nos opérations. J'espère que mes précédentes ont levé tous vos scrupules. Il nous faut le bâtard demain ; demain, entendez-vous, ou jamais. Je tremble que ce damné Marchocki ne l'ait déjà éclairé et qu'il ne l'ait détourné du péril en l'attirant dans sa croisade de réfugiés. C'est demain à six heures du soir que tous ces fous doivent se réunir dans les gorges d'Ornans pour protéger l'évasion des huit cents officiers retenus à Besançon. Ils doivent marcher la nuit même sur Pontarlier, et entrer après-demain dans le canton de Berne. Demain donc vers dix heures du soir, nos amis entreront sans bruit dans le parc de Silley, et prendront toutes les mesures nécessaires pour s'emparer du Czarewicz sans vous compromettre. Ils gagneront avec leur prisonnier le chemin de Gex par la Savoie, où des ordres nouveaux les attendent ; le mouvement qui se prépare en Suisse et en Allemagne, rendant trop périlleux le voyage qu'ils méditaient par Neuchâtel.

» Arrivé avec lui à Dijon, d'où je vous écris ; j'ai eu une peine infinie à le préserver du

contact de ses compatriotes et de celui des propagandistes français qui sont ici en force et se préparent à suivre l'impulsion des réfugiés Bisontins. Je l'ai surpris hier lisant des lettres qu'il venait de recevoir par l'intermédiaire d'un de ses anciens compagnons que j'ai, comme je vous l'expliquerai plus bas, tout lieu de croire dévoué aux intérêts de messire Marchocki. Voyant qu'il n'était plus possible de lui cacher ce qui se tramait dans les dépôts, et afin de reconquérir sa confiance, j'ai été au-delà de tout ce que pouvait lui enseigner à ce sujet sa correspondance clandestine. Je l'ai persuadé que ma vie entière était consacrée à une grande œuvre d'émancipation ; que les réticences que je m'étais jusqu'alors imposées avec lui avaient leur source dans des nécessités d'un ordre supérieur ; que notre voyage n'avait d'autre but que l'accomplissement de nos devoirs d'hommes de cœur, et que c'était à Besançon qu'il apprendrait le reste. Il me sauta au cou avec son aveuglement ordinaire. Vous ne le croirez peut-être pas, mie, mais je me sentis navré ; moi de Chasle, je me sentis des larmes de remords dans les yeux ; et comme si tout ce qu'il y a en moi de bon ou de mauvais dût également concourir à la perte de mes semblables, le malheureux ne trouva dans mon émotion qu'un gage de sécurité.

Il est bon que vous sachiez, tendre sirène,

tout ce qu'il y a de féroce dans notre plaisanterie. Cela vous donnera du cœur. Je témoignai dernièrement à Zyginieff mon étonnement de tout le bruit que faisait l'empereur pour son bâtard. J'avais en effet lieu de douter que l'amour paternel fût pour beaucoup dans ce bizarre roman, et je ne pouvais m'expliquer ni l'acharnement que met le maître de la sixième partie du monde à racheter ses peccadilles de sous-lieutenant, ni l'effroyable terreur que cette chasse inspiré à Boleslas. Zyginieff sourit comme savent sourire les aides-de-camp des Czars, et me dit : — Il ne s'agit dans tout cela ni d'amour paternel, ni de repentir de libertin. L'empereur a laissé ses pantoufles de berger à la porte de Zarskoë-Selo ; tout ce qui se trouve en dehors de son présent doit disparaître de la vue des hommes. Un empereur de Russie ne peut pas, ne doit pas avoir de bâtard. Le faux Dymitre, Alexis et le jeune Ivan étaient des bâtards, Pugatscheff, avec ce titre maudit de bâtard a failli venger la mort de Pierre III.

Il s'en est fallu d'une heure qu'à l'aide de sa bâtardise, Boleslas n'ait bouleversé l'Europe et mis une république slave à la place d'un empire russe. Chez nous, l'impatience des esclaves ne se dépense pas en feuilletons et en farandoles. Elle s'accroche aux revenants, aux bandits et aux déshérités. L'empereur a assez d'étrangleurs

légitimes dans leurs Altesses les princes Alexandre, Constantin, Nicolas et Michel. Boleslas est de trop dans cet héritage. — Pourquoi ne vous en débarrassez-vous pas par le poison ? demandai-je à Zyginieff. — Le meurtre est un moyen usé, me répondit-il. Cette manie de tuer a fait aux anciens Czars une réputation de bourreaux qui a scandalisé la prudence de l'Europe, et que les Czars d'aujourd'hui ont à cœur d'effacer. Chez nous on ne tue plus que les empereurs. Ce sont les seuls morts que l'on ne regrette pas. Élisabeth ; dont on n'a pas assez apprécié le génie et la prévoyance, a substitué la détention perpétuelle et les tortures de la Sibérie à la roue et au gibet. On égare la raison des prisonniers, et on abrutit leurs sens, on obtient ainsi une espèce de singe gai et vorace à la place d'un cadavre. J'ai vu un khan tartare ainsi dénaturé par soixante ans de prison. Il marchait à quatre pattes, ne parlait plus aucune langue humaine, et se nourrissait de chair saignante en se léchant les lèvres comme une bête féroce.

» Voyez ce qui devait se passer en moi, lorsqu'en s'accusant d'ingratitude à mon égard, Boleslas m'avoua ce qu'il appelle ses injustes défiances, et me promit désormais une abnégation absolue de sa volonté et de sa personne. Voilà, il est vrai, la quatrième fois que nous rompons et renouons ainsi notre alliance ; le souffle de la révolte pénètre

à travers toutes mes précautions, et si je n'avais pour garantie de l'avenir que l'exemple du passé, j'aurais mauvaise grâce de me prévaloir de ce petit triomphe ; mais nous voilà à la veille du dénouement, et s'il ne m'échappe pas demain, notre tâche est couronnée. Je vous le répète donc, demain ou jamais.

» Vous me dites vous-même que voilà plus d'une année employée à une besogne dont les difficultés font à-peu-près tout le mérite. Vous me reprochiez, il n'y a pas longtemps, d'avoir pris trop de détours dès le principe, et d'avoir ainsi compliqué l'affaire d'accidents étrangers et imprévus. Ceci demande une explication. Vous publiez qu'il s'agissait, non-seulement d'assoupir sa défiance personnelle, mais encore de le soustraire à toutes les influences qui l'entouraient. Il nous fallait d'abord l'arracher aux enchantements d'un premier amour, le séparer de cette fille altière dont la passion soupçonneuse et intelligente le gardait de toute part. Heureusement qu'en ceci, les projets de Marchocki étaient parfaitement d'accord avec nos intérêts. Sans cette précieuse coïncidence, nous ne serions jamais venus à bout de ce premier obstacle. Vous savez que cet indéchiffrable vieillard, étant parvenu à agiter de nouveau la Circassie, avait besoin d'y envoyer sa pupille. Il se servit très adroitement des infidélités de Boleslas pour

indigner cette pauvre fille et égarer ses instincts. En s'emparant d'elle il nous livrait nécessairement le bâtard. Nous partageâmes donc par moitié les fruits d'une victoire commune. Jusque-là tout alla bien ; mais je remarquai que l'ambitieux ne se résignait pas de bonne grâce aux obligations de notre pacte, et qu'il prétendait à la part du lion. Il paraît qu'il destine depuis longtemps à Boleslas un rôle important dans l'effroyable comédie dont il veut absolument amuser l'Europe. On n'ébranle pas facilement les résolutions d'un pareil original. Il nous a fallu des soins inouïs pour dérober notre proie à sa convoitise ; Depuis l'invention de cette maudite société constitutionnelle, on ne peut guère enlever un homme malgré lui ; et toutes les ruses, toutes les tentations que nous avons mises en jeu pour conduire votre amoureux sur la frontière, ont été prévenues par les avis de ce vieux démon. Marchocki qui sait combien Boleslas le hait et le méprise depuis le départ de Sosthénie, a su envelopper sa surveillance de formes impénétrables. Tantôt Ce sont des réfugiés persécutés qui chargent le bâtard de leurs intérêts auprès du ministère, tantôt des républicains français qui l'abouchent avec les sections de Paris ; tantôt une autorité anonyme qui lui ordonne d'attendre l'explosion d'un mouvement infaillible, et qui lui défend, sous peine d'infamie, de quitter un

poste imaginaire. Son cerveau exalté par les souvenirs ; de cette malheureuse révolution de Pologne, le place toujours à la veille d'événements miraculeux. Il s'est créé un monde de fantaisie et d'hallucinations contre lequel se brisent tous les artifices vulgaires de notre empiré. Voilà comment s'est consumée notre année. Il a fallu que le prétendu duc de Lintz, lui-même, l'amenât dans notre piègé. Il s'est servi pour cela des mêmes intermédiaires par lesquels il l'avait jusqu'à présent préservé contre nos instances. Le pauvre jeune homme croit aller en compagnie de toute la Pologne excommuniée et proscrite, allumer à la Liberté un sacrifice de Caïn, sur les ruines du monde. Messire Marchocki croit l'y conduire sans en être vu. Nous croyons à notre tour conduire le protégé à Saint-Pétersbourg et le protecteur à Charenton. Vous voyez, mie, que c'est un jeu à trois, jeu acharné où deux doivent périr ; tâchez que ce ne soit pas nous.

» J'ignore du reste si messire Marchocki est déjà de sa personne à Besançon ; je l'ai fait traquer, par mes limiers, dur et ferme mais en vain ; le maudit glisse à la main et aux tenailles comme un boulet rouge. Je soupçonne le bâtard de le savoir, mais je ne peux le lui demander sans l'étonner, c'est-à-dire sans l'avertir, Je mets ma suprême espérance dans l'amour effréné que votre

gentille personne inspire à cette jeune et ardente nature. Il ne pourra vous savoir à quelques heures de Besançon sans prendre un cheval et aller vous baiser les pieds ; retenez-le jusqu'à dix heures, et que Dieu fasse le reste.

» Je ne veux plus vous reparler de vos scrupules, douce mie ; moi aussi j'ai eu des instants de faiblesse, mais notre fortune est si délabrée... »

La comtesse lut tout cela avec le sang-froid d'une personne qui a reçu plusieurs écrits de la même espèce. Le désordre de pensées et de style qui pourrait surprendre le lecteur de cette singulière missive ne l'arrêta pas un instant. La conscience de ce qu'elle savait déjà lui servait de commentaire pour ce qu'il lui restait à savoir, et sauf l'endroit où de Chasle lui faisait part de ses remords, aucune ligne de la lettre ne fut relue deux fois.

Elle courut à son secrétaire, écrivit un charmant petit billet tout parfumé sonna un valet et lui ordonna de voler à Besançon, pour le remettre en mains propres à M. Boleslas de Lintz, à l'hôtel National ; puis elle se mit à classer et à trier une masse prodigieuse de papiers qui sortaient par toutes les ouvertures de ses tiroirs. Elle en jeta le tiers dans un grand carton, tassa le reste par dates dans les cases du bureau, et passa à un examen minutieux de tout ce qui

se trouvait dans son cabinet. Bijoux, souvenirs, emblèmes, tout ce qui lui parut contraster avec la sévère simplicité d'un cabinet de travail, subit le sort des lettres intimes. Il ne resta de cet immense arsenal de coquette qu'une galerie de médailles représentant les femmes célèbres et l'histoire de l'amour sous le point de vue synoptique traduite dans une immense pancarte qui couvrait le tiers du mur.

Elle parcourut ainsi, accompagnée de ses femmes, tous les appartements, en rendant à chacun la physionomie qui lui convenait ou qu'elle désirait lui donner. Arrivée au salon, elle s'arrêta sur le seuil et jeta un long regard sur les tableaux qui le décoraient. C'étaient pour la plupart des sujets de bataille gagnées par les alliés sur les Français, ou des scènes de la Restauration. La figure blonde et rose d'Alexandre, entouré de son état-major, dominait dans tous, comme celle de Napoléon entouré de sa cour de rois, domine dans les tableaux de Gros et de David.

Elle donna l'ordre de les ôter et de les remplacer par des sujets mythologiques. Elle fit substituer des rideaux rouges ; et blancs aux mousselines vertes et or qui drapaient partout les fenêtres et les corniches, et comme cette révolution générale exigeait un temps qu'elle n'espérait pas avoir, elle voulut au moins qu'on couvrît à la hâte tout ce qu'on ne pourrait détacher avant six heures du soir.

En appliquant son inspection aux pièces reculées, elle renvoya ses domestiques, et déranga de ses propres mains une foule d'objets qui auraient pu trahir à des yeux étrangers les souvenirs de son orageuse jeunesse. Cet excès de précautions tenait moins à ses habitudes de prévoyance, qu'à un sentiment intime de pudeur qu'elle ne s'expliquait pas bien clairement, mais qui dominait même la perfidie de ses projets.

Elle trouvait déjà, sans se l'avouer, un plaisir secret à effacer les traces de sa honte, et à deviner les goûts d'un cœur aux trésors duquel elle n'avait jamais réfléchi jusqu'alors. Passant bientôt, sans s'en douter, de la prudence à la passion, elle s'attacha à mettre en relief tout ce qu'elle présumait pouvoir lui plaire ; elle fit ouvrir les appartements, depuis longtemps scellés, de M. de Berty, pour en tirer les petits monuments patriotiques que l'ancien élève de Brienne y avait amassés avec un soin et un mystère que la comtesse n'avait jamais eu l'idée de remarquer.

Elle, la maîtresse honoraire de tous les héros moscovites de 1814 et de 1815 ; elle la confidente de messieurs Czerniszeff et Winzingerode trembla de joie à la vue des bustes de Washington, de Camille Desmoulins et de Pulawski. Elle ordonna vite d'épousseter ces plâtres devenus couleur de momie, s'empara elle-même du plus

poudreux ; et courut le poser sur un piédestal d'albâtre, à l'endroit le plus apparent du salon. Elle fit fouiller toute la galerie pour y trouver quelque sujet des révolutions modernes, oubliant dans sa subite conversion que M. de Berty était parti pour les Indes à une époque de restauration universelle. À défaut de monument présentable, elle descendit aux offices, et fit décrocher une féroce enluminure de la *Bataille de Praga*, qui grillait depuis plu sieurs mois entre les fourneaux et là batterie de cuisine. Elle se sentit rougir pour le peintre et pour elle-même, mais elle ne se résigna à abandonner cette caricature qu'après de longues hésitations. À cet instant elle aurait donné toute sa collection de batailles *alliées* pour le plus chétif croquis de la guerre de Pologne.

Cinq heures se passèrent dans ce travail décorateur. Jamais la jeune femme ne s'était senti cette vigueur fébrile, ce besoin passionné d'activité qui la poussait à travers tous les appartements, l'emportait des offices aux mansardes, la roulait d'un bout à l'autre du château avec la rapidité et l'oubli d'une pensée vagabonde. Elle voulait tout voir de ses yeux, toucher tout de sa belle main nacrée imprimer le cachet de son inquiète puissance sur chaque mur, sur chaque tenture, sur chaque boiserie. Si le temps ne lui eût manqué elle fut descendue dans les souterrains et, eût secoué les anciens barons

de Silley-Berty dans leurs cercueils de pierre, pour leur demander leurs cuirasses, et de quoi faire des trophées d'armes sur le passage de l'illustre visiteur que conviait sa vengeance, son intérêt ou son amour.

Une de ces trois passions galvanisait évidemment la comtesse, car depuis plus de quinze ans elle ne s'était donné tant de mouvement, et sa nature plutôt nerveuse qu'occupée ne semblait nullement susceptible de l'application réfléchie et fatigante que réclame la régie d'un château de province. Elle n'était presque jamais sortie de ses appartements privés, et entièrement absorbée par ses intrigues et ses plaisirs, elle avait abandonné l'administration intérieure et extérieure de sa fortune à des hommes d'affaires autorisés par M. de Berty.

Cet abandon était même une des causes principales du délabrement auquel faisait allusion la dernière lettre de Chasle. La valetaille, surprise par cette inspection imprévue et qu'elle savait tout à fait étrangère aux habitudes insouciantes de la maîtresse, prit naturellement l'alarme. Tout était confusion, méfiance et terreur. Les malles bondissaient par les escaliers ; les armoires s'ouvraient et se fermaient en rendant un sourd tintement de métal. Dans les couloirs, les placards baillaient avec précaution sous de vieilles tapisseries où se cachaient et chuchotaient les rose-croix du

service. L'écurie, la cuisiné et là garde-robe tenaient conseil, chacune dans sa chambre particulière. Les émissaires des trois ordres parcouraient tout le château sous le prétexte d'exécuter les dispositions de la comtesse qui, ravie du zèle de ses domestiques, passait et repassait triomphante à travers la consternation générale, sans mieux s'en douter que les conjurés ne se doutaient des véritables intentions de leur châtelaine.

Aussi, cinq heures sonnaient déjà à toutes les pendules, que le château de Silley offrait encore l'aspect d'un Blockhaus pris d'assaut. Tous les appartements étaient dépouillés de leur livrée alliée, sans avoir reçu la couleur révolutionnaire dont le caprice ou le calcul de la comtesse avait voulu les revêtir. Les bons, serviteurs prirent le parti d'envelopper, cette ruine immense dans, toutes les loques rouges que purent fournir les ciels de lits et les tapisseries des quatre pavillons du château. La comtesse entendant l'heure fatale retentir sur tous les timbres, glissa en vrai conquérant au milieu de ces chambres ardentes, inondée de sueur, couverte de toiles d'araignée, et saupoudrée de plâtre. Elle se précipita, haletante dans son cabinet de toilette, et tomba dans un fauteuil en appelant ses femmes d'une voix moitié éteinte, mois moitié, terrible.

— Juliette ! Augustine !... un bain ! mon Dieu ! un bain ! Le coiffeur ! Ma robe

chamois !

Juliette et Augustine qui ne pensaient à rien de moins qu'à la toilette de madame, un jour où il n'y avait ni bal ni chasse au château, accoururent, tenant chacune une croûte de pâté à la main, et la bouche pleine de salmis froid.

— Mais mon Dieu, madame, vous ne nous avez rien dit. Tout le service est occupé aux décors des appartements ; il n'y a pas une goutte d'eau chaude dans tout le château ; le coiffeur est parti avec mademoiselle Marceline, en partie de plaisir, et vous n'aimez pas vous faire coiffer par une femme... Enfin madame, c'est terrible... avec cela que vous paraissez pressée... Comment faire, mon Dieu ! Et les deux femmes couraient éperdues en ouvrant tous les tiroirs, et en semant des miettes de viande et de pâté sur les fauteuils...

— Faites comme vous pourrez, il me faut un bain tout de suite. Courez aux offices, qu'on chauffe de l'eau ; madame Grand-Nacquet me coiffera, c'est presque un homme... Mais, grand Dieu ! qu'avez-vous donc à bouleverser les tiroirs...Juste ciel ! cinq Heures un quart.

Juliette s'échappa ; Augustine ouvrit une alcôve à bain attenante au cabinet de toilette ; garnit la baignoire ; et revint préparer le linge, les peignes, les huiles et les

fleurs de madame. À l'instant même on entendit le piaffement d'un cheval sous des fenêtres du cabinet. La comtesse frémit de tous ses membres, et la sueur brûlante qui humectait son front s'y perla en grosses gouttes glacées.

— Courez, Augustine, dire qu'on introduise la personne qui va se présenter, et qu'on la prie d'attendre au salon... Augustine traversa trois appartements en murmurant que madame perdait la raison et demandant en vain à sa tête de grisette une explication à l'énigme de cette singulière journée.

En descendant l'escalier, elle rencontra un jeune homme botté jusqu'aux genoux et crotté jusqu'aux hanches, suivi d'un valet de la mai son. Le valet parla à l'oreille de là femme de chambre, et celle-ci, grimaçant un sourire d'intelligence, conduisit Boleslas au salon et le pria de se reposer pendant que madame faisait sa toilette. Elle donna en passant l'ordre d'éclairer et disparut.

Le bâtard gagna un fauteuil à tâtons, et s'y plongea avec une muette préoccupation Il passa dix minutes dans les ténèbres, n'osant se livrer à aucune pensée suivie. Il écoutait le tic-tac de la pendule, le grincement des girouettes, le craquement des volets, le murmure lointain des torrents, en cherchant un sens de paroles humaines dans toutes ces clameurs confuses. Il ferma les yeux comme

un désespéré suspendu sur l'abîme où il va se précipiter, étonné seulement d'un bruit qui dominait tous les autres, et dont il ne pouvait deviner le siège. En se levant brusquement, il s'aperçut que c'étaient les palpitations de son cœur, stridentes, accélérées comme les coups de marteaux qui enfoncent un dernier clou sur le couvercle d'une bière. Le salon s'empourpra d'une clarté sanglante ; et toutes les tentures frôlées par le valet qui passait en allumant les bougies dans les candélabres, frissonnèrent l'une après l'autre.

Boleslas se plaça machinalement devant l'unique coin de glace que l'étoffe rouge n'eût pas envahi. Il se mira avec un amer dépit, en passant ses doigts dans sa rare chevelure pour gazer l'effrayante nudité de ses tempes. Huit mois de soucis, de regrets et de désirs effrénés l'avaient vieilli de quinze ans. Ses yeux encaissés dans des orbes couleur de plomb tranchaient sur la pâleur huileuse de ses joues comme deux citernes sèches sur un désert d'Afrique. Sa bouche tordue par une crispation éternelle avait pris ce pli oblique et sinistre qui caractérisait le sourire de messire Marchocki. Un duvet clair-semé et hâtif comme les plantes malades qui couvrent les pays arides, courait en brouillard roux sur le bas de sa figure, et cernait son menton et ses lèvres d'une fugitive et étrange auréole. Il lui restait bien encore çà et là quelques traces de verdure et de jeunesse. L'amaigrissement

général de sa personne ne faisait même que relever davantage la délicatesse primitive de ses traits, mais il fallait déjà un goût ou un intérêt exceptionnel pour priser ce genre de beauté ; et la première exclamation que sa vue devait arracher à toute femme ordinaire, était : — Ah ! mon Dieu ! que ce pauvre jeune homme est changé. Un cœur noble et tendre pouvait dire encore : — Que ce jeune homme doit être malheureux !...

Quand il eut compté et recompté les petites rides qui déjà lézardaient son fronts distribué sur les parties dévastées ce qui lui testait de cheveux, et ramené le nœud de sa cravate sous la fossette de son menton, il commença une promenade en rond qui dura un quart-d'heure ; rotation vide et perpétuelle comme un souvenir de bonheur perdu Il s'arrêta enfin accablé de lassitude, et parcourut d'un regard morne l'étrange garniture, de l'appartement sans en pénétrer le mystère, et loin de deviner les peines que l'on s'était données pour convertir un magnifique salon en tente de boucher.

À travers cette apparente insouciance, perçait une passion ardente mais honteuse qui essayait de se donner le change à elle-même. Chaque bruit de pas, et de porte faisait frémir le bâtard ; et son oreille, tout en se croyant perdue dans le vague tumulte d'échos étrangers, percevait avec une avide finesse le moindre frôlement, le plus mince

soupir venu des appartements de la comtesse. Sous cette cendre byronienne pétillait un large brasier, un cancer de feu nourri par tout ce qu'une âme de vingts ans avait pu sauver des déceptions de l'exil. Au reste, quoique cet amour farouche tint plutôt à la matière qu'au cœur, les sens du bâtard, usés par la privation, réclamaient des plaisirs qu'ils ne comprenaient pas bien. C'était comme les désirs de l'avare, désirs d'autant plus insatiables qu'ils n'ont point le sentiment de leur étendue, et amassent à la fois pour le passé et pour l'avenir.

Il trouvait le temps d'attente horriblement lent, et pourtant, au fond de son âme, il l'eût prolongé jusqu'à l'éternité. Depuis une heure il tentait de tromper la conscience ; de sa conscience, et de scinder en abstractions ennemies la totalité de son être, afin de discuter plus Commodément avec soi-même ; mais tout ce jeu puéride et dangereux éludait mal sa pensée intimé. Quand six heures et demie sonnèrent, il se réveilla et comprit qu'il était temps de déterminer nettement sa situation. Or, il aimait la comtesse ; il l'aimait à la fureur mais seulement pour la posséder un instant ; cet instant était le seul qu'il eût à prendre sur son avenir, car un engagement des vie et de mort le liait déjà aux réfugiés. Il lui fallait quitter le château dans trois heures au plus tard afin d'être de retour à Besançon avant d'aube.

Son bonheur était tout mesuré. Chaque baiser avait sa minute, et chaque minute perdue en attente était une minute volée au programme de l'ivresse. Le bâtard conçut avec la lucidité d'un besoin pressant qu'il faudrait réduire son roman aux brusques proportions d'une surprise, et il s'arma du dur égoïsme de la victoire qui n'a que tout juste sa place. Il n'avait pas encore terminé ce devis d'attaque, que la porte du salon s'ouvrit, et que madame de Berty entra. Sa toilette, son regard, son courage, son bonheur, tout en elle était incomplet ; mais Boleslas n'eut pas le temps de le remarquer, car elle le prit par le bras et l'entraîna dans son cabinet de travail avec une véritable violence. Elle le fit asseoir devant un grand feu, se plaça sur ses genoux, et cacha sa tête dans son sein ; tout cela avant qu'il ait pu reposer son regard sur elle et distinguer l'accent de sa physionomie. Cette femme qui, après un an de froide et impitoyable résistance, se livrait sans dire mot et comme par conclusion d'un arrangement convenu ; cette femme tant désirée qui prévenait toute espèce de désir, causa au bâtard plus de frayeur que d'ivresse. Il resta glacé et muet, en attendant qu'une parole d'elle vînt au secours sonde audace ; mais elle n'osait ou ne voulait parler, et elle ne traduisait sa félicité que par de douces étreintes et de chauds baisers déposés sur la poitrine du

sergent.

Comprenant enfin qu'il fallait commencer par quelque chose, Boleslas hasarda, d'une voix dont le tremblement trahissait l'émotion, une question fort vulgaire mais indispensable à tout début d'œuvre joyeuse.

— M'aimes-tu véritablement, Amélie ?

— Je t'aime comme une folle... depuis ce matin.

— Pourquoi, depuis ce matin ? fit le sergent en essayant de sourire.

— Je ne sais pourquoi, mais depuis ce matin je ne vis qu'en toi.

— Comment as-tu su que je serais ce matin à Besançon.

— De Chasle me l'a écrit.

— Et tu as assez compté sur mon amour pour m'arracher aux obligations que m'impose une sainte cause, pour me demander le plus précieux du temps qui me reste avant de mourir ?

— Oui... mais que parles-tu de mourir ? En prononçant ces dernières paroles, la comtesse qui jusqu'alors avait caché son visage, et dont les réponses s'étaient perdues, dans le sein de Boleslas releva la tête avec terreur. La coquette, la Messaline, l'agent secret avaient disparu. Il n'était resté que l'amante pleine de dévouement et

d'alarmes.

— Oh ! mon Dieu, ne parles pas de mourir... Pourquoi te mêler à tous ces périls... Mais réponds donc, enfant... Mourir !... mais c'est folie... c'est...

À ce moment des bruits de fer, de chevaux et de voix humaines se firent entendre sur la route qui passait presque sous le pavillon qu'occupaient les deux amants. La malheureuse, étourdie jusqu'alors par l'enivrement de sa passion, se rappela tout-à-coup, Comme dans un songe horrible, le but réel de la présence du bâtard au château de Silley. Elle pâlit comme une veilleuse d'albâtre qui s'éteint. Sa bouche resta entr'ouverte sans pouvoir achever les mots qu'elle avait commencés. Elle enveloppa le sergent dans une étreinte convulsive, effrénée, et jeta aux fenêtres un regard de lionne qui protège son petit.

Boleslas eut pitié de cet égarement, mais c'était une pitié chaste et profonde comme l'amour d'un fils... Il crut calmer la terreur de la comtesse en la baisant au front, et murmura tout à son oreille des paroles de tendresse où le mot d'amour ne fut pas prononcé. Le sang âcre qui commençait à bouillonner dans ses veines, s'épancha en grosses larmes. Puis, l'étonnement de Boleslas et les angoisses de la comtesse furent suspendus par l'entrée d'Augustine

qui, prenant madame de Berty à l'écart, lui dit à voix basse.

— Le père Huret est en bas ; il m'a chargé de vous dire que les messieurs que vous attendiez pour ce soir ne viendront pas. Comme, ils jetaient ; réunis au Moulin-Pêcheur, il, est venu de Besançon un avis qui les oblige de remettre leur visite à après-demain. Ils sont, aussitôt remontés à cheval pour s'en retourner, à Besançon par le chemin de Levier. Ils viennent de passer sous le pavillon.

Augustine sortit et la comtesse vint se replonger dans les bras de Boleslas muette de bonheur et d'amour.

Or, pour rendre cette révolution intelligible à nos lecteurs, il faut leur dire que le mouvement extraordinaire que les espions de la cavalcade avaient remarqué aux alentours du château, avait jeté la défiance parmi ces messieurs. L'un d'entre eux, qui paraissait connaître plus particulièrement les rapports et le caractère de la comtesse, leur fit observer qu'il ne fallait jamais s'abandonner à la résolution d'une femme de trente-six ans, et qu'elle pourrait, dans un caprice d'amour, leur dérober la proie qu'elle leur avait promise. Les indiscretions d'un valet qui avait été témoin de l'accueil préparé au bâtard, achevèrent de fixer ces soupçons... Alors il fut convenu qu'on jouerait au plus fin avec la

comtesse, en déroutant toutes ses alarmes. On envoya le père Huret défaire ce qui avait été arrangé entre Amélie et de Chasle ; et pour donner le change à toutes conjectures, les quatorze cavaliers, prirent bruyamment, et d'un air étourdi la grande route de Levier.

Le bruit du dehors venait de mourir dans l'espace. On n'entendait plus que le pétilllement des étincelles et le bouillonnement de la sève qui s'écoulait en blanche écume par les bouts des rondins entassés dans le foyer.

— Tu ne m'as jamais bien raconté ta vie, dit enfin le bâtard, en saisissant avec tact ce moment où le silence de recueillement de vient embarras.

— Mes liaisons ?... le monde où je vis, de Chasle, ont dû t'en dire assez pour que tu ne doives plus tenir à connaître le reste.

— Il est donc vrai que de Chasle est ton amant ?... demanda Boleslas avec plus de commisération que de courroux.

— Non mais je ne peux m'en faire aucun mérite ; car hier, ce matin encore, avant dix heures, il aurait pu l'être s'il l'avait voulu... Au reste tout ce qu'ont cru les hommes à mon égard est faux. Pour avoir un rival il aurait fallu que tu m'eusses aimé un an avant d'être né... Alors j'aimai et ce fut l'unique amour de ma vie... De Chasle a dû te parler de mon

voyage à l'étranger.

— Point de Chasle, mais tout Paris... tout ce monde infâme auquel tu as livré les mystères de ta jeunesse. Tu as accompagné tes parents en Allemagne, un peu avant la restauration... Mais alors tu n'avais que quinze ans...

La comtesse fit un effort visible sur elle-même et interrompit Boleslas pour continuer avec volubilité un récit qui la soulageait, et duquel elle paraissait attendre l'absolution de ses torts. Elle cacha de nouveau sa tête dans la poitrine du réfugié comme dans l'ombre un confessionnal, et dit :

— À quinze ans j'avais déjà toutes les passions de ton âge. Ma famille liée aux Larochejaquelains par le sang, par les préjugés et par l'intérêt, m'avait nourrie dans une haine inextinguible contre la révolution, et surtout contre l'héritier de cette révolution. Cette haine, que j'adoptai sans la comprendre, se traduisit chez moi en amour pour tout ce qui luttait contre Bonaparte. Je m'habituai à désirer la ruine de l'empire comme on s'attache aux chants dont on berce une enfance aveugle et crédule. Isolée dans un vieux château du Morbihan qu'un de mes oncles avait racheté d'un acquéreur de biens nationaux, je crus y être détenue par ordre de l'usurpateur, et cet attentat prétendu à ma liberté insupportable, à mes

inclinations précoces et licencieuses, eut une influence décisive sur le reste de ma vie. En 1813, par une matinée de mars, mon oncle vint m'annoncer que nous allions partir pour la Bohême, où l'appelaient ses affaires ainsi que ses relations politiques avec l'aristocratie Autrichienne qui, alors, déployait d'immenses efforts contre la domination Française. Je me jetai dans ses bras en divaguant de joie, et sincèrement persuadée qu'une légitime Providence était venue nous délivrer d'une dure servitude.

Nous traversâmes l'Allemagne en regardant avec fureur et dédain les interminables colonnes de recrues qui, comme la bave d'un agonisant, ruisselaient par toutes les plaies de la France. Les désastres de l'année précédente perçaient dans les vibrations convulsives de l'empire. On eût dit la révolte de l'embryon et du sépulcre ; rien de viril, rien de robuste. Mon oncle était tout espoir et orgueil ; moi j'attendais avec la folle impatience de mon âge le moment de déployer mes grâces de quinze ans parmi ces grands seigneurs étrangers que ma famille m'avait toujours dépeints comme ta fleur de la noblesse Européennes, comme le refuge et l'héritage de l'ancienne chevalerie. On m'avait habitué à ne voir dans la France moderne qu'une race d'affranchis sans foi et sans histoire ; qu'un camp de soldats qui en vain cherchait à dorer

son joug avec les dépouilles de l'Univers, et dans le mépris que m'inspirait mon propre pays, je soupirais après sa ruine comme après le triomphe du beau sur le hideux.

Nous arrivâmes à Aussig, où le comte de Kerlowitz, ami particulier de mon oncle, tenait une espèce de cour princière dans un château situé sur les bords de la Moldau. C'est là que s'assemblaient les soutiens de la maison d'Autriche, et que se volaient, parmi les oligarques de la Bohême, les sacrifices réclamés par l'armée alliée de nouveau assaillie sur la Saale.

Pareille à tous les enfants qui attachent aux promesses de leurs illusions des couleurs et des formes absolues, je m'attendais à trouver dans cette résidence féodale de beaux chevaliers blonds tout bardés de vermeille et de ciselures, d'âmes féaux fleuris de bannières aux armes de Wallenstein et de Gottfried ; des châtelaines ardentes, pieuses et mélancoliques comme celles de Burger et de Schiller, tout l'Éden tintant et fantastique enfin de la vieille Germanie.

Mon existence s'était si bien absorbée dans ce rêve, que l'Allemagne vivante, l'Allemagne véritable, passa devant moi comme les arbres de la route que nous parcourions ; En voyant filer des bataillons gris et mornes, des villes ouvertes, basses et pour la plupart désertes, un monde délabré, prosaïque, à peu

de chose près pareil à la France, je me figurais n'avoir encore franchi aucune frontière. Mon Allemagne à moi né devait commencer qu'au château d'Aussig ; aussi avais-je fait une immense réserve d'admiration et d'amour pour en faire hommage à cette cité des fées. L'amour-propre de mon imagination le plus obstiné que puisse couvrir un cœur de jeune fille, nie soutint d'abord contre tout désenchantement. L'accueil du comte de Kerlowitz, froid et compassé comme son château, une cohue de vieux diplomates qui passaient leurs journées à discuter et leurs soirées à rédiger des protocoles ou à bien fumer silencieusement sur la terrasse, l'abandon où une pareille société devait laisser un enfant de mon âge, jusqu'aux dégoûts d'une existence sévère et parcimonieuse : je supportai tout avec l'orgueil têtu qui refuse de confesser sa défaite.

Aux questions que me faisait parfois mon oncle, en adoration perpétuelle devant le génie de son parti je répondais par des élans de satisfaction que démentait sans cesse une amère tristesse. Je regrettais déjà dans le fond de mon âme le donjon, où je prétendais avoir été cloîtrée par la tyrannie révolutionnaire. Je passais mes matinées à verser des larmes, en écoutant mugir l'écume de la Moldau qui dressait ses vagues vertes et blanches contre les parois du rocher. À

midi, je descendais déjeuner avec cinq vieilles baronnes toutes habillées de rouge-cerise, qui me tourmentaient en horrible français pour m'apprendre à plier ma serviette en cœur et à manger avec le bout de mon couteau. Celle qui m'avait pris en affection particulière, la Margrave de Rottermund, demoiselle de cinquante ans et nièce du comte de Kerlowitz, m'était la plus insupportable. ; Il semblait que sa tyrannique sollicitude s'ingéniait à fouiller tous les endroits vulnérables de ma susceptibilité.

Pour faire de moi un être parfait selon ses idées de vieille fille allemande, elle rudoyait avec la plus naïve cruauté, tout ce qu'il y avait encore en moi de délicat et de pudique. Si je mettais dans ma toilette quelques-unes de ces secrètes recherches dont, malgré sa déchéance, la France a seule gardé le secret, elle me disait devant toutes ses amies, en brouillant ma chevelure et en dépliant mon corsage, que la sévérité des mœurs chevaleresques proscrivait la coquetterie parisienne et qu'elle ne zouvrirait bas *que son pichou pien aimé ait l'air d'une téesse de la Liperdé*. Elle me fit faire en secret une espèce de sac à paniers avec une de ses robes de velours-cerise, un chapeau de nankin vert panaché de plumes d'autruche, des brodequins jaunes et une collerette droite et empesée comme un éventail, puis elle vint un matin, suivie de ses pages et de ses

femmes, m'imposer l'investiture de cet épouvantable attifage. Entre autres axiomes bizarres ou révoltants dont elle m'avait composé un catéchisme de cérémonial, elle avait coutume de répéter qu'une fille noble était au-dessus des précautions de son sexe et devait tenir ses levers en présence des hommes de sa cour, afin de les habituer à toutes les sortes de respects dont se nourrit l'autorité.

Elle fit écarter les rideaux de mon lit, et me présenta de sa propre main la robe cramoisie et la collerette éventail, pendant qu'un de ses pages portait derrière elle le chapeau panaché et les brodequins jaunes. J'étouffai ma honte et ma rage pour ne pas offrir un sujet de scandale à sa suite qui paraissait ne voir dans tout cela qu'un magnifique témoignage de faveur. Je la priai seulement de me laisser m'habiller moi-même, et lorsque cela me conviendrait, Une horrible migraine m'obligeant de garder encore le lit pendant quelques heures. Elle ne céda que difficilement en me disant à l'oreille qu'une *filie nople ne tefait chamé zouvrir tefant za gour.*

Quand tous ces féroces idiots furent sortis, je m'abandonnai à ma douleur. Je pris le parti de ne plus quitter mes appartements ; mais l'idée de demander à mon oncle de retourner en France ne me vint même pas, bien qu'un seul mot pût mettre fin à mes lentes torturés.

Mon oncle malgré ses préjugés et sa haine contre Bonaparte, commençait à s'apercevoir que sa présence ; au château d'Aussig devenait plus qu'indifférente.

L'amitié, assez gauche d'ailleurs, du comté de Kerlowitz le défendait mal contre la morgue défiante des magnats Bohèmes qui avaient en général peu de considération pour les émigrés français. Ses avis d'abord écoulés avec bienveillance, puis avec réserve, puis avec insouciance, ne passaient plus que pour le radotage officieux d'un mendiant politique qui cherche à se faire bien venir des étrangers en desservant son pays. L'arrivée de quelques seigneurs Hongrois, brutalement généreux de leur naturel et, ennemis instinctifs de toute espèce de déloyauté, l'écarta tout à fait du conseil, et le relégua au salon des baronnes qui payaient, sa galanterie et son parfait savoir-vivre de sourires agréablement édentés et de copieuses prises de tabac d'Espagne. La fausse honte d'un pas rétrograde le retenait comme moi dans un cloître où tout nous était devenu odieux.

La Margrave, beaucoup moins inquiète de la maladie que je feignais pour me débarrasser de sa lourde affection que de ma haine du cérémonial, m'écrasait d'ambassades et me traquait jusqu'au fond de mon réduit. Elle m'envoyait son premier page trois fois par jour afin de me faire

capituler à coups d'importunités. Dans le désespoir de mon égarement, j'aurais voulu commettre quelque énorme crime, quelque sérieux forfait capable de m'attirer la vengeance de mes bourreaux à la place de leur atroce intérêt. Il me prit une envie furieuse de me donner à ce valet éperonné que là Margrave avait planté en garnisaire dans mon antichambre ; mais le malheureux, quoique jeune et très noble, était si bête et si laid, que mon corps se révolta contre les caprices de ma rage. Je restai pure bien malgré moi.

C'est dans cette disposition dangereuse, et prête à tout pour briser la cage de fer où se mourait mon âme et se dépravaient mes sens, que j'appris que le château d'Aussig allait devenir le quartier-général de l'armée alliée. Dans la préoccupation de mes misères personnelles, je ne m'étais point aperçue de la désertion des nobles amis du comte de Kerlowitz. L'étoile mourante de Bonaparte avait encore balayé deux cent mille Prussiens, Busses et Autrichiens dans l'Elbe et la Saale. L'ouragan, hurlant du côté de Dresde, nous arriva par bonds furieux et rapides. Tout le rez-de-chaussée du château fut transformé, dans une seule nuit, en hôpital. Oh me chassa de mes appartenions destinés au quartier-maître-général de l'armée alliée, et on nous encaissa, toutes les femmes pêle-mêle, dans trois mansardes

sous les toits. Là, je retombai au pouvoir de ma marâtre qui, impitoyable au milieu de ce désarroi général, m'arrangea dans un coin une espèce de bouge drapé dans un vieux ciel de trône, où je fus condamnée à subir jour et nuit l'adoration de ses amies, clients, clientes, pages, cuisiniers et varlets.

Mon oncle qui, à la faveur de cette révolution, s'était arrogé les fonctions de maître des cérémonies, vint un matin nous chercher toutes pour nous présenter à l'empereur de Russie.

La Margrave m'étouffa bon gré mal gré dans la robe velours-cerise comme dans une camisole de force m'enseigna le *pas grave* et le *pas de retraite*, me fit mettre du rouge, des mouches, m'empuanta de musc, et m'entraîna ivre, folle, pâmée.

Nous fûmes reçues au salon par le plus brillant état-major dont ma mémoire puisse me fournir le souvenir. Peut-être la nouveauté du spectacle contribua-t-elle beaucoup à ce premier enchantement ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que dans mon extase j'oubliai tout à fait le ridicule de ma mise. Mes regards tombèrent tout d'abord sur le Jupiter de cet Olympe.

L'empereur Alexandre était alors à l'apogée de sa puissance physique et morale. Son front déjà dégarni comme celui de César donnait à la douceur de sa physionomie

quelque chose de réfléchi et d'intelligent qui faisait, de sa galanterie à l'égard des femmes une œuvre de génie, un art imposant et profond. On eût dit que son regard seul fécondait, et que toute créature qui avait recueilli l'influence de ce soleil devenait mère comme la vierge céleste ; aussi avait-il seul le secret d'aimer toutes les femmes et d'être aimé de toutes sans exciter ni jalousie ni dépit. Le souvenir de sa passion restait comme un stigmaté éternel ; jamais on n'en était abandonnée après l'avoir connu. L'étendue de son énergie sympathique l'obligeait, en quelque sorte, à en reverser le reflet sur tout ce qui l'entourait ; il était comme incarné à l'infini dans les trois cents satellites qui flottaient sans cesse dans son fluide attractif. Tout aide-de-camp, attaché à son service, se calquait sûr ses gestes répétait ses paroles, imitait ses poses, devenait son ombre.

Ce cachet de maître, imprimé par la supériorité de sa nature sur les nains qui formaient son auréole, me frappa toute entière. Je sais que vous autres, libéraux, vous avez appelé ; cela servitude et faiblesse imitative de brutes qui, ne pouvant s'élever à la dignité d'une vie à soi, se laissaient pétrir sous l'empreinte d'un grec du Bas-Empire. Ce que je sais aussi, c'est que sans être esclave ni même capable encore de le devenir, je sortis de cette fameuse audience comme

infusée de la vie de l'empereur. Je parlais, marchais, souriais comme lui, le tout sans y penser, sans même m'en douter. J'en, ai gardé un si profond souvenir, que j'ai fait depuis quinze tableaux dans lesquels sa figure, parfaitement semblable dans tous, domine comme les formés éternelles de la même planète dans quinze paysages différents.

Mais l'amour, vit de contrastes, ou plutôt mes goûts rebelles et sauvages, me portant à fronder toute harmonie, je n'étudiai la symétrie de cet immense cortège que pour y saisir une tache, une saillie à laquelle je pusse attacher mon cœur et mes sens. J'en trouvai deux au lieu d'une ; mais la monstruosité de la première me fit peur. C'était un homme d'une taillé Corsetée, cambrée comme ces vases étranges que l'on s'étonne de voir tenir sur leurs bases. Ses yeux qu'à leurs éclairs on aurait pu croire d'abord spirituels, mais dont le mouvement vague et inquiet trahissait bientôt la farouche méchanceté, se perdaient d'ailleurs sans cesse dans les plis de deux immenses sourcils. Sa voix basse et rauque, ses manières grossièrement libertines sa marche ou plutôt sa course sonnante et saccadée comme une charge de cavalerie, portaient dans l'âme une épouvante sans estime. Je prétendis d'abord vaincre ces premières impressions et trouver dans cet être bizarre,

qui n'était autre que le Czarewicz Constantin, l'étanchement du besoin de singularité qui m'obsédait depuis mon séjour au château d'Aussig ; ma pudeur se révolta pour la deuxième fois, et résista à cette bestiale tentation comme elle avait résisté à l'égard du page de la Margrave. Je me rejetai donc toute entière sur la deuxième tache de l'éclatant état-major.

C'était alors un jeune homme de seize ans, à la figure duquel des traits prononcés, une sombre réserve et un mutisme dédaigneux imprimaient le seing d'une maturité beaucoup plus avancée. Je ne le distinguai bien que le lendemain. L'empereur était parti dans la nuit avec le Czarewicz et quelques généraux Autrichiens pour, barrer les montagnes de Kulm au corps de Vendamme.

Le jeune comte de Wald, c'est au moins le nom sous lequel je l'ai toujours connu, resta au château, attaché au quartier-maître-général. Ses fonctions n'étaient au reste qu'un pseudonyme, que le respect dont l'entouraient tous les officiers ne tarda pas à trahir ; mais l'habitude d'impénétrable dissimulation qui dominait ses plus intimes épanchements comme ses passions les plus violentes, m'empêcha toujours de sonder l'abîme de sa vie. Dans l'exaltation de mes soupçons, je l'ai cru fils naturel de l'empereur ; d'ailleurs, mon amour, ma douleur, mes menaces n'en ont pu arracher

aucun aveu.

Pendant vingt ans d'abandon il a eu un autel dans mon cœur sans que je sache encore l'origine du Dieu terrible auquel a sacrifié ma jeunesse. Ce nom de comte de Wald qui a enveloppé dans son obscurité nos étranges amours, ce nom que je ne puis redire sans trembler et pâlir... ce nom, je l'ai depuis, mais vainement, cherché dans tous les dictionnaires héraldiques de la Russie et de l'Allemagne ; tout le monde a souri en me l'entendant prononcer ; personne n'a deviné l'énigme qu'il renferme.

L'instant où le comte mes conquit à son cruel caprice fut comme toutes les circonstances de ce genre un instant assez vulgaire. À dîner, on me plaça ou plutôt je me plaçai à côté de lui. Nous n'échangeâmes que quelques mots insignifiants. Tout notre pacte se traduisit en regards décisifs. Nous nous pénétrâmes mutuellement avec une vigueur d'intuition à laquelle aucune parole humaine n'était capable d'ajouter une nuance de plus. Je remarquai avec un frisson prophétique qu'il ne buvait que de l'eau ne questionnait personne et sans cesse tournait son couteau dans ses doigts crispés, en glissant un œil oblique sur la lame. Je devinai dans ces gestes, muets pour tous les autres convives la froide et implacable tendance, de ses passions. Je compris que l'amour comme la haine de cet homme devaient être également

féroces et égoïstes ; que son tempérament insatiable et bilieux devant faire tous les frais de ses plaisirs il n'y avait point de considération qui pût faire obstacle à ses désirs de serpent ; que sa puissance consistait non ; à plier mais à briser, non à séduire mais à terrifier, non à contraindre mais à violer. Son premier regard me dépouilla lui comme la main glacée, et hardie d'un anatomiste, et dès le moment où je subis l'impitoyable fascination de cette clarté boréale, je me sentis nue et vaincue comme Eve tentée dans l'Éden. Et malgré ou plutôt à cause même de la malveillance de son génie, je fus à lui.

La voix de la comtesse qui tour-à-tour s'était animée et affaiblie dans le sein du bâtard vibra et s'éteignit tout-à-coup.

— Et depuis ?... demanda Boleslas, en cachant sous ce mot le malaise de son dépit.

La comtesse releva brusquement la tête, et passant sur ses orageuses amours comme on saute par-dessus un gouffre effroyable, elle dit rapidement et en fermant les yeux : — En 1814, revenue en France avec la Restauration, je confiai mon fils aux soins d'une vieille parente oubliée par ma famille au fond de la Franche-Comté. Je m'abîmai moi-même dans, les plaisirs et dans les fêtes que se donnaient alors protecteurs et protégés, libérateurs et affranchis. À quelque

temps de là, je reçus par M. de Winzingerode une lettre sans adresse et sans date, et dans laquelle le mot JE LE VEUX tenait lieu de signature. Cette lettre, la seule que j'aie jamais reçue du comte de Wald, trace dernière et unique, de son existence, m'ordonnait de remettre son fils entre les mains d'un général Polonais qui, à la suite du licenciement de son armée, retournait à Varsovie. La puissance fatale dont m'avait enveloppée le comte, m'avait si complètement asservie, compromise, détachée de toute autre volonté terrestre, qu'il ne me vint même pas à la pensée de résister à cet ordre. La terreur de l'esclavage où me tenait son ombré invisible fit taire en moi mes alarmes et ma tendresse de mère. Cinq jours après je me séparai de mon fils... et ce fut pour jamais, car...

Ici la tourmente qui battait la vallée, s'engouffrant par toutes les issues du château, fit à la fois sonner toutes les pendules grincer toutes les portes, danser toutes les tapisseries et vibrer toutes les vitres. Les tisons du foyer roulèrent sur le parquet en sifflant et en caressant de leurs flammettes bleuâtres les pieds de la comtesse.

Les deux amants se levèrent en même temps ; Boleslas froid, les sourcils froncés un horrible soupçon dans les yeux ; Amélie blanche, muette, égarée. Un médaillon dont

leurs mutuelles étreintes avaient rompu le cordon glissa sur la robe de la comtesse, et, après s'être promené entre les tisons comme une boule de roulette alla se poser dans un cercle d'étincelles en montrant le portrait, de l'empereur Nicolas. Boleslas sourit légèrement et lança un regard de mépris à la comtesse ; tous les doutes de l'enfer étaient dans son âme ; le bruit montait toujours, mêlé déjà de voix et de cliquetis. Il comprit qu'il était trahi et livré par l'ancienne maîtresse de son implacable persécuteur.

La comtesse ne remarqua ni l'indiscrétion du portrait, ni le geste du bâtard. Elle était pétrifiée comme Niobée ; ses yeux fixes et clair comme deux diamants ne voyaient qu'un brouillard de feu, et son bras levé sur la porte du cabinet, cherchait à déchirer l'air qui, lui semblait solide et impénétrable comme une muraille.

Le parquet cria plus fort ; les portes s'ouvraient avec un fracas ascendant ; celle du cabinet rebondit comme les éclats d'une brèche et dégorgea les femmes de la comtesse qui hurlèrent toutes à la fois :

— Des brigands ! des réfugiés... masqués ! Dix, douze, cent ! Nous sommes perdues !...

Les unes brisèrent la Croisée et criaient au vent : — Au secours ! au secours !... Les autres se précipitèrent dans le couloir qui communiquait avec les autres appartements

du château ; les plus dévouées ou les plus peureuses se groupèrent autour de madame, et se cramponnèrent à ses jambes et à sa robe.

Presqu'aussitôt trois hommes masqués et enveloppés dans leurs manteaux entrèrent et se jetèrent sur le bâtard.

Boleslas reconnut la main qui, la première, se leva pour lui indiquer la porte, et le pistolet qui appuyait cet ordre. La main, très blanche et couverte de bagues, était celle de Zyginieff ; le pistolet était un cadeau que le sergent avait, quelques mois auparavant, fait à l'aide-de-camp diplomate.

Le réfugié se tourna vers la comtesse, et l'aperçut toujours, dans la même attitude, sans respiration, sans intelligence, sans vie, mais debout et horrible à voir.

Les deux femmes qui avaient fracassé la fenêtre pour appeler du secours tombèrent à la renverse, frappées à la figure par les deux montants d'une échelle qui venait de se dresser contre la muraille. Le lieutenant Jasiuk sauta dans le cabinet, armé d'un simple rondin de bois, mais suivi de plusieurs réfugiés qui se placèrent entre le bâtard et le pistolet de Zyginieff.

— Pas de meurtres inutiles, s'écria le vieux lieutenant d'une voix forte mais calme ; nous sommes trente, et toutes les issues sont à

nous ; rentrez vos pistolets dans vos poches ou nous vous mâchons.

Les pistolets disparurent sous les manteaux des jeunes Russes.

Les réfugiés entraînaient le bâtard vers la fenêtre, mais comme il en enjambait l'appui ; Zyginieff d'une main poussa le lieutenant sur ses compagnons, et de l'autre, saisissant Boleslas par le collet, il arracha le drap avec le gilet et la chemise, et mit à nu son épaule marquée d'une tache qui figurait un large papillon couleur de café. La comtesse, comme éveillée d'un cauchemar, poussa un rugissement qui cloua tous les acteurs de cette scène à leur place ; puis bondissant comme une bacchante, elle renversa femmes et hommes dans son sillage et se cramponna aux flancs du bâtard ; alors le lieutenant, profitant de l'épouvante générale, gagna d'un saut la croisée et précipita si rudement Boleslas hors de la fenêtre, que Zyginieff et madame de Berty, relancés par le contre-coup, allèrent rouler sur le parquet. Dix coups de pistolets échangés entre les réfugiés qui couvraient cette étrange retraite, et les compagnons de Zyginieff qui venaient d'entrer en foule dans le cabinet, enveloppèrent tous les rôles et tous les blasphèmes dans ; un tourbillon de fumée. En sautant du cinquième échelon sur le pavé, le bâtard crut entendre, à travers ce simoun de détonations et de vagissements, un cri qui les

dominait tous ; un cri brûlant et mortel comme le plomb d'une carabine. Il se prit les tempes à deux mains, comme s'il fût blessé à la tête, et écouta, hébété, le tintement qui traversait son crâne d'outre en outre en gémissant : Mon fils ! mon fils !...

— Allons, en selle, et ventre à terre ! s'écria le lieutenant déjà à cheval, vous autres filez par Ornans, poussez jusqu'au Doubs, observez bien les lieux, et ralliez tous les détachements sous le fort Brégiles, à la Grotte-Borgne ; attendez-nous là.

## XXI

Là petite colonne disparut dans la direction du Moulin-Pêcheur, tandis que les chevaux dû Vieux lieutenant et de Boleslas tournaient l'aile occidentale dû château et s'élançaient par la traverse de Levier. Le lieutenant, mieux monté que Boleslas, filait comme une comète ; le sergent roulait ses éperons, dans les flancs de sa jument pour le joindre, mais il lui fut impossible de franchir la distance de trente mètres qui les séparait déjà, et qui allait s'allongeant toujours.

La vallée qu'ils parcouraient, moins large et plus ardue que celle d'Ornans, tremblait dans toutes ses profondeurs, dégorgeait par toutes ses crevasses, mugissait comme une orgue géante.

La sève de toutes les montagnes du Jura semblait s'y précipiter et s'y refondre pour l'enfantement d'un autre Univers. Le bâtard, emporté à travers ce chaos, délirait attaché par une dernière lueur d'instinct au lointain sillon d'étincelles que quatre fers de cheval balayaient devant lui sur un blanc ruban de quartz. Le temps et l'espace lui semblaient galoper pêle-mêle parmi le lieutenant, les

avalanches et les nuages ; tout ça roulait à côté de lui et avec lui, fouetté par d'épouvantables clameurs que dominait toutes sans relâche et sans cesse le cri : Mon fils ! mon fils !

Au bout d'un temps qui lui parut à la fois long comme un siècle, et court comme une tierce, il se heurta contre le cheval du lieutenant. Le vieillard lui dit tout, bas de mettre pied à terre, d'abandonner sa monture au vent, et de le suivre sans proférer une parole.

Un éclair de lucidité traversa l'intelligence de l'infortuné bâtard. Il aperçut de longues terrasses flanquées de distance en distance par de gros nœuds surmontés ; de pointes luisantes et mobiles ; à droite, sur la croupe d'une masse confuse de hauteurs, se détachaient les lignes nettes du fort Brégiles, et à gauche, montaient à perte de vue les escarpes verticales de la citadelle.

Il comprit qu'il était déjà dans les descentes de Besançon. Il suivit le lieutenant sur une jetée d'éboulements qui franchissait le fossé en face d'une Caserne abandonnée, monta une échelle, et se trouva au milieu d'un groupe noir et silencieux qui se dissipa après avoir échangé avec le lieutenant quelques mots à voix basse. Les deux amis traversèrent une petite place, deux ruelles, et descendirent à pas rapide la rue de Grange,

puis tournèrent à gauche, et après dix minutes de marche le long du quai, ils entrèrent dans une cour immense où gisaient les décombres d'un couvent en démolition.

Ils montèrent un escalier délabré, éclairé par un lampion mourant. Ils s'arrêtèrent devant une porte jaune parsemée de gros clous, derrière laquelle retentissaient des voix humaines, des coups de marteau et de faibles cliquetis d'armes ; mais tout cela si vague, si caverneux, qu'on eût dit des soupirs d'un monde trépassé.

— Voulez-vous être maçon ? demanda le lieutenant au jeune homme, en baissant le bras qu'il avait déjà levé pour frapper à la porte jaune.

— Oui, répondit Boleslas, en pensant à toute autre chose, ou plutôt en ne pensant à rien.

— Ce n'est qu'une simple formalité, mon enfant ; la loge est devenue une caserne ; c'est ici que se sont donné rendez-vous tous nos frères ; ne vous étonnez de rien, répondez brièvement et avec droiture à toutes les questions que l'on pourra vous faire, et que Dieu vous ait en sa sainte garde. On abrégera sans doute votre initiation ; car le temps presse ; et à quatre heures du matin tout doit être en mouvement. Moi je retourne exécuter les ordres que j'ai reçus du Chapitre. Vous me retrouverez demain matin, sous le

fort Brégiles.

Et ce disant, le saint vieillard poussa son pupille à travers là porté jaune qui venait de s'ouvrir.

En entrant dans une grande salle voûtée en cintre, le bâtard perdit l'écho de tout bruit terrestre. Les voix humaines, le cliquetis des lames, le retentissement des marteaux, tout avait fait silence.

Un petit vieillard chauve, sourd et boiteux, le prit par le bras, le conduisit dans un cabinet tendu de noir, le fit asseoir sur un escabeau scellé à la muraille et lui montra une petite table, une main de papier et un bout de plume usée, en lui disant d'écrire son testament.

Boleslas écrivit toutes les absurdités qui passèrent par son cerveau malade. Au bout de dix minutes, le petit vieillard vint le prendre et le reconduisit dans la salle voûtée, où on le dépouilla d'une partie de ses vêtements et où on lui banda les yeux.

Boleslas avait souvent entendu parler de l'étrange société où il allait entrer, sans y prêter la moindre attention. Le peu de notions vagues et distraites qu'il avait recueillies comme malgré lui sur cette institution, ne lui avaient point donné le désir d'en apprendre davantage, et si jamais il s'était occupé des franc-maçons, c'était

comme de farceurs, assemblés à l'insu de leurs femmes pour godailler plus à leur aise. Jamais l'idée d'une maçonnerie sérieuse et conspiratrice n'avait pu prendre, racine dans ses convictions ; et tout ce qu'on lui avait raconté sur les fameuses confréries slaves et italiennes de cette espèce lui paraissait une de ces mille histoires dont les mauvais plaisants nourrissent la crédulité des badauds.

Ce superbe scepticisme n'aurait d'ailleurs pu lui servir que dans des circonstances ordinaires. L'effrayante hallucination qui martelait son cerveau depuis trois heures, n'y laissait aucune place aux réflexions de ce genre ; et le malheureux, déjà en proie à tous les cauchemars des Limbes, se sentit sans armes et sans volonté propre en présence d'une vie nouvelle. La confiance qu'il avait dans le vieux lieutenant le soutenait seule contre mille soupçons affreux ou bizarres. Il croisa les bras et enferma toute terreur en lui-même, comme le mousse qui se laisse attacher à un câble et jeter à la mer par son maître de natation.

Il comprit ou crut comprendre qu'on l'alignait avec un peloton entier de néophytes nus et aveugles comme lui. Leur respiration, étranglée par les bandeaux, remplissait l'espace d'un son que l'oreille, contrariée elle-même dans ses perceptions, ne pouvait définir par aucune loi connue. Quelques

minutes de cette gêne, insupportable suffirent pour ôter au bâtard le reste de son sang-froid ; et alors il lui sembla que ses cinq sens échangeaient leurs facultés humaines soit contre une puissance de vue interne assez semblable au renversement de la prunelle dans les analyses psychologiques de Fichte, soit contre cette énergique intuition du tétanos qui va, plongeant à travers les masses opaques, jusqu'aux plus intimes viscères de la création.

L'espace et le temps perdirent de nouveau leurs proportions. Tout lui parut sans fin et sans forme. Le parquet s'évapora sous ses pieds, et il se sentit ballotté sur des bouillons mobiles qui glissaient comme le vent, sans avancer d'un mètre. Il courait, sautait, volait dans un abîme tiède, se croyant toujours à la même place, et suant glace et effroi comme un être faible qui se tue à nager contre le courant. Il voulut crier, mais il ne retrouva dans ses organes aucune des notes par lesquelles se traduit la détresse ; il ne lui était resté que la faculté de rire, et il rit ou crut rire.

Alors une voix formidable, qu'il comprit précisément parce qu'elle n'avait rien de ce monde, hurla bien loin, bien loin :

— Qui frappe ainsi à la porte du temple de Salomon ?

Et par une inexplicable unité de chair et de

pensée, le bâtard se sentit vivre, en trente personnes, à la fois, et s'entendit répondre sans ouvrir la bouche ; mais la langue qu'il employa lui parut si bizarre qu'il se mit à rire plus fort.

Alors l'ouïe vulgaire lui fut rendue, et il entendit un épouvantable fracas de verrous de voûtes qui tombent et de marteaux géants. Une flamme qu'il vit parfaitement à travers ses paupières fermées et son épais bandeau l'enveloppa de la tête aux pieds, et lui communiqua la vigueur ascensionnelle d'un aérostat. Il repoussa la terre d'un coup de talon comme une barque que l'on quitte en abordant le rivage, et il s'élança vers l'infini en crevant les couches de l'air avec son crâne rayonnant, affranchi qu'il était déjà de toute attraction centrifuge, et se sentant lui-même planète pourvue d'une atmosphère particulière.

À une distance qu'il ne put estimer par le calcul terrestre, le globe lui apparut comme une large coupole crevassée et battue par une tempête invisible. Au-dessus, des mares infectes pu grouillaient des myriades de fœtus, flambaient trois petites lumières pareilles aux âmes en, peine qui brûlent sur les cimetières.

L'une, surmontée d'un croissant, et proche du cœur écrasé que forme le Pont-Euxin sur les cartes géographiques, dansait sur une

petite croûte noire, encore tachetée du sang de Prométhée. Un nuage de cirons conduits par un moucheron à deux têtes, s'acharnait après comme une fourmilière qui dépèce une crevette ; mais la flamme grossissait sans cesse, et paraissait répondre aux signaux que lui envoyaient ses deux sœurs à l'occident. L'une de celles-ci, rouge comme Mars, grimaçait un sourire méchant et terrible. Sa chevelure, encore mal éteinte après la course qu'elle venait de faire, pétillait çà et là, ceignant le globe entier d'un anneau saturnal. La troisième, double et bleue comme deux yeux amoureux, se mourait d'attente en regardant un cercueil qui, à lui seul, occupait le tiers de la tache assignée aux contours de l'Europe. Toutes les trois montaient et grandissaient, cherchant à se rejoindre dans l'espace comme les langues d'un incendie.

La Lune, venant alors à glisser devant la Terre, se fit transparente et s'aplatit comme une lentille.

Le bâtard vit à travers ce singulier télescope les plus minces rivières de l'hémisphère oriental, et distingua parfaitement le tracé, et presque les pâtés des principales villes de l'Europe et de l'Asie.

Les trois lumières, s'évasant comme des trombes de volcans, prirent des formes corporelles et il aperçut Sosthénie à cheval

sur la croupe du Caucase ; Gantz debout sur son tonneau à Francfort ; et messire Marchocki, avec sa simarre rouge et son rire éternel ; as sis sur les ruines du mondé.

Alors la voix qui lui avait fait ouvrir les portes du temple de Salomon, cria ;

— Frère terrible, demandez au profane s'il se sent capable des trois grandes vertus ; de la Discrétion, de la Foi et du Sacrifice.

Et le nuage ardent qui servait d'atmosphère au bâtard répondit :

— Oui.

— Alors, dit la voix, faites toucher au profane la tête du faux-frère, afin qu'il sache à quoi il s'engage.

Aussitôt le tourbillon emporta le bâtard à trois cent vingt-sept millions de lieues du soleil, où le globe de Saturne grelotte dans un hiver éternel. La terre découverte par la lentille redevint coupole, puis boulet, puis orange, et ne brilla plus que comme un cousin qui papillonne autour d'une chandelle. Saturne, quoique grossissant sans cesse, se laissait embrasser tout entier par le regard du bâtard qui, grandissant en proportion se sentait incommensurable comme l'Univers.

À mesure qu'il approchait, l'énorme sphère prenait les traits d'une tête de mort. Sa belle chevelure, ointe et frisée comme pour le bal,

fumait et distillait quelques gouttes de sang qui tombaient lentement sur l'anneau planétaire devenu plat à barbe. Son œil fixe et vitreux qu'aucune main amie n'avait fermé, regardait le bâtard avec le stupide étonnement de celui du crapaud ; mais la noirceur luisante de ses favoris et de sa petite moustache relevée avec un soin particulier, tranchait avec grâce et éclat sur le blanc mat des chairs. Saturne, ne fût-ce ses tâches de ; sang, eût bien figure dans ; une boutique de perruquier.

La voix cria :

— Frère terrible, faites toucher au profane la tête du traître, et qu'il sache ce qu'il en coûte pour avoir révélé les mystères de l'Ordre, et vendu la parole sacrée.

Le bâtard posa, sa main sur la planète qui trébucha dans le sang, et resta collée à ses doigts comme une emplâtre de poix. Le diable sourit dans les demi-ténèbres qui aussitôt se déchirèrent avec un sifflement épouvantable. La vue vulgaire fut rendue au bâtard. Il se trouva dans une petite chambre sous les comblés, au milieu de douze personnes chamarrées ; de, cordons bleus, qui le regardaient sévèrement, et lui montraient du bout de leurs poignards la tête gluante et glacée roulant dans le sang sous la pression convulsive de sa main. Le bâtard reconnut, aussitôt la tête de Chasle, sentit le

froid de cette tête filtrer dans son bras et gagner son cœur ; puis une chaleur atroce remplaça ce froid sibérien ; le bandeau retomba sur ses yeux et il se sentit de nouveau bercé dans l'Éther.

Saturne filait, filait, diminuant toujours, perdant sa forme de tête de mort, reprenant son bel anneau bleuâtre, et se faisant des satellites avec les gouttes de sang qui tombaient de sa chevelure.

La terre reparût aux yeux du bâtard ; mais sous la forme d'une hostie à demi-ensevelie dans un crêpe. À mesure que ses saillies reprenaient du volume le crêpe se ramassait comme les plis d'un manteau royal sur un pommeau d'épée, et une figure sinistre en perçait les mailles.

Elle gagnait comme un cancer la moitié sombre de l'hostie, et couvrit bientôt tout l'hémisphère boréal. Des râles affreux s'échappaient de la victime comme des entrailles d'un homme trituré par un boa. Une profonde pitié s'empara de l'âme du bâtard.

Alors la voix cria :

— La terre est en souffrance sous la serre du Czar ; elle demande le sang du monstre pour guérir ses blessures. Il faut écraser le scorpion sur la plaie qu'il ronge. Frère terrible, demandez au profane s'il se sent capable d'un grand sacrifice.

Le nuage répondit oui, mais d'un accent qui retentit du zénith au nadir, et fit pirouetter toute la création dans son souffle, car une colère immense agitait le bâtard contre le tyran de la terre ; et sa voix répétée par tout ce qui respire, souffre et aime dans l'Univers, se fondit en une sentence de mort que Dieu recueillit sur son trône d'azur.

Aussitôt les sphères opaques, lumineuses, chevelues, petites et grandes, lentes et rapides et celles que l'ange de la servitude a en, chaînées par un rayon au pivot éternel, et celles qui, libres, galopent par l'espace ; toutes roulèrent dans le creux du ciel qui moula sa voûte en calice d'urne, et cria :

— Profanes, tirez !

Trente-deux bras plongèrent dans ce scrutin géant, et en tirèrent chacun une planète.

Alors le toucher vulgaire fut rendu au bâtard et il sentit la comète qu'il avait au hasard saisie dans l'urne, se réduire, se polir, et diminuer dans ses doigts comme une masse de plomb jetée au laminoir. Il n'y eut ni gémissement, ni fracas, ni douleur ; un silence de mort régnait dans l'Univers ; le bandeau se détacha de lui-même, et le bâtard se trouva dans la salle cintrée, au milieu de trente-deux néophytes, nus et muets comme lui, et qui, comme lui tenaient chacun une petite boule fraîchement puisée

dans une grande urne de marbre posée sur un escabeau. Tous avaient les yeux fixés sur sa boule ; il la regarda à son tour ; elle était d'ébène, seule de sa race parmi les trente et une boules d'ivoire tirées du vase. Le petit vieillard, qui lui avait fait écrire son testament, alors tout resplendissant de ciselures et de rubis, lui remit un poignard et lui appuya la main sur l'épaule, mais si fort que le parquet céda de nouveau sous ses pieds et le laissa couler dans un abîme sans fond. Il se sentit rentrer dans le domaine de la gravitation, tombant, tombant sans fin, fouetté par la voix d'en haut qui criait :

— Frère terrible, ne laissez au profane ni relâche, ni repos qu'il n'ait accompli sa tâche. Qu'il cherche et tue le Czar ; qu'il le poursuive sur terre et sur mer, sur son trône et dans les mines, dans sa gloire et dans ses remords. Qu'il s'attache à ses rêves et à son ombre ; qu'il soit comme l'Asvérus de la vengeance, et ne s'asseye que lorsqu'il aura plongé son poignard dans le cœur du tyran, et livré son cadavre aux vers de l'abîme.

Et s'il s'arrête ou succombe en chemin, que le poignard passe aux mains du plus jeune de ses ; frères, et ainsi de suite jusqu'à ce que les trente et un reposent avec lui dans les catacombes du temple. Et lorsque tous dormiront sous la pierre, sans avoir pu effacer la tache qui souille le crâne du globe, alors nous nous lèverons tous, nous et notre

postérité, et nous frapperons le tyran clans sa personne, puis dans ses proches, puis dans ses petits-enfants, puis dans les arrière-petits-enfants de ses petits-enfants, jusqu'à ce que ce nom infâme de Czar soit banni de la langue et du souvenir des peuples comme certains monstres qui ont existé ayant le déluge, et que la terre n'a plus su produire depuis.

La terre se fit diaphane comme une fusion de verre coloré ; et en traversant toutes ses couches, le bâtard aperçut les mines profondes où le monstre a enseveli les vaincus, et les a enchaînés au roc pour qu'ils en extraient l'or et l'argent avec lesquels il achète le lâche silence des hommes ; Les pioches et les marteaux retentissaient en vain, car les gémissements des misérables en couvraient l'écho, comme le hurlement de la tempête, couvre le canon d'alarme et l'appel du porte-voix. La pitié donna des forces au bâtard, et il coupa net sa chute verticale pour pénétrer jusqu'au cœur de cet Érèbe ; mais à mesure qu'il en approchait, les gémissements cessaient et les flots de la mer pénétraient dans les cavités des mines ; alors la voix d'en haut cria :

— Frère terrible, il m'est avis que le profane oublie sa mission de czaricide pour se faire libérateur ; or dites-lui que chacun des ouvriers du temple de Salomon a sa tâche ; qu'il ne faut point que le ciseleur se fasse

menuisier, ni que l'équarrisseur se fasse forgeron ; qu'a la deuxième restauration du temple, le Christ a dit que chacun porterait sa croix ; or, la croix du profane est un poignard ; qu'il use donc du poignard sans se mêler de l'ouvrage des autres. Frère terrible, saisissez-le sans pitié, ce profane oublieux ; précipitez-le si fort dans l'abîme qu'il ne puisse dévier de chemin, et tombe, tombe jusqu'à ce qu'il ait atteint le Czar.

Alors l'odorat vulgaire fut rendu au bâtard, et il sentit un petit brouillard parfumé qui sortait des creux que venait d'envahir la mer ; et le brouillard, ayant pris la forme d'un chasseur à cheval avec une femme en croupe, glissa devant le bâtard et l'emporta dans ses plis, comme là femelle attire le mâle dans son orbe de vapeur. Une rage lascive fit écumer le bâtard, et il s'élança avec la vitesse d'un aérolithe sur les traces du nuageux cavalier pour l'étreindre, le baiser et le poignarder, lui et sa maîtresse ; mais à chacun de ses gestes le brouillard s'écartait, puis se ramassait et fuyait de nouveau, laissant quelques gouttes de sang sur le poignard qui frappait, et quelques larmes d'amour sur la main qui tenait le poignard. Et le bâtard, infatigable dans sa rage parricide, et éperonné par la voix d'en haut, volait et frappait, frappait et volait, mais volait en vain et frappait dans le vide. Les ténèbres s'épaississaient sans cesse ; le cavalier et sa

maîtresse saignaient et pleuraient, mais fuyaient toujours.

Le bâtard, déjà vaincu par la lassitude, et ne voyant plus rien, dépassa le centre de la terre, revint, bondit, revint encore et s'arrêta. Alors la voix vulgaire lui fut rendue. Il poussa un râle affreux, et sa langue se délia.

La voix d'en haut cria :

— Profane, vous manquez de vocation ; remettez le poignard au plus jeune de vos frères, et mourez pour ne point faire honte au temple.

Le bâtard pâlit de colère sous son bandeau, et répondit tout seul en levant l'instrument de mort avec un geste dédaigneux :

— Mon cœur n'a point failli et ne faillira pas. J'ai soif du sang du tyran de la terre comme Ismaël avait soif de rosée dans le désert, mais mon cœur n'est point servi par mes sens dont vous m'avez privé. La nuit est noire, l'abîme se tait ; je cherche en vain le cavalier ; je ne le vois et ne l'entends plus ; mes oreilles ne saisissent que votre voix et le bruit monotone des gouttes du temps qui tombent dans l'éternité.

— Vous sentez-vous capable de Foi, comme vous vous êtes senti capable de Discrétion et de Sacrifice ?

— Oui.

— Alors, si vous avez la Foi, que demandez-vous de plus ?

— La Lumière, sans laquelle la foi est aveugle et infirmé.

Une trombe de feu fendit la niasse opaque du globe. Tous les anges abattirent des ailes en chantant *Hosanna*, et Boleslas se trouva au milieu du vrai temple de Salomon dans la Jérusalem céleste.

Au-dessus de l'arche d'alliance ruisselait un torrent de saphirs dans lequel se reflétait l'œil triangulaire de la Providence avec le nom de JÉHOVAH pour prunelle. Un trône d'or abrité dans les rayons de cette auréole, et ballotté dans un nuage d'encens, portait un vieillard en simarre rouge, armé d'un maillet, et caressant sur sa poitrine le sublime oiseau qui nourrit ses petits avec ses entrailles.

Le prisme à travers lequel lui arrivait l'insupportable éclat de ce sanctuaire lui rendait impossible toute estimation de distance. Il reconnut cependant très bien la figuré de messire Marchocki déchirée par son mauvais sourire comme une nuée foudroyante par l'éclair dont elle fouette l'espace. Le reste du temple, perdu dans un clair-obscur, prenait toutes les formes que voulait lui donner l'imagination. Sous une longue enfilade de colonnes, dont les corniches s'effaçaient dans les ténèbres de la voûte et dont les spirales pliaient comme des

torses de fumée, se tenaient des deux côtés de la nef des hommes silencieux et immobiles, dirigeant leurs regards et leurs épées vers les néophytes, Boleslas reconnut tous ses anciens compagnons d'armes. Il \*se mit à jouer avec le fer qu'on lui avait remis durant les épreuves, pour se convaincre qu'il n'avait pas été la proie d'un de ces rêves d'enfer qui écrasent l'âme et le corps sous l'anticipation des tortures de l'autre vie. En palpant l'acier encore humide de sueur, il se sentit défaillir ; mais un reste d'amour-propre militaire le galvanisa en présence de ses compatriotes, et il leva le poignard avec un geste de triomphe et d'orgueil. La foule lui répondit en inclinant la tête.

Alors les maillets retentirent derrière toutes les colonnes ; les portes s'ouvrirent avec un tintement d'airain, et une voix éclatante annonça l'arrivée des députés des Orient de l'Allemagne, de l'Italie, de la Slavonie et de l'Asie.

Un petit frisson parcourut les deux alignements de glaives comme la brise qui frôle une charmille sur laquelle va fondre l'ouragan. Quatre personnes introduites par le Maître des cérémonies s'avancèrent vers l'arche-d'alliance, s'agenouillèrent et se posèrent la main sous la gorge.

Le bâtard reconnut l'archiviste des illuminés en redingote rapiécée avec des

bouts de cuir et de ficelle ; Stas en uniforme de Cracus, le visage barbouillé de confitures, et le docteur juif du château de Minkowce, en tenue propre et modeste. Le quatrième député, Italien d'une physionomie louche et sinistre, ne revenait pas à la mémoire du sergent.

L'archiviste leva la main et dit :

— Très Vénérable, premier et second Surveillants, Officiers dignitaires de cette loge, et vous tous, mes frères ; la jeune Teutonie attend votre coup de maillet pour renverser le temple de Baal, et promener le niveau de la Liberté sur ses ruines. Le frère Gantz, debout sur la bonne ville de Francfort, vous envoie le baiser sympathique. La vieille Université est prête.

Stas leva la main et dit en fausset, et sans pouvoir s'empêcher de rire, — Très Vénérable, *et cœtera* ; les Circassiens flanquent de rudes piles aux Moscovites, et vous prient de les aider. Ma petite cousine qui est toujours vaillante et gentille à croquer, vous envoie un bécot en attendant mieux. Tâchez qu'on ne dise pas qu'elle est plus brave que vous.

Voyant que personne ne riait, le mauvais sujet se leva en s'essuyant les genoux d'un air boudeur.

L'Italien prit la parole et dit :

— Très Vénérable, Officiers dignitaires, et

vous tous, mes frères ; entrez en Suisse et l'Italie entière se soulève.

Le juif leva la main, et dit à son tour :

— La Russie, la Pologne, la Bohême, la Moravie, la Hongrie et l'Esclavonie attendent le signal de l'Allemagne et de l'Italie. L'Allemagne et l'Italie attendent le vôtre.

— Le voici ! dit gravement le lieutenant Jasiuk en entrant, car minuit sonne.

— À quelle heure les vrais maçons ont-ils coutume de fermer leurs travaux ? demanda messire Marchocki, sur son trône d'or et de saphirs.

— À minuit, Très Vénérable, répondirent ensemble les colonnes de *Jakin* et de *Boaz*.

Et puisqu'il est minuit, et que c'est à nuit que cessent les travaux, Frères, truelle et glaive en mains, marchons !...

Le temple disparut dans un tourbillon d'étincelles, et il ne resta à la place que quatre murailles grises, avec deux colonnes en bois peint, sur lesquelles papillonnaient quelques lambeaux de vieille tapisserie. Un lampion, placé dans une niche, jetait une clarté, orangée sur le crâne d'un petit vieillard boiteux qui balayait les ordures.

## XXII

En se réveillant, les bons Bisontins furent très étonnés de trouver la promenade de Grandvel déserte ; les cafés Normand et Tongy vides, et huit-cent-quarante-deux clefs sous les portes de huit-cent-quarante-deux chambres garnies. Le rédacteur de *l'Impartial*, en quête de pâture pour ses maigres colonnes, fut ravi de rencontrer un vieux Lituanien qui avait en horreur les conspirations et arpentait tranquillement la placé Saint-Pierre, enveloppé dans son manteau cendré, à collet ponceau, comme si de rien était.

- Et comment ça va donc, mon cher Ski ?
- Bien, et vous ?
- Où sont donc vos compatriotes ?
- Partis.
- Où ça donc ?
- En Allemagne, pour faire révolution.

Cinq jours après, l'Europe apprit qu'elle avait été sur un volcan. Mais à l'instant de fonctionner, l'immense levier qui devait soulever tous les peuples à la fois, écrasa son

support, et fut lui-même broyé par le fardeau. Les ordres manquèrent partout. Les forces jetées dans le vide ne trouvèrent point de résistance et se dissipèrent en étincelles. Or, pour vous expliquer comment une merveilleuse conjuration n'obtint même pas les honneurs d'une émeute, lisez ce qui va suivre, s'il vous plaît.

---

Il n'y a pas longtemps encore, que les romanciers et romancières avaient une manière fort commode pour écorcher la queue du chat. C'était tout simplement de ranger leurs personnages à la fin de leur dernier chapitre, par ordre alphabétique par ordre d'âge ou par ordre d'importance, et de mettre en regard de chaque nom, une notice biographique, à dater de l'instant où le roman se dessaisit de ses héros.

Ayant trouvé cette méthode également avantageuse pour moi et pour mon éditeur, j'en use.

*Messire Marchocki*, devenu fou sur la frontière Suisse, à l'instant où il signait des ordres de soulèvement pour Francfort, Stuttgart, Neuchâtel, Chambéry et Milan. On peut le voir à Charenton, dans une petite cour grillée, assis sûr un tas de sable humide qu'il façonne en demi-globe, et sur lequel il trace, à l'aide de ses ongles devenus longs comme deux d'un mandarin toutes les

sinuosités de l'ancien Continent, avec chaînes de montagnes fleuves, baies, archipels et océans. Dieu a foudroyé cette magnifique intelligence à l'instant où elle allait recueillir la moisson de quatre-vingts ans d'étude, de persévérance et de volonté ; et pour la punir de son effroyable orgueil, il l'a condamnée à pétrir une poignée de poussière, et à la vivifier de son haleine, jusqu'à ce qu'elle l'ait changée en planète sur laquelle elle puisse régner à son aise.

*Madame de Berty*, morte le lendemain en prononçant le nom de son fils.

*Le docteur Juif*, employé dans la diplomatie anglaise pour déjouer les intrigues de la Russie, parmi les puissances secondaires de l'Asie.

*Messire Wopata*, commis-voyageur dans les vins de Champagne la Lune pittoresque, le Messenger, le Vermouth de Turin, le cirage anglais, les actions des moulins de Saint-Maur, aérostats et les allumettes allemandes.

*Le général Rozniecki*, chef de police secrète à Varsovie Wilna et Saint-Pétersbourg détesté et craint, du Czar et des Orlovs.

*Messieurs Zaszalow et Jebatine*, tués au château de Silley, et enterrés à Besançon.

*Messieurs Zyginieff et Sukinsine*, habitués des Italiens, du café de Paris et du Bois de Boulogne.

*Georgy*, colonel aux kawaler-gardes.

*Le lieutenant Jasiuk* tué à côté de Dzierwicki, dans les derniers mouvements, en Pologne.

*Gantz*, tué à côte de son adversaire dans l'impayable échauffourée de Francfort.

*L'archiviste*, parcourt l'Allemagne et le Tyrol, en recueillant les chants populaires et en dépouillant tous ceux qui ne peuvent lui rendre la parole sacrée et l'attouchement maçonnique, d'après le rite Écossais.

*Stas*, engagé dans une troupe d'acrobates magnétiseurs, est aujourd'hui l'un des plus intrépides soutiens de l'Île d'Amour et de la grande Chaumière. Le plus beau compliment qu'il sache faire à une repasseuse en fin, c'est qu'elle ressemble à une sienne cousine nommée Sosthénie.

*Sosthénie* s'est poignardée pour ne pas tomber entre les mains des Russes, lorsque ceux-ci, après deux ans d'efforts contre les troupes commandées par notre héroïne, se sont emparés des côtes de la mer Noire pour y établir une chaîne de forteresses ; mais son ombre immortelle plane sur ses deux patries, et soupire des chants d'espérance sur leur tombeau.

*Boleslas* poursuit sa tâche de vengeance, attaché aux traces du cavalier qui pour échapper à ses étreintes fuit son trône et s'en

va, déguisé en aide-de-camp, en fjeld-jeger, en courrier de poste, en dragon, en fantôme, en brouillard, en feuilleton de Journal, cherchant en vain une borne pour s'asseoir, un toit pour abriter sa couronne sanglante.

Le tyran couvre ses crachats d'un manteau de vagabond, de peur que l'éclair des diamants ne serve de cible à la balle du bâtard ; le tyran a la septième part du globe, mais il ne peut poser le pied sur un grain de sable sans que le grain crie vengeance et n'appelle le bâtard. Le tyran est roi du désert, des frimas, du choléra, de la servitude, de tout ce qu'il y a de hideux et de terrible dans la création ; mais quand il invoque ces génies familiers de sa puissance, à côté d'eux se dresse aussitôt le poignard du bâtard, luisant, et aigu comme l'épée de Damoclès. Alors le tyran appelle ses innombrables escadrons et s'entoure de tout l'airain de son empire ; mais les yeux et la lame du bâtard flamboient sur le heaume de chaque cavalier, et dans la gueule de chaque canon. Le tyran épouvanté s'échappe du milieu de ses bataillons, et s'en va par la steppe déserte emporté sur les ailes d'un traîneau qui s'efface, rase le sol, et plonge dans les neiges pour se dérober à tout œil mortel, rapide, invisible et silencieux comme le démon de la terreur, Alors le bâtard se fait neige, s'enroule sur lui-même et rajoute, et blanchit, et flaire de toutes parts le point noir qui file sur la plaine

immense.

Le Czar presse en vain le zvoschtschik et en vain s'ensevelit dans son manteau de vagabond ; le désert parle, la neige brûle, le traîneau crie, les glaçons s'abattent en herse d'agate sur le front condamné, et le ceignent d'un diadème de poignards.

Le tyran fuit le désert, fuit ses villes de bronze, ses bataillons de granit, sa couche de cygne, sa cour de khans, de caciques, de boyards et d'empoisonneurs, se fuit lui-même, change d'ombre, de reflet et de nom, et court demander un asile à ses frères les rois. Et ses frères, tous saisis de son épouvante, enferment le bâtard dans des casemates de pierre et l'en lacent dans de triples chaînes. Mais le bâtard, laissant sa chair dans les casemates, glisse en âme à travers la pierre, et vient se placer pâle, sanglant et muet aux pieds du lit impérial. Parfois las de mourir si longtemps, le tyran se dresse sur sa claie avec un rire affreux, face à face avec le spectre et crie :

— Tue ! achève !

Alors, ses gardes, son héritier, tout accourt pêle-mêle avec ses deux frères empoisonnés, son père l'écharpe au cou, son aïeul poignardé, ses bisaïeuls étouffés ; avec toute cette race maudite des Holstein et des Romanow, qui s'est entre-dévorée comme un

nid de bêtes féroces ; et gardes héritiers, fantômes, tout rit avec le Czar vivant à la face du bâtard qui ne rit pas lui, mais darde ses yeux vermeils et sa lame immobile sur ce Bedlam impur.

Et quand le spectre du bâtard se sera usé dans cette course furieuse, les autres trente et un se passeront le poignard, et après eux leurs amis, leurs enfants et leurs petits-enfants ; et si le Czar périt, tous se lèveront contre son héritier et contre les héritiers de son héritier, jusqu'à ce que ce nom infâme de Czar soit effacé de la langue et de la mémoire des peuples, comme les monstres que le déluge a engloutis, et que la terre n'a plus su produire depuis.

**Fin.**